

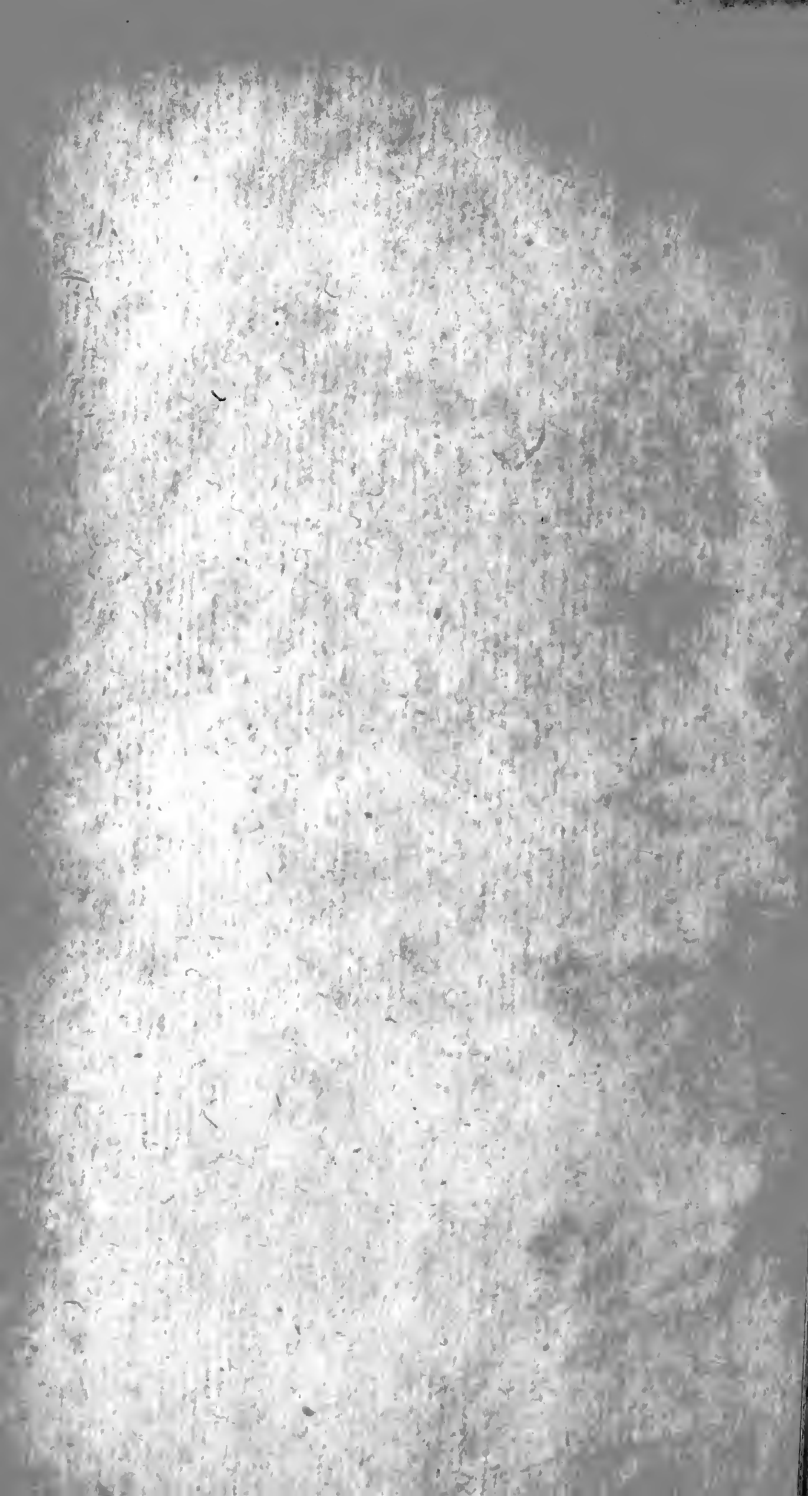




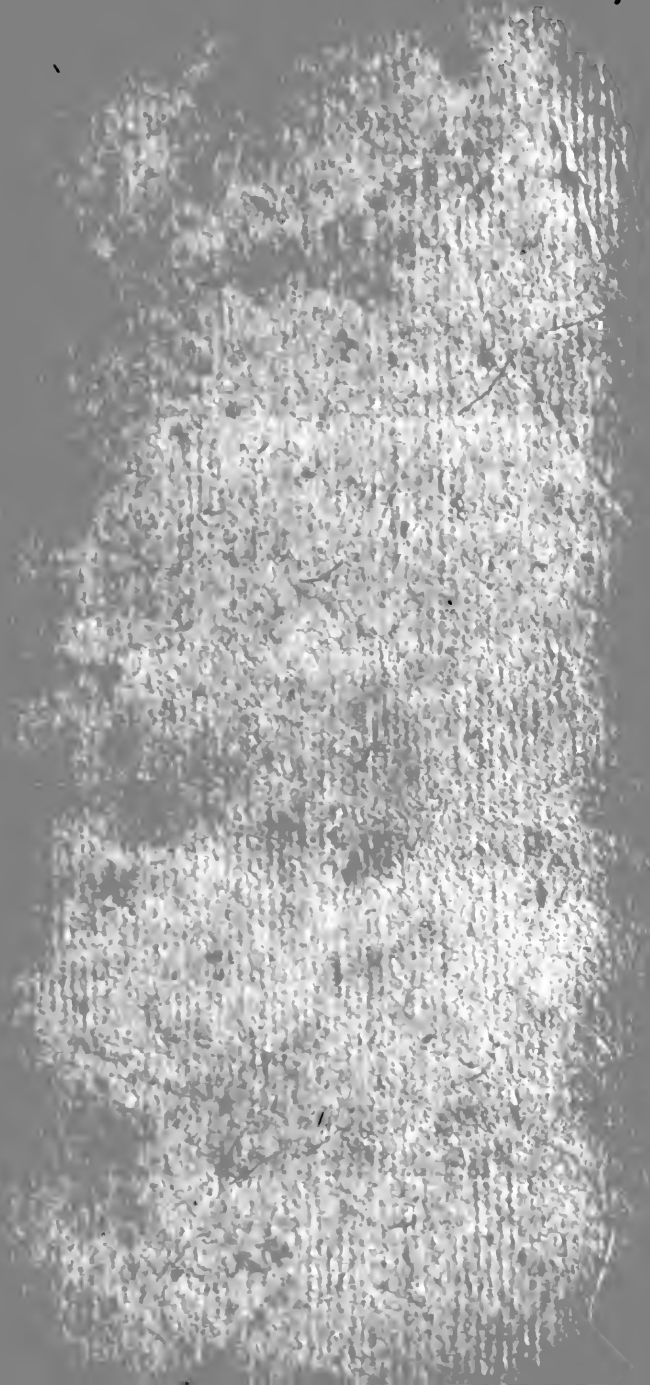
Univ. of

LIBRARY





coll spec.



170-asp
LETTRES

DE MONSIEUR

ANTOINE ARNAULD

DOCTEUR DE SORBONNE.

TOME VIII.



A N A N C Y,

Aux depens de JOSEPH NICOLAI.

MDCCXXVII.

Universitas
BIBLIOTHECA

BX

4735

A6 A

A425 ph 1A

1757

V8

Col. 1/1/1

T A B L E

D E S

LETTRES

E T

E C R I T S

Contenus en ce Volume.

LETTRES qui n'ont pu être placées
selon leurs dattes.

LETTRE I. *A M. Hallier.* Il refute
l'opinion attribuée à ce Docteur, que la
grace efficace est donnée ou n'est pas don-
née, selon la non résistance ou la résistan-
ce que l'on fait à la vocation divine. 1.

LETTRE II. *A la Mere Marie Angeli-
que.* Du sentiment qu'il avoit des prie-
res que sa Mere faisoit pour lui. 6.

LETTRE III. *A M. *.* Avis sur quel-
que écrit qui se faisoit alors. 8.

LETTRE IV. *A M. *.* Il le remercie
d'un livre dont il lui avoit fait présent;
& il montre que l'auteur établit dans ce
livre ce qu'il avoit écrit sur la penitence,

T A B L E

- & qu'il y détruit l'opinion des actions in-
 differentes, qu'il ne veut pas rejeter dans
 l'avant-propos. 10.
- LETTRE V. *A une Religieuse. Sur les*
troubles & inquiétudes que lui cauçoit la
vue de ses péchés. 28.
- LETTRE VI. *A la même. Pour la con-*
soler dans les afflictions. 35.
- LETTRE VII. *A la même. La preu-*
ve que Dieu l'aimoit est qu'elle aimoit
Dieu. 39.
- LETTRE VIII. *A la même. Pour la con-*
soler dans ses afflictions. 41.
- LETTRE IX. *A Dom Etienne Procureur*
de la Chartreuse d'Orleans, qui lui avoit
écrit de la part du P. le Fevre de l'Ora-
toire. 43.
- LETTRE X. *A M. *. Eloignement que*
l'on doit avoir des louanges. 46.
- LETTRE XI. *Reponse à quelques plaintes*
contre la 3. disquisition de Paul Irenée. 47.
- LETTRE XII. *Au P. Salesse. Que la*
différence des graces des deux etats est
très obscur; qu'il s'en faut tenir à S. Au-
gustin. 57.
- LETTRE XIII. *A une Religieuse qui lui*
demandoit la grace d'être sous sa direc-
tion. 69
- LETTRE XIV. *A M. Taignier. Sur son*
exil pour la cause de la verité. 74
- LET

DES LETTRES.

- LETTRE XV. *A M. Hermand. Sur le renvoi des Pensionnaires de P. R. Miracle arrivé sur Mademoiselle de Monglas à P. R.* 75.
- LETTRE XVI. *Au même. Touchant les efforts que l'on faisoit pour affoiblir M. de Beauvais.* 78.
- LETTRE XVII. *A un Laïque. Sur la signature du formulaire du Clergé.* 82.
- LETTRE XVIII. *Pour remercier une Dame des bontés qu'elle avoit eu pour lui.* 89.
- LETTRE XIX. *A M. Hermand. Sur une lettre de M. l'Evêque de Châlons favorable au formulaire.* 90.
- LETTRE XX. *Sur une lettre que M. d'Allet avoit écrite au Roi, que quelques-uns de ses amis empêchoient qui ne fut rendue.* 92.
- LETTRE XXI. *A M. Taignier. Pour l'encourager ; il lui parle d'un livre du P. Theophile Raynaud contre les Dominicains.* 96.
- LETTRE XXII. *Son avis touchant la promotion de M. l'Abé le Camus à l'Evêché de Grenoble.* 98.
- LETTRE XXIII. *A M. l'Evêque de Beauvais. Au sujet de la mauvaise conduite de M. l'Evêque de *.* 103.
- LETTRE XXIV. *A la Mere Angelique de S. Jean. Ses sentimens & dispositions*

T A B L E

- Sur l'affaire de la Regale.* 104.
- LETTRE XXV. *A Mad. de Fontpertuis.*
Il la loue d'une visite qu'elle a rendue,
& l'exhorte à une reconciliation parfaite
avec une de ses amis. 111.
- LETTRE XXVI. *A M. le Marquis de*
Roucy. Sur le dessein d'écrire contre le
traité de la nature & de la grace du P.
Mallebranche. 114.
- LETTRE XXVII. *Au même. Sur le mê-*
me sujet. 118.
- LETTRE XXVIII. *Au même. Sur le*
même sujet. 121.
- LETTRE XXIX. *Au même. Sur le mê-*
me sujet. 130.
- LETTRE XXX. *A Mademoiselle de Bu-*
zanval, pour l'exhorter à être fidelle dans
tous ses exercices. 135.
- LETTRE XXXI. *A la Sœur Isabelle de S.*
Agnès, qui devoit faire profession à Port-
Roial. 137.
- LETTRE XXXII. *A la Mere Abesse de*
P. R. Il les console de la mort de M.
Singlin, & leur donne d'excellentes in-
structions. 140.
- LETTRE XXXIII. *A M. de Brienne*
Confrere de l'Oratoire qui avoit été Secre-
taire d'Etat. Sur la retractation de la
signature du Formulaire qu'il vouloit
faire. 147.
- LETTRE XXXIV. *Instruction pour un*
Pe-

DES LETTRES.

Penitent qui retomboit encore dans le vice.

150.

LETTRE XXXV. *Il s'excuse de se charger de la conduite d'une personne dont la vie avoit été fort dereglée, & il marque en general ce qu'il doit faire.*

154.

LETTRE XXXVI. *A la Mere Prieure de Port-Royal de Paris. Sur la relation qu'elle avoit faite de son exil, & il l'exhorte à la perseverance.*

160.

LETTRE XXXVII. *Aux Religieuses de P. R. Il répond aux difficultés qu'elles formoient sur la Requête qui avoit été présentée au Roi.*

163.

LETTRE XXXVIII. *Aux mêmes. Sur le même sujet.*

183.

I. MEMOIRE. *Etat de l'affaire presente.*

192.

QUESTION generale.

194.

II. MEMOIRE.

200.

LETTRE XXXIX. *Sur les difficultés qu'avoient les Religieuses de P. R. de faire une nouvelle signature.*

210.

LETTRE XL. *Aux Pensionnaires de P. R. des Champs. Sur la part qu'elles prenoient aux affaires qu'on suscitoit à M. Arnould.*

221.

LETTRE XLI. *Aux Religieuses de P. R. qui ayant refusé de signer le Formulaire, avoient été traitées d'opiniâtres & de rebelles par ceux qui les en pressoient de la*

T A B L E

- part de la Cour.* 224.
- LETTRE XLII. *A une Tourriere de P. R.*
Il la fortifie contre la persecution que l'on
faisoit aux Religieuses. 225.
- LETTRE XLIII. *A M. Hermand. Sur*
la mort de la Mere Angelique qu'il ve-
noit d'apprendre. 226.
- LETTRE XLIV. *A la même Tourriere.*
Sur ce qu'on ne l'avoit pas encore chas-
sée, comme on s'y étoit attendu. 227.
- LETTRE XLV. *A la Mere Angelique*
de S. Jean. Au sujet de l'accommode-
ment. 229.
- LETTRE XLVI. *A une Tourriere de P.*
R. Sur l'enlevement des Religieuses. 230.
- LETTRE XLVII. *A un de ses amis du*
nombre de ceux qu'on chassât de P. R.
Sur le même sujet, & sur la foiblesse de
quelques Religieuses. 233.
- LETTRE XLVIII. *Aux Religieuses de P.*
R. Sur les persecutions qu'on leur faisoit.
 233.
- LETTRE XLIX. *A la même Tourriere de*
P. R. dont on a raporté d'autres lettres.
 236.
- LETTRE L. *Reponse à une Consultation de*
M. l'Ev. de Beauvais; s'il pouvoit con-
sentir qu'une pension de douze mille livres
que le Chevalier de Novion avoit sur
l'Eveché, passât à son frere, ou si pour
éteindre cette pension on pouvoit lui donner
la

DES LETTRES.

la Thresorerie, dont le Titulaire qui étoit inquieté vouloit bien se demettre. 238.

LETTRE LI. *A la Mere Angelique de S. Jean. Au sujet de la Relation qu'elle avoit faite de sa captivité.* 244.

LETTRE LII. *A M. de Pomponne. Au sujet d'un Memoire sur la lettre des Ev. au Pape, que les ennemis de M. Arnauld lui attribuoient.* 247.

LETTRE LIII. *Au même. Au sujet d'un Ecrit que M. l'Ev. d'Arras fit courir.* 251.

LETTRE LIV. *Au nom d'un Evêque au Roi ; sur la defense faite aux Evêques de signer une lettre commune au Pape.* 261.

LETTRE LV. *A M. de Pomponne. Au sujet de la disgrâce de ce Ministre.* 266.

LETTRE de M. de Luzancy à M. Arnauld. 269.

LETTRE LVI. *Au P. Quesnel. Sur le livre du P. Seguenot.* 271.

LETTRE LVII. *Au même. Sur le livre du P. le Porc.* 271.

LETTRE LVIII. *Au Roi. Projet de la lettre qui devoit preceder sa Justification à laquelle il travailloit.* 272.

LETTRE LIX. *Il parle de la Justification, & il marque qu'il en avoit changé la forme.* 275.

LETTRE LX. *A M. Nicole. Ses sentimens par raport à un accommodement*

T A B L E

dont on parloit.	279.
LETTRE LXI. <i>A M. le Fevre. Sur le sentiment des Calvinistes au sujet de la Justification.</i>	284.
LETTRE LXII. <i>A la Sœur Marie Magdelaine Novice aux Carmelites de Sens, qui l'avoit servi.</i>	297.
LETTRE LXIII. <i>Que le secret de la confession est pour le Confesseur, & non pour la personne qui se confesse.</i>	302.
LETTRE LXIV. <i>A M. l'Evêque d'Aler. Sur les bonnes dispositions de M. l'Evêque de Laon, depuis Cardinal d'Estrées.</i>	304.
LETTRE LXV. <i>A Mad. Mare. Sur le bon usage des afflictions.</i>	306.
LETTRE LXVI. <i>A la Sœur Louise de la Bonnerie, qui ne pouvoit se consoler de la mort de la Mere Angelique.</i>	308.
LETTRE LXVII. <i>A Mad. la Marquise de Rousy. Sur les devoirs d'une Dame par rapport à ses domestiques.</i>	313.
LETTRE LXVIII. <i>A la même. Particularités sur le progrès du Christianisme à la Chine. Du livre des Jesuites contre la Morale Pratique.</i>	317.
LETTRE LXIX. <i>A la même. Sur le bon emploi des biens.</i>	322.
LETTRE LXX. <i>A M. Willart. Ce qu'il pensoit de l'Athalie de M. Racine.</i>	326.
LET-	

DES LETTRES.

LETTRE LXXI. *A Dom Nicolas Nourry. Sur son édition de S. Ambroise.* 327.

LETTRE LXXII. *A M. Willart. Sa disposition sur la mort de M. l'Ev. d'Angers ; le sentiment que S. Thomas enseigne dans sa Somme sur la liberté, préférable à celui qu'il enseigne dans ses ouvrages antérieurs.* 329.

LETTRE LXXIII. *A M. du Vaucel. Sur la Bulle dont on étoit menacé ; & un libelle intitulé, Falsus & verus Thomismus.* 333.

LETTRE LXXIV. *A M. de Santenil. Pour le remercier de la nouvelle édition de ses vers.* 335.

LETTRE LXXV. *Au même. Sur le même sujet.* 336.

Lettres qui n'ont point de date.

LETTRE LXXVI. *A une Religieuse de la Visitation, qui vouloit se mettre sous sa conduite, ce qu'il ne jugeoit pas convenable.* 337.

LETTRE LXXVII. *A la Sœur Louise de Ste. Phare. Avantage de la vie Religieuse.* 346.

LETTRE LXXVIII. *A la même. Sur le bonheur des souffrances.* 348.

LETTRE LXXIX. *A une Postulante. Il*
lui

T A B L E

lui donne des avis sur la maniere dont elle doit se conduire à Port-Royal, lorsqu'elle y sera. 350.

LETTRE LXXX. *A la Sœur Anne Eugenie.* Pour lui recommander une jeune Pensionnaire qui étoit sous sa conduite, & dont elle n'étoit pas contente. 359.

LETTRE LXXXI. *A Mademoiselle de Roannais.* Il s'excuse avec beaucoup d'humilité de lui avoir laissé prendre trop bonnement copie d'une lettre dont elle avoit été blessée contre celles qui l'avoient écrite. 362.

LETTRE LXXXII. *A la même.* Sur le même sujet. 365.

LETTRE LXXXIII. *Si on devoit laisser communier une Religieuse qui avoit quelque derangement d'esprit & qui étoit d'ailleurs fort exemplaire.* 368.

LETTRE LXXXIV. *Avis pour se relever de ses chûtes & en faire penitence.* 371.

LETTRE LXXXV. *A un Religieux.* Contre les propriétés interieures & exterieures. 375.

LETTRE LXXXVI. *A Mad. la Princesse de Guimené,* pour repondre à celle qu'elle lui avoit écrite pour lui demander quelques avis sur l'éducation du Prince son jeune fils. 378.

LET-

DES LETTRES.

LETTRE LXXXVII. *A une Postulante de Port-Royal. Sur le trop grand empressement qu'elle avoit de savoir si elle seroit reçue Novice.* 387.

LETTRE LXXXVIII. *A M. l'Abé le Roi. Sur la mort de son Neveu.* 390.

LETTRE LXXXIX. *Necessité d'une reconciliation parfaite.* 393.

LETTRE XC. *A un de ses Parens. Sur l'obligation de faire l'aumône.* 395.

LETTRE XCI. *A Mad. Mare & Mad. Barbereau. Pour les consoler & les prier de recevoir ce qu'il leur envoioit en temoignage de sa reconnoissance.* 399.

LETTRE XCII. *A Madame Barbereau. Pour la consoler dans ses afflictions & sur la perte d'un ami; & la prier de recevoir le peu qu'il lui envoioit.* 400.

LETTRE XCIII. *A une Religieuse. Sur des manquemens assez ordinaires contre le vœu de pauvreté.* 403.

LETTRE XCIV. *A une Religieuse. Sur les attaches humaines & l'usage qu'il faut faire des afflictions.* 410.

LETTRE XCV. *A M. de Pomponne. Sur la mort d'un de ses fils.* 413.

LETTRE XCVI. *Sur la perte d'un procès.* 415.

LETTRE XCVII. *Sur la vanité des parures.* 416.

LET-

T A B L E

- LETTRE XCVIII. Sur le bonheur des
croix & des afflictions. 419.
- LETTRE XCIX. A une Religieuse. Sur
le bonheur des afflictions, & l'obliga-
tion de rompre toutes les attaches hu-
maines. 423.
- LETTRE C. Ses vues par rapport à la
Bulle d'Alexandre VII. qui ordonnoit
la signature du Formulaire. 430.
- LETTRE CI. A la Sœur Gertrude, qui
s'étoit relevée de la signature. 431.
- LETTRE CII. Touchant les actions des
infideles. 435.

E C R I T S.

- I. Qu'on ne peut signer le Formulaire par
simple déference, parce que la signature
enferme la croiance. 443.
- II. PROJET d'accommodement entre ceux
qu'on appelle Jansenistes, & ceux qui
sont nommés Molinistes, concerté entre
M. l'Evêque de Comminges & le P.
Ferrier Jésuite. 446.
- REMARQUES sur le Projet. 452.
- III. On montre qu'il ne suffit pas de
n'avoir pas lu Jansenius pour en pou-
voir signer la condamnation en con-
scien-

DES LETTRES.

- science.* 468.
- IV. PROJET. d'un Mandement Episcopal sur la necessité des seminaires. 487.
- V. CAS. proposé à M. Arnauld, sur l'intention du Ministre des Sacremens. 493.
- CAS. Touchant un Evêque qui s'étoit fait ordonner Prêtre & Evêque, ne croiant rien & qui avoit ordonné dans la même disposition. 498.
- VI. SUR LA Contrition pour les péchés veniels. 513.

VII. MEMOIRES envoyés à Rome.

<i>Pour la discipline.</i>	519.
<i>Indulgences.</i>	520.
<i>Dispenses.</i>	520.
<i>Simonie.</i>	521.
<i>Phantôme du Jansenisme.</i>	523.

PIERRES d'achopement pour la conversion des heretiques.

<i>Ecriture sainte.</i>	523.
<i>Superstitions.</i>	524.
<i>Conciles Provinciaux.</i>	525.
<i>Prieres particulieres en langue vulgaire.</i>	526.

VIII. LETTRE à M. de Tillemont, où Difficultés sur ce que conte Hegesippe de

T A B L E &c.

de S. Jacque Evêque de Jerusalem.

527.

IX. FRAGMENT de la Remontrance au
Roi, dont il est parlé en plusieurs let-
tres écrites en 1682. &c.

583.

LETTRE de M. Arnauld, au sujet du
Portrait du R. P. Lallemand Prieur de
Ste. Genevieve & Chancelier de l'U-
niversité de Paris.

605.

LETTRES

DE

M. ANTOINE ARNAULD

DOCTEUR DE SORBONNE.

Lettres qui n'ont pu être placées selon leurs dattes.

LETTRE I.

A M. HALLIER, Docteur & Professeur de Sorbonne. *Il réfute l'opinion attribuée à ce Docteur, que la grace efficace est donnée, ou n'est pas donnée, selon la non résistance, ou la résistance que l'on fait à la vocation divine.*

En 1641. dans le cours de la retraite qu'il fit depuis l'ordination de Septembre, pour se préparer à sa première messe qu'il dit le jour de la Toussaint, comme il paroît par quelques lignes du brouillon

MONSIEUR

SACHANT que vous avez dessein d'enseigner le traité de la grace, j'ai cru que vous seriez bien aise de voir deux Censures excellentes de deux Universités celebres, où vous verrez, quoiqu'en peu de mots, une défense solide

Tome VIII.

A

&

de cette
lettre
qu'il a-
voit lui
même
raïées.
Il mar-
que le
dessein
qu'il a-
voit d'é-
crire cet-
te lettre
dans la 8.
à M. de
S. Cyran,
tom. 1.
pag. 41.

& puissante de la doctrine sainte & catholique des anciens Peres contre les nouveautés dangereuses de quelques auteurs de ce tems. La connoissance que vous avez de l'antiquité & de la tradition de l'Eglise me porte à croire, que c'est de ces sources que vous puiserez tout ce que vous voulez enseigner, & que vous ne ferez pas de l'avis de ceux qui se persuadent que les tenebres d'Aristote sont plus propres pour eclaircir ces matieres que les lumieres de S. Augustin. Il ne s'agit pas en ce point d'une subtilité scholastique où l'on puisse tenir indifferemment ce qu'on voudra sans aucun préjudice de la religion ; mais du fondement du christianisme, & du prix du sang de notre Seigneur. Et vous savez que c'est principalement en ces matieres importantes, qu'il n'est point permis à un Théologien de se former des opinion de sa teste, étant obligé d'apprendre de l'Ecriture & des Peres qui en sont les interprètes, tout ce qu'il veut enseigner aux autres. Et il me semble qu'il ne suffit pas de dire que nos opinions ne sont pas contraires aux Peres, & de les appuyer même de quelques uns de leurs passages ; mais que l'on est obligé, pour satisfaire à ce que Dieu demande de nous, de faire en sorte que l'autorité précède la raison, c'est-

c'est-à-dire, que la lecture des Peres & des Conciles forme nos opinions, que nous pouvons après fortifier par le raisonnement, & non pas que le raisonnement les forme, & qu'après cela nous ne consultations les Peres que pour les faire servir d'appui & de confirmation aux sentimens auxquels nous nous sommes déjà déterminés de nous mêmes. Vous savez mieux que moi que c'est la regle que les Théologiens doivent observer dans toutes leurs decisions, afin de pouvoir dire avec S. Jérôme: *Doceo, non quod à meipso didici, hoc est, à presumptione, pessimo præceptore, sed ab illustribus ecclesiæ viris.* Et le livre * que vous refusez, vous est un grand exemple pour vous faire voir jusqu'à quels excès se peuvent porter les esprits, depuis qu'ils ont franchi ces barrières, & qu'ils se sont persuadés pouvoir debiter impunement toutes les rêveries de leur esprit. Mais outre cela je ne doute point que vous ne jugiez fort bien que votre chaire vous oblige plus particulièrement que personne à demeurer ferme dans les sentimens de l'antiquité; étant ridicule de vouloir obliger les hérétiques à suivre la tradition, si nous ne la suivons nous mêmes.

* Il semble parler du livre de la Hierarchie du P. Cellor Jesuite, contre lequel M. Hallier écrivit.

Vous vous étonnerez sans doute, à quel sujet je vous dis ceci; mais je vous

avoueraï franchement, que Dieu m'en a donné la pensée, sur ce qu'on m'a voulu persuader, ce que je ne puis croire, que vous avez dessein d'enseigner une opinion qui me semble très désavantageuse à la grace de J. C. & très contraire aux sentimens de l'antiquité, savoir, que Dieu donne la grace efficace à ceux qui ne résistent pas à sa vocation, & qu'il ne la donne pas à ceux qui y résistent. J'ai vu quelque chose de cela dans le Cardinal Bellarmín; mais je l'ai vu aussi dans S. Augustin, qui le rapporte comme une opinion pélagienne, marquant cette proposition comme contraire à la foi catholique : *Omnes homines fuisse gratiam accepturos, si non illi, quibus non donatur, eam sua voluntate respuerent.* Vous voyez bien que ces termes expriment nettement que la résistance est cause que tout le monde ne reçoit pas la grace, & par conséquent la non résistance que les autres la reçoivent. Et il importe peu que cette non résistance ne soit point une action positive, c'est assez que ce soit quelque chose dépendant de nous, & qui constitue par conséquent le premier discernement du fidele d'avec l'infidele dans l'homme, & non pas dans Dieu. Et pour renverser toutes ces pensées, il ne faut que le raisonnement de S. Prosper, qui

qui est que si cela est, *non sunt inscrutabilia judicia Dei*, & c'est en vain que l'Apôtre s'écrit : *O homo tu quis es !* & , *O Altitudo !* & que les Peres disent si souvent que c'est une chose incomprehensible, *Cur illum liberet, illum non liberet*, un enfant de quatre ans pouvant répondre, si cette opinion de la resistance & non resistance se peut soutenir, que l'un est délivré, parce qu'il n'a pas résisté à la grâce, & l'autre ne l'est pas, parce qu'il y a résisté. Mais c'est de vous que je voudrois apprendre ces choses, & je ne vous les rapporte que comme les raisons qui m'ont empêché de croire ce qu'on m'a dit, me persuadant plutôt que l'on n'a pas bien compris votre pensée. Quoiqu'il en soit, j'espère que vous recevrez tout ceci comme d'une personne qui ne veut avoir d'autre intérêt dans le monde que celui de la vérité, & qui vous estime & honore parfaitement, se ressentant très-obligé de l'affection que vous lui avez toujours témoigné, dont il vous demande très-humblement la continuation. C'est ce qui me donne la liberté de vous dire nuëment tout ce que j'ai dans le cœur, sans crainte que vous le puissiez trouver mauvais, & me persuadant au contraire que vous prendrez cette franchise pour une marque de la passion avec laquelle. Je suis &c.

L E T T R E II.

19. 02. *A la Reverende Mere MARIE ANGE-*
 164. *LIQUE, Religieuse de Port-Royal. Du*
sentiment qu'il avoit des prieres que sa
Mere faisoit pour lui.

MA TRES-CHERE SOEUR

JE ne saurois exprimer combien je suis touché sensiblement des tendresses que ma Mere me temoigne, & avec combien de confiance j'espere que ses prieres obtiendront de Dieu les graces qui me sont nécessaires, & que s'il plaît à sa bonté infinié je deviendrai le fils de ses larmes. Quelque charnel & infirme que je sois encore, je comprends bien néanmoins, combien est incomparablement plus grande l'obligation que je lui ai du soin qu'elle a pour mon salut, que si à l'exemple de la plupart des meres elle travailloit continuellement pour mon avancement temporel, & combien même je lui suis plus redevable de travailler autant qu'elle peut pour m'enfanter en J. C. par les gémissemens de son cœur, & de me faire avoir une vie qui ne finira jamais, que de m'avoir donné la premiere qui dure si peu, & qui est si pleine de misere. Pour

VOUS,

vous, Ma très-chère Sœur, vous me faites tort si vous croiez que je doute que votre charité, qui s'étend sur tout le monde, ne s'étendît pas sur moi, & même avec un sentiment plus tendre que pour les autres, puisque vous savez bien que comme l'amour du prochain se regle sur celui que nous nous portons à nous mêmes, aussi celui des étrangers se doit regler sur celui que nous portons à ceux que Dieu nous a joints par les liens de la nature. Jen'entend cela que pour la tendresse, & non pas pour les devoirs de la charité dont Dieu seul donne les regles par son onction. Ne vous repentez point de songer souvent à moi ; vous pouvez dans ces pensées m'offrir à Dieu, & ainsi ce souvenir me fera très utile. Cette lettre servira s'il vous plaît, de remerciement à ma Mere, à laquelle, comme à toutes mes Sœurs, & à vous en particulier, mes Freres & mon Neveu baissent les mains, comme je fais avec eux. Je suis, &c.

L E T T R E I I I .

Vers le
com-
mence-
ment de
1644.

*A. M. *. Avis sur quelque écrit qui se
faisoit alors.*

JE vous ai renvoyé l'article des Jesui-
tes: j'ai eu peu de loisir pour le bien
examiner. Depuis l'avoir envoyé j'ai
pensé ,

1. Que ce que vous marquez du Car-
dinal Mazarin pourra peut-être offenser
M. de Montauban, de qui on l'a su.

2. Que ce que vous dites de la de-
struction de l'Ordre des Humiliés pa-
roît contraire au commencement, où l'on
dit que la destruction que l'on pourroit
désirer, n'est pas celle de leur Ordre.
Quoiqu'il soit vrai qu'autre chose est
ce qu'on peut désirer, autre chose ce
qu'on peut craindre des jugemens de
Dieu: mais il faudroit ajouter un mot
pour marquer cela.

3. Je ne sai s'il ne faudroit point
parler du faste & de la vanité de leur
Image du premier siecle, rien n'étant
plus capable que ce grand orgueil d'at-
tirer la colere de celui qui resiste aux
superbes & qui donne sa grace aux hum-
bles.

4. Je ne sai si à la prédiction de
Sor-

Sorbonne, il ne seroit point bon de joindre celle de la Faculté de Louvain dans la Préface de leur Censure sur la fin, où elle dit que si les Jesuites continuent à enseigner leurs maximes pernicieuses de la grace, il est à craindre qu'ils ne perdent autant les fideles, qu'ils les ont autrefois édifiés.

5. J'ai oui dire aussi au P. Gibieuf une parole du Cardinal de Berulle, que tous les malheurs & tous les desordres qui étoient arrivés en cette Compagnie, venoient de ce qu'ils avoient fait schisme dans la grace du Fils de Dieu.

6. Celle de M. Duval, qui est dans l'Apologie de l'Université, que les autres Ordres se déregloient en quittant leurs austerités, mais que celui-ci se déregleroit par leur mauvaise doctrine. Je vous dis tout cela confusement: vous en jugerez. Ce dernier peut être omis à cause qu'il a déjà été dit, quoi que peut-être il soit bon de redire souvent ces choses.

L E T T R E IV.

Après
l'an 1645.

*A M. *. Il le remercie d'un livre dont il lui avoit fait présent, & il montre que l'auteur établit dans ce livre ce qu'il avoit écrit sur la Penitence, & qu'il y détruit l'opinion des actions indifférentes, qu'il ne veut pas rejeter dans l'Avant-propos.*

M O N S I E U R

SI j'ai attendu quelque tems à vous rendre mes très-humbles actions de grâces pour le riche présent qu'il vous a plu m'envoyer par une libéralité qui tient quelque chose de celle de Dieu, en ce qu'elle a été toute prévenante, & que n'ayant pas l'honneur d'être connu de vous, je n'ai pu rien faire pour la mériter; c'est que rien ne m'ayant tant plu dans votre lettre que le desir que vous témoignez que nous agissions ensemble dans l'esprit Evangelique éloigné de tous les vains complimens du monde, & dans une sincérité vraiment chretienne, j'ai jugé qu'il étoit nécessaire pour cela de ne point précipiter ma reponse, mais de jeter auparavant les yeux sur votre ouvrage, afin de vous en pouvoir parler avec l'ouverture de cœur que

que vous demandez de moi. Il est vrai néanmoins que des occupations pressantes & continuelles m'ont empêché jusqu'à présent de le pouvoir lire tout entier, mais je croi pourtant en avoir assez lu pour avoir droit d'en porter un jugement avantageux, & pour me sentir obligé de benir Dieu de ce qu'il lui plaît par sa misericorde infinie susciter des personnes, qui s'efforcent de retablir dans la vieillesse de l'Eglise la premiere vigueur du Christianisme, d'apprendre aux chrétiens, qui la plûpart ne le sont plus que de nom, une partie de leurs obligations, & d'arrêter un peu les dégats horribles que les maximes du monde ont fait en ce tems où nous voions s'accomplir de plus en plus la prophetie de S. Paul : *Erit enim tempus cum sanam doctrinam non sustinebunt, sed ad sua desideria coaccervabunt sibi magistros prurientes auribus.* Sur tout, Monsieur, j'ai estimé dans votre livre le dessein qui en est l'ame, & je ne pense pas qu'il y ait rien de plus utile, que de faire rentrer les chretiens dans cette importante verité, qui est le fondement du Christianisme, que tout chrétien doit conformer sa vie à sa foi, & que le fidele se doit gouverner en tout par les maximes de la foi & du Christianisme, & refuser toute créance & affection aux maximes du monde, & même

me du monde qui est parmi les chrétiens d'aujourd'hui. Que si j'avois d'autre intérêt dans la defense des livres que j'ai donnés au public que celui de la verité, ce me seroit encore une consideration qui m'engageroit plus particulièrement dans l'estime que je fais du vôtre, puisque les principaux fondemens de la conduite des SS. Peres que j'ai tâché de soutenir contre ceux qui la vouloient faire passer pour criminelle en ce tems, s'y trouvent très puissamment établis. Car condamnant comme vous faites avec tant de zèle ces pratiques inutiles mal à propos appellées devotions, lesquelles laissent en nos ames le credit des maximes du monde, le desordre des passions ou la negligence de ses devoirs, & mettant de ce nombre la frequentation des sacremens, lorsqu'elle n'est point accompagnée de la bonne vie, vous combattez aussi fortement que moi le principal de tous les abus que j'ai eu à combattre dans mes livres, qui est de pousser indifferemment toutes sortes de personnes à la communion de tous les huit jours, quelques attachées au monde & quelques remplies d'amour d'elles mêmes qu'elles puissent être, & d'enseigner même que des hommes chargés de péchés, & qui ne peuvent pas demeurer huit jours sans retomber dans leurs crimes & dans leurs

leurs

leurs desordres , font fort bien de communier tous les dimanches.

C'est à cette conduite pernicieuse que je me suis cru obligé devant Dieu de résister de tout mon pouvoir , aiant vu que l'on ne se contentoit pas de l'autoriser , mais que l'on condamnoit même de temerité ceux qui ne la voudroient pas suivre. Et c'est elle aussi que vous ruinez d'une maniere invincible , en établissant comme vous faites , que si la priere , l'usage des sacremens & les autres exercices de devotion n'ont point l'effet & la fin de la bonne vie , c'est un signe que le tout est mal & induement pratiqué ; & ce qui est encore plus fort , que les actes de Religion qu'on ne dresse pas pour bien vivre en toutes choses , sont mensongers. Ce qui aiant été prêché dans Paris par un excellent Predicateur au regard de la sainte Messe , qu'il soutenoit ne se pouvoir entendre sans péché par un homme en état de péché mortel , s'il n'étoit au moins dans le desir d'implorer la grace de Dieu pour sortir de son péché , les mêmes personnes qui se sont élevés contre mes livres ont declamé publiquement contre lui , & ont osé prêcher au contraire , qu'un homme étant dans le crime & dans la volonté positive d'y perseverer , ne faisoit aucun mal d'entendre la messe , qui est un excès

étrange qu'il sembleroit que vous eussiez entrepris à dessein de ruiner dans votre livre (quoique vous n'aïiez pas seulement entendu parler de cette contestation) lorsque vous enseignez que c'est une hypocrisie manifeste, une menterie & une effronterie publique faite dans la solennité d'un culte Religieux, & qui doit être si sérieux & si veritable, que d'assister au culte divin & faire tous les autres actes de Religion sans avoir regret d'avoir offensé Dieu, & sans être dans la volonté de garder ses saintes loix.

Il est donc visible M. que je n'ai eu dessein d'établir dans mes livres que les mêmes maximes de pieté que vous établissez sans le vôtre, & que vous me témoignez aussi avoir été la principale cause qui vous a porté à me l'envoyer. Et quant à la conduite des SS. Peres dans l'administration du sacrement de Penitence, mon dessein n'a jamais été que de faire voir ce que le P. Petau même a été obligé de reconnoître, qu'elle est très utile en soi, & même nécessaire en plusieurs rencontres. Et c'est ce qu'il est impossible de ne pas avouer en demeurant d'accord de ces maximes saintes & chretiennes, dont nous venons de parler, qui ne sont pas moins soutenues dans votre ouvrage que dans les miens. Car s'il est vrai, comme
vous

vous le montrez fort bien, que lorsque les actes de Religion, & sur tout la participation des sacremens sont suivis d'une mauvaise vie, c'est une preuve morale qu'ils ont été mal & irreligieusement pratiqués; il s'ensuit que la plupart retournent à leur mauvaise vie après les avoir reçûs. Et cela étant que peut faire de mieux un confesseur sage pour arrêter ce desordre, sinon de suivre ce que S. Charles ordonne en une infinité de rencontres, qui est de ne point les recevoir à la reconciliation, ni leur permettre l'usage des choses saintes, qu'après qu'ils auront donné par le changement de leur vie des preuves d'un véritable amendement & d'une sincere conversion? Le seul sens commun fait voir que cette pratique ne sauroit être que très utile, & qu'au contraire la facilité inconsiderée avec laquelle beaucoup de personnes absolvent aujourd'hui les plus grands pecheurs, ne peut être qu'une source d'une infinité de desordres, selon cette parole trop veritable du grand S. Ambroise: *Facilitas venia incentivum, tribuit delinquendi.* Et l'experience en confirme tous les jours la necessité, n'y ayant encore que très peu de jours qu'une personne qui m'étoit venu voir dans ma solitude, m'assuroit qu'un très bon Curé d'une ville

celebre de France lui avoit avoué, que depuis douze ans qu'il étoit en cette charge, il n'avoit vû aucun fruit de tous ses soins & de toutes ses peines les dix premieres années qu'il avoit usé de la pratique plus ordinaire d'absoudre sur le champ ceux qui lui témoignient se repentir de leurs péchés: mais que depuis deux ans qu'il avoit commencé à suivre la conduite des Peres, & à porter les pêcheurs à donner des preuves effectives du changement de leur vie, avant que de les recevoir à l'usage des sacremens, il étoit obligé de benir Dieu de la benediction qu'il avoit donné à son travail, & du profit insigne que les ames recevoient de cette pratique. C'est pourquoi, Monsieur, il n'y a pas sujet de craindre que des verités si certaines & si importantes puissent être jamais condamnées: & mes ennemis mêmes n'oseroient penser à en poursuivre la condamnation. Mais tous leurs efforts se sont reduits à calomnier mes intentions, & à m'attribuer des sentimens auxquels je ne pensai jamais: de sorte que quand ils auroient fait condamner mon livre, ce dont ils sont très éloignés, ce ne seroit pas mon livre qui seroit condamné, mais un phantôme formé par leurs impostures.

Mais après vous avoir marqué ce qui m'a donné une extrême satisfaction dans votre

ou-

ouvrage, je croirois manquer à la liberté chrétienne que vous desirez de moi, si je vous dissimulois que j'ai trouvé un endroit, non pas dans le corps du livre, mais dans l'Avant-propos, qui m'a donné un peu de peine, & qui m'a presque fait croire que vous ne l'aviez peut-être pas mis de vous même, mais par l'avis de quelques personnes, quiauroient pû trouver votre doctrine trop rude, ou craindre qu'elle ne choquât trop ceux qui portent toutes choses au relâchement. C'est où vous priez le lecteur de ne s'effraier pas de ces mots d'*obligation* & de *devoir*, lorsque vous dites que le chrétien doit faire toutes ses actions, jusqu'aux moindres, par les principes & maximes de la foi. Car je n'entens pas, dites vous, décider la question, s'il y a des actions indifferentes en detail & dans l'individu, & prises avec toutes ses circonstances, comme parle l'Ecole; n'y déterminer s'il y a du péché à ne faire pas toutes ses actions par les maximes de la foi : mais je prétends montrer que l'Etat du Christianisme porte à vivre ainsi de la foi. Moins encore, ajoutez vous, cela peut il favoriser le sentiment des errans, qui disent que tout ce qui n'est par fait par les fidèles est péché : ce qu'ils veulent inferer mal à propos de ce passage de l'Apôtre : *Omne autem quod non est ex fide*

fide peccatum est. Aiant vû par tout votre livre que vous ne craignez point de choquer beaucoup les fausses maximes dont tout le monde est rempli, je ne fais pas ce qui vous a pu donner tant d'apprehension en cette rencontre, & vous obliger à demeurer en doute, & à le déclarer même, ce qui est plus touchant, sur cette opinion des actions indifferentes qui est très prejudiciable à la pureté de la morale chrétienne, puisque la seule autorité de S. Thomas, le Prince des Theologiens, qui la rejette en termes exprès, n'étoit que trop suffisante pour vous mettre à couvert contre toutes les attaques de ceux qui y eussent voulu trouver à redire.

Mais j'aurois moins de peine de cette retenue ou de cette crainte, si je ne vois qu'elle est capable d'affoiblir de telle sorte tout ce que vous avez établi dans votre livre, que ceux qui s'y voudront arrêter, en peuvent tirer des conséquences très certaines qui les empêcheront d'en retirer aucun fruit. Car si vous laissez dans la liberté de vos lecteurs de croire qu'il y peut y avoir des actions, qui n'étant point faites par les maximes de la foi, ne laissent pas d'être innocentes & exemptes de tout péché, que deviendra ce que vous établissez avec tant de soin, que le chrétien doit vivre & agir par les maximes de la
foi,

foi, non seulement ès choses de la religion, mais aussi aux autres actions, & que c'est un abus de faire autrement? Pourquoi sera-ce un abus, si on les peut faire sans aucun péché, autrement que par les maximes de la foi? Que deviendra ce que vous enseignez encore excellemment, qu'il n'y a rien de temporel dans l'usage du chrétien, & qu'il est important d'effacer de l'esprit du chrétien cette distinction que plusieurs se forment en leur imagination, & l'opinion de la difference qu'ils se figurent être dans les objets; avouant bien d'un côté qu'ils sont obligés de se gouverner par les maximes de la foi en ce qui regarde Dieu & l'Eternité; mais d'autre part ne se persuadant pas qu'ils soient tenus d'appliquer ces maximes aux actions qu'ils exercent sur les objets qu'ils appellent temporels: & qu'il est grandement nécessaire de faire voir que cette distinction est contraire à l'esprit du Christianisme, & opposée aux lumieres de la foi; d'autant qu'il n'y a rien, quoi que temporel, qui ne doive être rendu & pris pour éternel par l'adresse du Chrétien. Car ces actions qui peuvent être innocentes sans être conduites par les maximes de la foi, ne peuvent être certainement celles qui regardent Dieu & l'éternité, puisque tout le monde demeure d'accord, que celles-là doivent être neces-

cessairement conduites par les maximes de la foi. Il faut donc que ce soit celles qui regardent les objets que l'on appelle temporels; & ainsi il faudra necessairement revenir à cette distinction, que vous soutenez avec raison être contraire à l'esprit du Christianisme, & opposée aux lumieres de la foi: & la remettre dans l'esprit du chrétien après que vous avez temoigné qu'il étoit si necessaire de l'en effacer.

Cette retenue ruine encore cette importante maxime de la Religion Chrétienne que vous confirmez dans votre ouvrage, savoir que le commandement d'aimer Dieu de toutes ses forces comprend toutes les actions de la vie. Car cela ne peut être vrai, s'il peut y avoir des actions dans notre vie que nous puissions sans aucun péché ne point rapporter à cette fin de l'amour de Dieu. Enfin le dessein même general de votre livre souffre un notable préjudice par cette modification, puisque vous temoignez l'avoir entrepris pour desabuser beaucoup de personnes en leur faisant toucher au doigt cette tant importante & universelle verité; que tout chrétien doit conformer sa vie à sa foi, & que la foi nous est donnée afin qu'elle nous serve de regle en toutes les actions de notre vie, tant celles qui regardent le culte religieux que celles donc l'objet & la

la matiere sont temporels. Or comment cette verité peut-elle être universelle, s'il y a des actions où l'on ne soit pas obligé de prendre la foi pour regle, en sorte que sans péché l'on les puisse faire par quelque motif purement humain, & sans s'y conduire par les maximes de la foi? Et ainsi tout ce que vous dites dans votre livre ne passera au plus dans l'esprit de tous ceux qui s'arrêteront à la modification que vous leur proposez, que pour des conseils qu'il est bon de suivre, mais que l'on peut aussi ne pas suivre sans aucune offense, ce qui est ruiner dans la plupart des chrétiens qui ne cherchent que des adoucissements, tout le fruit l'on pourroit esperer de votre ouvrage.

Et quant à ce que vous ajoutez au même lieu, que vous ne prétendez pas favoriser en aucune façon le sentiment des errans, qui disent que ce qui n'est pas fait par les fideles est péché; il est visible par la suite de votre discours que vous n'entendez par là que les heretiques de notre tems, dont le sentiment en ce point peut avec raison être condamné d'erreur, parce que ne séparant point la justification de la foi, & n'en reconnoissant point d'autre que celle qui justifie le pêcheur, ils ne condamnent pas seulement de péché toutes les actions des paiens, mais generale-
ment

ment celles de tous ceux qui ne sont pas justifiés, ce qui est une erreur vilible, parce qu'il est indubitable qu'un chrétien qui est en état de péché mortel, peut faire par la foi qui lui reste, beaucoup de bonnes actions qui le disposent à la justification. C'est pourquoi aussi le Concile de Trente qui a voulu condamner ce qu'il y avoit d'erroné dans ce sentiment des hérétiques, sans toucher à ce qu'il pouvoit y avoir de veritable, s'est bien gardé de condamner generalement ceux qui diroient que toutes les actions qui précèdent la foi, sont des péchés, mais il n'a donné cet avantage de pouvoir être bonnes, qu'aux actions qui précèdent la justification & non pas à celles qui précèdent la foi, *Si quis dixerit opera omnia quæ ante justificationem fiunt, quacumque ratione facta sint, vera esse peccata, Anathema sit.* Sur quoi il est remarquable que Kemnitius Lutherien aiant voulu inferer de ce Canon, que le Concile avoit condamné ceux qui disent que toutes actions des infideles sont des péchés, le Cardinal Bellarmin l'accuse d'imposture & de calomnie, de Grat. & liber. Arb. l. 5. c. 4. *Neque enim definit Concilium opera infidelium non esse peccata: sed non esse peccata opera omnia quæ justificationem præcedunt. Præcedunt enim justificationem etiam illa opera quæ fiunt*

sunt à fidelibus , postea quam in peccatum ceciderunt. Non enim Concilium sequitur regulas Lutheri qui per omne peccatum voluit fidem amitti , sed regulas Domini qui Luca 18. probavit orationem Publicani qui cum fide oravit pro remissione peccatorum.

Ainsi, Monsieur, il ne faut pas confondre ceux qui croient, comme font ces hérétiques, que toutes les actions qui ne sont point faites par leur foi justificante, sont des péchés, & ceux qui croient après tous les Peres, que toutes les actions de ceux qui n'ont aucune foi, non pas même cette foi imparfaite qui demeure dans les pécheurs Catholiques, ne sauroient être que des péchés. Ce n'est pas ici le lieu de confirmer cette vérité qui demanderoit un livre entier, & non pas une simple lettre. Mais l'auteur de la seconde Apologie pour M. l'Evêque d'Ipres l'ayant traitée assez au long, j'ai cru que ce seroit le plus court de vous l'envoier, craignant que vous ne pussiez pas facilement la recouvrer à Toulouze, & de vous supplier de vouloir prendre la peine de lire ce qu'il en a écrit dans son 3. livre depuis le ch. 14. jusqu'au 27. quoi qu'il me semble que le seul ch. 3. du livre 4. de S. Augustin contre Julien, est plus que suffisant pour persuader cette vérité à tout esprit raisonnable, qui s'étant depouillé de toute

te

te préoccupation, se laissera conduire où la raison le menera.

Vous me permettez seulement de vous dire touchant le passage de S. Paul, *omne quod non est ex fide peccatum est*, que pour condamner ceux qui l'expliquent de la vraie foi & non seulement de la conscience, il ne faudroit pas seulement condamner les plus grands Docteurs de l'Eglise qui l'expliquent de la sorte, comme S. Augustin, S. Leon, S. Prosper, S. Fulgence, Origenes & beaucoup d'autres, mais même toute l'Eglise qui dans une de ses fonctions les plus sacrées, qui est l'ordination des Ministres de J. C. nous enseigne que c'est le vrai sens de l'Apôtre, en mettant ces paroles dans la bouche de tous les Evêques qui ordonnent des sous-diacres : *In vera & Apostolicâ fide fundati, quoniam, ut ait Apostolus, omne quod non est ex fide peccatum est.* Ce qui fait voir clairement que le sentiment de toute l'Eglise est que cette foi dont parle l'Apôtre quand il dit, *Omne quod non est ex fide peccatum est*, est *vera & Apostolica fides*. Je vous supplie aussi de remarquer ce que S. Thomas dit dans son commentaire sur ce passage, que l'interpretation de ceux qui l'expliquent de la foi, ne differe de celle de ceux qui l'expliquent de la conscience, que comme le general
du

du particulier, parce que c'est à la foi à diriger en particulier la conscience; & ainsi il s'ensuit toujours que toutes les actions des infideles sont des péchés, parce qu'elles ne procedent point de cette conscience réglée par la foi, dont il est dit, *Omne quod non est ex fide peccatum est.* Ce qui se raporte à cette belle parole de S. Augustin sur ce même sujet, *Ubi fides non erat, bonum opus non erat; bonum enim opus intentio facit, intentionem fides dirigit.* Mais quelque difficulté que l'on pût trouver dans l'explication de ce lieu de S. Paul, elle ne pourroit faire aucun préjudice à cette verité, que toutes les actions des infideles sont des péchés, qui n'est pas seulement fondée sur ce passage, mais sur une infinité d'autres de l'Ecriture & des Peres, & même sur des principes très clairs & très certains de la lumiere naturelle.

Voilà, Monsieur, tout ce que j'ai cru être obligé de vous représenter touchant votre ouvrage. Je ne vous fais point d'excuse de la liberté que j'ai prise en cela, puis qu'après la maniere si obligeante dont vous m'avez prevenu, je ne pouvois mieux témoigner le ressentiment que j'en ai, qu'en agissant avec vous avec la même franchise & la même sincerité que s'il y avoit dix ans que j'eusse l'honneur de votre

connoissance. Et après tout néanmoins je vous puis assurer que la seule estime que j'ai fait de votre ouvrage, est ce qui m'a plus engagé à vous declarer librement ce que j'y croiois pouvoir être ou changé ou éclairci: parce que jugeant que de foi il pouvoit être fort utile à dissiper les tenebres étranges qui environnent l'esprit de la plûpart des chrétiens, & à leur donner la connoissance des veritables obligations de la religion toute divine qu'ils ont embrassée, je n'ai pu souffrir qu'avec peine qu'il s'y rencontrât quelque chose qui fut capable de diminuer ce fruit, & donner lieu à ceux qui le liroient de s'entretenir dans leurs relâchemens, & d'ôter la plus grande force aux verités importantes que vous leur proposez, en les prenant pour des avis utiles & de plus grande perfection, mais non pas de necessité & d'obligation, puisque vous declarez que vous n'oseriez pas condamner de péché ceux qui ne les observent pas. Mais il me semble que l'adoucissement raisonnable que l'on pouvoit apporter en cet endroit, étoit de dire, que ce devoir & cette obligation de faire toutes ses actions, jusqu'aux moindres, par les principes & les maximes de la foi, ne faisoit pas que toutes les actions faites autrement, fussent des crimes & des péchés mortels, mais seulement que nous étions

étions obligés à nous conduire en tout selon cette lumière, & que nous n'y pouvions manquer sans quelque faute, quoi qu'elle ne fût que légère & venielle, quand notre cœur d'ailleurs étant à Dieu, nous nous laissions aller par infirmité à agir humainement, & par un autre motif que celui de son amour : que c'étoit aussi le sujet qui obligeoit les plus justes à s'humilier continuellement devant Dieu en reconnoissant combien ils sont toujours redevables à sa justice &c. Mais ce n'est qu'une pensée que je vous propose de l'abondance de mon cœur, & sans desirer que vous y aiez aucun égard que celui qu'il vous plaira. Je ne vous aurois pas ennuié d'une si longue lettre, & j'aurois plutôt remis à vous parler de ces choses au voyage que vous me mandez devoir faire bientôt à Paris, si j'eusse pu espérer le bonheur de vous y voir : mais la persécution m'ayant fait la plus grande faveur qui me pouvoit arriver, qui est de me donner lieu de jouir d'une très douce & très agréable solitude, le plaisir que je ressens d'être délivré de l'embarras du monde, m'ôtera la consolation que je recevrois de votre entretien. Dieu la récompensera, s'il lui plait, par d'autres graces que je vous supplie très humblement de

lui demander pour moi, & de me croire en lui plus que personne.

L E T T R E V.

27. Dec.
1655.

A une RELIGIEUSE DE PORT-ROIAL. Sur les troubles & inquiétudes que lui cauſoit la vue de ſes péchés.

M A T R E S - C H E R E S O E U R .

J'Ai beaucoup penſé à vous depuis que je vous ai quittée; mais plus j'y penſe, plus je me confirme dans ce que je vous dis hier, que Dieu veut que vous vous oubliiez vous même pour ne plus ſonger qu'à lui; que vous vous perdiez pour vous retrouver en lui; & que vous changiez les ſentimens de triſteſſe, d'horreur, & de haine que vous avez pour vous même en vous conſiderant comme péchereſſe, tels que nous ſommes tous, quelques graces qu'il ait plû à Dieu de nous faire, en des ſentimens de joie, de benediſtion, & d'amour envers celui qui vous aime, nonobſtant tous vos péchés & tous vos défauts; parce qu'il vous regarde, non en vous même, mais en ſon Fils bien aimé, en qui l'on peut dire en quelque ſorte que vos défauts mêmes lui ſont agréables, parce qu'il les conſidere
com-

comme la matiere sur laquelle il doit exercer sa misericorde & sa bonté. Oui, ma Sœur, assurez vous qu'il vous aime puisqu'il aime Jesus-Christ, & que vous n'êtes qu'un avec Jesus-Christ, parce que vous êtes membre de son corps, & que la tête & le corps ne sont qu'un même Christ, suivant l'écriture. Il vous a de plus honorée de la qualité particuliere de son épouse dans la profession religieuse. Y avez vous renoncé? Ne le voulez-vous plus avoir pour votre époux? Que si cette pensée ne vous pouroit venir dans l'esprit sans vous causer une extrême horreur, comment pourriez-vous croire que conservant toujours cette qualité, ce divin époux n'eût pas de l'amour pour son épouse? Enfin, ma très-chere Sœur, consultez votre conscience, & demandez à votre cœur s'il n'aime pas Dieu, & s'il voudroit préférer la jouissance de tous les biens de ce monde à la moindre de ses graces. Que si ce témoin, qui ne trompe guere que ceux qui se veulent tromper eux mêmes, vous répond que vous n'avez point d'autre desir que d'être tout à Dieu, & que sa grace vous donne une volonté toute entiere de l'aimer & de le servir, vous devez prendre de là une nouvelle assurance que Dieu vous aime, puisque l'amour que nous avons pour lui, ne

peut être qu'un effet de celui qu'il a pour nous, comme nous l'enseigne le disciple bien aimé dont nous célébrons aujourd'hui la fête. Et vous devez encore vous assurer qu'aimant Dieu comme vous faites, il est impossible que Dieu cesse jamais de vous aimer, ni que vous cessiez jamais d'être heureuse tant que vous serez aimée d'un Dieu qui ne peut manquer de vouloir du bien à ceux qu'il aime, étant infiniment bon, ni être empêché de faire tout ce qu'il veut, étant infiniment puissant.

C'est le merveilleux avantage qu'ont ceux qui aiment Dieu, sur ceux qui aiment les créatures. Ces derniers peuvent aimer sans être aimés, ce qui leur est un sujet de desespoir; & ils peuvent être aimés aujourd'hui, sans être assurés de l'être demain, quoi qu'ils ne manquent point de leur part aux devoirs de l'amitié, ce qui leur doit être un sujet d'une continuelle inquiétude. Mais il n'en est pas de même en Dieu. Qui l'aime est certain qu'il en est aimé, & qu'il trouvera toujours dans cet amour la source de tous les biens, tant que son cœur y demeurera attaché. Quel peut donc être, ma Sœur, le sujet de vos inquiétudes & de vos craintes? Elles n'ont point encore été jusqu'à ce point que de vous faire douter
fi

si vous aimez Dieu. Et puisque Dieu par sa grace vous a toujours laissé ce témoignage intérieur de votre conscience, que vous ne recherchez que d'être uniquement & sincèrement à lui, que peut-il y avoir qui vous trouble? Si Dieu est pour vous, qui sera contre vous? Qui vous condamnera, lorsque Dieu vous justifie? Qui vous séparera de la double charité de Jesus-Christ, de celle qu'il vous a donnée pour lui, & de celle qu'il a pour vous? Cet amour divin répandu dans le cœur par le saint Esprit, qui fait le bonheur des saints dans le ciel, ne vous suffira-t-il pas pour être votre consolation sur la terre? Au nom de Dieu, ma Sœur, ne vous occupez plus que de ces pensées. Votre néant ne mérite pas d'être l'objet de votre esprit. Tournez tous vos regards vers ce regard amoureux que Dieu a daigné jeter sur vous dès le point de l'éternité. Abîmez vous dans les eaux divines de cet Océan infini de miséricordes & de graces, vous y noierez plus heureusement vos péchés que dans celles de vos larmes.

Je ne vous dirai point ce que je vous pourrois dire avec toute sorte de sincérité, que selon la lumière que Dieu me donne, de tous les péchés que vous pleurez, il n'y en a point qu'on puisse croire

certainement vous avoir séparée pour un seul moment de la grace de votre Dieu, & que sur tout les derniers, qui vous donnent plus de peine, n'ont pu vous causer une si étrange pensée. Car qui pourroit croire qu'une ame qui cherchoit Dieu, & qui ne desiroit que de lui plaire, eût mérité la damnation qui est l'effet du péché mortel, pour l'avoir cherché avec quelque amusement, & avoir mêlé quelques complaisances de l'amour propre aux mouvemens de l'amour qu'elle avoit pour Dieu? C'a été un piège que le démon vous a tendu pour vous détourner de la voie de la vérité, en vous jettant dans l'illusion, & pour vous inspirer, s'il eut pu, le même orgueil qui l'a fait tomber du ciel, en vous portant à quitter Dieu pour vous complaire en ses dons, comme il a quitté l'auteur de son être pour s'être attaché à la beauté qu'il avoit reçue de lui. Mais plus ce piège a été subtil & dangereux, plus vous devez prendre pour une marque singulière de l'amour de Dieu envers vous, de ce qu'il vous en a si-tôt retirée, & vous devez croire qu'il ne vous a laissée dans ce danger durant quelque tems, qu'afin que vous en fortifiiez & plus humble & mieux instruite contre les artifices de votre ennemi. Ainsi, ma Sœur, votre perte n'a été que dans le des-

dessein du diable, mais votre salut est toujours demeuré dans la main de Dieu : l'un avoit entrepris de vous terrasser, & l'autre vous a soutenue : l'un a employé contre vous les armes les plus redoutables dont il se puisse servir contre les personnes qui craignent Dieu, qui est de les perdre par les exercices mêmes de la piété & de la devotion, & Dieu vous ayant laissé un peu ébranler pour vous affermir davantage, n'a enfin permis que ce serpent artificieux ait tiré autre fruit de tous ses efforts, sinon qu'il lui sera désormais plus difficile de vous attaquer, Dieu vous ayant découvert par sa lumière l'endroit où vous étiez le plus foible, & par lequel il étoit plus facile à votre ennemi de vous nuire.

Mais ce n'est pas sur quoi je desiré que votre consolation soit apuïée. Je ne veux pas que votre confiance en Dieu soit fondée sur cette considération, que vos péchés ne sont pas si grands que cet ennemi de votre salut vous les représente, lorsqu'il vous veut jeter dans l'inquiétude. Mais afin de lui ôter tout sujet de vous troubler à l'avenir, dites lui quand il voudra vous effraier par la vûe de vos péchés, que quelques grands qu'ils aient été, ils ne sont plus; que Dieu les ayant oubliés,

vous les devez oublier aussi, & que vous feriez tort à Jesus-Christ si vous croiez qu'ils subsistent, après qu'il vous a promis de les effacer dans son sang. C'est la divine consolation que le disciple bien aimé donne aujourd'hui à tous les disciples de son maître, que si quelqu'un de nous a péché, nous avons pour Avocat devant le Pere, Jesus-Christ, le juste, qui est une Hostie de propitiation pour tous nos péchés. Prénez-la pour vous, ma très-chère Sœur, & ne doutez point aussi que ce ne soit à vous en particulier à qui les anges sont venu annoncer la paix & la joie dans la naissance du Sauveur du monde, puisque ces Pasteurs à qui ils se sont adressés, representoient tous les vrais fideles, & que Dieu les avoit aussi présens chacun en particulier, que s'ils avoient tous été dans le champ de Bethléem. Sechez donc vos larmes, puisque Dieu daigne lui même les essuier: abandonnez lui avec la confiance d'un vrai enfant tout ce qui a été jusqu'à cette heure le sujet de votre peine, pour ne plus songer qu'à le louer & à le benir; & après lui avoir offert durant dix années le sacrifice d'un cœur percé de douleur dans la vûe de vos péchés, croiez qu'il ne vous en demande plus d'autre que celui d'un cœur consumé dans le feu de son amour.

LET-

L E T T R E VI.

*A LA MEME. Pour la consoler dans 1656.
les afflictions.*

Glôire à Jesus-Christ au très saint Sacrement.

MA TRES CHERE SOEUR

JE viens de vous recommander à Dieu avant que de me mettre à vous écrire & à répondre à votre lettre de Vendredi. Je ne sai que dire de vos peines : je les crois très grandes, & je n'ignore pas que quand Dieu nous frappe, nous ne pouvons pas ne point en sentir les coups. Il fait bien le moien de faire souffrir une ame qu'il veut purifier par la souffrance sans y employer les persecutions des hommes; & la crainte de n'être pas bien avec Dieu est un plus rude tourment à une ame qui l'aime, que tous ceux qui déchireroient son corps. Mais il veut en même tems, ma très-chere Sœur, que la confiance que nous devons avoir en lui, soit le soulagement des peines mêmes qu'il nous envoie. Et en effet, ma très-chere Sœur, si dans ces rencontres nos tenebres ne nous empêchoient point de voir ce qui est

capable de nous consoler, ou plutôt de faire reflexion sur notre mal même, nous jugerions aisément que ce qui nous donne le plus de peine, est ce qui nous la doit ôter. Ceci paroît étrange, mais il est très vrai. Car n'est-il pas vrai, ma Sœur, que le plus grand, ou plutôt le seul sujet de vos inquiétudes & de vos troubles, est la peur qui vous prend quelquefois, ou de n'être pas bien avec Dieu maintenant, ou de n'en pas jouir dans l'éternité. Vous m'avouerez que c'est à quoi se réduit tout votre tourment ; & moi je vous dis que plus ce tourment est grand, plus il vous devrait faire rentrer dans vous même, & vous apprendre que vous n'avez point de sujet de vous tourmenter. Car pour quoi la seule apprehension de déplaire à Dieu en quelque chose vous cause-t-elle des douleurs si vives, sinon parce que vous l'aimez ? Si vous n'aviez point d'amour, vous n'auriez point de douleur, & si vous n'aviez que peu d'amour, vous n'auriez que peu de douleur. C'est donc une marque, ma Sœur, que vous aimez beaucoup, de ce que vous ressentez beaucoup ces fortes de peines. Et cela étant, votre mal ne doit-il pas trouver son remède dans lui même ? Pensez-vous qu'une ame qui aime Dieu, & qui l'aime beau-

beaucoup, puisse être mal avec Dieu, & hors d'état de jouir de lui ? Cela est absolument impossible, puisque l'amour qu'elle ressent, & qui est la cause de sa douleur, ne peut être que l'effet de l'amour de Dieu envers elle. Et de quoi se peut plaindre une amie qui a de si grandes marques qu'elle aime Dieu, & qu'elle est aimée de Dieu ? Je pense vous avoir déjà écrit quelque chose de semblable, mais je ne me lasserai jamais de vous le dire, parce que je n'ai rien à vous dire qui soit plus capable de vous consoler. Je me souviens que S. Augustin dit en un endroit : „ Supposons que „ Dieu vous dise, faites tout ce que „ vous voudrez, prenez toutes sortes de „ plaisirs en cette vie, satisfaites toutes „ vos passions, je ne vous condamnerai „ point à un supplice, mais vous ne verrez „ point mon visage : si cette parole „ vous fait trembler, *vous aimez* ; si „ cette parole, *Vous ne verrez point mon „ visage*, vous glace le cœur, vous aimez „ Dieu gratuitement & pour lui même.” Jugez vous par là, ma très-chère Sœur. Vous ressentez de grandes peines : & quel en est le sujet ? La peur qui vous vient quelquefois de déplaire à Dieu, & de n'être pas jugée digne de jouir de lui ? C'est donc une crainte d'épouse qui n'ap-

prehende autre chose que d'être séparée de son époux ; qui regarde comme des biens tous les maux qu'elle peut souffrir, pourvû qu'elle soit assurée que son époux l'aime ; qui ne veut que lui ; qui ne desire que lui ; & qui ne craint que de ne le pas posséder. Celle qui craint de cette sorte, n'a rien à craindre. Cette peur si grande, & en même tems si pure & si desinteressée de n'être pas aimée de son Dieu, est une marque certaine qu'elle en est aimée, parce que c'est une marque indubitable qu'elle l'aime, & on ne peut l'aimer qu'on n'en soit aimé. C'est, ma Sœur, la plus solide consolation que je crois vous pouvoir donner ; mais j'espère que vous n'en aurez plus besoin, lorsque vous recevrez cette lettre. Jesus-Christ ressuscité vous aura donné la paix qu'il a donnée à ses Apôtres en leur donnant son Esprit. Vous ne ferez plus dans les larmes voiant votre époux dans la gloire ; & vous ne lui ferez point ce tort, que de ne pas prendre autant de part à la joie de son triomphe, que vous en avez pris aux douleurs de son état souffrant & humilié. C'est ce que je lui ai demandé pour vous & hier & aujourd'hui dans le saint sacrifice de la Messe. Je serai bien aise de savoir ce que j'aurai obtenu de Dieu. Vous me ferez plaisir de m'en

m'en écrire un peu au long : pourvû que vous ne me parliez que de vous vous pouvez m'écrire à l'ordinaire.

L E T T R E V I I .

*A LA MEME. La preuve que Dieu
l'aimoit est qu'elle aimoit Dieu.*

MA TRES-CHERE SOEUR

RElisant votre lettre j'ai été surpris de <sup>28. Mai
1657.</sup> voir que vous demandiez à Dieu qu'il vous donnât quelques preuves de l'amour qu'il a pour vous, & qu'il ne vous laissât plus dans un doute qui vous tuoit autant de fois que vous y pensiez, en même tems que vous êtes obligée de reconnoître qu'il vous en donne la plus grande preuve qu'il en puisse donner à une ame durant cette vie, qui est un vif sentiment de l'amour que vous lui portez. Car vous m'avouez que vous n'êtes point en doute que vous ne l'aimiez beaucoup. Et comment donc pouroit-il être que vous n'en soiez aussi beaucoup aimé, puisque votre amour envers lui n'est qu'un effet de son amour envers vous ? Avez-vous oublié ces belles paroles de S. Bernard, „ que celui qui aime Dieu ne doit „ point entrer en defiance qu'il ne soit „ aimé de Dieu. ” Cessez donc , ma
Sœur,

Sœur, d'être en doute de la chose du monde la plus certaine, qui est que Dieu vous aime, puisque vous l'aimez ; & qu'il vous aime beaucoup, puisque vous l'aimez beaucoup. Il n'y a rien qui vous doive mettre dans une si grande paix parmi vos plus grandes peines, que ce témoignage que vous rend votre conscience que vous aimez beaucoup Dieu. Et j'ajoute encore ce que je crois vous avoir écrit autrefois, que n'ayant point d'autre crainte sur la terre que de n'être pas aimée de Dieu, c'est cela même qui vous doit assurer que vous en êtes aimée, parce que cette crainte chaste est la vraie marque de ses plus cheres épouses, qui n'ont point d'autre apprehension dans le monde que de ne pas plaire à leur époux. J'ai trouvé une pensée dans sainte Theresé, que je vous envoie, parce que je l'ai jugée propre à vous fortifier contre les troubles où votre ennemi vous veut jeter. On nous montra hier une lettre de Madame de Longueville sur la mort de M. de Bag-nols, qui est tout à fait édifiante. Je le recommande à vos prieres, & je vous prie de vous souvenir du fils aîné de Madame la Princesse de Guemené, qu'on appelle maintenant M. de Montbason. Il est malade, & témoigne de fort bons sentimens.

L E T T R E V I I I.

*A LA MEME. Pour la consoler dans
ses afflictions.*

MA TRES-CHERE SOEUR

IL m'ennuie un peu de ne recevoir point de vos nouvelles. Je vous ai beaucoup offert à Dieu dimanche & lundi, que j'ai eu le bien de dire sa sainte Messe. Je ne sai si vous en avez ressenti quelqu'effet. Je ne merite pas qu'il m'écoute, mais il ne peut rejeter le sacrifice de son Fils. Et nous devons croire que s'il n'accorde pas tout ce que nous lui demandons par cette victime sainte, qui lui est toujours agreable, c'est qu'il ne nous est pas utile pour notre salut de recevoir encore la grace pour laquelle nous le prions. C'est pourquoi je ne m'étonnerai pas si vous êtes encore dans l'état de peine dans lequel je vous ai laissée. Je suis si persuadé que votre peine vient de Dieu, & qu'elle vous sert à vous faire croître dans son amour en vous purifiant par ce feu spirituel, que je n'en puis être touché d'une autre sorte, que comme on est touché de compassion en voyant une personne qu'on aime beaucoup

coup entre les mains des Chirurgiens qui lui font souffrir de grandes douleurs, qu'on fait certainement la devoir guerir de ses maux. Voilà comme je suis pour vous; mais avec cette difference qu'on n'est jamais si assuré que ce que les medecins des corps font à nos amis leur sera avantageux pour leur santé, comme je me tiens assuré, que la maniere si rude, dont il plaît au medecin du ciel de traiter maintenant votre ame, lui sera très-avantageuse. Il n'y a rien de plus étonnant que ce que nous conta hier une bonne Demoiselle qui vint hier ici avec M. de Bernieres. Dieu a fait des miracles étonnans par des linges qui avoient touché la sainte épine, qu'elle applique aux malades qui la viennent voir. Elle les aura contés à ma Sœur Angelique de saint Jean; il sera bon que vous les sachiez; car cela nous doit bien reveiller & bien donner de l'amour pour Dieu. Je suis tout à vous.

L E T T R E IX.

A Dom ETIENNE Procureur de la ^{23. Fev.}
Chartreuse d'Orleans, qui lui avoit écrit ^{1658.}
de la part du P. le Fevre de l'Oratoire
Théologal d'Orleans.

S'Il y a quelque chose après Dieu qui me puisse consoler dans les persécutions que je souffre depuis dix huit ans pour avoir tâché de défendre la verité selon les occasions, & les forces qu'il lui a plu de me donner, c'est de voir que ceux qui sont à lui, ne me croient plus tel que mes ennemis le publient. Car encore que nous ne devions regarder que Dieu dans les services que nous lui rendons, & que quelque estime que les hommes fassent de nous, le témoignage de notre conscience nous doit suffire, surtout lorsqu'elle ne nous reproche point que nous aions donné lieu par notre imprudence aux calomnies que l'on répand contre nous; néanmoins comme nous nous devons toujours défier de nous mêmes, lorsque dans un grand décri suscité par des personnes puissantes, il se trouve des gens de bien qui ne se laissent point aller aux préventions populaires, & qui sans autre intérêt que celui de la verité

&

& de la justice, opposent leur jugement aux médifances publiques, il semble que nous le pouvons considérer comme une marque du jugement de Dieu en notre faveur. C'est la pensée dans laquelle je me suis trouvé en recevant des temoignages aussi avantageux & aussi pleins de charité que sont ceux que le Theologal d'Orléans vous a prié de me rendre de sa part, lorsqu'il se croioit sur le point d'aller à Dieu. Et je vous avoue que cette approbation que J. C. a inspirée à son serviteur de donner à ma foi & à ma conduite, en un tems où rien de la terre ne le pouvoit plus toucher, m'a donné une sensible consolation, & que j'ai benì beaucoup Dieu qui a voulu que je l'aie reçu, lorsqu'une indisposition assez facheuse m'empêchant de travailler, me donnoit plus de loisir de penser à moi & de me recueillir en notre Seigneur.

J'ai reçu aussi avec respect le conseil qu'il me donne d'écrire contre les hérétiques; mais comme c'est à Dieu de me donner assez de lumiere pour un ouvrage si important, c'est aussi à lui à en faire naître l'occasion, & il semble que ce tems ici n'est guere propre pour cela. Car quelle autorité pourrois-je avoir pour ramener à l'Eglise ceux qui s'en sont séparés, lorsqu'on souffre que mes propres

pres freres me traitent comme si moi-même je n'en étois plus? J'ai reconnu aussi par experience que cela serviroit peu pour detromper ceux que la médifance a prévenus contre moi, puis qu'après avoir travaillé à venger l'Eglise contre l'insolence & les impietés de Labadie, & l'avoir en effet couvert d'une confusion qui l'a réduit au silence, ceux mêmes qui nous avoient engagés dans ce travail n'ont pas laissé de se servir de l'Apostasie de ce miserable pour nous rendre suspects & odieux. C'est, mon Pere, ce qui me persuade qu'il faut laisser faire Dieu, & en attendant qu'il lui plaise de dissiper les nuages dont il souffre que la verité soit couverte, le servir avec toute la fidelité qui nous sera possible, *per infamiam & bonam famam, per gloriam & ignobilitatem.*

J'ai beaucoup de joie de ce que Dieu a retiré M. le Théologal de l'extremité où il étoit. C'est un temoignage de l'amour de notre Seigneur envers l'Eglise, lorsqu'il y conserve les gens de bien, comme c'est souvent une marque de sa colere lorsqu'il les retire à lui. Je ne fais'il seroit en état de se pouvoir faire lire quelques unes des lettres Apologetiques que vous avez. Je serois bien aise d'en avoir son jugement. J'ai trouvé aussi
parmi

Tome 1.
lettre 54.
pag. 231.
parmi mes papiers la copie d'une lettre que j'écrivis à M. de la Haye * il y a quatre ou cinq mois dans une grande ouverture de cœur, vous me ferez un vrai plaisir de la lui montrer, je vous supplie de remercier Dom le Fevre de la lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire, & de l'assurer que ne voulant point séparer ce que Dieu a si fortement uni, je crois lui écrire en vous écrivant; étant à l'un & à l'autre ce que l'on peut être de cœur & d'affection.

L E T T R E X.

10. Mars 1657. *A M. *. Eloignement que l'on doit avoir des louanges.*

... JE ne vous renvoie pas encore les vers; M. de Sacy ne les ayant pas vus. Les pensées en sont belles, la versification médiocre. Mais tout considéré il faut prier votre ami de ne les point publier, parce que ces louanges ne serviroient qu'à irriter nos ennemis, & à attirer davantage la persécution sur Port-Royal. Outre que Dieu demande plutôt de nous que nous nous humiliions devant lui, en souffrant les injures dont on nous déchire, que de souffrir qu'on nous relève par des éloges qui ne sont point

point proportionnés à l'état d'abbaissement dans lequel il veut que nous demeurions.

Je ne suis point en état de penser aux cas de M. de Ciron, & ils sont si importants que je n'oserois pas les résoudre, & me rendre garand devant Dieu d'être demeuré dans le juste temperament qu'il est si difficile de trouver dans ces rencontres.

L E T T R E X I.

Réponse à quelques plaintes contre la 3. Disquisition de Paul Irenée.

27. Mai
1657.

JE suis bien aise qu'on n'ait trouvé à redire dans la 3. Disquisition qu'un trop grand abaissement. C'est une marque certaine qu'elle fera l'effet qu'on a désiré, qui est de desarmer les Molinistes, & de nous mettre tellement hors de leurs prises en ce qui regarde la foi, qu'ils n'aient plus autre chose à nous reprocher, sinon que nous expliquons Jansenius trop favorablement, & que nous sommes maintenant Catholiques, mais que nous ne l'avons pas toujours été. Il ne sera pas difficile de nous défendre de ce reproche qui ne regardera plus que nos personnes; & cependant nous jouirons du bon-

bonheur de voir la verité en pleine assurance. La difficulté de les reduire à ce point sans la blesser, soit en abandonnant M. d'Ipré & souscrivant à sa condamnation sous prétexte de se soumettre au Pape; soit en demeurant d'accord de quelque sentiment que l'on croiroit faux, parce qu'il seroit commun dans les écoles, comme on vouloit que je fisse pour empêcher la censure de Sorbonne; soit enfin en deguisant ses sentimens par des termes équivoques qui n'étant point expliqués pourroient porter dans l'erreur : il me semble que pourvû qu'on évite ces trois choses, il n'y a rien qu'on ne doive faire pour donner la paix à l'Eglise. Or je ne vois pas qu'on puisse accuser l'auteur de la 3. Disquisition d'être tombé en aucun de ces défauts, comme il est aisé de le montrer en repondant en particulier à toutes les plaintes de nos amis.

I.

La premiere & à laquelle toutes les autres se rapportent, est qu'on admet la grace suffisante d'Alvarès.

R E P O N S E.

Si on l'avoit admise generalement sans aucune explication, on y pourroit trouver à redire avec raison; mais si on n'en a retenu que ce qui est exactement vrai, & si on a oté tout sujet d'abuser de cette

re-

reconnoissance pour affoiblir la doctrine de S. Augustin & de M. d'Ipre, qu'y a-t-il en cela que de louable ? Est-ce qu'il faut perdre de gayeté de cœur l'avantage que nous avons de n'avoir point de sentiment touchant les 5. propositions qui ne soient approuvés par les Thomistes ? Ceux qui connoissent Rome savent assez qu'il n'y a rien qui puisse plus empêcher qu'on ne nous y censure, les Theologiens de l'Ecole y étant plus considérés que les Peres mêmes : je ne vois donc pas qu'il y eut de la prudence au tems où nous sommes, de ne pas ménager l'autorité de ces scolastiques, quand on le peut faire sans blesser la verité.

Or pour faire voir qu'on ne l'a point blessée en cette rencontre, il y a trois choses à considerer dans la grace suffisante d'Alvarès 1. cette grace en soi, 2. son nom de suffisante, 3. son étendue, c'est-à-dire, quant & à qui elle est donnée. Ce qu'il dit touchant le premier est vrai & conforme à S. Augustin & à M. d'Ipre. Il parle mal dans le second, & il se trompe dans le dernier. Or l'auteur de la Disquisition n'a approuvé que le premier point. Il a corrigé le deuxieme, & restraint le dernier. Et ainsi je ne vois pas ce qu'on y peut trouver à redire. C'est ce qu'il est aisé de montrer en peu

de paroles. La grace suffisante, selon Alvarès, considérée en elle même & faisant abstraction si elle est bien ou mal appelée suffisante, consiste dans les commencemens de la bonne volonté que Dieu inspire pour nous porter au bien, mais qui ne sont pas assez forts pour nous faire faire le bien, si Dieu n'y ajoute une grace plus forte. Or qu'y a-t-il en cela qui ne soit très vrai : *Conatus nostri*, dit S. Bernard, & *nulli sunt si non excitentur*; (voilà la grace à laquelle les Thomistes donnent le nom de suffisante) & *cassi si non adjuventur*. Voilà l'autre grace que les Thomistes appellent efficace; quoi qu'ils reconnoissent en même tems, comme on l'a remarqué dans la 3. Disq. N. 11. que la première même est efficace au regard de l'effet qui lui est propre, & que Dieu veut qu'elle ait, quoi qu'elle ne soit pas efficace au regard d'un autre effet auquel elle se raporte. Ainsi Dieu peut donner à un avaré une grace qui lui fasse faire un effort pour vaincre son avarice, & lui inspire un desir de donner l'aumône, quoi que cet avaré ensuite se laissant vaincre à son avarice, n'exécute point ce bon desir & ne donne point l'aumône. On ne peut pas nier que cela n'arrive souvent, comme S. Augustin le temoigne, quand il dit à la fin du dernier ouvrage contre Ju-

Julien, que le baptisé pèche lorsqu'il consent à la concupiscence, *Spiritus adversus eam, vel non concupiscente, vel non fortius concupiscente*. Or en cette rencontre on peut dire que cette grace est efficace & inefficace, qu'elle a son effet, & qu'elle n'a pas son effet. Elle est efficace, parce qu'elle inspire efficacement un bon desir, quoi que foible: *Per eam gratiam*, selon S. Bernatd, *conatus excitatur*, en quoi elle a son effet. Et elle est inefficace, parce que ce bon desir se perd & ne va pas jusqu'à l'exécution de la bonne œuvre, en quoi elle n'a pas son effet, *Conatus ille cassus est dum non adjuvatur*.

Je ne pense pas que personne puisse nier que cette doctrine ne soit très certaine, & très catholique & entierement conforme à la doctrine de S. Augustin & de M. d'Ipre. Or c'est tout ce qu'on a approuvé en approuvant la grace suffisante d'Alvarès en elle même, comme on le fait voir dans la 3. Disq. N. 10. & 11.

2. Pour ce qui est du nom de suffisante qu'Alvarès donne au regard de l'effet qu'elle n'a point, on a assez déclaré qu'on ne l'approuve point, puisqu'on en parle ainsi N. 14. *Augustini discipulis in gratiâ sufficiente Thomistica nihil displicet prater nomen, quo vos ad Molinam fovendum abutimini*. Et plus bas: *Quamobrem*

ut dixi, res isto nomine à Thomistis significata probatur ab omnibus, at verbum ipsum ante Moliniano veneno perpurgandum, quàm in Ecclesiam invehatur, aut certè cum ea cautione usurpandum, ut Molinisticus sensus expressè rejiciatur.

3. Alvarès semble enseigner que cette grace qu'il appelle suffisante est nécessaire pour pêcher, & pour rendre les commandemens possibles; & c'est en quoi il se trompe, & qu'il s'écarte de S. Augustin & de S. Thomas, mais aussi on ne peut point dire avec vérité qu'on l'ait suivi en cela dans la 3. Disquisition. Car il y a bien de la différence entre dire qu'on ne rejette pas ce qu'Alvarès admet par le mot de grace suffisante, & dire, qu'on l'admet avec autant d'étendue que fait Alvarès. On a dit l'un & non l'autre, ou plutôt on a assez témoigné qu'on ne vouloit point s'engager dans cette dernière opinion d'une grace suffisante donnée à tous ceux qui pêchent, puisqu'on a toujours en soin de marquer qu'on étoit d'accord avec les Thomistes, non pas généralement en tout, mais seulement sur le sujet des 5. propositions N. 10. *Nam illi (Augustini discipuli) circa quinque propositiones cum vulgaribus Thomistis omnino consentiunt.* Or il n'y a rien dans les 5. propositions qui oblige en aucune sorte d'éten-

d'étendre la grace appelée suffisante par les Thomistes à tous ceux qui péchent ou à tous ceux qui sont obligés d'observer quelque commandement de Dieu. Car la premiere ne parle que de ceux qui veulent & qui s'efforcent, & qui par consequent ont cette grace, puisque c'est par elle qu'ils veulent & qu'ils s'efforcent : & pour la seconde, il suffit qu'il y ait quelque grace à laquelle on résiste, en empêchant qu'elle n'ait son effet en la maniere que nous avons expliqué.

Mais de plus pour marquer encore mieux que quoi qu'on reconnoisse cette grace des Thomistes, on ne s'engage pas à l'accorder à tous les hommes, ou à tous les justes qui péchent, on a restraint ceux à qui on l'accorde à tous les justes qui veulent & qui s'efforcent N. 14. *Si satis innoverit non eam hoc verbo significari gratiam qua complectatur omnia ad agendum necessaria, nihil jam erit cur non id nominis facile admittatur, & hoc sensu gratia sufficiens OMNIBUS JUSTIS VOLENTIBUS ET CONANTIBUS concedatur.*

Il est donc clair, ce me semble, que l'auteur de la Disquisition n'a approuvé la doctrine d'Alvarès qu'en ce qu'elle est vraie, & qu'il ne s'est point engagé à rien soutenir qui ne soit entiere-

ment conforme à S. Augustin & à M. d'Ipre, comme j'avois entrepris de le montrer.

II.

La 2. plainte est qu'on donne aux Jesuites un grand avantage en admettant une opinion qu'ils rendront ridicule quand il leur plaira.

R E P O N S E.

Il n'y a que deux choses qui puissent rendre l'opinion d'Alvarès ridicule. L'une le mot de *suffisante*, parce qu'il le prend en un sens auquel on n'a point accoutumé de le prendre dans le monde. L'autre qu'il semble croire que cette grace soit nécessaire afin de rendre les commandemens possibles. On ne s'est engagé dans la Disquisition à soutenir ni l'un ni l'autre. Et ainsi je ne sai pas comme les Jesuites s'y prendroient pour rendre ridicule ce qu'on y admet.

III.

On dit en 3. lieu, que si on eût voulu au commencement admettre cette grace tout seroit demeuré en paix.

R E P O N S E.

On auroit eu fort grand tort de refuser la paix, si on l'avoit pu obtenir à cette condition; mais il n'a jamais tenu à cela. Je me souviens fort bien de ce qu'on nous demandoit durant les assemblées de Sorbon-

bonne. On vouloit que l'on reconnût une grace actuelle qui fut toujours présente quand on étoit obligé d'observer quelque commandement , ou de vaincre quelque tentation. Or c'est ce qu'on ne reconnoît point dans cet écrit.

I V.

On dit enfin que c'est se dementir & biaiser d'admettre à present ce qu'on a rejeté autrefois.

R E P O N S E.

On n'admet rien qu'on n'ait toujours admis, comme on peut voir par la fin de la Defense de la Constitution. Toute la difference qu'il y peut avoir entre ce qu'on écrit aujourd'hui, & ce qu'on écrivoit autrefois, est qu'on prend maintenant plus d'avantage de la doctrine des nouveaux Thomistes touchant les 5. propositions, parce qu'on la connoit mieux qu'on ne la connoissoit alors. Car comme j'ai avoué ingenuement dans la Dissertation latine, le principal sujet qui nous donnoit de l'aversion de la doctrine d'Alvarès, est que nous avions cru sur la foi des Molinistes qu'Alvarès condamnoit d'hérésie cette proposition : *On ne peut rien faire de bon sans la grace efficace* ; quoi qu'il avouât qu'on ne fait rien de bon sans elle. Mais aiant lu depuis cet auteur, nous avons trouvé tout le contraire , comme je l'ai

montré dans la Dissertation. Voila pour dire le vrai ce qui nous a reconcilié avec Alvarès. Outre ce que nous avons vû encore qu'il n'est point si aheurté au mot de *pouvoir prochain* qu'on le faisoit croire, mais qu'il demeure d'accord qu'il y a une signification de ce mot selon laquelle on n'a point le pouvoir prochain de faire le bien que par la grace efficace. Comme on s'étoit contenté de lire & les Peres & S. Thomas, on ne connoissoit pas assez particulièrement la doctrine des nouveaux Thomistes jusqu'à ce que ces disputes eussent obligé d'en faire une étude particuliere. Mais il est du devoir d'un vrai Theologien de s'instruire toujours de plus en plus, & de ne point rougir de reconnoître ce qu'on avoit pu ignorer auparavant. Je prie Dieu qu'il me fasse la grace de ne point mettre en cela mon point d'honneur : & sur tout de ne perdre pas un avantage que je crois considerable pour le repos de l'Eglise, sous prétexte que faute d'instruction, on ne s'en étoit pas si bien servi auparavant. Il seroit bon que nos amis qui font ces objections eussent pris la peine de lire ce qui est dit de la grace suffisante dans la 3. partie de la Dissertation. Je pense qu'ils y trouveront l'éclaircissement de tout ce qui leur fait de la peine, & qu'ils ne seront plus en

mau-

mauvaise humeur contre l'auteur de la Disquisition.

LETTRE XII.

Au P. SALESSE, CHANOINE
REGULIER DE S. GENEVIEVE. 2. Juin.
1657.
*Que la difference des graces des
deux états est très-obscuré ; qu'il s'en faut
tenir à S. Augustin.*

MON REVEREND PERE.

QUoi qu'il soit vrai qu'une occupation importante qui ne se pouvoit differer, m'ait empêché de vous repondre aussi-tôt que j'ai reçu votre lettre, je vous avoue néanmoins, que ce n'est pas sans peine que jè le fais, & que j'aurois été fort aise de m'en pouvoir dispenser. Car il me semble que nous pouvons toujours beaucoup considerer l'avis qu'un Apôtre nous donne de ne pas prendre facilement la qualité de maître, parce que c'est attirer sur soi un plus grand jugement. C'est ce qui m'a fait tant differer à vous repondre à une autre lettre, où vous me proposiez la même chose que dans cette dernière, parce que n'y aiant gueres, autant que j'en puis juger, de difficulté plus grande que celle là dans toute la Theologie, & ne me sentant pas capable

C 5

de

de vous l'éclaircir de telle sorte que vous eussiez sujet d'en être entièrement satisfait, j'avois peine à me résoudre de vous en dire mon sentiment, parce que j'avois sujet d'apprehender que mon autorité n'étant pas assez considerable pour vous déterminer à me croire, cela ne servît qu'à nous embarrasser davantage & à augmenter nos doutes. Néanmoins, Mon Pere, je n'ai pas cru pouvoir résister plus longtems à des prieres accompagnées de tant de témoignages d'affection. C'est pourquoi je vous dirai mes pensées sur la difficulté que vous me proposez; mais en vous suppliant de trouver bon que je les marque seulement sans les fortifier par des autorités ou des preuves qui nous sont assez connues, & qui demanderoient plus de loisir pour être expliquées dans toute leur force, que je n'en ai maintenant.

Premierement, Mon Pere, je vous avoue que je ne comprends pas la difference que vous mettez entre la grace efficace & la motion ou prédetermination à une bonne action, si vous prétendez en même tems, comme il semble que vous faites, 1. que la bonne action est une suite aussi infaillible de cette prédetermination dans l'état d'innocence, que de la grace efficace dans celui-ci. 2. Qu'il étoit aussi infaillible qu'un ange ne perséveroit point

n'é-

n'étant point déterminé à perseverer, qu'il est infaillible qu'un juste ne perseverera point, ne recevant point de Dieu le don efficace de la perseverance. 3. Que cette prédetermination depend autant de la volonté de Dieu dans le premier état, que la grace efficace dans le second. Car la grace efficace ne repugne point au premier état en tant que grace, puisque tout le monde avoue qu'en quelque état que ce soit, on ne peut rien faire de bon sans la grace de Dieu, mais si elle y repugne, comme il semble que vous l'avouiez, ce ne peut être que par sa condition d'*efficace*, & ainsi tout ce que vous appelez du mot de motion & de prédetermination ne lui repugnera pas moins qu'elle, si cette motion n'est pas moins efficace qu'elle, c'est-à-dire, si elle a aussi bien qu'elle ces deux conditions: l'une qu'elle soit absolument nécessaire à tout bon mouvement, de sorte qu'on n'en ait jamais sans elle; l'autre qu'elle emporte infailliblement ce bon mouvement, de sorte qu'on n'ait jamais cette motion sans l'avoir. Ainsi, Mon Pere, il me semble que cette distinction de mots ne sert de rien pour résoudre cette grande difficulté, mais qu'elle consiste toute entiere à savoir, si, comme maintenant depuis le péché, la premiere cause du discernement entre deux

justes, dont l'un persevere & l'autre ne persevere pas, vient de ce que Dieu fait perseverer l'un & ne fait pas perseverer l'autre, l'on peut dire la même chose de deux Anges, quelque nom qu'on donne au moien dont Dieu s'est servi pour faire perseverer l'un, par lequel il ne lui a pas plu de faire perseverer l'autre, quoique ce dernier n'eût rien fait qui le rendit plus indigne de cette faveur que le premier à qui il l'a faite; ou, ce qui est la même chose, si les Anges avoient necessairement besoin pour perseverer dans l'amour de Dieu d'une prédetermination, qui fut telle, qu'il ne pouvoit pas arriver que ceux à qui elle étoit accordée, ne perseverassent pas dans cet amour, ni que ceux à qui elle n'étoit pas accordée, ne cessassent pas d'aimer Dieu. Et de là depend necessairement ce qu'on doit dire de la prédestination des Anges. Car si on doit admettre à leur égard une telle prédetermination; il est indubitable que la prédestination des bons Anges n'a pas été moins gratuite que celle des saints, & que la reprobation des Demons n'a pas moins son origine dans la seule volonté de Dieu, que celle des hommes que Dieu a laissés dans la masse corrompue.

Or puisque vous desirez, Mon Pere, que je vous dise mes pensées sur un point

si

si difficile, il me semble qu'on peut consulter sur cette question ou la raison ou l'autorité, c'est-à-dire, la tradition, car il n'y en a rien d'exprès dans l'Ecriture; outre que c'est par la tradition qu'elle se doit entendre. Si on consulte la raison, je n'y vois que des sujets de doute dont je ne me puis tirer, & pour parler comme les Mathematiciens, ce problème me paroît tout à fait indissoluble par cette voie. Car il se trouve des raisons si fortes de part & d'autre, qu'il est bien difficile de se déterminer à aucun parti, parce qu'on n'en peut prendre qui ne soit combattu par des argumens très puissans, & sur lesquels il est presque impossible de se satisfaire.

On est porté à embrasser votre opinion, lorsqu'on considère que sans cela on ne sauroit presque expliquer la dépendance que les creatures ont de Dieu dans toutes leurs actions, ou, ce qui est la même chose, la subordination essentielle des causes secondes à la première, & la manière dont la providence de Dieu s'étend généralement à tout & aux péchés mêmes de toutes les creatures intelligentes dont il se sert pour accomplir ses desseins, quoi qu'il n'en soit pas l'auteur.

Mais d'autre part on ne voit pas comment se peut accorder avec la bonté de

Dieu un decret éternel au regard des creatures intellectuelles exemptes de tout vice & de tout péché, & qui auroit précédé toute prevision de leurs merites, d'où il s'ensuivroit l'exclusion de plusieurs de ses creatures du Roïaume de Dieu, pour lequel elles ont été créées & du quel elles ne peuvent être séparées sans être misérables. Que si cela étoit possible, S. Augustin auroit fort mal prouvé le péché originel dans les Enfans, parce qu'autrement Dieu seroit injuste de priver de son Roïaume ceux qui meurent sans baptême. Car quelle plus grande injustice y auroit-il en cela, que dans le dessein qu'on voudroit que Dieu eut pris au regard des Anges d'en priver une grande partie de ce même Roïaume, avant que d'avoir prévu qu'ils l'offenseroient ?

Voilà l'embarras où nous nous trouvons quand nous voulons décider par notre raison une si grande difficulté. Et notre raison même nous montre que nous ne devons pas nous étonner que cela soit ainsi. Car notre esprit étant si borné, & Dieu étant infini, il est impossible que nous comprenions par nous mêmes que très imparfaitement, la maniere dont il a pû disposer de ses creatures sans préjudice ni de sa souveraineté ni de sa bonté, & qu'ainsi nous puissions allier toutes les
sui-

suites de ses perfections incomprehensibles, dont chacune nous paroît très vraie étant considérée à part, & qui nous paroissent se combattre l'une l'autre étant considérées ensemble.

Et c'est ce qui nous oblige non seulement par esprit de pieté, mais même par un instinct de la vraie raison, de ne nous fier que peu à notre raison, mais de rechercher la resolution de ces difficultés si impenetrables d'elles mêmes, dans la tradition de l'Eglise, dont les SS. Peres ont été les dépositaires, nous arrêtant principalement à ceux que la même Eglise nous assure avoir été singulierement éclairés de Dieu sur chaque matiere.

Ainsi comme personne ne doute que S. Augustin & ses disciples n'aient été tels dans la matiere de la grace, je crois que nous devons faire ceder tous nos raisonnemens à leur autorité; & cela étant, je ne vois pas qu'on puisse avoir un autre sentiment touchant les Anges que celui qu'il a exprimé si nettement dans le livre de la correction & de la grace, non en passant & par rencontre, mais en traitant cette question à fond, & dans le dessein de montrer que Dieu se conduit maintenant d'une autre sorte envers les hommes depuis le péché, qu'il ne s'est conduit envers Adam & envers les Anges avant le pé-

péché. Or en quoi met-il cette différente conduite? En ce qu'il a laissé Adam & les Anges à leur libre arbitre, les aidant de telle sorte, qu'ils pouvoient se servir ou ne se pas servir de son secours, selon qu'il leur plaisoit : & maintenant au contraire déterminant le libre arbitre à entrer dans le bien & à y persévérer par la puissance d'une grace, *quâ infirmitas voluntatis humanae indeclinabiliter & insuperabiliter agitur.* J'omets les autres preuves, parce qu'elles vous sont connues.

Je vois bien, mon Pere, que vous répondés que cela prouve seulement qu'Adam & les Anges avoient une grace suffisante, & que nous n'en avons plus maintenant qui ne soit efficace. Mais cela ne se peut accorder avec la doctrine de S. Augustin. Car croiant, comme vous faites, qu'outre cette grace que vous appelez suffisante, Adam & les Anges avoient besoin pour persévérer effectivement que Dieu les déterminât efficacement à persévérer dans le bien, & qu'il n'y a pas déterminé ceux qui n'ont pas persévéré, vous ne pouvez donner à cette grace d'Adam le nom de suffisante qu'au sens des nouveaux Thomistes, que je crois avoir fait voir dans la Dissertation latine être éloigné de l'esprit de S. Augustin, ni lui ni aucun autre

Pe-

Pere n'ayant jamais appelé suffisant pour agir effectivement que ce qui suffit seul pour agir. Et ainsi ce ne seroit pas s'accorder avec S. Augustin, que de retenir un nom qui semble favoriser la doctrine, mais en le prenant en un sens qui le ruine entierement.

2. Si la grace avec laquelle Adam pouvoit perséverer peut être appelée suffisante, quoiqu'il eut encore besoin pour perséverer, que Dieu l'y déterminât efficacement, je ne vois pourquoi il n'y aura pas encore maintenant une infinité de graces qui pourront avec la même raison être appelées suffisantes; & ainsi cela ne mettra aucune difference entre son état & le nôtre.

3. Enfin laissant là ce mot, & supposant que Dieu ait donné à deux Anges cette grace suffisante, je ne vois pas que pour cela on pût dire d'eux avec verité, plutôt que de deux hommes justes, ce que dit S. Augustin, que Dieu les a laissés à leur libre arbitre, au lieu qu'il ne nous y laisse pas maintenant, s'il étoit vrai que ces Anges n'eussent point été en état de se servir de cette grace suffisante, qu'étant déterminés de Dieu efficacement à s'en servir, en sorte que l'un s'en fut servi y étant déterminé, & l'autre ne s'en fut pas servi n'y étant pas déterminé. Car que
Dieu

Dieu agit-il plus maintenant dans les hommes pour ce qui est de cette détermination au bien en elle même ? Je dis en elle même , pour ôter toute la différence qu'on peut mettre entre les mots de grace & de motion qui ne sert de rien , comme je l'ai déjà montré , pour pouvoir dire qu'une personne ait été plutôt laissée à son libre arbitre qu'une autre.

Vous voiez assés , Mon Pere , la force de cette autorité sans que je l'étende davantage. J'en retranche aussi beaucoup d'autres qui decouvrent clairement le sentiment de S. Augustin ; mais je ne puis que je ne marque en un mot qu'il n'y a rien , ce me semble , de plus contraire à la predestination gratuite des Anges , que ce que S. Augustin dit en cent endroits , que de ce qu'il n'y a point d'injustice en Dieu dans la préférence qu'il fait d'une partie des hommes à l'autre , en choisissant les uns pour son Roiaume & n'y choisissant pas les autres , c'est parce qu'ils méritoient tous par le péché d'en être privés , jusque-là qu'il ne craint point de dire que si la masse des hommes eut seulement été exemte de bien & de mal , ce ne seroit pas sans sujet qu'on trouveroit qu'il y auroit de l'injustice à en faire des vases de deshonneur , c'est-à-dire des reprouvés. Or , selon S. Augustin , la
seu-

seule exclusion éternelle de la jouissance de Dieu rend une creature intelligente miserable, & par consequent la met au rang malheureux des reprouvés. Comment donc se seroit-il pu faire que la masse des Anges n'étant point souillée par aucun péché, il s'en soit fait des vases d'ignominie par le decret éternel, qui avant la prévision d'aucun merite les a séparés en deux parties, dont l'une devoit jouir éternellement de Dieu, & l'autre être éternellement privée de cette jouissance, sans laquelle ils ne pouvoient être que malheureux.

Enfin il est si clair que cette opinion de la prédestination gratuite des Anges est contraire à S. Augustin, qu'Estius a été obligé de l'avouer, & de ruiner par le même moien les deux differens secours de Dieu proportionnés aux deux états; *adjutorium sine quo*, & *adjutorium quo*.

Pour ce qui est de S. Thomas, j'avoue qu'il y a assés de difficulté à accorder tous ces principes avec la doctrine de S. Augustin sur ce sujet. Mais il faut aussi avouer, qu'il y a beaucoup de choses qui ne se peuvent expliquer que selon cette doctrine, comme ce qu'il dit dans le livre 3. *contra gentes* au ch. 1591. si je ne me trompe, que Dieu est toujours prêt de donner sa grace si nous n'y mettons point d'em-

d'empêchement , & que dans la nature entiere il dependoit des hommes d'y mettre ou de n'y point mettre empêchement, ce qui n'est pas en cet état , parce que c'est maintenant une grace de ce que nous n'y mettons point d'empêchement. A quoi on peut ajouter qu'il semble attribuer toujours le refus de la grace à quelque péché précédent , & donner aussi comme S. Augustin la corruption de la masse originelle pour la premiere cause de la reprobation des hommes, comme on l'a fait voir dans le nouveau livre contre le P. Nicolai intitulé : *Vindiciæ S. Thomæ*. Mais je crois, Mon Pere, que vous devez voir, le livre de M. Sinnich qui se vent chez Billaine, intitulé, *Peregrinus Hierosolimitanus*, où cette question est traitée fort au long, avec un très grand nombre de très beaux passages , & les plus fortes autorités pour appuyer le sentiment auquel vous témoignez avoir inclination , y sont assez bien expliquées.

Voilà, Mon Pere, ce que je vous puis dire sur ce sujet dans la nécessité où je me suis trouvé de satisfaire à la demande que vous m'en avez faite. Je n'aurois eu garde de m'y engager de moi même, je ne me sens point assez éclairé sur une matiere si profonde pour enseigner ceux qui doivent enseigner les autres. Mais com-

me

me je ne prétends point vous instruire de ce que vous savez aussi bien que moi, je vous supplie seulement de prendre cette lettre pour un témoignage de la sincérité avec laquelle Je suis &c.

L E T T R E X I I I.

*A une RELIGIEUSE, qui lui de- en 1657.
mandoit la grace d'être sous sa direc-
tion.*

Gloire à Jesus-Christ au très saint Sa-
crement.

MA TRES-CHERE SOEUR.

JE serois bien indigne de la bonne opi-
nion que vous avez conçue de moi, si
je ne m'estimois plus honoré, de ce qu'une
servante de Jesus-Christ s'adresse à moi
de si loin, dans la croïance que je pourai
contribuer quelque chose pour son avan-
cement dans la voie de Dieu, que de
toutes les faveurs que les plus grands du
monde me pouvoient faire. On ne peut
être vraiment Chrétien qu'on ne soit dans
ce sentiment, puisque si nous avons un
peu de foi nous devons faire plus d'estime
de la moindre des ames qui sont à Dieu,
que de tout ce qu'il y a de plus grand &
de

de plus relevé sur la terre. Mais ce qui me donne de la peine & de la confusion tout ensemble dans ces rencontres, est que je ne trouve pas en moi ce que l'on y vient chercher, & que je reconnois tous les jours de plus en plus combien je suis peu capable de donner aux ames ce que moi même ne sens pas encore avoir reçu de Dieu. J'en gemis souvent en sa présence, & ce m'est une sensible humiliation d'avoir à conduire des personnes, qui sont beaucoup meilleures que moi, & plus éclairées dans cette science des saints, qui est infiniment plus divine que celle qu'on apprend dans les Ecoles, & qui est le fruit de cet amour pur dont Dieu consume ses véritables épouses. Je crois néanmoins, que je me dois aveugler là dedans, parce qu'il me semble que Dieu m'a appelé à le servir, & qu'ainsi je dois attendre tout de lui sans considérer mon indignité : mais il n'en est pas de même au regard des personnes auxquelles je n'ai point encore d'engagement. J'ai sujet d'apprehender que je ne courre, lorsque Dieu ne m'envoie point, & que méritant par ma temerité d'être destitué de son secours, je ne me trouve dans mon indigence toute nue, qui est plus grande qu'on ne le peut croire. Et il me semble, ma très-chère Sœur, qu'il faut être en-

encore plus assuré de la vocation de Dieu, lorsqu'il s'agit de conduire une âme qu'on ne peut connoître que par lettres, parce qu'y aiant sans doute beaucoup plus de difficulté, on a aussi besoin d'une plus grande assistance de la part de Dieu. Il faut qu'il supplée ; car il est bien difficile de servir une ame, qu'on n'ait une connoissance particuliere de tous ses besoins. Et comme il est presque impossible de l'avoir en étant absent, il faut que ce soit Dieu même qui supplée à ce defaut par une lumiere extraordinaire de son Esprit. Et c'est ce que je n'oserois me promettre, reconnoissant trop combien mes lumieres sont bornées.

Vous vous trompez, ma Sœur, si vous en jugez autrement, & les livres que vous avez lus vous peuvent avoir donné une fausse idée à laquelle vous ne devez pas vous arrêter. Il n'y a rien de moi en tout ce que vous avez vu de moi ; j'ai simplement rapporté les sentiments des saints Peres, je n'ai vu que par leurs yeux, & n'ai parlé que par leurs langues. Or quoi qu'il soit vrai que nous ne puissions pas suivre de meilleures regles que celles de ces grands saints, quelques connoissances que nous en aions, cela n'empêche pas que pour bien appliquer ces maximes générales aux dispositions singulieres de chaque personne, on n'ait besoin d'une prudence toute di-

divine, qui ne se trouve point dans les livres, mais qui est un des plus grands effets de l'onction du saint Esprit. Si vous pouvez, ma très-chère Sœur, me l'obtenir par vos prières, je me sens très disposé à vous rendre tous les services que Dieu me fera connoître agréer que je lui rende en votre personne. Cependant pour ne vous pas frustrer entièrement de votre attente, trouvez bon que je vous adresse à un directeur infiniment meilleur que moi. Ce sera S. Bernard, qui vous apprendra par d'excellentes paroles quelle doit être la confiance d'une ame qui aime Dieu, de quelque traitement qu'il use envers elle, puisque parmi les plus grandes tenêbres & les plus penibles desolations, sa peine même la doit consoler, & lui servir de soutien, parce que nevenant que de la crainte de ne pas posséder Dieu, elle lui sert d'un témoignage assuré qu'elle aime celui qu'elle craint de perdre, & que par consequent elle en est aimée; ce qui comprend tout ce qu'on peut souhaiter, & en cette vie, & en l'autre.

Je ne sai si vous avez veu les lettres de M. l'Abé de saint Cyran. Je vous les enverrai de bon cœur, si vous ne les avez point; ne croiant pas vous pouvoir rendre un plus grand service que de vous donner la connoissance d'un livre si édifiant

fiant & si propre à nourrir l'esprit des plus pures maximes de la pieté chrétienne. Peut-être n'aurez vous pas oui parler du grand nombre de miracles qu'il a plu à Dieu de faire depuis un an par une sainte épine de sa couronne qui est au Monastere des Religieuses du Port-Royal. Je vous envoie les prieres qui ont été dressées pour lui en rendre graces, & pour honorer Jesus-Christ dans ce mistere; n'ayant point de doute que vous ne fussiez bien aise de vous unir dans une devotion si sainte avec ces bonnes filles, dont vous me demandez les prieres dans votre lettre. Je n'ai pas manqué de leur témoigner votre desir, & vous pouvez vous assurer que ce sera de tout leur cœur qu'elles les offriront pour vous à celui qui daigne leur témoigner une protection si visible, lorsque les hommes les menacent des plus grandes persécutions. Il y en a une particulièrement qui s'y est sentie plus obligée par l'affection qu'elle a toujours conservée pour la Flandre depuis un voiage qu'elle y fit il y a dix ou douze ans, n'étant pas encore alors Religieuse de Port-Royal, mais d'une autre maison dont la superieure l'avoit envoieé à Bruxelles, où elle avoit laissé quelques Religieuses en venant en France avec Madame la Duchesse d'Orleans, où elle

s'étoit établie. Peut-être que vous aurez oui parler de cette Religieuse, qui s'appelloit la Mere Marguerite. Mais Dieu a voulu qu'elle ait eu connoissance de votre Monastere, pour nous donner sujet de le louer du bon ordre qui s'y observe, & d'en être d'autant plus affectionnés à vous servir en tout ce que nous pourons. Je me trouve depuis un mois dans une indisposition qui m'a empêché de vous répondre plutôt. Je vous supplie de me recommander à notre Seigneur, & de me croire avec toute sorte de sincerité & d'affection.

L E T T R E X I V.

9. Avril
1661.

A M. TAIGNIER. Sur son exil pour la cause de la verité.

JE ne vous dis point que je prens beaucoup de part à votre disgrâce. Car comme je ne crois pas que vous en soiez fort touché pour ce qui vous regarde en particulier, je ne le suis pas aussi beaucoup. Mais en verité je suis fort en colere contre l'injustice, & peu s'en faut que je ne regrette la mort.

L E T T R E X V .

A M. HERMAND. Sur le renvoi des Pensionnaires de Port-Royal; miracle arrivé sur Mademoiselle de Monglas à Port-Royal. 24. Avril 1661.

... C'Est un procédé bien extraordinaire que le renvoi des Pensionnaires; mais ce qui est encore plus étrange, c'est qu'il n'y a personne en France qui ose ouvrir la bouche pour se plaindre d'une si manifeste injustice, & pour représenter l'injure qu'on fait à des épouses de J. C. de les condamner & de les traiter de la manière la plus scandaleuse du monde, sans les ouïr & sans leur dire seulement pourquoi on les traite de la sorte. Il faudroit avoir un cœur de tigre pour n'être pas touché des larmes de tant de pauvres enfans qui se jettent aux pieds des Religieuses qu'elles rencontrent, en les conjurant de ne les pas renvoyer. Ce ne sont que soupirs & que sanglots dans toute cette maison, & quelques résignées que ces filles puissent être à la volonté de Dieu, il est impossible qu'elles ne soient pas saisies par le saisissement même de celles qu'on arrache d'entre elles par une si grande barbarie. Cependant on ne croit

pas que la rage des Jesuites en demeure là. Il faut une entiere destruction de cette maison de Dieu pour satisfaire ces cruels enfans d'Esau, *Qui dicunt exinanite, exinanite usque ad fundamentum in eâ.* Mais Dieu est patient, parce qu'il est éternel, & qu'il prepare des supplices éternels à ceux qui se réjouissent d'être venus à bout de leur desseins sanguinaires contre ses fidelles servantes. J'ai le cœur si serré que je ne saurois vous en dire davantage. Je ne sai si tous ceux qui se taisent sont innocens, & si une si visible oppression de l'Eglise ne demande de ceux qui y sont en autorité, que des larmes impuissantes.

J'ai reçu depuis deux jours une lettre de M. le Caron, par laquelle il me mande que M. d'Amiens a dit ces propres paroles à son Theologal: *On me coupera plutôt le point que de souscrire le Formulaire; je n'obligerai personne à le souscrire. seulement ne souffrira-je pas qu'on dogmatise contre le point de droit, & ne permettra point qu'on dispute de celui du fait.* S'il demeure dans cette pensée il fera honte à beaucoup d'Evêques. Mais je ne sais si l'on se doit promettre grande fermeté d'un homme qui n'a point de véritable fond de vertu.

Je ne sai comment j'oubliois à vous dire que pendant que les hommes oppriment

les pauvres filles , Dieu leur donne des marques particulieres de son amour. Mademoiselle de Monglas âgée d'environ 13. ans, a eu de grands maux depuis 2. ans qui lui ont déboité tous les os du corps , & sur tout la hanche étant rentrée en dedans du ventre depuis deux ou trois mois, une de ses jambes s'est trouvée de quatre ou cinq grands doigts plus courte que l'autre , & quand elle se mettoit à genoux , il falloit qu'elle mit un gros livre sous un de ses genoux , autrement elle eut été toute pliée d'un côté. Cela obligea à lui donner un soulier qui étoit plus haut que l'autre de quatre grands doigts , & il y a un mois qu'on fut encore obligé de le rehausser. Etant dans cette incommodité & dans beaucoup d'autres encore , elle fit la semaine sainte une neuvaine à S. Bernard, afin qu'il lui obtint de Dieu quelque soulagement à ses maux , pour pouvoir entrer au Noviciat, en aiant une très grande & très solide envie , quoi que fort jeune , parce qu'elle a l'esprit fort avancé , & une pieté toute extraordinaire pour son âge. Elle s'est trouvée beaucoup plus forte dans cette neuvaine , & mercredi dernier elle trouva tout d'un coup sa jambe allongée , de sorte que son soulier l'incommodoit beaucoup , & en aiant pris deux égaux , il se trouva qu'elle ne boi-

toit plus en aucune forte. Cela a continué depuis ce tems, & il y a apparence que cela continuera toujours. Comme elle n'a été vue dans son mal par aucun medecin de dehors, on ne peut pas faire autoriser ce miracle, mais il n'en est pas moins grand ni moins consolant pour celles qui le connoissent: la ferveur de cette fille est si grande qu'on lui donnera demain l'habit.

L E T T R E X V I.

27. Mai
1661.

*A M. HERMAND. Touchant les efforts
que l'on faisoit pour affoiblir M. de
Beauvais.*

JE viens de recevoir présentement deux de vos lettres du 22. & du 23. On ne pouvoit pas mieux parler à votre Prelat que vous avez fait, & il faut que la foiblesse soit bien universelle, puisque l'Evêque de France qui paroissoit le plus genereux, se laisse si facilement abbattre par les vaines fraieurs d'une persecution qui ne fera point apparemment si grande que l'on s'imagine. Car quoi qu'un Evêque, comme dit S. Jean Chrysostome, ne puisse rien faire de vigoureux s'il n'est prêt à souffrir d'être déposé plutôt que de manquer à son devoir, néanmoins je ne vois pas

pas qu'il y eut grand sujet de l'apprehender en cette rencontre, ni ce qu'on pourroit faire à un Evêque qui témoigneroit hardiment & fermement, qu'il ne veut point faire signer ce formulaire, parce qu'il lui paroît fort injuste de tenir pour hérétiques ceux qui ne doutent que d'un fait, & que de plus il se croioit obligé pour maintenir son autorité de ne point executer les ordres d'une assemblée qui usurpe une autorité qui ne lui appartient point, en usant de menaces envers les Evêques qui ne feront pas ce qu'il lui plait. Le siecle est horriblement injuste & violent, il le faut avouer; mais je ne fais pas pourtant ce qu'on auroit à dire à un Evêque qui parleroit de la sorte. C'est une injustice si visible de tenir pour heretiques ceux qui douteroient simplement d'un fait, qu'on nous a assuré que M. de Tou-
louze * lui-même en a honte, & qu'il a
avoué à ses amis, qu'on ne pouvoit traiter d'hérétiques ceux qui distingueroient le fait d'avec le droit. Et ainsi un Evêque ferme & généreux feroit parler l'Assemblée malgré qu'elle en eut, & la contraindroit de se départir d'une prétention si insoutenable. L'autre raison de ne point recevoir le Formulaire n'est pas moins légitime; & il est impossible que l'Assemblée puisse jamais faire voir, que les au-

* M. de
Marca.

tres Evêques soient obligés sous aucune peine de suivre leurs arrêtés. Qu'y a-t-il donc tant à craindre dans le refus de ce Formulaire, pour ne pas dire que quoi qu'il y eut à apprehender, un Evêque seroit trop heureux de s'exposer à toutes sortes d'extrémités pour ne pas consentir à une si horrible violence qu'est une exaction de signature, qui suppose par la plus infame de toutes les calomnies qu'il y a une secte d'hérétiques en France, & qui entretient par là le fantome du Jansenisme, dont le Diable se sert pour décrier tout le bien & autoriser tout le mal. Heureuse persécution que celle qu'un Evêque souffriroit pour s'opposer à cette iniquité, & à ce mélange malicieux du fait & du droit, qu'on forceroit l'Assemblée d'abandonner, si on lui avoit déclaré nettement qu'on ne fait point signer son Formulaire, parce que l'on croit que c'est une hérésie de tenir pour hérétique celui qui condamnant toutes les erreurs condamnées dans les cinq propositions, refuse seulement de reconnaître qu'elles aient été enseignées par Jansenius: ce qui n'est visiblement qu'un fait qu'on ne peut juger être une matière d'hérésie sans tomber dans l'hérésie.

Mais puisque l'on ne trouve personne qui soit susceptible d'un avis un peu genereux, je crois que le moins mauvais
des

des foibles est de faire un Mandement où on déclarât nettement & clairement, qu'on ne demande la signature du Formulaire que pour ce qui regarde la foi, & qu'on se contente pour le fait d'un silence respectueux. Je crois que si cela étoit exprimé nettement sans équivoque, & que ce Mandement fut à la tête du Formulaire, il se pourroit signer, & qu'ainsi la conscience des particuliers seroit à couvert, quoique je ne voulusse pas assurer que l'Evêque en fut quitte devant Dieu, parce que je suis persuadé que Dieu en demande davantage d'un successeur des Apôtres qui doit veiller au bien de tout l'Eglise.

Pour vous il me semble que vous vous devez considérer en deux sortes de qualités, l'une est celle d'ami & de conseiller de votre Prelat, l'autre de particulier. Vous avez satisfait à tout ce que cette première qualité demandoit de vous en ne lui donnant que des conseils dignes d'un Evêque. Pour la seconde, ne vous mettez en peine de rien ; mais quoi que l'on vous presente à signer, ne le faites qu'avec restriction, comme, Je souscris en tout ce qui regarde la foi. Et comme il n'y a pas d'apparence que votre Evêque refuse cette sorte de signature, je ne sais si on pourra vous inquiéter sur cela.

Je suis bien aise que vous aiez été sa-

tisfait du livre de Raimond, pour moi il me paroît invincible, & après cela il me semble bien étrange que nous soions si lâches dans une si bonne cause, & qu'on compte pour rien de porter témoignage contre un Evêque innocent.

Je pense que celui dont vous me parlez, & que vous comparez à Osius, est M. de S. Beuve. On a répondu à un petit écrit qu'il a fait pour autoriser sa misérable résolution de signer le Formulaire, si je puis avoir une copie de cette reponse, je vous l'enverrai, mais le défaut de Copiste est un peu embarrassant.

On a aussi répondu à deux lettres de M. Sarazin qui avoit aussi voulu justifier à un de ses amis cette même résolution, mais je ne fais comment en avoir copie. Il y a encore un autre petit écrit de cette nature, auquel on a aussi répondu.

LETTRE XVII.

9. Juin
1661.

*A un LAIQUE. Sur la signature du
Formulaire du Clergé.*

Nous avons déjà appris par une autre voie l'affoiblissement de la personne dont vous m'écrivez. Il en avoit écrit

lui

lui même à M. Singlin qui lui a répondu comme il faut, ainsi que j'ai fait aussi, M. Singlin m'ayant envoyé la lettre qu'il en avoit reçue. Il est vrai que j'avois oui parler en passant de la maniere ridicule dont le petit homme qui a été avec lui (M. Dirois) s'est imaginé pouvoir trouver les cinq propositions dans le livre de Jansenius; mais il est faux que j'y aie trouvé rien de considerable, & je ne l'ai jamais traité que d'extravagance. Ce que la même personne que vous avez vue vous a dit, *qu'il y auroit à douter du salut d'une personne qui n'ayant voulu que signer sans restriction auroit été traitée d'hérétique, & seroit morte sans sacrement*, est tout à fait pitoiable. Je vous envoie un écrit tout nouveau qui fait voir au contraire, que celui qui traite une personne d'hérétique pour ne pas croire le fait de Jansenius, & pour ne vouloir pas signer sans distinguer le fait d'avec le droit, tomberoit lui même dans l'hérésie, & que s'il prétend excommunier cette personne pour ce fait, c'est lui même qui se rend coupable de schisme. Mais il y a un petit mot dans le discours de celui qui vous a parlé, qui fait bien voir qu'il n'est gueres bien instruit dans ces matieres. Il dit que *le fait & le droit est présentement une même chose*. Il faut donc que les Evêques

aient plus fait que Dieu même ne pourroit faire. Car le fait & le droit étant distingués par leur nature, Dieu même ne pourroit pas faire que le fait & le droit fussent une même chose. Je donnerai ordre qu'on vous envoie un écrit par le Messager, qu'est un peu trop gros pour être envoyé par la poste, où toutes ces choses sont bien demêlées. Mais je me retranche maintenant à ce que dit M. d'Alet, que ceux qui sont convaincus par une conviction évidente de la fausseté du fait de Jansenius, peuvent refuser de le signer, cela fait bien voir qu'il faut nécessairement distinguer le point de fait d'avec le point de foi, puisque si c'étoit la même chose, comme il y auroit de l'impiété à supposer qu'on puisse avoir une conviction évidente de la fausseté d'un point de foi, il y auroit aussi de l'impiété à avoir une conviction de la fausseté pour le fait; & cependant M. d'Alet suppose que ce dernier peut être.

La difficulté que vous me proposez ensuite touchant ceux qui ne sachant rien de ces matieres semblent plus obligés de déférer aux Papes & aux Evêques, qu'à d'autres personnes qui n'ont pas la même autorité dans l'Eglise, est la plus considérable qu'on puisse faire sur cette matiere, & néanmoins elle n'est pas solide

au fond. Car lorsqu'une personne fait que l'autorité du Pape & des Evêques est faillible dans les matieres de fait , & que d'ailleurs elle est informée du peu de soin qu'ils ont pris de s'en bien instruire, quoi qu'ils ne le puissent que par un examen laborieux , personne n'étant obligé de s'imaginer que Dieu leur doive révéler ce qui est dans un livre qu'ils ne prennent pas la peine d'étudier, il est impossible que le poids de cette autorité, quelle grande qu'elle soit en elle même, ne soit beaucoup affoiblie dans son esprit. Mais si d'autre part il connoît que des Théologiens habiles, pieux, & desintéressés qui ont étudié avec grand soin le livre dont il s'agit, & qui ne gagnent que des persecutions à le défendre, soutiennent constamment que les heresies qu'on attribue à ce livre, ne s'y trouvent point, & qu'ils le montrent même par des livres qui passent dans le monde pour très solides ; je dis qu'alors une personne équitable & de bon sens jugera nécessairement, qu'il est pour le moins aussi probable que ces heresies ne se trouvent point dans ce livre, que non pas qu'elles s'y trouvent. Et tant qu'il est dans ce doute, & que tout considéré il panche pour le moins autant à croire que des Docteurs qui ont lû Jansenius, &

qui n'ont point d'interêt à le défendre, ne diroient pas que des erreurs ne s'y trouvent point si elles s'y trouvoient, qu'à croire qu'elles y sont, parce que des Evêques qui ne l'ont point lu, le disent; je soutiens qu'il ne lui est point permis de signer un formulaire où on lui fait dire qu'il condamne une doctrine comme contenue dans un livre, dans lequel il n'est point persuadé qu'elle soit contenue. Car il ne faut pas considérer d'où lui vient cette persuasion, si c'est pour avoir lû Jansenius, ou si c'est seulement par des considérations étrangères que les Théologiens appellent *motifs de crédibilité*, tels que sont toutes les circonstances de cette affaire, les injustices qu'on y a mêlées, le peu de soin qu'on a pris de l'examiner, & le refus opiniâtre de déclarer quel est ce sens de Jansenius que l'on veut que l'on condamne. Il suffit qu'on ne croie pas une chose par quelque raison que ce soit qu'on ne la croie pas, pour ne pouvoir signer sans mensonge un acte où l'on vous fait dire qu'on le croit; puisque c'est mentir que de dire de bouche ce qu'on n'a pas dans le cœur, ce qui n'est jamais permis.

Mais vous avez tort, dira-t-on, de déferer davantage à des Docteurs particuliers qu'au Pape & aux Evêques. Ce-

la seroit vrai, s'il s'agissoit d'obéissance en matiere de discipline. Mais pour ce qui est de la créance, c'est à la verité qu'on la doit, & non à l'autorité, qu'autant qu'elle est accompagnée de la verité. Autrement quand cette autorité seroit dans l'erreur (comme tout le monde est d'accord que celle des Evêques & du Pape y peut être en matiere de faits) on seroit obligé de croire la fausseté par déference à l'autorité; ce qui seroit un blasphême, & ainsi quand diverses raisons nous font juger qu'une autorité beaucoup plus grande ne l'a pas, c'est agir contre l'ordre de Dieu & contre la nature même de notre esprit, que de ne nous ranger pas du côté où nous avons plus de marques de la verité. Toutes ces choses étoient assez bien expliquées dans les deux écrits qui furent envoyés à M. d'Allet du vivant de feu M. de Bagnols, que Després a fait imprimer sans notre participation. Je ne fais si on ne vous les a pas envoyés.

Je reviens à ce qui vous regarde pour les signatures. Il n'est point nécessaire d'entrer en matiere avec ceux qui voudroient vous faire signer. Il vous suffit de dire que n'étant point Théologien, vous n'avez pas dû vous informer de ces matieres, que vous vous contentez de la
sim-

simplicité de la foi, & que vous savez bien que votre foi ne dépend pas de ce qui peut être ou n'être pas dans un livre; qu'ainfi vous n'êtes point obligé d'en rendre aucun temoignage, mais seulement de croire tout ce que l'Eglise croit, & condamner toutes les erreurs qu'elle condamne. Que si on vous dit que l'Eglise condamne les erreurs du livre de Jansenius, vous n'avez qu'à répondre que vous condamnez toutes ces erreurs là, mais qu'il ne nous importe point de savoir si ces erreurs sont ou non dans le livre de Jansenius, que cela regarde au plus les savans, & non les ignorans comme vous. Demeurez ferme dans cette réponse: vous ne donnez aucune prise sur vous, ni aucun lieu de vous faire des demandes. De la maniere que je crois que vous devez-vous conduire pour la signature, ne vous préparez à rien qu'à recevoir la persecution quand Dieu l'envoira. Je ne crois point qu'on vous presse de signer, & vous avez droit de le refuser comme laïque, ni l'assemblée, ni le Roi dans son Arret n'obligeant point à signer des personnes de votre sorte.

L E T T R E XVIII.

*A M. *. Pour remercier une Dame des* 7. Juill.
bontés qu'elle avoit eu pour lui. 1661.

JE ne saurois vous dire combien je me sens obligé à Madame l'Avocat des bontés que vous me temoignez qu'elle a pour moi. C'est la marque d'une ame bien genereuse & bien desinteressée d'avoir tant d'affection pour une personne, qui n'a jamais été assés heureuse pour lui rendre aucun service, & dont l'amitié ne peut que servir d'obstacle à tout ce que l'on appelle fortune, selon le monde. Je voudrois être capable en recompense de procurer à ceux qui me font l'honneur de m'aimer une plus haute & plus durable fortune, que ne sont toutes celles où aspirent les plus ambitieux. C'est le bonheur que je souhaite de tout mon cœur à cette genereuse amie, & à celle qui a servi de lien à l'union de nos familles. Je prie Dieu qu'il les comble toutes deux de ses saintes graces. Je suis tout à vous.

LET.

L E T T R E X I X.

7. Août
1661.

A M. HERMAND. Sur une lettre de M. l'Evêque de Châlons favorable au formulaire.

JE n'ai jamais rien vû de plus pitoiable que la lettre de M. de Châlons à votre Prelat. Il paroît qu'il n'avoit consulté celui qui lui a répondu le 22. de Mai, que parce qu'il s'étoit imaginé qu'il le trouveroit conforme à ses sentimens. Et c'est ce qui lui a fait trouver que cette lettre du 22. de Mai meriteroit un plus grand éclaircissement, quoi qu'il n'y ait rien au monde de si clair. C'est la dernière des foiblesses d'opposer à ce que lui a répondu ce saint Evêque avec tant de generosité & de lumiere, le Bref du Pape à l'Assemblée, & de prétendre qu'il doit être de très-grand poids, en ce qu'il approuve avec éloge ce que l'Assemblée a fait, comme si au contraire ce n'étoit pas une tacite improbation du formulaire, de ce que le Pape n'en a pas dit un seul mot, ce qu'il n'auroit pas manqué de faire s'il l'eut approuvé. Car le Pape étant prevenu de cette fausse opinion, qu'il y a beaucoup de personnes en France qui sous prétexte de ne pas condamner

Jan-

Jansenius, soutiennent les hérésies mêmes que le S. Siège a condamnées dans les cinq propositions, il ne faut pas s'étonner s'il loue le zèle que l'Assemblée a témoigné avoir pour reprimer cette prétendue secte d'hérétiques. Mais s'il avoit approuvé que l'on se servît du formulaire pour étouffer cette secte imaginaire, il ne faut point douter qu'il ne l'eût déclaré dans ce Bref, puisque c'est le principal moien que l'Assemblée a crû devoir être employé contre le Jansenisme; & ainsi le silence du Pape sur ce point est un témoignage manifeste qu'on n'approuve point à Rome qu'une Assemblée de quelques Evêques se soit attribuée de dresser des formulaires de foi. C'est pourquoi je ne conçois pas qu'un homme qui a du sens commun, puisse faire valoir ce Bref pour la signature du Formulaire.

Cette raison que puisqu'eux Evêques ont signé, il n'y a pas d'inconviniens que des particuliers le fassent, n'est pas moins absurde. Car si des Evêques ont eu assez de lâcheté pour rendre temoignage contre le livre d'un grand Evêque, qu'au moins ils ne savoient pas certainement être coupable des erreurs qui lui sont attribuées; c'est-à-dire que des prêtres doivent faire la même faute, & violer à leur exemple la loi de Dieu, qui défend

fend de porter faux temoignage contre son prochain. Et il est ridicule de prétendre qu'on en sera quitte devant Dieu, en disant qu'un fait est toujours un fait, & qu'il est impossible qu'il devienne un article de foi. Car c'est ce qui oblige davantage les Evêques à s'opposer à l'horrible tyrannie de ceux qui veulent exiger la foi d'un simple fait, & traiter d'hérétiques ceux qui ne le reconnoissent pas.

L E T T R E X X.

10. Août 1661. *A M. *. Sur une lettre que M. d'Alet avoit écrite au Roi, que quelques uns de ses amis empêchoient qui ne fut rendue.*

A Utant que j'avois eu de joie d'apprendre que M. d'Alet avoit écrit au Roi, autant j'ai eu de douleur de savoir que ses amis ont empêché que cette lettre n'ait été rendue. En vérité je ne fais quelle raison ils ont pu avoir de s'opposer à l'intention de ce saint Prelat pour lequel ils ont, & avec sujet, tant de veneration, étant très modéré, & très-rétenu de sa nature. Ils devoient croire que ce ne pouvoit avoir été que le mouvement de Dieu qui l'avoit porté à cette action
pour

pour satisfaire à un des plus saints devoirs des Evêques, qui est de représenter aux Princes les véritables intérêts de l'Eglise avec une générosité Apostolique. La crainte que cette lettre ne fut aussi mal reçue que celle de M. d'Angers n'étoit pas une raison de l'arrêter. Car cette prétendue mauvaise réception ne fait pas que M. d'Angers ne soit très satisfait de l'avoir écrite; & je vous envoie un billet écrit de Fontainebleau qui vous fera voir que si cette lettre de M. d'Angers ne fait pas tout l'effet qui seroit à désirer, Dieu en demandera compte aux Evêques qui ne l'auront pas appuyée comme ils devoient. C'est bien mal servir les Rois que de ne leur pas dire la vérité, parce qu'ils peuvent en être choqués d'abord. Car outre qu'il suffit d'avoir satisfait à sa conscience, il y a sujet d'espérer que si l'on persévéroit à leur dire la vérité avec fermeté & avec respect, peu à peu ils y entreroient, & se détromperoient des mauvaises impressions qu'on leur a données; au lieu qu'ils s'y fortifient tous les jours & s'accoutument à gouverner l'Eglise, comme leur état, avec une autorité absolue, parce qu'ils ne trouvent personne qui leur résiste. Il ne faut pas douter que la fermeté de S. Ambroise n'étonnât d'abord Théodose. Mais il
en

en fut si édifié, qu'il disoit qu'il n'avoit connu qu'Ambroise d'Evêque. Les Rois paroissent aimer les lâches, mais ils les méprisent; & au contraire ils témoignent quelque éloignement des genereux, mais ils les estiment, sur tout quand ils ne peuvent point attribuer la résistance qu'on leur fait, à aucun intérêt humain. Et c'est, ce me semble, ce qui doit engager davantage le saint Prelat à persévérer dans le dessein que Dieu lui a inspiré d'écrire au Roi, puisque la plus noire medifance ne sauroit attribuer son zèle à aucune passion ni à aucune vue que celle de satisfaire à sa conscience.

Pour moi je me croirois fort coupable devant Dieu si je m'étois opposé en cette rencontre aux mouvemens de sa pieté, & aux desseins que Dieu paroît avoir de couronner une vie si sainte par une action si digne d'un grand Evêque, car la charge d'un Evêque renferme deux sortes de devoirs, les uns qui regardent la portion du troupeau de J. C. sur laquelle il doit particulièrement veiller, les autres qui s'étendent à toute l'Eglise, dont les intérêts sont communs à tout le College Episcopal, selon cette belle parole de S. Cyprien : *Episcopatus unus est cuius in solidum pars ab omnibus tenetur*. Il faut avouer qu'il n'y a gueres de saint Evê-

Evêque qui ait plus fait dans son Diocèse particulier que ce Prelat a fait dans le sien. Mais il lui reste encore pour accomplir entierement les devoirs de son caractère de s'appliquer davantage aux devoirs communs de l'Eglise, & empêcher autant qu'il pourra, qu'un Prince très religieux ne soit trompé par des Evêques de Cour qui l'engagent par leurs mauvais conseils à vouloir ne pas suivre l'Eglise comme un enfant suit sa mere, mais que l'Eglise le suive comme s'il en étoit le Pere ou le Maître. Et ce qui oblige davantage tous les Evêques qui ont quelque zèle pour la verité, à parler en cette rencontre, c'est que les Evêques de Cour font croire au Roi & au Pape, que leur procedé violent & illegitime est approuvé de tous leurs Confreres; desorte que je ne comprends pas comment un homme de bien peut demeurer dans le silence, lorsqu'il voit que l'on se sert de son silence pour opprimer la verité & pour engager dans l'injustice les premieres puissances de la terre. Mais lorsqu'un Evêque a commencé à parler, il a grand sujet de se plaindre de ceux qui sont de même sentiment que lui & qui approuvent ce qu'il a fait, s'ils l'abandonnent & laissent croire au Roi en ne disant rien, qu'ils sont joints à ceux
qui

qui l'improuvent. Je ne puis croire, Monsieur, que les amis de M. d'Alet ne se rendent à ces raisons quand vous les aurez représentées, & qu'ils ne considèrent qu'étant presentement l'Evêque de France le plus respecté & dont l'exemple peut avoir de plus grandes suites, ce ne seroit pas une petite faute devant Dieu de l'empêcher d'agir dans la vigueur de son zèle pour le bien de toute l'Eglise.

L E T T R E XXI.

En 1661. *A M. TAIGNIER Docteur. Pour l'encourager ; il lui parle d'un livre du P. Theophile Raynaud contre les Dominicains.*

IL y a des années qu'on n'a point eu de vos nouvelles. Cependant il n'est pas tems de s'endormir lorsque l'on est proche de la plus grande tempête qui se soit encore élevée. Je ne doute point que vous ne priiez Dieu qui la detourne ; mais je n'ai pu croire ce qu'on nous a voulu persuader, que l'apprehension que vous en aviez vous faisoit panacher à l'opinion de ceux qui voudroient que les Religieuses de Port-Royal eussent signé simplement. Je ne saurois m'imaginer que vous leur eussiez voulu conseiller cet-

te lâcheté. Mais je vous dirai bien que je ne connois personne sur la terre qui eut eu assez de pouvoir sur leur esprit pour les y faire consentir, & que ce n'a pas été même sans peine qu'elles ont descendu à déclarer par leur signature, qu'elles ne rendoient temoignage que de la pureté de leur foi. Il y en a qui ont beaucoup pleuré après l'avoir fait, & il s'en est même trouvée une qui en est entrée dans un si grand trouble, qu'on a été obligé de lui permettre d'effacer sa signature. Jugez par là si on les auroit pu porter à une signature simple.

Je suis bien aise de vous faire souvenir que les peurs que vous aviez de l'*Avis* comme étant trop fort sur le sujet des Evêques, se sont trouvées mal fondées, & que ce n'a point été le jugement du public. Je vois qu'il en arrive de même de tous les Ecrits, & qu'il n'y a que nos amis qui remplissent le monde de terreurs panniées avant qu'ils soient publiés.

Vous qui avez tant de correspondances, est-il possible que vous n'aiez pas le nouveau livre de *Petri à valle clausa*, que l'on tient assurément être le P. Theophile Raynaud contre tout l'Ordre des Dominicains sous ce titre, de *Immunitate Cyriacorum à Censura*. C'est la plus san-

glante Satyre contre le corps en général & contre divers particuliers, comme le P. General, le P. Reginald, le P. Combefis & autres, qu'on se puisse imaginer. Si vous ne l'avez point, faites de votre côté ce que vous pourrez pour l'avoir, car on dit qu'on le supprime à cause des plaintes que les Dominicains en ont fait à Rome. Il est imprimé à Lyon. Je suis tout à vous.

L E T T R E XXII.

Son avis touchant la promotion de M. l'Abbé le Camus à l'Evêché de Grenoble.

En 1670.
ou 1671.

J'Ai considéré devant Dieu ce que vous m'avez proposé; mais je ne sais comment pouvoir reconnoître si ce qui m'est venu dans l'esprit sur ce sujet est de Dieu, ou de moi-même. L'engagement où est déjà cette personne, l'embarras étrange où il se trouveroit s'il changeoit tout d'un coup de resolution, l'improbation qu'en feroient plusieurs personnes de merite, qui l'ont poussé à ce qu'il est prêt de conclure, donnent beaucoup de lieu d'apprehender qu'on ne puisse que bien difficilement se mettre dans cet équilibre, où il semble que l'on devroit être pour examiner comme il faut, une affaire si im-

importante, sans se sentir porté à pancher plutôt d'un côté que d'un autre par des considérations humaines. Je suis d'ailleurs épouvanté, lorsque j'envisage les suites que peut avoir le conseil que l'on me demande. Car d'une part qui ne trembleroit quand il s'agit de prendre sur soi la vocation d'un homme à la dignité d'un Apôtre, en le déterminant à l'accepter, & à se charger d'un fardeau redoutable aux Anges mêmes, comme disent les Conciles, sur tout quand il ne se trouve pas dans l'état où S. Paul veut que soient tous ceux qu'on élève à l'Episcopat, & qu'il est lui-même convaincu qu'il en devroit être exclus en demeurant dans la rigueur des canons. Mais d'autre part aussi quand je regarde l'état pitoiable où l'Eglise se trouve réduite, & combien il est plus vrai en ce tems-ci qu'en celui dont parle S. Augustin, qu'elle trouve à peine un seul pasteur entre des milliers de mercenaires, qui n'auroit peur de lui en ôter un, que la providence divine semble lui donner, en qui on peut raisonnablement espérer qu'elle trouvera quelque aide & quelque support dans ses extrêmes besoins. Ainsi de quelque côté que l'on se tourne, on ne voit que des sujets de fraieur. Néanmoins si on doit s'arrêter aux pensées que l'on a

dans l'esprit en priant Dieu, je ne puis pas dissimuler que je n'ai presque été occupé que de la dernière, & que j'ai été fort frappé de ce que dit le même Pere, que l'Eglise trouve bon que pour lui procurer un grand bien, on fasse quelque plaie à la discipline : & il m'a semblé qu'on pourroit user en cette rencontre de cette condescendance. Mais j'ai été en même tems très-fortement persuadé, que comme il étoit nécessaire, afin qu'elle fût legitime, que l'Eglise en tirât de grands avantages, cette personne avoit une obligation toute particuliere de mener une vie si édifiante & si sainte, qu'il pût abondamment réparer par là ce qu'il peut y avoir dans son entrée de moins conforme à la sainteté des canons.

Il n'ignore pas ce qui a été ordonné dans le 4. Concile de Chartage, & renouvelé dans celui de Trente touchant la modestie, la frugalité & l'éloignement du luxe, où doivent être les Evêques. Je voudrois qu'il en fît d'abord sa regle, & qu'il commençât par imiter ceux d'entre les Prelats de France, qui l'ont suivie plus religieusement. Car je ne suis pas de l'avis de ceux qui croient qu'il ne faut pas d'abord effaroucher le monde par une maniere de vie qui paroisse trop austere & trop singuliere. Je crois

crois au contraire, qu'en ce qui regarde la conduite d'un Prelat en son particulier, il doit faire tout d'un coup ce qu'il doit faire toujours, afin d'y accoutumer le monde & lui imprimer l'idée qu'il doit avoir d'un vrai Evêque, qui veut sérieusement se sauver & sauver son peuple. Il y a même en cela deux grands avantages. L'un que l'on s'engage soi-même à son devoir, & que l'on s'impose une espece de nécessité de ne s'en point départir par la honte qu'on en recevrait. Ce qui est d'un grand secours à la charité qui doit être le ressort principal qui nous fait agir, pour arrêter la pente naturelle que nous avons au relâchement. L'autre, que les gens du monde reçoivent mieux de certaines duretés, dont on est obligé d'user envers eux, en leur refusant ce qu'ils demandent contre les regles de l'Eglise, lorsqu'ils sont persuadés par la vie réglée, austere & sainte d'un Evêque, qu'il ne regarde que Dieu dans tout ce qu'il fait. J'ajoute à tout cela qu'un homme à qui la penitence conviendrait mieux que l'Episcopat, selon le vrai esprit de l'Eglise, est au moins obligé de joindre un peu de la vie penitente à la vie Episcopale, & de s'appliquer ce que S. Gregoire dit généralement de ceux qui ont commis des ac-

tions illicites, qu'ils n'ont pas le même droit que les innocens, d'user des choses licites. Enfin je ne crois pas devoir omettre une pensée qui me vient présentement dans l'esprit en écrivant ce cas. Je ne sai si une personne élevée à l'Episcopat contre les véritables regles de l'Eglise, dans la seule vûe de ses extrêmes besoins, ne devoit point se regarder comme étant seulement dépositaire de cette dignité, & toujours disposé à s'en défaire, quand Dieu lui donneroit un moien de s'en pouvoir remettre entre les mains d'une personne plus innocente & capable de rendre à l'Eglise les mêmes services. Cette sincere disposition pourroit beaucoup servir, ce me semble, à rectifier son entrée, & à en reparer les défauts. Voilà tout ce que je vous puis dire sur le sujet dont vous m'avez contraint de parler, en me conjurant de vous écrire ce que j'en pensois comme devant Dieu, sans cela je n'aurois pas osé le faire, & je ne pretend point que cette personne s'y doive arrêter. C'est de Dieu qu'il doit attendre les lumieres & les mouvemens qui le détermineront dans une occasion si importante.

L E T T R E X X I I I .

A M. L'E-
Contre la mauvaise conduite de M. l'E-^{1673.}
*vêque de *.*

. . . **E**N verité, Monseigneur, c'est une chose déplorable, quand l'autorité de J. C. qui n'est que pour l'édification, & qui doit toujours être tempérée par la charité, & employée avec prudence, se trouve entre les mains de personnes emportées, qui en usent sans regle & sans mesure, & se servent pour opprimer les gens de bien de ce qui ne leur est donné que pour reprimer les méchans. Mais souffrez, Monseigneur, que je vous dise, que comme l'unité de l'épiscopat oblige les bons Evêques de soutenir leurs confreres en ce qu'ils font avec zèle & avec justice pour maintenir l'autorité épiscopale & la discipline ecclésiastique, elle ne les oblige pas moins, non seulement de ne les pas appuier, quand ils font un mauvais usage de leur puissance, mais de travailler, autant qu'ils peuvent, à les faire rentrer en eux-mêmes, & à reparer ce qu'ils font contre les Regles. Il ne semble pas même qu'ils s'en puissent dispenser, lorsque ce sont

ces Prélats mêmes peu réglés dans leur conduite, qui s'adressent à eux pour la leur faire autoriser, parce que ~~ce~~^{ce} ~~sont~~^{sont} ~~les~~^{les} ~~seuls~~^{seuls} ~~qui~~^{qui} ~~peuvent~~^{peuvent} ~~leur~~^{leur} ~~faire~~^{faire} ~~cette~~^{cette} ~~faute~~^{faute}, que de leur laisser croire qu'ils n'ont pas tort, en se contentant d'interceder pour ceux qu'ils auroient voulu opprimer, comme pour des personnes qui auroient besoin de grace. Mais on dira que j'ai tort de faire cette supposition au regard de celui dont il s'agit. Je voudrois de bon cœur que cela fût ; n'ayant en mon particulier que tout sujet de me louer de lui, je serois de moi-même tout-à-fait porté à en juger avantageusement, & à le regarder au moins, ainsi que j'ai fait autrefois, comme ayant une intention sincere de se bien acquitter de son devoir, quoiqu'on ne pût pas dissimuler certains défauts d'esprit qui paroissent à tout le monde. Mais quand je n'aurois que la certitude que j'ai, qu'il ne dit jamais son Breviaire, & qu'il bat cruellement les gens, il ne m'en faudroit pas davantage pour en conclure, que n'ayant aucune crainte de Dieu il ne peut faire de bien, quand il n'en fait que par esprit de vanité, & pour croire que ce seroit faire tort à la cause de la verité, que de mettre un tel Evêque au rang de ceux qui la soutiennent. Vous m'excuserez,

Monseigneur, si je vous parle avec tant de liberté. Je ne l'aurois pas fait, si la confiance que j'ai en votre bonté, ne m'avoit persuadé que vous ne trouveriez pas mauvais que je vous ouvrisse mon cœur, qui est un peu sensible, je l'avoue, à ces sortes de chose, parce que plus j'ai de vénération pour la dignité sacrée des Evêques, plus j'ai de douleur qu'il s'en trouve parmi ceux mêmes qu'on auroit plus d'inclination d'estimer, qui sont un sujet de scandale aux foibles, de derision à leurs ennemis & de gémissement à leurs amis.

LETTRE XXVIII.

A la Mere ANGELIQUE DE S. 29. Dec.
JEAN. Ses sentimens & disposition sur 1678.
l'affaire de la Regale.

IL faut que l'air de la cour soit bien contagieux, & bien capable d'obscurcir les plus claires lumieres du christianisme, & d'affoiblir les plus gens de bien. Car je ne puis attribuer qu'à cela le conseil qu'un homme aussi craignant Dieu, & aussi bon chrétien qu'est M. de Pomponne vous a prié de me donner, comme vous avez déjà fait par deux fois. On voit bien que ce n'a été qu'avec quel-

E s que

que repugnance que vous vous êtes chargée de cette commission, par le soin que vous avez pris d'avertir qu'il n'en falloit rien faire, si la verité ou la charité y étoient blessées. Mais comment a-t-on pû douter un moment que cela ne fut pas? C'est beaucoup si on se peut persuader qu'on en sera quitte devant Dieu en demeurant dans le silence, au lieu qu'il semble qu'il n'y a point d'Evêques en France, ni de docteur de quelque nom, qui ne dût élever sa voix, pour faire comprendre au Roi combien les injustices dans lesquelles de misérables flatteurs engagent sa conscience, sont horribles devant Dieu & devant les hommes. Mais que bien loin de cela j'aie de moi même faire une lâche déclaration, que je n'ai point pris de part à ce qu'ont fait deux saints Evêques * dans la meilleure cause qui fût jamais, & où ils n'ont pû avoir en vue que la gloire de Dieu, & la conservation des droits de leurs Eglises, & à ce que continuent de faire de saints ecclésiastiques, dont la fermeté à ne point manquer à leur devoir dans les plus rudes traitemens, est une occasion de louer Dieu de ce qu'il daigne nous donner dans ce tems malheureux, où on ne voit que bassesse & asservissement, des exemples de generosité dignes des meilleurs siècles :

que

* MM.
d'Alet
& de
Pamiers.

que j'aïlle , dis-je , faire une declaration qui donneroit du moins sujet de me croire neutre dans cette affaire : c'est en verité une chose si honteuse , que je ne saurois comprendre comment on a osé me faire une telle proposition. Mais je n'admire pas moins qu'on ait pû s'imaginer que cela pourroit servir à nous mettre mieux dans l'esprit du Roi , au lieu qu'il me paroît plus clair que le jour , que nous n'en pourrions tirer d'autre avantage , que de perdre la reputation que nous avons dans le monde de sincerité & de generosité. Car ceux qui croiroient cette declaration sincere nous prendroient pour des lâches , & les autres pour des fourbes. Et le Roi même s'en mocqueroit , & ce seroit lui donner sujet de dire de moi , ce que l'on dit que M. de Paris a dit d'un de nos amis : Est-ce que ce petit homme croit que je le craigne ? Ce n'est pas néanmoins à quoi je m'arrête. Car quand je serois assuré que cela auroit le meilleur effet du monde , & que faute de le faire , ce que j'ai de plus cher au monde seroit ruiné sans ressource , je n'en serois pas moins éloigné de faire ce qu'on me propose , parce qu'on n'est point vraiment chrétien , si on n'est resolu de suivre ces deux maximes dans la conduite de sa vie : l'une de S. Paul ; *Non sunt fa-*

cienda mala ut eveniant dona: l'autre de S. Augustin, *Quod non potest justè, non potest justus*.

Je sai bien que ceux qui donnent ce conseil ne le donneroient pas s'ils y avoient rien trouvé de contraire à la conscience. Mais c'est aussi ce qui m'étonne, & ce que je ne puis imputer qu'à un excès d'affection pour une maison sainte dont ils appréhendent la ruine, qui leur fait croire que pourvû qu'on ne mente point, il n'y a rien qu'on ne puisse dire pour appaiser un Roi injustement irrité. N'est-il pas vrai, disent-ils, que vous n'avez point agi dans cette affaire. Soit: Vous le pouvez donc dire? Oui, si on me le demandoit, & que je ne pusse me dispenser de répondre. Et dans ce cas là même je pourrois bien être obligé d'ajouter, que ce n'a pas été faute de bonne volonté, & que c'a été seulement pour n'en avoir pas eu l'occasion. Mais c'est toute autre chose de l'aller dire sans qu'on me le demande. Car alors ce seroit au moins donner cette impression au Roi, que cette affaire me paroît douteuse, & que je ne suis ni pour ni contre: c'est-à-dire, que je suis neutre entre J. C. & le diable. Il faudroit que le Roi prit dans ce sens la lettre que
j'é-

j'écrirois, afin qu'elle eût quelque effet : & de deux choses l'une, ou on n'en feroit nul état & on la traiteroit du dernier mépris ; ou si on la croioit bonne à quelque chose, on l'envoieroit à Rome au Cardinal d'Etrées pour montrer au Pape que les prétentions du Roi ne sont pas si injustes que S. S. se l'imagine, puisque ceux qui passent en France pour les plus zélés, se croient obligés de déclarer au Roi qu'ils n'y prennent point de part : *Usque adeo-ne mori miserum est ?* Des maux temporels, quels qu'ils puissent être, sont-ils si à craindre qu'on ait seulement la pensée d'avoir recours à de tels moïens pour les prévenir. Et serons-nous plus touchés de ce qu'on nous veut faire apprehender de la colere du Roi, que des reproches que Dieu nous fait par son Prophete. *Quis tu ut timeres ab homine mortali, & a filio hominis qui quasi fenum ita arefcet : & oblitus es faëtoris tui : & formidasti tota die à facie furoris ejus qui te tribulabat & paraverat ad perdendum.* Mais nous aurions bien plus de tort après ce que Dieu vient de faire. De si grands miracles ne seront-ils point capables de nous donner de la confiance, & parlerons nous si bassement lorsqu'il parle si hautement ? Pour moi je suis si éloigné de me mettre en peine des préventions que l'on

dit qu'on a contre nous sur le sujet de la Regale, que je serois bien fâché qu'on en eût d'autres pensées : & qu'on m'eût cru dans d'autres dispositions que celles où doivent être tous les gens de bien, qui ont une veritable affection pour le Roi, n'étant pas possible de lui en donner de plus grandes preuves en cette rencontre, qu'en priant Dieu qu'il lui ouvre les yeux, & qu'il le tire d'un si malheureux engagement.

En voila plus qu'il n'en faut pour vous M. T. C. N. mais j'ajouterai pour nos amis, que ce seroit vouloir nous aveugler nous mêmes, que de vouloir qu'on trouvât bon que nous fissions à l'égard des autres, ce que nous trouvons mauvais que les autres fassent à notre égard. Or nous nous sommes toujours plaints de ceux qui n'ayant d'autres sentimens que nous touchant la grace, se tuent de dire qu'ils ne sont pas Jansenistes sans ajouter qu'il n'y en a point, ou en quel sens ils ne le sont pas : parce que ce langage fait entendre qu'il y en a qui le sont, & qui ont tort de l'être ; par où il arrive que le peu de gens qui ne s'empressent point de faire de semblables declarations, se trouvent accablés sous la persecution qu'attire le soupçon de ce prétendu crime. Comment donc voudrions-nous au-
jour-

jourd'hui être cause par une semblable conduite, que toute l'envie de l'affaire de la Régale tombe sur ceux qui la soutiennent si généreusement. Et ne seroit-ce pas une dureté de leur ôter par là une des plus douces consolations qu'ils puissent avoir dans leurs peines, qui est d'être persuadé que tous les gens de bien, & sur tout ceux qu'ils regardent comme les amis particuliers de leur S. Prelat, y prennent part, & sont dans les mêmes sentimens, & qu'ils en auroient fait autant qu'eux, s'ils s'étoient trouvés dans les mêmes engagements. Trop heureux encore si cette union d'esprits & de pensées nous peut donner quelque petite part à leurs couronnes: & nous serions bien malheureux de nous en priver en les renonçant.

L E T T R E X X V .

A MADAME DE FONTPERTUIS.

2. Fev.

Il la loue d'une visite qu'elle a rendue , 1681.*& l'exhorte à une reconciliation parfaite avec une de ses amis.*

J'Apprend, ma très-chere Sœur, que vous avez quitté votre solitude. Vous n'en devez point avoir de peine, puisque vous avez en cela imité la sainte Vierge, qui quitta la sienne pour aller rendre le même de-

devoir à sa cousine, & que les SS. PP. ont cru que les saintes femmes, c'est-à-dire, celles qui sont vraiment chrétiennes, étoient obligées de suivre son exemple: *Discite & vos, sanctæ mulieres*, dit S. Ambroise, *seculitatem quam prægnantibus debeatis exhibere cognatis*. Et il ajoute ce que vous pouvez aisément vous appliquer, que la sainte Vierge n'avoit point été retardée de rendre ce devoir, ni par l'amour de sa solitude qui la tenoit auparavant si cachée, ni par l'âpreté des montagnes, ni par la longueur du chemin. Le monde est à craindre quand on y a le cœur; mais le monde n'est pas à fuir quand on y peut servir & édifier le prochain. Mais vous dirai-je ce qui me vient dans l'esprit en vous écrivant? Ne seroit-ce point une occasion de guerir entièrement une personne que je crains qui n'ait toujours quelque petite froideur. Ce n'est pas que j'en sache rien. Car elle ne m'en a rien écrit depuis que je suis retiré, mais c'est la peur que j'en ai. Madame de B. a bien sù la gagner. Il n'y a donc qu'à s'y bien prendre. Et qu'en doit-on point faire quand on a bien la charité dans le cœur, pour la rallumer dans le cœur d'un autre où l'on craint qu'elle ne se soit refroidie. Rien n'est plus édifiant que ce que S. Augustin écrit

écrit à S. Jérôme sur la brouillerie qui étoit survenue entre S. Jérôme & Rufin. *Et si un qu'on en étoit si touché, que s'il les avoit pû trouver ensemble il se seroit jetté à leurs pieds, & que fondant en larmes il les auroit priés tantôt l'un, tantôt l'autre, de ne point demeurer dans cette desunion.* Il n'y a rien de semblable en ce qui me fait de la peine. Cela ne se peut point appeller une inimitié. Mais ce n'est point aussi, ce me semble, ce qui devroit être entre des personnes si proches par alliance, & qui ont autrefois été si unies. Il y a long-tems que cela seroit autrement, si j'avois mérité que Dieu exaucât les prières que j'ai faites pour cela. Et ce que je vous en dis, n'est, ce me semble, que parce que l'une & l'autre y gagneroient devant Dieu, quoi qu'il soit vrai que j'en aurois aussi une grande joie. J'en ai eu beaucoup d'apprendre que Madame votre Sœur est délivrée heureusement, & que Dieu lui a donné un garçon. Faites lui, s'il vous plaît, mes recommandations aussi bien qu'à M. Sachot, que je pense, qui aura reçu le livre que j'avois donné ordre qu'on lui présentât de ma part. Je suis tout à vous, ma très-chère Sœur. Je vous assure que je ne pensois en aucune sorte au sermon que je vous ai fait, quand j'ai pris la plume pour vous faire réponse.

LET-

L E T T R E XXVI.

26. Mai
1681.*A M. le MARQUIS DE ROUCY.**Sur le dessein d'écrire contre le traité
de la nature & de la grace du P.
Mallebranche.*

JE connois particulièrement le D...
que vous avez peur qui ne se brouille
avec notre ami sur le sujet de son nouveau
système de la nature & de la grace, [M.
Arnauld parle de lui même en troisieme
personne.] & ainsi, Monsieur, vous
n'avez rien à craindre de ce côté là. Car
n'estimant pas moins que moi l'auteur du
système & pour son esprit & pour sa
pieté, & sachant d'ailleurs le cas que je
fais & que je ferai toujours de son ami-
tié, je vous assure que quoi qu'il fasse
ce sera toujours avec tant d'honnêteté
& tant de moderation, que notre ami
n'aura pas sujet de s'en tenir offensé. Il
fait trop bien ce que vous marquez dans
votre lettre, que ç'a toujours été une
regle entre les honnêtes gens, de pouvoir
être de differens avis sans que l'amitié en
soit blessée. Et que cela est vrai princi-
palement au regard des verités Chréti-
ennes, que chacun est obligé de défendre
selon les lumieres que Dieu lui donne
sans

sans aucun respect humain. C'est l'exemple qu'il nous a lui-même donné: la considération qu'il avoit pour des personnes qu'il fait profession d'aimer, & qui tiennent aussi à honneur d'être de ses amis, ne l'ayant pas empêché de publier son livre, quoi qu'il fût bien qu'il étoit fort contraire à leur doctrine, & qu'il pût aisément juger que ce seroit une occasion à ceux qui les haïssent de leur insulter, comme étant abandonnés par ceux mêmes qui passoient dans le monde pour leur être tout-à-fait unis. On ne lui en fait point mauvais gré: car ayant pris ce qu'il a écrit pour de grandes vérités, on ne trouve point mauvais qu'il ait préféré à toutes sortes de considérations humaines l'avantage qu'il a crû qu'en retireroient de certains esprits qu'il dit avoir eu en vue, qui n'aiment que ce qui est exact & bien démontré. Mais on a droit aussi de s'attendre qu'il voudra bien que ce bon D... qui n'a pas moins d'amour que lui pour la vérité, fasse part au public de ses sentimens sur son livre, si après l'avoir bien examiné il y trouvoit des choses préjudiciables à la Religion, & qui renversassent les vérités de la grâce les mieux établies. Or pour vous parler franchement je pense que cela est déjà fait en partie, c'est-à-dire que son jugement

ment est déjà formé. Car il m'en a entretenu, & m'a témoigné qu'il étoit extrêmement surpris de voir qu'un si grand esprit & si ennemi des simples probabilités, ait pû tellement se laisser éblouir par ses nouvelles lumieres, qu'il ait pris pour des démonstrations convainquantes les preuves qu'il donne de ce qui lui est particulier dans ce traité. Et il m'a ajouté que pour s'assurer qu'il n'y eût jamais rien de moins demonstratif, il ne falloit que prier l'auteur de reduire les preuves de 4. ou 5. de ses principaux sentimens, soit sur la nature, soit sur la grace, à la methode des Geomètres : c'est-à-dire par définitions, par axiomes, & par syllogismes en forme. S'il le peut faire, m'a-t-il dit, il n'a qu'à le tenter. Et s'il y reussit ce sera le vrai moyen de mettre de son côté tous les gens d'esprit : mais on decouvrira aussi bien plus facilement les defauts qui pourroient être dans ses demonstrations prétendues. Mais quoi que ce soit là le jugement qu'il fait de ce livre, je sai qu'il n'a pris encore aucun dessein arrêté d'écrire contre, & qu'il est engagé à d'autres ouvrages qui ne seront pas si-tôt achevés. Cependant je ne puis vous dissimuler, que j'ai bien de la douleur de ce que notre ami s'est tant précipité à publier son ouvrage, contre le sen-
ti-

timent d'un de ses amis à qui il l'avoit
envoïé manuscrit pour en avoir son avis,
qui l'avoit prié d'en suspendre l'impres-
sion jusques à ce qu'il pût prendre le
tems de le voir, en lui représentant for-
tement les mauvais effets qu'il en appre-
hendoit: en quoi il peut voir qu'il n'a
été que trop bon Prophete. Car j'ap-
prends par des lettres de Paris que l'on m'a
fait voir, qu'il n'a pas le succès qu'il espe-
roit, qu'il n'a pû trouver de censeur qui
l'ait voulu approuver, que M. de Con-
dom à qui on l'avoit fait voir, s'est de-
claré contre, & en parle comme d'un li-
vre dangereux qu'il faut empêcher qu'il ne
paroisse, & que M. l'Archevêque de Pa-
ris, que l'on s'attendoit qui le protege-
roit, l'a abandonné. Je suis outre cela
bien affligé de ce que vous me mandez de
la maladie. Je vous supplie très-humble-
ment de l'assurer que je suis très-sincere-
ment tout à lui, & que j'ai aussi bien de
la confiance qu'il me conservera toujours
sa part qu'il m'a promise dans son amitié.
Je suis, &c.

L E T T R E XXVII.

Au MEME. Sur le même sujet.

J'E ne fai ce que vous direz de ma lettre, & si vous la trouverez propre à être montrée; mais je vous ai dit franchement tout ce que je pense, quoi que sous quelque voilé, & je crois qu'entre amis chrétiens on en doit user ainsi. Je me suis persuadé que vous ne douteriez point que les protestations que j'y fais au regard de l'amitié ne soient très-veritables. Je les renouvelle encore ici, & je vous prie de l'assurer, que ce que je ne puis approuver dans son ouvrage ne diminue en aucune sorte l'affection que j'ai & que j'aurai toujours pour lui. Je vous avoue de bonne foi que je ne l'ai lû qu'une fois, mais avec tant d'application que je l'ai encore present à l'esprit, & que j'y ai souvent revé depuis. Mais plus j'y songe, & moins je trouve de solidité à tout ce qu'il croit avoir démontré. Je ne m'étonne pas de ce que vous dites qu'il porte à Dieu. Car il a un certain air grand & magnifique qui enleve & qui éblouit. Mais vous m'avouerez que ce livre n'en feroit que plus dangereux, si l'idée qu'il donne de Dieu n'étoit pas conforme aux

verités de la foi, c'est-à-dire à ce qu'il a daigné nous reveler de sa conduite envers les hommes : & que supposé que cela fût, l'auteur ne pourroit pas trouver mauvais que ceux qui en seroient persuadés tâchassent de detromper ceux que son livre auroit pû jeter dans l'erreur, en montrant que ce qu'il a pris pour de veritables lumieres ne sont que de fausses lueurs. Je ne parle que conditionnellement, & vous m'avouerez que l'on feroit tort à l'auteur d'avoir le moindre doute qu'il ne demeurât pas d'accord de cette proposition tant qu'elle ne seroit que conditionnelle. Or je vous donne ma parole, que je ne prendrai aucune resolution touchant son livre, qu'après l'avoir lû tout de nouveau avec toute l'attention dont je suis capable, sur la nouvelle édition que j'apprens en avoir été faite à Lion avec des éclaircissemens considerables. Mais je ne puis pas me promettre de le faire *sans prévention*, comme il semble que l'auteur le desireroit, à moins que l'on m'explique ce qu'on entend par là. Car si l'on pretend seulement que je laisse à part toutes les opinions particulieres que je pourrois avoir touchant la grace, je le promets de très-bonne foi, n'étant nullement attaché à mes sentimens particuliers, & me sentant grâces à Dieu très-éloigné de la pensée qu'il

qu'il semble que cet auteur m'attribue, qui est de m'imaginer, *qu'on ne me peut rien apprendre sur cette matiere.* Mais je ne crois pas aussi qu'on pût souhaiter de moi que je me dépouillasse de tous les préjugés, que les verités de la foi établies par l'Ecriture ou par la Tradition, me pourroient donner contre ce systeme. Cependant je serai bien aise que vous le lisiez aussi, en examinant serieusement si les preuves en sont solides & convainquantes, comme l'auteur vous en prie, en vous demandant si vous ne trouvez pas *qu'il ait démontré ce qu'il a de particulier.* Vous n'aurez pour cela qu'à mettre ses argumens en forme, en prenant bien garde si les majeures sont generales & necessaires, & si les mineures en sont bien certaines. C'est le seul moien de s'assurer si ce qu'on appelle demonstration l'est veritablement. Vous m'obligerez après cela de m'en dire votre avis.

J'aurai occasion de parler de l'auteur de la recherche de la verité dans un ouvrage auquel je travaille presentement, & je ne manquerai pas de lui rendre la justice que je lui dois. (*c'est dans la 2. partie de l'Apologie pour les Catholiques.*)

Je viens de me souvenir que dans la lettre de Paris que l'on m'a fait voir, on prie celui à qui elle est écrite de ne point parler

ler des oppositions que l'on fait au système. Je n'ai pas besoin de vous faire la même priere, puis que vous y ferez assez porté par l'interêt que vous prenez à notre Ami.

Excusez mon grifonage & mes ratures. Je n'ai pû me résoudre à transcrire.

Quand j'ai dit que je n'ai lû qu'une fois le livre dont il s'agit, je l'entens depuis qu'il est imprimé. Car je l'avois lû manuscrit, quoi que fort à la hâte, lors que j'en écrivis pour prier qu'on en suspendît l'impression. Et je pense que vous m'avouerez qu'on auroit bien fait. Des choses nouvelles de cette importance ne sauroient être trop examinées avant que de les publier. Je suis, &c.

LETTRE XXVIII.

Au MEME. Sur le même sujet.

4. Janv.
1682.

ENfin, Monsieur, aiant achevé quelques ouvrages que je n'avois pas cru pouvoir differer, parce qu'ils me paroissent importans pour la defense de la verité & de l'Eglise, j'ai repris le dessein de vous satisfaire en examinant avec tout le soin & toute l'attention dont je suis capable le Traité de notre Ami, de la nature & de la grace. Je l'avois déjà lû deux

Tome VIII. F *fois,*

fois, & je n'ai pû vous dissimuler que la première lecture & encore plus la seconde m'y avoit fait remarquer diverses choses que je ne pouvois approuver, & qu'il ne me paroïssoit en aucune sorte qu'il eût démontré, comme il prétend l'avoir fait, ce qui lui est particulier.

Ce n'est que depuis deux jours que je me suis mis à le relire de nouveau, avec quelques pièces qui sont nécessaires pour le bien entendre. J'ai commencé par un éclaircissement manuscrit que l'auteur vous avoit donné, & que vous m'aviez envoié il y a déjà quelque tems, mais que j'avois toujours différé de lire, comme je vous l'avois mandé, jusques à ce que je fusse en état de m'appliquer tout de bon à cette matière. Je vous en marquerai mon sentiment une autre fois : cependant je vous dirai par avance, que j'y trouve plusieurs choses sur la prédestination & sur la grace, qui me paroissent plus conformes à la doctrine de S. Augustin & de l'Eglise que ce qui en est dit dans le Traité; ce qui m'a donné de la joie. Car cela me fait espérer qu'à force de s'éclaircir & d'approfondir, on se trouvera beaucoup moins éloignés les uns des autres qu'on ne pensoit.

J'ai lû ensuite les éclaircissements de la *Recherche de la vérité*, que l'auteur croit que

que l'on doit lire pour bien entendre son Traité. Et comme j'y ai trouvé d'assez grandes difficultés qui ont beaucoup de rapport à la matiere du Traité, j'ai jugé les devoir proposer d'abord, principalement celles qui regardent *la nature des Idées*, afin de finir par celles qui regardent le Traité même, & qui seront les plus considérables.

C'est à peu près le plan de l'ouvrage auquel je m'en vas travailler. Mais je vous prie de vous tenir assuré de ce que je vous ai déjà écrit sur ce sujet, qui est que vous ne devez point apprehender qu'en écrivant contre le Traité de notre Ami, je lui donne aucun sujet de se plaindre que je n'aurois pas eu assez d'égard aux devoirs de l'amitié. Ce qu'on doit à la verité est préférable à ce que l'on doit à tous les amis. C'est ce que les Païens mêmes ont reconnu. Mais lors que l'on se croit obligé de la défendre, on le peut & on le doit faire en différentes manieres, selon les différentes qualités de ceux contre qui on la defend. Il y a sur cela deux caracteres fort dissemblables, tous deux louables, tous deux chrétiens, & tous deux autorisés par l'Ecriture, & par la doctrine & les exemples des saints. L'un est la force dont il est juste de repousser la malice d'un calomniateur ou d'un em-

porté qui ne garde aucune mesure dans ses accusations temeraïres. L'autre est la moderation dont la douceur chrétienne veut que l'on use envers un homme de merite, qui auroit publié des sentimens dans lesquels on ne croiroit pas devoir entrer, & qu'on regarderoit même comme pouvant être préjudiciables à l'Eglise, quoi qu'on fût très-persuadé de la droiture du cœur, & de la pureté des intentions de celui qui les auroit avancés.

C'est le jugement, Monsieur, que je fais de notre Ami. J'ai de la douleur de ce que quelques-uns de ses amis se sont trop hâtés de publier un écrit qui contenant beaucoup de choses nouvelles & surprenantes, devoit être vû & revû pendant un long-tems, & corrigé avec tant de soin, qu'on pût avoir quelque assurance qu'on n'y auroit rien laissé ou de mal prouvé, ou qui pût blesser la doctrine de l'Eglise. Mais cela n'empêche pas que je n'aie toujours une grande estime de son esprit, de sa vertu, & de sa pieté. Il écrit d'une maniere si noble & si vive, qu'il est à craindre que contre ses propres regles il ne surprenne souvent le lecteur par les agrémens de son discours, lors qu'il prétend ne l'emporter que par la force de ses raisons. Il paroît qu'il n'est attaché qu'à la verité, & que s'il ne

ne la trouve pas toujours, ce n'est pas qu'il ne la cherche toujours de bonne foi. Mais c'est que tout homme est homme & capable de se tromper, lors même qu'on croit ne rien dire qu'après avoir bien consulté le maître interieur qui nous enseigne toute verité. Il témoigne dans ses écrits mêmes de Philosophie un desir ardent de porter les hommes à n'aimer que Dieu, & à se délivrer de l'esclavage des sens par la pratique des conseils de l'Evangile. On ne peut donc raisonnablement douter de la pureté de ses intentions. Et comme la charité juge toujours du prochain le plus favorablement qu'elle peut, elle veut que nous croions ce qu'il nous assure, qu'il n'a fait ce Traité de la nature & de la grace, que pour faire entrer quelques esprits plus Philosophes que Chrétiens dans les veritables sentimens de la Religion, & dans la reconnoissance des obligations que nous avons à JESUS-CHRIST.

Mais vous dirai-je, Monsieur, que c'est cela même qui peut l'avoir ébloui, & lui avoir fait prendre des preuves faibles pour de veritables demonstrations. On s'imagine aisément que les choses sont telles que l'on desire qu'elles soient, quand on le desire fortement: *Qui amant ipsi sibi somnia fingunt.* C'est la cause la plus or-

dinaire qui fait commettre des Paralogismes dans la Geometrie même à des gens d'ailleurs éclairés. Feu M. Pascal avoit conigné 60. pistoles pour celui qui trouveroit la solution d'un Problème qu'il avoit proposé par un écrit imprimé à tous les Geometres de l'Europe. Il y en eut de très-habiles des Provinces éloignées qui crurent avoir trouvé ce qu'on demandoit, & qui en envoierent la solution à Paris : mais elle se trouva pleine de Paralogismes, que la passion de remporter ce prix, plutôt par honneur que par intérêt, leur avoit fait prendre pour des demonstrations. S'étonnera-t-on que la même chose puisse être arrivée à notre Ami ? Sa pieté lui a fait avoir un grand desir de persuader des gens qu'il a crû peu touchés des raisons ordinaires dont on appuie la Religion. Il a donc jugé qu'il en devoit chercher de nouvelles ; & comme il a cru aussi que pour faire impression *sur des esprits qui se piquent d'une grande justesse & d'une rigoureuse exactitude*, il falloit qu'elles fussent fort convaincantes & qu'elles égalassent la certitude des demonstrations de Geometrie, l'extrême passion qu'il a eue d'en trouver de telles, pour venir à bout d'un si louable dessein, lui a fait prendre pour principes de ce qu'il vouloit demontrer, de certaines maximes, qui

imposent peut-être par la noblesse des expressions, mais qui étant bien examinées ne se trouveront pas assez solides pour servir de principes à une véritable démonstration, comme j'espère de le faire voir.

Voilà, Monsieur, quelle est ma disposition à l'égard de notre Ami : je lui ferois tort si je craignois qu'il y trouvât à redire. Il a l'esprit trop juste pour ne pas voir que la regle qu'il établit pour justifier sa conduite dans la publication de son Traité, doit justifier aussi la conduite de ceux qui écriront contre, pourvû qu'ils le fassent dans les mêmes vues, que celles qu'il croit l'avoir obligé de refuter les pensées des autres. Cette regle est, *qu'il faut aimer & rechercher la verité de toutes ses forces, & la communiquer aux autres lors qu'on croit l'avoir reconnue.* Il ne doit donc pas trouver mauvais, que ceux à qui Dieu a pû faire la grâce, aussi bien qu'à lui, d'aimer la verité de toutes leurs forces, & de la rechercher avec tout le soin dont ils sont capables, la communiquent aux autres, lors qu'ils croient l'avoir reconnue, quand ce seroit en découvrant ce qui l'auroit blessée dans son livre. Car il est sans doute bien éloigné de la disposition de ceux dont saint Augustin dit, qu'ils aiment la verité lors

F 4

qu'el-

qu'elle ne leur presente que des lumieres agreables , mais qu'ils la haïssent quand elles les reprend. On ne peut témoigner plus ouvertement qu'il a fait , qu'il est dans une disposition toute contraire, puis qu'il declare dans la Preface de son livre de la Recherche de la verité, qu'une des raisons qui l'a porté à le donner au public est le desir qu'il a eu qu'on l'avertît de ses fautes. *La principale raison*, dit-il, *pour laquelle on souhaite extrêmement, que ceux qui liront cet ouvrage s'y appliquent de toutes leurs forces, c'est que l'on desire d'être repris des fautes qu'on pourroit y avoir commises. Car on ne s'imagine pas être infail-* lible. Ainsi le seul sujet de plainte qu'il pourroit avoir, est si je n'avois pas observé les conditions qu'il propose à ceux qui trouveroient à redire à ses sentimens. Il les prie de prendre la peine de lire ce qu'il a écrit, de ne point supposer qu'il se trompe, de suspendre leur jugement jusqu'à ce qu'ils aient bien compris sa pensée, de ne le point condamner en termes generaux, & de ne point tirer trop promptement de ses principes des consequences facheuses. J'ai observé religieusement toutes ces choses. Loin de supposer qu'il se fût trompé, avant que d'avoir examiné ses sentimens, si j'avois eu de la prévention, elle auroit été bien-plutôt pour lui que contre lui. J'ai pris

tout

tout le soin possible pour bien comprendre ses pensées : mais si j'y ai trouvé de la difficulté en quelques endroits, je ne lui proposerai mes objections que comme des doutes, afin qu'il m'en éclaircisse. Je n'ai garde aussi d'imiter ceux qui décrivent les meilleurs ouvrages en se contentant de les condamner en termes généraux. Car si je me sens obligé de déclarer que je ne suis pas content de son livre, je ne pretens point que personne m'en doive croire qu'autant qu'il en sera convaincu par les preuves que j'en donnerai, en marquant en particulier ce qui m'y a paru ou n'être pas conforme à la vérité, ou n'être pas suffisamment établi : & enfin ou je ne m'arrêterai point à des conséquences, mais j'examinerai les choses en elles-mêmes : ou si j'en tire quelques-unes dont on ne puisse demeurer d'accord sans blesser la Religion, j'espère que l'on trouvera que ce sont des suites si nécessaires des principes que je combattrai, qu'on ne pourra les désavouer sans abandonner ces principes.

J'espère, Monsieur, que quelque délicatesse que vous aiez sur le sujet de l'amitié, vous serez content de moi, pourvu que j'exécute fidèlement ce que je vous promets ici, & que vous cesserez d'avoir peur que la charité ne soit blessée

par une dispute, qui non seulement n'aura pour but que la recherche de la verité, mais où de plus on n'emploiera pour la découvrir, & pour la faire connoître au public qui a intérêt d'en être informé, que des moiens honnêtes & necessaires, & qu'on y agira avec toute la moderation, que l'estime & l'amitié demandent, & que l'intérêt de la verité peut souffrir. Je suis, &c.

L E T T R E XXIX.

rr. Avril
1682.

Au MEME. Sur le même sujet.

JE vous plains bien, Monsieur, d'être engagé dans de si misérables procès. C'est un exercice de charité & de patience pour lequel on a bien besoin de la grace de Dieu.

Je me fai bon gré d'avoir jugé que notre Ami ne trouveroit pas mauvais ce que je vous ai écrit sur son sujet. J'espere que Dieu me fera la grace de ne rien dire dans la suite qui le doive choquer. Car je n'y aurai pour but que de rechercher la verité; de l'établir quand je l'aurai trouvée, & de ne jamais rien dire contre la personne, lors que je ne pourrai pas approuver ses sentimens. Mais j'aurai sur tout un soin particulier de ne lui attribuer

buer jamais d'opinion qui ne soit clairement de lui, autant que j'en aurai pû juger : & quand il y aura quelque ambiguïté ou quelque contradiction apparente, je prendrai garde si ce n'est pas qu'il a pris quelque terme en deux divers sens. Ce sera manque de lumiere si je ne le fais pas en quelques endroits. Que si contre mon intention il m'échappoit quelque terme qui fût trop dur, je lui en demande pardon par avance. Mais je suis étonné qu'il m'attribue le jugement desavantageux que plusieurs font de son livre : parce qu'il s'imagine que cela est venu de ce que n'ayant encore que parcouru son ouvrage, je n'avois pas laissé d'écrire qu'il y avoit des choses contraires à la foi. Il est impossible que cela soit venu de là. Car voilà comme la chose s'est passée. Ce livre m'ayant été envoyé manuscrit afin que je le visse, sur ce que l'on me mandoit en même tems, que l'on me supplioit que ce fut avec beaucoup d'attention, je repondis que ce ne pouvoit donc pas être encore si-tôt, parce que j'étois engagé à achever des ouvrages dont j'étois plein, pour me pouvoir appliquer tout entier à une matiere abstraite qui demandoit beaucoup de meditation. On reçut mon excuse, & sans que l'on m'eût mandé que cela pressoit, j'appris par hazard

qu'on avoit commencé à l'imprimer. J'en fus surpris & fâché pour l'amour de l'auteur, parce que j'apprehendois qu'il n'y eût des choses qui ne fussent pas bien requies. Cela me porta à lire le livre avec beaucoup de precipitation, cela est vrai, parce que c'étoit celui-même que l'on imprimoit qui me fût presté, n'étant pas alors au lieu de ma demeure ordinaire: desorte qu'ayant tiré parole de l'Imprimeur qu'il ne continueroit point que je n'eusse eu réponse de l'auteur, je me hâtai d'en écrire à son intime ami, & j'avoue que je le fis avec beaucoup de force, dans l'esperance que cela le toucheroit, & qu'il consentiroit que l'on arrêât l'impression jusques à ce que j'eusse eu plus de loisir de l'examiner. Et comme je ne voiois nulle necessité de donner ce livre au public, je m'imaginai qu'on ne me refuseroit pas ce que je demandois. Mais je fus trompé. Car on n'en voulut rien faire. Ce ne peut être que dans cette premiere lettre que j'ai pû user de quelques termes forts. Je ne me puis souvenir quels ils ont été. Mais comme je suis très-certain que cette lettre, qui n'avoit été écrite que pour l'auteur même, n'a point été vue & n'a point couru; il est impossible que ce soit cela qui ait été cause que plusieurs personnes ont jugé
des-

desavantageusement de ce livre. C'est assurément ce qu'on appelle en Logique *non causam pro causa*. Et je ne vous dissimulerai pas que deux ou trois personnes, qui d'ailleurs ont de l'estime pour notre ami, m'en ont écrit sans qu'ils fussent quel jugement j'en faisois, & m'ont témoigné en être blessés. C'est ce que j'avois prévû, & de quoi j'avois averti dans cette premiere lettre, lors qu'il étoit encore tems de prevenir ce mauvais effet.

Il n'est donc pas juste de me l'attribuer, n'y aiant point eu d'autre part, sinon que j'ai apprehendé qu'il n'arrivât, & que frappé de diverses choses que j'y avois remarquées en le parcourant, j'en ai témoigné ma crainte par une lettre, qu'assurément personne n'a vue que celui à qui je l'ai écrite, & l'auteur pour qui je l'avois écrite. Ainsi n'ayant rien gâté je ne vois pas que j'aie rien à raccommo-der. Mais j'ai bien de la douleur de ce que notre ami s'est tant pressé de publier ses pensées sur une matiere aussi difficile que celle-là, & sur laquelle il est si aisé de prendre le faux pour le vrai, quand on s'arrête trop à ses meditations, & qu'on ne consulte pas assez l'Ecriture & les saints Peres. Il est bon de mediter; mais c'est quelquefois aussi une voie bien perilleuse. Car on le peut bien & mal faire

dans les choses mêmes qui dependent plus de la raison que de l'autorité. Tout ce qui est nouveau nous plaît d'abord, sur tout quand c'est nous qui l'avons trouvé. Il y a des pensées qui ont un certain éclat qui éblouit, & qui n'ont rien de solide : & à force de s'en entretenir soi-même, on s'accoutume tellement à les regarder comme vraies, qu'on n'est plus capable d'en découvrir la fausseté. Cependant un seul faux principe admis trop legerement est capable de nous jeter dans des égaremens étranges. Et c'est, pour ne vous le point dissimuler, ce que je crois être arrivé à notre ami sur *la nature des Idées*, qui est une des matieres qu'il témoigne desirer que l'on étudie avant que d'examiner son *Traité de la nature & de la grace*. Car j'y ai trouvé tant de choses qui m'ont arrêté, & qui me paroissent visiblement fausses, que ce sera peut-être par là que je commencerai à proposer mes difficultés. Je suis, Monsieur, votre &c.

L E T T R E X X X.

A MADemoiselle DE BUZAN-
VAL, pour l'exhorter à être fidelle dans
tous ses exercices.

19. Sept.

1653.

Voiez la

Lettre

XXI.

Tom. I.

qui est à

la même.

JE bénis Dieu , ma très-chère Sœur ,
de ce qu'il continue toujours à vous
fortifier par sa sainte grace dans le de-
gout du monde , & dans le desir de vous
donner toute à lui ; mais vous avez rai-
son de croire qu'un des principaux moïens
pour connoître parfaitement ce qu'il de-
sire de vous , & de quelle maniere il vous
veut à lui , est d'être fidele dans vos ex-
ercices , & de quitter cette froideur , qui
est un des plus grands obstacles à votre
entiere conversion , & au dessein que
Dieu a commencé à vous donner. Com-
me elle a son principe dans la corruption
de votre nature , & qu'elle s'est accrue &
fortifiée par une longue negligence , n'é-
sperez pas qu'elle puisse être surmontée
qu'avec de grands efforts , & en vous
faisant continuellement violence. Je dis
continuellement , parce que vous n'avez
point d'autre moïen pour vaincre la mol-
lesse de votre naturel , & aquerir la fer-
veur qui vous est necessaire , pour réussir
dans la pensée que vous avez , que de
vous

vous accoutumer peu à peu à vous mortifier dans toutes les petites occasions qui se rencontreront, & de ne point adhérer aux pensées que vous aurez de satisfaire votre amour propre, que vous devez regarder comme votre plus grand ennemi. C'est ce que saint Paul appelle crucifier sa chair avec tous ses desirs, sans quoi il ne reconnoît point qu'on puisse être à J. C. C'est pourquoi je voudrois que vous pensassiez souvent à ces paroles de ce divin Apôtre : *Qui Christi sunt, carnem suam crucifixerunt cum vitiis & concupiscentiis* : ceux qui sont à J. C. ont crucifié leur chair avec ses vices & ses desirs, il ne dit pas seulement ses vices, ce qu'on pourroit prendre pour les seules inclinations qui portent tout-à-fait au péché, mais il ajoute les desirs pour comprendre généralement toutes les inclinations sensuelles, qui n'ont rapport qu'à nous mêmes, & qui ne vont qu'à nous satisfaire, & non à rendre à Dieu ce que nous lui devons par le mouvement de son amour. Et il faut remarquer encore qu'il ne dit pas seulement que tous les vrais chrétiens doivent mortifier leur chair avec ses vices & ses desirs, mais qu'ils la doivent crucifier, qui est un genre de mort accompagné de douleur & d'infamie, pour nous apprendre qu'il n'y a point

point de peine ni de honte qui nous doive empêcher de travailler sérieusement à la mortification de nos imperfections. Je pense que vous avez les meditations de S. Therese sur le *Pater*. Je croi qu'il vous sera utile de les prendre chaque jour de la semaine pour sujet de votre oraison, & non seulement de votre oraison, mais encore plus de votre pratique durant toute la journée. Ne doutez point que je ne vous recommande à Dieu, & que je ne vous offre souvent à lui au saint sacrifice.

L E T T R E X X X I.

A la Sœur ISABELLE DE SAINTE AGNÈS, qui devoit faire Profession à Port-Royal. 21. Sept.
1653.

NOUS ne savons, ma très-chere Sœur, si l'indisposition qui vous est survenue n'empêchera point aujourd'hui l'accomplissement du sacrifice que vous êtes résolue d'offrir à Dieu, en vous consacrant à son service pour tout le reste de votre vie. Nous espérons néanmoins que non : & quoi qu'il en soit, nous croions que devant Dieu il est déjà accompli, puisqu'il tient pour fait tout ce que nous voulons faire, lorsque l'exécution des
vo-

volontés saintes qu'il nous inspire, n'est retardée que par des obstacles extérieurs qui ne sont pas en notre puissance. Le principal est, qu'il ait surmonté les intérieurs, & que sa grâce toute puissante se soit rendue victorieuse de vos langueurs & de vos foiblesses. Comme ç'a été votre unique soutien par le passé, ce doit être aussi votre unique esperance pour l'avenir, & puisqu'il lui a plû vous faire arriver où vous êtes malgré vos résistances & vos irresolutions, ne doutez point qu'il ne vous assiste dans la suite de votre course, & que de jour en jour il ne vous fasse marcher dans sa voie avec plus de facilité. Ce que vous avez fait jusques ici n'a peut-être été principalement que dans l'apprehension de vous perdre dans le monde, & ainsi il ne faut pas vous étonner si vous l'avez fait avec peine, puisque la peine est inséparable de la crainte, comme dit l'Apôtre S. Jean. Mais aussi-tôt que vous aurez goûté la joie d'être délivrée de ces perils par un renoncement généreux à toutes les choses de la terre, & que le feu de la charité descendant du ciel aura embrasé la victime que vous voulez offrir à Dieu, j'ai cette confiance en sa bonté, ma très-chère Sœur, que l'esprit d'amour & de liberté succédant à l'esprit de crainte & de servitude

vous

vous fera éprouver la verité de cette parole de saint Augustin, que ce qui est pesant & rude à celui qui craint est léger & doux à celui qui aime. Ce n'est pas que vous vous deviez attendre de vous voir parfaitement guerie tout en un coup, & entierement delivrée de toutes vos langueurs passées, mais esperer qu'elles s'en iront peu à peu à mesure que la grace croîtra dans votre ame; comme les ombres se dissipent de plus en plus, à mesure que le soleil s'avance vers nous. Et il me semble qu'un des meilleurs moïens d'obtenir de Dieu cet accroissement de grace, est d'avoir sans cesse devant les yeux celle qu'il vous a déjà faite, & de n'oublier jamais, qu'en vous consacrant à lui, vous recevez infiniment plus que vous ne donnez, ou plutôt que vous ne donnez que ce que vous avez reçu: desorte qu'au lieu de trouver de la peine dans les exercices de la Religion, & les regarder comme un joug nouveau que vous vous ferez imposé, vous les devez considerer comme une nouvelle faveur de Dieu, & admirer sa bonté, en ce que daignant accepter si peu de chose en reconnaissance de tant de biens qu'il vous a faits, il vous donne au moins ce moïen de témoigner votre gratitude, & de ne pas demeurer dans l'une des plus grandes
pei-

peines que peut avoir une ame un peu genereuse, qui est de ne pouvoir donner de preuves du ressentiment qu'elle a du bien qu'on lui fait. J'espere, ma Sœur, que Dieu vous mettra toutes ces pensées dans le cœur, & beaucoup d'autres encore qui vous feront trouver des delices, où vous apprehendez de trouver des croix. Et vous pouvez vous assurer que nous n'oublierons rien de ce que nous pourrons faire envers Dieu pour vous obtenir ces graces, & que si mon indignité n'y met point d'obstacle le sacrifice divin que nous allons offrir sur l'autel, attirera sur le vôtre la benediction de Dieu, qui est necessaire pour le rendre agreable à sa Majesté infinie.

L E T T R E XXXII.

En 1664. *A la Mere ABESSE DE PORT-ROIAL. Il les console de la mort de M. Singlin, & leur donne d'excellentes instructions.*

MA TRES-CHERE MERE

PArmi les divers mouvemens que l'affligeante nouvelle que je viens de recevoir a causés dans mon esprit, je vous puis assurer que celui qui m'a le plus frappé, est

est la compassion que j'ai eue de la désolation de tant de filles privées de leur véritable Pere *, au même tems que celui * M. Singlin. qui en alloit prendre la qualité, en a si peu l'affection & la tendresse. Cette conjoncture m'a épouvanté & elle m'auroit jetté dans l'abbatement, si Dieu ne m'avoit fait la grace de regarder d'un autre œil ces effets étonnans de la providence, qui nous fait voir par ces renversemens qu'il n'a pas besoin de ses créatures, & que ce n'est pas dans les hommes, mais en lui seul que nous devons mettre notre esperance. Il nous les donne en un tems, lorsque ces soutiens sont nécessaires à notre foiblesse, & il nous les ôte quand il juge que nous devons être assez forts pour nous en passer, & qu'il veut que notre foi soit exercée par un entier abandonnement qui nous mette entre les mains de Dieu seul. Vous devez également adorer l'une & l'autre de ces deux conduites. Il n'y a gueres de maison Religieuse qui ait plus de sujet que la vôtre de se louer de la premiere. Ce que Dieu y a fait depuis près de 30. années par celui dont nous regrettons la perte, est un des plus grands temoignages de sa bonté paternelle, qu'il ait jamais fait paroître envers un monastere. Il s'est servi de lui pour vous combler de toutes sortes

fortes de bénédictions spirituelles & temporelles. Il l'a rempli de ses graces pour les faire couler sur vous. Il vous a éclairé de ses lumieres, embrasé par le feu de sa charité, & nourrit du pain de la parole divine qu'il vous a si long-tems distribué avec tant de fruit. Enfin on peut dire à votre égard de ce serviteur de Dieu, ce que S. Paul disoit de lui-même, que si vous avez eu plusieurs pédagogues, vous n'avez eu proprement que lui de Pere, puisqu'il vous a presque toutes engendrées à la vie Religieuse. Il semble donc que Dieu vous l'ôtant vous ait tout ôté, mais il ne s'est pas ôté lui-même; & si vous n'avez plus le même canal, vous avez encore la source aussi pleine & entiere que jamais. Les jeunes plantes ont besoin de personnes qui les arrosent, & c'est l'office des ministres de J. C. mais comme c'est Dieu seul qui leur donne accroissement, il le fait quand elles sont plus enracinées par les seules pluies du ciel. Ce doit être là maintenant votre principale attente. Le tems de l'instruction, qui est l'arrosement des ames, est comme passé pour vous. Dieu demande le fruit de celles que vous avez reçues avec tant d'abondance. Ne croiez pas trouver dans les avis que vous donneroient les hommes ce que vous ne trouverez

verez pas dans vous mêmes. Il vous a même déjà voulu faire éprouver par avance, que tout autre appui qu'en lui seul pouvoit être chancelant. Il n'y a pas d'apparence que la disposition où vous vous trouvez depuis tant de tems après tant de vœux & tant de prières, vienne d'autre que de Dieu. Toutes les considerations humaines vous auroient du inspirer d'autres pensées, si vous les aviez voulu écouter. Tout ce qui peut le plus attirer les personnes mêmes dégagées des passions plus grossieres, la douceur d'une vie tranquille, l'attachement aux personnes que l'on doit le plus aimer, la conservation du bien qu'on a contribué à établir dans un monastere, tout cela s'est trouve dans une balance, & il ne s'est trouvé dans l'autre que la verité & la justice. Peut-on croire qu'autre que Dieu ait fait que celle là ait emporté l'autre, sur tout si l'on considere le longtems que vous l'invoquez pour lui demander la lumiere? Car qui pourroit se persuader que celui qui nous a promis tant de fois d'écouter les prieres de ceux qui le cherchoient avec simplicité de cœur, ait rejeté celles de ses servantes qui ne craignoient que de lui déplaire pour les laisser dans un aveuglement qui seroit cause de leur ruine. Si Dieu nous avoit voulu faire

faire mourir , disoit une bonne femme dans le livre des Juges, il n'auroit pas reçu notre sacrifice.

A quoi l'on peut ajouter qu'il n'auroit pas fait tant de miracles en votre faveur , si la fermeté que vous croiez tenir de lui n'étoit qu'une opiniâtreté condamnable. Vous pouvez bien ne pas prendre ces merveilles pour gage d'une assistance temporelle & passagere (car ce n'est pas d'ordinaire la fin que notre Seigneur se propose en les faisant , sur tout en la nouvelle alliance , où les persecutions & les croix sont le vrai partage de ceux qu'il aime) mais rien ne nous empêche de les regarder comme des gages de son amour , & d'une protection d'autant plus divine , qu'elle sera peut-être moins sensible ; & que non seulement les hommes charnels , mais que plusieurs même de ceux qui se croient spirituels la méconnoîtront. Car Dieu ne protege jamais plus excellemment ceux qui sont à lui , que lorsque demeurant au fond de leur cœur, où il les arme d'une invincible confiance , il semble les abandonner au dehors à la fureur de leurs ennemis , qui se croient triomphans lorsqu'ils sont dans le plus malheureux état où les mechans puissent être en cette vie , qui est d'être livrés à leurs mauvais desirs , en recevant
par

par un ordre terrible de la vengeance divine la puissance de les accomplir, comme Judas le reçut par cette parole de J. C. qui fut comme le dernier arrêt de sa reprobation, *Quod facis, fac citius.*

Mais de quelque maniere qu'il plaise à Dieu de si conduire envers vous, vous vous devez estimer heureuses d'être par sa grace dans la resolution de préférer à toutes choses la paix de votre conscience, en ne prenant point de part dans les contestations qui ne vous regardent point, & ne vous mettant pas en danger de porter un faux témoignage contre une personne innocente. Laissez les hommes en juger ce qu'ils en voudront, il ne faut pas s'étonner si ceux qui n'ont aucun amour pour la verité, trouvent que c'est une folie de s'exposer aux dernieres extremités plutôt que de la blesser en la moindre chose. Il y en a qui vous diront que cela seroit bon s'il s'agissoit de la foi, comme si de toutes les vertus il n'y avoit que la foi pour laquelle un chrétien fut obligé de donner sa vie, au lieu qu'il n'y en a aucune pour laquelle il ne doive être prêt de mourir, s'il est veritablement à Dieu. Car nous ne devons pas faire une idole dans notre cœur, que nous adorions pour notre Dieu. Dieu est la verité même, la justice même, la bonté

même, & notre âme ne peut être juste qu'autant qu'elle participe à cette forme immuable de la justice, en se conformant à ses loix éternelles, qui doivent être la regle de toutes ses actions. C'est pour quoi quelque action de justice que fasse un chrétien, il ne doit pas la faire dans la vue d'une vertu particuliere & philosophique, mais dans la vue de Dieu, source & principe de toute vertu. Et cela étant, quelque injustice que l'on nous presse de commettre, c'est souffrir pour Dieu que de s'abandonner à tout plutôt que de la commettre. Or c'est une injustice manifeste que de rendre un temoignage desavantageux au prochain dans des choses que l'on ignore, & que l'on n'a nulle obligation de savoir, puisque selon l'Ecriture, celui là seulement est un témoin juste & fidele qui parle de ce qu'il fait, *Qui quod novit loquitur, index justitie est; qui autem mentitur testis est fraudulentus.* Mais j'en dis trop pour des personnes que l'onction a instruites. Il vaut mieux vous laisser à ce divin maître, qui vous a si bien conseillées jusques ici, & employer plutôt les prieres que les paroles, afin qu'il continue à être toujours votre lumiere & votre force.

L E T T R E X X X I I I .

*A M. DE BRIENNE Confrere de l'Oratoire, qui avoit été Secrétaire d'Etat. 3 02.
1664.
Sur la retractation de la signature du
Formulaire qu'il vouloit faire.*

Vous êtes, Monsieur, trop instruite dans les verités de la grace pour attribuer à l'homme, ce qui n'est dû qu'à Dieu. Les paroles & les livres frappent les sens : c'est Dieu seul qui touche le cœur. Sans cela votre changement n'auroit été qu'un changement de Philosophe, qui se seroit fait en vous plutôt que de vous. Car on ne change véritablement, que quand on change d'amour, & que Dieu remplit ce que la creature occupoit auparavant. Tout le reste n'est qu'un vain éclat qui peut tromper les autres & nous éblouir nous mêmes, mais qui nous laisse tels que nous étions, dans les mêmes miseres & dans les mêmes foiblesses. Il n'y a que la tentation qui nous fait connoître ce que nous sommes, & on croit souvent qu'elle nous a abbatus, lorsqu'elle a seulement découvert que nous ne nous étions relevés qu'en apparence. Il est sur tout à craindre que cela ne soit ainsi, quand nous nous endur-

G 2

cissions

ciflons dans notre chute, & que pour nous épargner la honte de la reconnoître, nous cherchons de fausses raisons pour nous persuader que nous ne sommes point tombés, au lieu, que c'est une marque que Dieu commence à agir en notre ame pour y fonder l'édifice de notre salut, quoi qu'il se trouve ébranlé par le vent de la tentation, lorsque cet ébranlement n'est que passager, & que n'ômettant rien pour réparer notre faute, nous en devenons plus humbles & plus instruits, comme dit S. Augustin.

C'est, Monsieur, ce qui vous doit consoler dans ce qui vous fait gémir. Vous avez éprouvé dans cette chute qu'il vous restoit encore beaucoup de foiblesse de vos anciennes plaies; mais vous éprouvez dans le desir que Dieu vous donne de vous relever, qu'il a sur vous des desseins de miséricorde, puisqu'une infinité d'autres aiant été emportés comme vous par le torrent de la signature, vous êtes presque le seul à qui il ait fait la grace de vouloir sortir de ce malheureux engagement, & rendre gloire à la vérité. Je ne doute pas, Monsieur, que vous ne reconnoissiez, combien ce gage de l'amour de Dieu envers vous, vous doit être pretieux: & il me semble que vous pouvez regarder cette action
comme

comme le seu de votre conversion, & un temoignage que Dieu en est vraiment l'auteur; ce qui est la chose du monde la plus avantageuse à des personnes qui ont quitté le monde après y avoir été fort engagé, parce qu'ils peuvent souvent avoir sujet d'apprehender qu'ils ne l'aient fait humainement, & que rien n'est plus capable de leur ôter cette crainte, que quand Dieu leur fait la grace de lui être fideles dans une occasion importante où il s'agit de préférer son honneur à toutes les considerations du monde qui avoient eu auparavant plus de pouvoir sur leur esprit.

Oserois-je, Monsieur, vous dire encore une pensée qui m'est venu sur ce sujet. Un des plus grands avantages que je trouve dans l'action que vous vous proposez de faire, est qu'elle pourra servir à vous delivrer d'une des plus dangereuses tentations pour les personnes de qualité qui se retirent des emplois profanes, qui est de changer d'ambition plutôt que de s'en depouiller entierement, & de n'être pas fâchés qu'on les eleve aux dignités de l'Eglise, qu'ils ne devroient regarder qu'avec tremblement, ou plutôt qu'ils doivent fuir de tout leur pouvoir, comme une charge qui est au-dessus de leurs forces, & qui n'est propre

150 XXXIV. Lettre de M. Arnauld
qu'à les accabler. Vous voiez, Mon-
sieur, avec quelle liberté je vous parle.
Vous en êtes la première cause, après la
bonté que vous m'avez témoigné, &
l'ouverture du cœur dont il vous a plu
de m'écrire. J'en ai une parfaite recon-
naissance, aussi bien que celui que Dieu
m'a donné pour compagnon de ma re-
traite, qui m'a prié de vous assurer,
qu'il a reçu avec un profond respect, les
chères marques de votre souvenir. Je
n'oserois vous parler d'une autre obliga-
tion que nous vous avons, mais j'espère
que vous en recevrez bien-tôt le fruit
par la joie du bien qui en reviendra à
l'Eglise.

M. Ni-
cole.

L E T T R E XXXIV.

9. Avril
1667.

*Instruction pour un Penitent, qui retom-
boit encore dans le vice.*

J'E ne saurois être d'avis que la Person-
ne dont vous m'écrivez, communie à
Pâques. Son changement est encore trop
peu de chose, puisqu'il ne l'empêche
point de faire de tems en tems de si lour-
des chûtes. La miséricorde de Dieu
l'ayant empêché de tomber depuis quel-
que tems dans le péché d'habitude au-
quel il est sujet depuis tant d'années, ce
lui

lui devoit être un puissant motif de retrancher tout ce qui avoit accoûtumé de le porter au péché, & comme il avoit reconnu par tant d'expérience que le vin y contribuoit beaucoup, il doit regarder comme une étrange infidélité devant Dieu, de n'avoir pas eu le courage d'ôter au diable cette occasion de le tenter, en s'abstenant plutôt entièrement du vin, comme on le lui avoit conseillé, que de s'exposer à allumer dans son corps le feu de la concupiscence qui le rend doublement digne de celui de l'enfer, & par la cause qui est l'ivrognerie, & par l'effet qui est l'impureté. Car ce dernier crime a été accompli devant Dieu, selon la parole de J. C. dans l'Evangile, quoi qu'il n'ait pas permis qu'il ait été exécuté au dehors, puisqu'il n'a pas tenu à cette personne, qui a été chercher deux fois l'occasion de se perdre. Tout cela me fait juger qu'elle n'est point encore dans la disposition de s'approcher du S. Autel, & qu'il faut qu'auparavant il ait donné plus de preuves d'un entier renoncement au péché, en s'abstenant du vin, & renonçant absolument à ces visites dangereuses. Il sera bon qu'il s'adresse pour cela à son Curé, & qu'il lui parle si fortement de l'obligation qu'il croit avoir de faire pénitence & changer de vie avant que de commu-

152 XXXIV. Lettre de M. Arnauld
nier, que le Curé se trouve engagé à
suivre sa disposition.

Mais il me semble que vous devez re-
présenter à votre ami, que c'est avoir
bien de la negligence pour son salut, que
d'avoir differé tant de tems à aller trou-
ver celui qu'on lui a indiqué, comme
étant propre à le bien conduire. Le se-
cours qu'il peut quelquefois recevoir par
quelques lettres est trop peu de chose
pour y mettre sa confiance. Il n'y a
guerres de malades à qui la presence du
medecin ne soit necessaire, mais elle l'est
sur tout à ceux qui ont de si grandes &
de si profondes plaies; & faites lui bien
comprendre que les siennes son telles,
qu'elles ont besoin du fer & du feu pour
être solidement gueries, & qu'on le trom-
pera si on l'entretient dans une fausse
esperance du salut, à moins qu'il ne se
resolve d'observer fidellement le com-
mandement de J. C. qui veut que si no-
tre œuil nous scandalise & nous est une
occasion de chute, nous l'arrachions &
que nous coupions de même notre main,
& notre pied, c'est-à-dire, que nous
nous privions des choses qui nous fe-
roient les plus cheres quand elles nous
portent au péché, quelque violence qu'il
faille que nous nous fassions pour cela.
Mais faites lui aussi considerer, que rien
ne

ne doit coûter à celui qui a à rachetter par de dignes fruits de penitence des peines éternelles qu'il a tant de foi méritées : que c'est la plus grande de toutes les folies que de hazarder l'éternité, & s'exposer à des tourmens sans fin, accompagnés de rage & de desespoir, pour de faux plaisirs d'un moment qui ne laissent après qu'ils sont passés que du repentir & du remords : qu'il est bon de s'entretenir très souvent de ces pensées, pour opposer ce frein d'une crainte qui doit donner tant d'horreur, à la rebellion de la chair : que quoique ce motif soit encore imparfait, il est nécessaire à ceux qui commencent, & qui n'ont encore que peu ou point de vrai amour, de sorte qu'on leur doit dire, comme fait S. Augustin : *Fac fac, si potes, timore poenæ, se nondum potes amore justitiæ* : que l'amour succedera à cette disposition imparfaite, & fera faire avec joie & avec plaisir, ce qu'on ne fait au commencement de la conversion, qu'avec des peines & des travaux semblables à ceux de l'enfantement, parce qu'en effet, comme dit le même Pere, ce n'est qu'avec de grandes douleurs que la penitence enfante l'homme nouveau. Vous lui pouvez dire ces choses, & l'encourager dans le dessein que Dieu lui a donné de sortir d'un si

profond abîme , mais en l'assurant en même tems pour ne le pas tromper, qu'il ne s'en tirera point s'il n'y travaille sérieusement , & comme à la seule affaire qu'il a en ce monde. Je tacherai, si cela se peut de le faire recommander aux prières des personnes dont vous me parlez dans votre lettre : mais cela est bien difficile étant si étroitement gardées.

L E T T R E XXXV.

En 1666. *Il s'excuse de se charger de la conduite d'une*
 en 1667. *ne personne dont la vie avoit été fort dé-*
reglée, & il marque en général ce qu'il
doit faire.

M O N S I E U R

JE n'ai pû lire sans une extrême compassion la lettre de la personne qui s'est voulu decouvrir à moi avec tant d'humilité. Je voudrois être plus capable de la servir , mais étant obligé de suivre Dieu plutôt que mes inclinations, je me dois rendre aux ordres de sa providence qui m'empêchent d'entretenir aucun commerce au dehors pour des raisons que je ne pourrois même sans indiscretion expliquer par lettres. Il est certain de plus que des plaies de la nature de celles dont
 cette

cette personne est affligée, ne se peuvent guerir de si loin, & qu'elles ont besoin de la presence d'un medecin très experimenté dans la medecine spirituelle, qui voie de plus près tous les accidens de son mal pour y appliquer les vrais remedes, au lieu de le pallier & de l'envenimer, comme on a fait jusques-ici, par une conduite toute opposée à celle de Jesus-Christ & de l'Eglise. Ce n'est qu'en cela que je crois le pouvoir aider en quelque chose, en lui faisant voir la necessité qu'il a de chercher sa guerison dans une voie toute opposée à celle qu'on lui a fait tenir, & qu'il a reconnu par une si longue & si funeste experience, n'avoir servi qu'à l'entretenir dans une vie criminelle & abominable aux yeux de Dieu, & à lui faire ajouter à ses autres péchés une profanation continuelle des Sacrements. Car c'est une illusion de s'imaginer qu'un homme qui n'a jamais manqué 10. ans durant de retomber dans le crime aussi tôt après des Confessions & des Communions de tous les huit jours, ait fait autre chose que profaner le corps & le sang de Jesus-Christ, qui ne les a laissés à son Eglise dans ce Sacrement d'amour, que pour être la nourriture des ames saintes, selon la parole des Liturgies, *Sancta sanctis*, c'est-à-dire, des person-

nes, ou innocentes & qui se sont conservé pures de péché mortel, ou qui aiant été assez malheureuses pour y tomber, s'en sont relevées par une penitence solide & capable de guérir leurs plaies. Peut-être que cette personne étant prevenue des sentimens des nouveaux Casuistes, qui n'ont travaillé qu'à accommoder la religion aux desirs des hommes charnels, sera surprise de ces verités. Mais on espere qu'elle en sera convaincue si elle veut prendre la peine de lire la 2. partie du livre de la Frequent Communion, & celui de la Tradition de l'Eglise touchant l'administration des Sacremens de la penitence & de l'eucharistie : & même l'on peut dire que sa propre experience doit être plus capable de l'en persuader que tous les livres du monde, puisqu'à moins que de se vouloir aveugler soi-même, il doit reconnoître que tant de confessions & de communions n'ont pas empêché qu'il n'ait toujours été possédé du démon d'impureté, & qu'ainsi tout ce qu'il a fait n'a été que mettre l'arche avec dagon & J. C. avec Belial.

Ainsi la premiere chose qu'il a à faire est de travailler serieusement à se delivrer du demon qui le tient captif, & il faut pour cela qu'il se souvienne de cette parole de Jesus-Christ, dans l'Evangile :

Hac

Hoc genus demoniorum non ejicitur nisi in oratione & jejuniis. C'est par une priere fervente & continuelle, & par le jeune tant spirituel que corporel, que cette sorte de demon doit être chassé. Il faut manger le pain de larmes & d'affliction, avant que d'aspirer à ce pain de delices, qui n'est que pour les ames pures : *Nemo cibum accipit Christi*, disent les Peres, *nisi fuerit ante sanatus.* — Et il ne faut pas s'imaginer que des plaies si profondes & si envieillies se puissent guérir qu'avec de grands efforts. Il y faut mettre le fer & le feu, comme dit saint Pacien ; il faut matter cette chair rebelle, & n'y point épargner les instrumens de la penitence, les cilices, les ceintures, les disciplines. Mais il est besoin sur tout de se soumettre aux avis d'un sage directeur, qui regle toutes les choses selon les forces de la personne. Il y a un Pere de l'Oratoire à Mons nommé le Pere Picquery, que je croi qui lui pourroit être propre, & je ne doute point qu'une des premieres choses qu'on lui devroit ordonner feroit de lui defendre l'usage du vin, puis qu'il en a experimenté de si méchans effets. S'il étoit persuadé qu'il lui cause des douleurs aigues & insupportables, il n'auroit pas de peine à s'en abstenir. Combien plus le doit-il faire, puis qu'il lui est un poison,

non pour son corps , mais pour son ame , qu'il engage dans la mort éternelle qui est due à chaque péché mortel. Il n'y a point aussi de considerations humaines qui doivent empêcher de rompre tout commerce avec des personnes qui peuvent être sujet de tentation. L'Evangile y est exprès : *Si oculus tuus scandalizat te &c.*

Mais ce guide sur tout lui est nécessaire pour choisir un genre de vie. Car une personne éclairée ne lui conseillera jamais l'état Ecclesiastique. Il demande une plus grande pureté , & ce seroit une étrange présomption de vouloir être le Ministre du Corps de Jesus-Christ après l'avoir traité si indignement.

Il n'y auroit à delibérer que pour le mariage ou le celibat , le premier peut être un remede à ces sortes de maux , selon la parole de l'Apôtre : *Melius est nubere quam uri.* Mais comme ce remede n'est pas propre à tout le monde , & qu'il emporte d'ailleurs de grands empêchemens au salut par l'embarras des affaires du siecle , on ne peut rien déterminer là dessus qu'en connoissant très particulièrement les dispositions du malade. Le celibat seroit bien plus convenable à un penitent : *Sed non omnes capiunt hoc verbum ;* & je ne fais si cette personne pourroit porter cet état , à moins que de renoncer entierement au

monde, pour ne plus penser qu'à racheter une si effroyable multitude de péchés énormes par de dignes fruits de penitence. Il est vrai que les lieux de retraite où cela se puisse bien faire sont assez rares. Il y en a neanmoins que l'on pourroit conseiller à une personne vraiment touchée, & qui auroit profondément gravé dans le cœur cette parole de l'Evangile: *Quid prodest homini si universum mundum lucretur, anima verò suæ detrimentum patiatur.* Qu'avons-nous à faire en cette vie que de nous sauver? Et y a-t-il une plus grande folie que de nous exposer à un si grand peril d'être éternellement malheureux, pour n'avoir pas le courage d'entreprendre une sérieuse penitence qui nous mette à couvert de la colere de Dieu que nous avons irrité par tant de crimes & de sacrileges. Toutes les austérités & les mortifications des Religions les plus severes ne sont rien à une ame qui doit considerer que l'enfer a été 20. ans durant ouvert sous ses pieds & prêt de l'engloutir, si Dieu ne l'avoit empêché d'y tomber par une singuliere misericorde, & que pendant que Dieu l'attendoit à penitence durant tout ce tems là, elle n'a fait par l'endurcissement de son cœur, qu'entasser péchés sur péchés & s'amasser un thresor de colere pour le jour de la colere.

On

On ne peut donc rien faire de plus avantageux pour cette personne que de prier Dieu qu'il lui mette ces sentimens dans le cœur, & qu'il l'adresse à un conducteur fidelle qui lui donne moien d'enfanter ce que la grace de Dieu lui aura fait concevoir. C'est, Monsieur, ce que je tâcherai de faire, me trouvant incapable presentement de l'aider en autre chose.

L E T T R E X X X V I .

En 1667. *A la MERE PRIEURE DE PORT-ROIAL DE PARIS. Sur la relation qu'elle avoit fait de son exil, & il l'exhorte à la persévérance.*

J'Ai eu la même consolation, Ma très-chere Mere, en lisant tout ce que vous écrivîtes en sortant de votre exil, que si vous me l'eussiez adressé à moi même. J'en ai eu aussi beaucoup dans la lecture de votre relation, & je ne me suis point étonné de ce que Dieu avoit permis que vous aiez été un peu ébranlée, mais j'ai cru que ce n'avoit été que pour vous rendre plus forte à l'avenir, parce que l'expérience de votre propre foiblesse vous fera mettre tout votre appui en Dieu seul, qui se plaît à soutenir contre les plus redoutables attaques du monde & du demon
les

les personnes qui d'elles mêmes leur peuvent moins résister, pour signaler davantage la puissance de sa grace : vous faites bien de vous préparer aux mêmes combats. Car comme il ne paroît point qu'il y ait aucun adoucissement à votre égard dans l'esprit de ceux qui vous persécutent, on ne sauroit dire jusques à quelles violences leur animosité les pourra porter. Néanmoins on ne voit pas qu'il y ait beaucoup d'apparence qu'ils pensent tout de bon à une nouvelle dispersion, parce qu'il seroit difficile que cela ne leur causât plus d'affaires qu'ils n'en ont maintenant : & c'est tout ce qu'ils appréhendent. Une des principales causes de l'aigreur qu'ils ont contre vous, venant de ce que vous n'êtes pas assez mortes pour les laisser tout à fait en repos. Il n'y a que cela qui me persuade qu'on ne vous dispersera point de nouveau. Car pour ce qui est de la mauvaise volonté, on n'en manque point, & il est visible que ce n'est point aucune considération de justice ou de conscience, qui empêche qu'on ne vous fasse toutes sortes de maux. Cela paroît en la manière dont on traite M. de Gournai *. On a trouvé une grande facilité à l'empêcher de communier, parce

or-

* M. de Sacy.

ordre de M. de Paris. Ainsi on n'a pas manqué de commettre cette injustice, & d'y ajouter pour comble le même empêchement au regard de M. Fontaine. Ce qui ne peut pas être coloré du moindre prétexte. Mais en vérité M. T. C. M. rien n'est plus propre à vous affermir de plus en plus dans la reconnoissance où vous devez être envers Dieu, de la grace qu'il vous a faite de souffrir pour la vérité, que ces dereglements d'esprit de ceux qui vous persecutent. Le démon seul est capable d'inspirer des sentiments si deraisonnables & si injustes, & ainsi ce vous sont des marques que c'est lui qui est le principal de vos persecuteurs, ce qui vous doit donner aussi une ferme confiance que Dieu sera votre protecteur. Ainsi, ma Sœur, je crois qu'il suffit de vous jeter entre ses bras, sans lui faire aucune demande particuliere de ce que vous croiez vous être avantageux pour être moins tourmentée. Il fait mieux ce qui vous est propre que vous mêmes. Il n'est pas permis de desirer de perdre l'usage de la raison, parce qu'on ne doit pas souhaiter d'être dans un état où on n'est plus capable de louer Dieu, ni de rien faire pour son service. On en peut dire comme des morts, *Non mortui laudabunt te Domine*, & cette seule pensée doit

nous

nous faire souhaiter d'être autant qu'il plaira à Dieu en état de lui pouvoir dire, *Sed nos qui vivimus, benedicimus Domino;* c'est n'avoir pas une assez grande opinion de la puissance de la grace, que de croire que Dieu ait besoin de nous ôter le sens pour nous préserver des tentations de nos ennemis. C'est sur notre raison & sur notre volonté qu'elle doit agir. Elle éclaire l'une, elle affermit l'autre, & nous rend ainsi victorieux de ce qui nous pourroit ou séduire ou abattre. Ce doit être là M. T. C. M. le but de toutes vos prières, en vous abandonnant entièrement à sa conduite, & le laissant disposer de vous & pour la vie & pour la mort. *Sive enim vivimus, sive morimur, Domini sumus.* Je suis tout à vous.

L E T T R E XXXVII.

Aux RELIGIEUSES DE PORT-ROYAL. Il répond aux difficultés qu'elles formoient sur la Requête qui avoit été présentée au Roi.

Le jour
de la
Pentecôte
1668.

J'E n'ai reçu vos lettres que hier au soir, & la Requête étoit déjà envoyée dès le matin à M. de Lionne signée de M. de la Lane & de moi, pour être présentée à S. M. Je n'y ai point de regret. Car
com-

comme je trouve très bon que vous me disiez librement toutes vos pensées, je suis aussi persuadé que vous ne trouverez jamais mauvais que j'use envers vous de la même liberté, & ainsi je ne ferai point de difficulté de vous dire que je ne puis rien m'imaginer de plus mal fondé, que l'apprehension que vous avez, que l'on ne nous prenne au mot sur ce qu'on a dit dans la Requête, que nous étions prêts de signer les Mandemens des Evêques &c. & que cela ne fut très prejudiciable à la vérité, sur tout si on donnoit ensuite la paix à l'Eglise.

Cette crainte consiste en deux choses : l'une, que l'on ne nous prenne au mot : l'autre, que si cela étoit, la vérité n'en reçut un grand préjudice.

Pour le premier, considerez, je vous prie, le sujet de votre crainte. Il y a quatre ans que vous souffrez les plus horribles persecutions du monde pour avoir signé d'une certaine maniere. On se dispose de déposer ou d'interdire 4. des plus saints Evêques de France pour avoir fait signer de cette même maniere, dix ou 12. Chanoines de Beauvais pour le même sujet. On a prononcé à Paris des sentences d'interdiction contre 4. Prêtres dont il y en a deux Docteurs de Sorbon-

bonne, pour avoir signé de la même sorte. Et sachant tout cela vous prétendez qu'il y a grand sujet d'apprehender qu'on n'accepte l'offre que nous faisons de signer en cette même manière, que vos ennemis ont toujours considéré jusqu'ici comme une invention diabolique pour établir le Jansenisme, & ruiner tout ce que le Pape & le Clergé ont fait pour l'anéantir. Pardonnez-moi, si je vous dis que je veux bien passer pour le plus téméraire & le plus imprudent de tous les hommes, si c'est l'être que de ne pas apprehender une chose aussi hors d'apparence que celle-là. Car c'est craindre que nos ennemis ne se résolvent enfin d'avouer à toute l'Eglise, qu'ils ont exercé jusqu'ici une tyrannie insupportable contre les consciences, & qu'ils ont commis la plus horrible injustice qui fut jamais, en persécutant cruellement un très-grand nombre de personnes de piété pour n'avoir voulu signer qu'en une manière, laquelle ils reconnoîtroient présentement être telle, qu'on ne peut avec justice demander rien davantage. Est-il possible qu'une telle chimère vous ait pu entrer dans l'esprit, & que vous aiez appréhendé sérieusement que M. de Paris ne pressât le Prisonnier * de signer en une manière qu'il estime si criminelle, qu'il veut qu'on interdise

* M. de Sacy, qui étoit à la Bastille.

166 XXXVII. Lettre de M. Arnauld
les fonctions du sacerdoce à tous les Prêtres qui l'ont fait.

Mais supposons qu'une chose si incroyable fut arrivée, examinons encore si l'autre sujet de votre crainte seroit mieux fondé. Vous dites qu'on ne peut douter que cela ne portât un très-grand prejudice à la verité, au moins dans l'esprit d'un très-grand nombre de personnes, qui ne pourroient pas s'informer du detail, sur tout s'il étoit vrai qu'on eût par cette voie quelque sorte de paix ou de treve. Car puisque nous avons fait voir, dites-vous, que le Formulaire n'est qu'une machine dressée artificieusement pour detruire la veritable doctrine de S. Augustin, ceux qui en sont les auteurs n'auroient pas mal réussi dans leur entreprise, s'ils pouvoient dire un jour que quelque resistance qu'on y ait fait d'abord, & par quelque foule d'écrits qu'on l'ait combattue, l'autorité de l'Eglise a enfin prévalu, & contraint les plus forts à souscrire, sans quoi ils auroient été regardés comme hérétiques, retranchés de l'Eglise &c. Et qu'il ne s'en faudroit qu'une omission de deux mots (avec restriction) que cela ne fut veritable.

Mais si ce qui s'en faudroit ruinoit tous leurs desseins & detruisoit toutes leurs machines contre la doctrine de S. Augustin, ne faudroit-il pas avouer que bien loin

loin d'avoir réussi, ils auroient travaillé depuis 10. ans le plus inutilement du monde ? Or c'est ce qu'eux mêmes voient si bien, qu'ils ont combattu jusqu'ici avec une fureur enragée ces sortes de signatures, que vous vous imaginez qu'ils devroient recevoir à bras ouverts comme leur étant fort avantageuses. Vous savez ce qu'ils ont fait contre le premier Mandement des Grands-Vicaires, contre ceux des 4. Evêques, contre les Chanoines de Beauvais & contre vous mêmes ; & on ne peut nier qu'ils n'aient eu très-grande raison dans le dessein qu'ils avoient de faire servir le Formulaire à la condamnation, ou au moins au decrî de la véritable doctrine de S. Augustin.

Car il n'y servoit qu'en ce que les cinq propositions y étant condamnées comme étant de M. d'Ipre, si tout le monde l'eut signé purement & simplement, il eut paru que ce que M. d'Ipre a enseigné sur ce sujet, auroit été condamné par tout le monde comme plein d'impieeté & d'hérésie. Or il eut été facile de montrer qu'il n'a enseigné que telles & telles choses (qui sont les maximes capitales de la doctrine de S. Augustin) & ainsi ces maximes saintes se seroient trouvées condamnées sous le nom de Janse-nius, & quand on les auroit voulu dé-fendre

fendre par S. Augustin, ils auroient dit qu'on explique mal ce Pere, comme Jansenius l'a mal expliqué, & qu'il faut bien qu'il n'ait pas enseigné ce qu'on lui attribuerait, puisque c'est ce que toute l'Eglise a anathématisé dans Jansenius.

C'étoit sans doute une invention très-malicieuse, mais ils ont très-bien vû qu'elle étoit entièrement renversée en distinguant le fait du droit, & en ne promettant la créance que pour le droit. Car dès là on desarmoit leur malice, parce qu'on leur ôtoit tout lieu de conclure qu'on devoit prendre dans Jansenius le vrai sens des propositions, & regarder comme condamné ce que l'on trouveroit qu'il auroit enseigné : & on se reservoit au contraire une entière liberté de soutenir la véritable doctrine de S. Augustin, soit que M. d'Ipre l'eût enseignée, ou ne l'eût pas enseignée.

C'est ce qui les a fait tant crier contre cette distinction, & ce qui a fait au contraire, que dans tous les écrits imprimés sur le sujet de Formulaire, on a toujours dit qu'on ne le pouvoit signer en conscience purement & simplement, mais qu'on le pouvoit en témoignant qu'on ne s'engageoit à la créance que du droit. De sorte que je ne comprends pas ce que vous dites, que si nous avions signé en
cett

cette maniere, les Jesuites pourroient dire, que *quelque resistance que nous aions faite d'abord à la signature, & par quelque foule d'écrits que nous l'eussions combattue, l'autorité de l'Eglise avoit enfin prévalu*; puisque bien loin d'avoir combattu ces sortes de signatures par une foule d'écrits, cette foule d'écrits n'ont été faits que pour montrer qu'il n'y avoit que celles-là de legitimes, & qu'on n'en pouvoit exiger d'autres sans tyrannie, au lieu que ce sont eux qui ont soutenu que c'étoit se moquer de l'autorité de l'Eglise que de signer en cette maniere.

Mais vous apprehendez que les simples ne soient pas informés de ce detail, & qu'ainsi la cause de la verité ne soit blessée au moins dans leur esprit, sur tout s'il y a quelque sorte de paix ou de treve, parce qu'on ne pourra pluss'expliquer de peur de rallumer la dispute. Cela se pouvoit dire avec quelque couleur au commencement, lorsque les choses n'étoient pas encore éclaircies: mais présentement, le moien d'ignorer ce qui est le sujet d'une querelle aussi publique, comme est celle que l'on fait aux 4. Evêques, que tout le monde sait n'être persecutés que pour n'avoir pas voulu faire signer sans distinction, ce que les Jesuites mêmes disent par tout être la vraie marque du Jansenisme. Ce-

170 XXXVII. Lettre de M. Arnauld
pendant il n'y a point de comparaison entre ces Mandemens & la Requête, pour ce qui est d'ôter tout lieu de croire qu'on ait abandonné Jansenius. Car les Mandemens n'en disent rien de positif; au lieu qu'on témoigne en plusieurs endroits de la Requête, comme vous le reconnoîtrez vous même, qu'on ne peut attester le fait, parce qu'on ne le croit pas véritable & que bien loin de revoquer les livres que l'on a faits pour la défense de ce Prelat, on y fait voir qu'on a eu raison de le faire, & que les raisons qu'on a de douter qu'il ait enseigné les erreurs qu'on lui impute, sont si pressantes, qu'on ne peut sans une injustice visible soupçonner de mauvaise foi ceux qui en doutent. Ainsi je ne saurois me persuader que quand vous l'aurez lue, vous ne soiez bien éloigné de croire qu'elle puisse porter un très grand préjudice à la verité. Au moins je suis assuré que si vous étiez encore dans cette pensée, elle vous seroit commune avec peu de gens, puisque sans être Prophete, on peut predire avec assurance qu'elle sera regardée universellement de tout le monde comme la piece la plus forte & la plus avantageuse à la verité qu'on ait faite depuis ces disputes.

C'est pourquoi j'ai moins de peine de inquietudes que vous témoignez, parce qu

que je suis assuré qu'elles finiront bientôt, n'étant pas possible que vous ne reconnoissiez par experience que les embarras où vous craignez que cette Requête ne vous jette, n'ont aucun fondement réel. Mais j'avoue que quand il n'y auroit rien à craindre, il vous pourroit rester encore un autre sujet de douleur, qui est que je me fusse affoibli, & que j'eusse fait une chose indigne de la fermeté que j'avois temoignée jusqu'ici : & c'est ce que je comprends aussi peu. Car j'ai toujours été dans le même sentiment touchant la signature. J'ai toujours cru qu'il y avoit trois choses qu'on pouvoit blesser. La 1. la doctrine Catholique de S. Augustin, en donnant lieu aux Jesuites de l'envelopper dans la condamnation des 5. propositions. La 2. la sincerité chrétienne, en attestant un fait dont on ne seroit pas persuadé, & qui est très-préjudiciable à l'honneur d'un S. Evêque. La 3. la discipline Ecclesiastique, en prenant part à une exaction de signature ordonnée très injustement.

Mais pour les deux premiers, j'ai toujours été invariablement dans cette pensée, qu'en signant avec une restriction nette & non ambigue, non seulement on ne blessait ni l'une ni l'autre, mais on mettoit beaucoup plus la doctrine de S. Augustin à couvert des attaques des Jesuites, qu'en ne

le signant point du tout, parce que l'on rendoit un témoignage positif qu'on n'étoit point persuadé que la censure des propositions tombât sur la véritable doctrine que M. d'Ipre avoit enseignée. Ceux qui savent la dispute qu'on a eu sur ce sujet avec M. Pascal, ne douteront point que ce n'ait été là mon sentiment ; mais les choses se sont depuis tellement éclaircies, & tout le monde est tellement persuadé que ceux qui signent avec distinction, ne le font que pour mettre Jansenius & encore plus S. Augustin à couvert de toute censure, que c'est se former des terreurs paniques que d'apprehender qu'on ne donne un autre sens à ces sortes de signatures, quand elles sont claires & nullement ambiguës. Et c'est ce qui me donna de la peine de celle qui avoit été proposée au tems de l'accommodement, parce que la distinction & l'exclusion de la créance au regard du fait, n'y étoient pas si clairement exprimées que l'on n'en put abuser.

Il ne reste donc que la 3. chose à considérer, qui est la discipline de l'Eglise, à quoi on pourroit rapporter la défense positive de l'excellent livre d'un saint Evêque, à laquelle il semble qu'on ne puisse renoncer en conscience. Mais pour ce dernier on pourroit en avoir du scrupule,

pule, si on l'avoit en effet abandonné aux accusations de ses ennemis, sans rien écrire pour l'en justifier : au lieu qu'ayant écrit tant de choses pour cela, qu'il n'y a peut-être aucun livre dans l'Eglise qui ait été mieux défendu, & qu'il est certain qu'il passera pour très bien justifié dans toute la posterité, ce seroit une espece de tyrannie de la part de ceux qui aiment & estiment ce livre, comme il est en effet très estimable, de nous vouloir obliger à parler toute notre vie sur cette matiere, & à laisser plutôt l'Eglise dans une horrible confusion, que de consentir que les choses demeurent en l'état où elles sont maintenant, qui est très avantageux pour l'honneur de ce Prelat, après avoir été si furieusement attaqué. A quoi il faut ajouter, que la providence de Dieu nous engageant à d'autres disputes contre les ennemis déclarés de l'Eglise, c'est ne rien promettre que de nous engager à ne plus parler de celle-là. Et ainsi tout se réduit à ce point de discipline, qui est l'injustice qu'il peut y avoir dans l'exaction des signatures. En quoi il y a des choses très difficiles à determiner, & d'autres très faciles à résoudre.

Ce qui est difficile à determiner regarde principalement les personnes établies en dignité dans l'Eglise, qui ont besoin de

beaucoup de lumiere pour savoir quand & jusqu'à quel point ils se doivent opposer à ces sortes d'injustices. Car il y en a bien d'autres que le Formulaire : mais comme cela ne nous touche point , nous ne nous y arrêterons pas.

Ce qui est facile à résoudre est , qu'il n'est point défendu en soi même de céder à ces sortes d'injustices qui n'engagent à aucun péché particulier de la part de ceux qui cedent. Comme je puis quitter mon bien à celui qui me fait un méchant procès pour l'avoir , je puis étant Chanoine d'une Cathedrale recevoir pour Evêque celui que je n'ai point élu , & de même une Religieuse peut recevoir pour Abbesse celle que le Roi a nommé , quand il est déjà dans cette possession , quoi qu'injuste. Et delà il s'ensuit que ce qui n'est point défendu en soi même , devient non seulement tout à fait permis , mais d'obligation , lorsqu'en refusant de le faire on causeroit un grand scandale , ou on empêcheroit un aussi grand bien qu'est la paix de l'Eglise. C'est la doctrine que S. Augustin a établie dans tous ses livres contre les Donatistes avec autant de lumiere que d'onction. Et c'est aussi ce que j'ai cru que nous devions prendre pour regle de notre conduite dans ces contestations présentes.

J'ai

J'ai toujours été persuadé que la signature accompagnée d'une distinction claire, qui fit voir qu'on ne s'engageoit point à la creance du fait ; n'enfermoit rien de contraire ni à la verité ni à la sincerité chrétienne, & que ce n'étoit pas néanmoins une chose si bonne qu'on s'y dût porter de gaieté de cœur & sans aucune nécessité, & que même ceux qui y avoient de la repugnance, pouvoient ne la pas faire quand il ne s'agissoit que d'éviter une perte temporelle. Mais je n'ai jamais pû concevoir, & je ne conçois pas encore, que si la paix de l'Eglise dependoit de faire cette sorte de signature, on put en conscience la refuser. J'en dis de même de la conservation de votre Monastere. Je ne fais pas s'il y auroit des personnes assez hardies pour vous conseiller de le laisser plutôt détruire que de faire la même signature que vous avez déjà faite. Mais je fais bien 1. Qu'il n'y auroit rien au monde de plus scandaleux que cette resolution, & que presque toutes les personnes qui vous aprouvent maintenant, vous condamneroient horriblement s'ils savoient que vous fussiez dans cette pensée. 2. Qu'il me seroit impossible de trouver des raisons pour la justifier, & que je ne puis deviner celles que pourroient avoir ceux qui vous

auroient donné ce conseil. 3. Qu'il ne se pourroit pas faire que cela ne causât parmi vous une étrange division, parce que ce parti est trop violent pour s'imaginer que la plûpart des esprits y puissent subsister contre toutes les raisons qu'on leur allegueroit, qui assurément ne sauroient être contrebalancées par d'autres contraires qui soient solides.

Cela n'empêche pas que je n'écarte toujours autant que je puis toute proposition de signature, quand on parle d'accommodement à votre égard, & je l'ai fait encore très fortement la dernière fois que j'ai écrit à Alet. Mais ce n'est pas en témoignant que vous êtes résolues de n'en faire aucunes, quelques bonnes qu'elles fussent. (A Dieu ne plaise que je me serve de cette raison qui revolteroit tout le monde contre vous.) Mais c'est en représentant que c'est tout perdre que de penser à de nouvelles signatures, parce que si elles étoient aussi claires que celles que vous avez déjà faites, il est hors d'apparence que M. de Paris les voulut recevoir, puisqu'il ne le pourroit faire sans se condamner lui même, & que si elles étoient un peu obscures & ambiguës, vous ne vous resoudriez jamais de les faire, aiant une telle delicateffe de conscience, qu'il n'y a rien que vous ne soiez prêtes de
sout-

souffrir plutôt que de vous mettre au hazard de la blesser en la moindre chose. Voila ce que je n'ai pas de peine à faire comprendre à toutes les personnes équitables, au lieu que je suis assuré qu'on les cabreroit horriblement, si on leur faisoit entendre que vous aimeriez mieux laisser perir votre maison, que de faire ce que vous avez déjà fait, & qui a été si généralement approuvé.

Mais pour revenir à ce qui vous donne tant d'inquiétudes sur mon sujet, je ne me repens point de ce que j'ai dit dans la Requête, parce que je crois avoir eu d'assez grandes considérations pour le faire dans la conjoncture où nous nous sommes trouvés. Il y auroit de l'ingratitude à ne pas reconnoître le service que M. de Châlons nous a rendu, aussi bien qu'à toute l'Eglise, en proposant les lettres qu'il a fait souscrire à tant de Prelats, & en travaillant avec un zèle infatigable à faire réussir cette affaire. Cependant il y avoit dans son esprit quelques petits nuages contre nous, qu'il étoit important de dissiper pour l'interêt même de la vérité. On a eu aussi à combattre une pensée qu'il a eu d'abord, qui est qu'il valloit mieux prendre cette affaire par parties, pour en venir plus aisément à bout, & ainsi separer la cause des 4. Evêques de

ce qu'on appelle le Jansenisme, & qu'après cela on travailleroit pour détruire aussi ce Phantôme. Les deux personnes qui sont ici croient avec raison que c'étoit tout perdre que de prendre ce chemin, & elles ont si bien ménagé les choses, qu'elles ont fait prendre la resolution de ne rien separer, & de défendre en même tems toutes les personnes engagées dans cette cause. C'est ce qui a fait que M. de Châlons a eu tant de passion que l'on se resolut de présenter une Requête au Roi contre M. d'Ambrun, & ce qui lui fit desirer qu'on y mit ce qui vous choque, parce qu'il jugeoit que beaucoup de personnes en seroient édifiées, & que cela marqueroit plus d'union avec les Evêques, en ce que l'on verroit par là qu'on est dans les mêmes sentimens touchant la signature, que ceux qu'ils ont approuvés dans leurs lettres au Pape & au Roi. On l'a fait dans la vue du bien qui en pouvoit revenir à l'Eglise. Il est vrai que j'ai eu de la peine de celle que M. du Vivier en témoigna, parce que la premiere pensée qu'on avoit eue est qu'il signeroit cette Requête, & qu'il n'étoit pas juste qu'il signât rien contre son sens. Mais comme dans la même lettre où il me temoignoit ses difficultés, il me declaroit qu'il ne trouvoit pas mauvais que cela y demeurât, pourvu qu'il ne

ne la signât point, je jugeai après avoir bien considéré cette affaire, qu'il valoit mieux que je la signasse moi même avec M. l'Abé de la Lane, comme nous avons fait; & ainsi M. du Vivier * n'a pas sujet de se plaindre, puisqu'on n'a rien fait qu'avec son agrément. Et pour M. de Sacy, on ne peut pas dire qu'on l'ait engagé à rien, puis que la captivité où il est, doit faire croire à la Cour qu'on n'a pû faire cette Requête avec sa participation. Outre que j'ai déjà fait voir que ce qu'on y dit ne peut avoir aucune suite fâcheuse, étant tout à fait hors d'apparence que M. de Paris ou les Jesuites fassent proposer ni à lui ni à personne de signer en une maniere qu'ils condamnent encore présentement comme un prétexte hérétique pour éluder les Constitutions. Voila pour le fond de cette affaire; mais pour les formes je ne nie pas que je n'y aie fait des fautes. C'en a été une de n'en pas écrire aux Tours †, & encore une plus grande d'avoir envoyé imprimer cette Requête avant que de l'avoir communiqué à M. du Vivier, que nous nous attendions qu'il la signeroit. Il est vrai qu'il étoit absent, mais cela meritoit bien de le faire revenir ou d'attendre son retour. C'est pourquoi j'ai trouvé très justes les plaintes qu'il en a faites, & lui en ai demandé

* M. de S
Martha.

† A la
Bastille.

pardon. J'ai cru aussi devoir deferer à son scrupule, quoi qu'il me parût mal fondé, en le dechargeant de cette signature & prenant tout sur moi, selon le pouvoir qu'il m'en donnoit par sa lettre.

* De
Longue-
ville.

Je n'ai plus qu'à vous satisfaire sur la plainte que vous me faites, que j'ai usé de reserve avec vous, dont vous n'apportez point d'autre preuve sinon que M^{de}. d'Onis * vous a paru si reservée en vous parlant sur cette affaire, qu'il ne vous a pas été difficile de juger que le manquement de confiance ne pouvant venir de sa part, ce ne pouvoit être que le secret d'autrui qu'elle menageoit elle même, n'en ayant point pour vous. Je ne m'étonne point que vous aiez eu cette pensée : cependant elle n'est point veritable. N'ayant pas le loisir d'écrire, j'ai dit à M^{de}. d'Onis toutes choses pour vous les faire savoir sans rien excepter. M^{de} de la Lane l'entretint encore plus au long que moi, mais toujours dans le dessein qu'elle vous dit ce qu'il lui disoit. Mademoiselle de Vertus lui dechargea aussi son cœur sur la peine qu'elle avoit de votre lettre ; & pour elle, je ne fais pas si elle lui avoit recommandé le secret, mais cela auroit plutôt regardé sa propre peine que le fond de l'affaire. C'est pourquoi si M^{de}. d'Onis vous a paru reservée en parlant, ce n'étoit point assurément qu'elle

menageât le secret d'autrui, mais c'étoit peut-être la peine où elle se trouvoit de voir que des personnes qu'elle estime infiniment, fussent si opposées à ce qui lui avoit paru fort raisonnable, lorsque nous lui en avions parlé. Mais ce qui vous fait soupçonner qu'on use envers vous de reserve, est sans doute que vous vous imaginez que l'on traite de quelque accommodement dont on ne vous parle point, & que ç'a été une des conditions de ce traité, d'avoir fait dans la Requête l'avance qu'on y a faite, desorte que vous vous representez déjà des personnes qui vous presseront de l'exécution de cette parole. Si c'est là le fondement de vos craintes, il est aisé de vous en guerir. Car je vous assure qu'on ne négocie rien du tout : qu'on n'a pas seulement parlé à aucune des personnes avec qui on voudroit s'accommoder ; & qu'on n'a eu autre vue dans la Requête, que de se defendre très fortement contre les calomnies de tous les ennemis de la verité. C'est comme elle est prise dans le monde où elle est très approuvée.

Je prie N. S. de nous remplir tous de son esprit afin que n'étant tous qu'un cœur & qu'une ame, comme nous avons sujet, ce me semble, de croire que nous le sommes par sa sainte grace, nous ne

soions aussi qu'un esprit par une union parfaite dans les mêmes sentimens. Je n'ai parlé à qui que ce soit au monde de ce que vous m'avez écrit, ni de ce que je vous répons. Et je serai bien aise que vous soiez aussi persuadées que moi combien il est important que cela demeure secret.

De Mardi.

M. de Pomponne aiant été samedi aux Tours a laissé la Requête au Prisonnier, qui m'en a écrit en ces propres termes, sans rien apprehender de ce qui vous fait si peur.

„ Nous avons vû la Requête contre
 „ M. d'Ambrun avec UNE SATIS-
 „ FACTION & une admiration qui ne
 „ se peut exprimer. Car elle est vive,
 „ agréable, sage, modérée, & édifiante.
 „ Il faut savoir gré à celui qui en a fait
 „ naître l'occasion. C'est un ouvrage à
 „ relire souvent & à plaire plus à la der-
 „ niere fois qu'à la premiere.

Il en a écrit de la même sorte à Mademoiselle des Vertus.

L E T T R E X X X V I I I .

Aux RELIGIEUSES DE PORT-ROIAL. Sur le même sujet.

UNE preuve sensible que les difficultés que vous formez sur la Requête ne sont pas trop bien fondées, est que jamais piece n'ayant été plus lue, il n'y a personne dans le monde ni parmi les ennemis ni parmi les amis, qui ait pris ce qui vous donne de la peine dans le sens que vous le prenez.

Personne n'a cru que cette offre de signer fut une avance nouvelle dont les Jesuites pourront tirer avantage. Car tout le monde étant persuadé & avec raison, que nous sommes dans la même cause que les IV. Evêques, que nous approuvons leurs Mandemens, & que c'est nous qui les avons portés à les faire: comment s'imagineroit-on que nous n'avons pas toujours été disposés à les signer? Que si quelques-uns d'entre nous en ont de la peine, cela n'est point connu dans le monde; & ainsi assurez-vous que personne ne s'est avisé de regarder cela comme quelque chose de nouveau, & encore moins de craindre que les Jesuites n'en triomphassent, eux qui ont toujours eu
hor-

horreur de ces sortes de signatures , & qui les ont toujours considérées comme la ruine de tous leurs desseins.

Personne n'a cru que cette offre dût avoir aucun effet qu'au cas que l'on voulût donner la paix à l'Eglise, parce qu'autrement chacun demeurant caché comme à son ordinaire, on n'avoit rien à nous demander ; & ainsi il est visible que cette offre là n'est pas gratuite & sans raison, mais qu'elle a rapport à la paix. Personne n'a cru qu'offrir de signer les Mandemens ou Procès Verbaux qui contiennent la distinction &c. ou les autres avec la même distinction, fut offrir *une multitude de signatures des Mandemens de tous les Evêques, comme si c'étoit un moyen nécessaire dans les occasions pour marquer la communion catholique que l'on a avec eux tous.* Cette pensée n'est venue dans l'esprit de personne, parce qu'il est trop visible que cette offre se doit prendre *divisim* & non pas *conjunctim*, c'est-à-dire, quelqu'une de ces signatures & non pas toutes ensemble.

Personne n'a cru aussi qu'en vertu de ce que nous disons *des autres Mandemens*, on put aller choisir parmi tous ceux qui se sont faits en France 4. ou 5. extravagans de quelques Evêques, qui n'ont rien à voir sur nous, pour nous les faire

faire signer. Ce seroit une chicanerie dont tout le monde se moqueroit, étant clair que n'ayant pas dit qu'on signeroit *tous les autres Mandemens*, mais seulement, *les autres*, par oppositions à ceux où la distinction est clairement marquée, cela ne veut dire autre chose, sinon que l'omission de cette distinction n'empêcheroit pas qu'on ne les signât, pourvû qu'on la mit soi-même, ce qui n'engage point à signer ceux qu'on auroit d'autres raisons de rejeter.

Personne n'a cru que ces paroles de la Requête, *étant prêts d'ailleurs de souscrire les Mandemens & les Procès Verbaux des Prelats qui ont distingué le droit du fait, & marqué qu'ils exigeoient la soumission de créance pour l'un & celle de respect pour l'autre*, aient laissé de grandes difficultés pour juger qui sont ceux que l'on peut ou que l'on ne peut pas signer, puisqu'on ne pouvoit pas marquer plus clairement ce qui y devoit être pour les pouvoir signer sans distinction.

Personne n'a cru que ce qu'on a dit *des marques qui distinguent les catholiques &c.* fut autre chose qu'un argument convaincant de l'injustice des Prelats qui tiennent pour hérétiques ou suspects en la foi ceux qui passent pour catholiques en tant d'autres Diocèses. Or en ces sortes

fortes d'argumens, on prend les choses dans le sens de ceux contre qui l'on dispute; & ainsi ces Prelats prenant la signature pour une marque de la foi de ceux qui la font, ils n'ont pas droit de rejeter des signatures qui sont approuvées par tant d'autres Evêques. Et de plus ces signatures contenant le droit & le fait, elles sont des marques de foi pour ce qui est du droit. Mais il ne s'ensuit pas que tout ce qui est marque de foi, soit absolument nécessaire afin d'être tenu pour catholique, comme la signature que vous avez faite de la Profession du Concile de Trente, a été certainement une marque de votre foi, & néanmoins on n'auroit pas droit de soupçonner la foi de toutes les Religieuses qui ne l'ont pas faite.

Personne n'a cru que la soumission de respect opposée à la soumission de créance, enfermât aucune créance, ni par conséquent aucune soumission de son jugement aux lumieres du Pape, ce qui ne pourroit être sans croire ce qu'il a décidé &c.

Personne n'a cru que cette offre faite par des personnes que l'on croit avoir beaucoup de lumieres, engageât à quelque chose de plus celles qui en ont moins. Ce sont des conséquences très-mal fondées & qui ne viennent en l'esprit de qui que ce soit.

En-

Enfin personne n'a cru que dans les circonstances présentes, ce fut faire tort à la vérité que de promettre le silence sur le livre de Jansenius, pour employer tout son tems à combattre les hérétiques. Car on ne peut plus rien dire de nouveau sur la défense de ce livre ; mais ce que l'on peut faire de plus important pour donner créance à ce que l'on a dit, est d'établir l'autorité de ceux qui l'ont défendu, en faisant en sorte que les Jesuites ne les puissent pas faire passer dans la posterité pour des ennemis de l'Eglise, dont on ne doit pas seulement lire les ouvrages. Or tout le monde demeure d'accord que rien ne peut tant ruiner ces calomnies, & tant donner de reputation aux défenseurs des vérités de la grace, que des ouvrages semblables à celui que l'on a fait contre Claude : & pardonnez-moi si je vous dis, qu'il est tout-à-fait étrange que vous soiez prevenues d'une autre pensée, & que vous croiez beaucoup plus avantageux d'écrire encore de la matiere de la grace, que contre les hérétiques.

Voilà en abrégé ce que j'avois à vous dire sur la Requête. Mais ce qui vous mettra en plus mauvaise humeur contre cette premiere piece, est que vous vous imaginerez que les nouvelles propositions que l'on fait, & sur lesquelles j'ai à vous écri-

écrire plus amplement, sont une suite de l'offre que l'on y a faite de signer. Cependant il n'y a rien de plus éloigné de la vérité. Car jamais on n'a parlé de quelque accommodement avec M. de Paris qu'on n'en ait fait de semblables, & ainsi quand on n'auroit rien dit de tout cela dans la Requête, on ne les auroit pas moins faites, dans le desir que M. de Paris temoigne de sortir d'affaire, qui apparemment n'aboutira à rien; mais on n'en est pas moins obligé devant Dieu à s'y bien conduire pour ne pas offenser Dieu par la crainte même de l'offenser, comme il arrive quelquefois lorsque l'on se laisse tellement prévenir par la peur de tomber en de certaines fautes, que l'on tombe en d'autres, parce qu'on appréhende tout d'un côté, & qu'on n'appréhende rien de l'autre.

Pardonnez-moi si je vous dis que c'est l'état où il semble que vous soiez au regard de la signature. Vous en craignez les moindres approches, & votre inclination va à les rejeter toutes de peur d'en faire une mauvaise. Mais vous imaginez-vous que vous ne puissiez faire de fautes & des fautes très considérables, en rejetant celles que vous pourriez faire sans blesser votre conscience, si de là dépendoit la paix de l'Eglise, & le retablis-
ment

ment de votre monastere? Vous craignez qu'une nouvelle signature ne soit prise pour un affoiblissement qui scandalise ceux qui ont été jusqu'ici édifiés de votre fermeté. Mais vous imaginez-vous que ce ne soit point aussi un scandale à éviter, que de ne pas donner lieu de croire, que c'est par un courage humain ou par un entêtement sans raison, que vous refusez de faire ce que vous avez déjà fait? Vous imaginez-vous que vous ne seriez point responsables de la ruine de votre maison s'il n'avoit tenu qu'à vous de l'empêcher? En verité cela merite bien au moins d'être considéré serieusement devant Dieu: & pour ne vous point flatter, je ne vous croirois pas en fureté de conscience, si vous vous contentiez pour demeurer dans vos sentimens, de ces raisons générales, que vous avez trop peu de lumiere, que tout vous fait peur, qu'on doit avoir pitié de votre foiblesse. Car les personnes les plus entêtées pourroient parler de la sorte, & rejeter les choses les plus raisonnables, en prétendant qu'elles ne sont pas capables de les entendre. Encore y auroit-il des personnes en qui cette excuse seroit plus recevable. Mais en verité on ne trouveroit guere de creance dans le monde, si on étoit réduit à ne vous pouvoir défendre

dre

dre que sur votre peu d'intelligence, qui vous rend incapables de comprendre les raisons qui vous pourroient faire voir que les craintes que vous auriez de blesser votre conscience en faisant de certaines choses, ne sont point raisonnables. Cette sorte d'Apologie ne seroit reçue ni devant Dieu ni devant les hommes. Vous avez assez de lumiere pour croire qu'il vous est permis d'examiner les commandemens de vos superieurs, & n'y pas obéir aveuglement. Vous en avez donc aussi assez pour examiner les raisons de vos amis & ne les pas rejeter aveuglement, & par la seule prévention que ce que l'on vous propose vous pourroit donner de l'inquietude. Car ce n'est pas une regle qui soit bien sûre, qu'il suffit qu'une chose nous pourroit donner de l'inquietude pour n'y point entrer. Ce n'est pas à nous à choisir notre voie. Dieu nous mene par où il lui plaît, & c'est à nous de le suivre. Autrement nous courons fortune de nous égarer ou de faire de lourdes chûtes dans le chemin le plus aisé : au lieu que le plus difficile & le plus raboteux sera pour nous le plus sûr, si c'est la volonté de Dieu qui nous y conduit. Mais il est même visible que pensant éviter des troubles de conscience en rejetant toute signature vous retomberez en d'autres. Car n'est

ce point un sujet d'avoir la conscience troublée toute votre vie, si elle vous reprochoit un jour d'avoir ruiné votre monastere, & engagé plusieurs ames dans un état où il est très difficile de se soutenir pour vous être arrêtées à votre propre sens, & n'avoir point voulu écouter ce que des gens de bien vous proposoient, dans l'apprehension que vous n'en fussiez inquiétées? Croiez-vous qu'il y ait beaucoup de personnes parmi vous en qui une telle pensée ne fit pas d'horribles renversemens dans l'esprit? Vous voyez ce qui est arrivé à plusieurs lorsqu'elles avoient pour se soutenir des raisons grossieres & évidentes. Que seroit-ce donc si elles n'en avoient que de si fines & de si delicates, qu'il n'y a presque personne qui les puisse appercevoir?

Je vous conjure donc au nom de Dieu de considerer sans prévention le Memoire que je vous envoie, & d'y repondre article par article, afin que si vos raisons sont bonnes, j'en puisse être persuadé.

I. M E M O I R E.

10. Juin
1668.

ETAT DE L'AFFAIRE PRESENTE.

JAmals la Cour à l'exterieur ne temoigna plus fierement de vouloir pousser. Jamais aussi les Evêques ne temoignerent plus genereusement de vouloir resister. Mais ceux qui croient voir plus clair s'imaginent que nonobstant les menaces on n'eut jamais plus de desir de sortir d'affaire. Et ce qui est certain est que la Requête a mis presque tout le monde de notre côté.

On a engagé les Evêques à ne se pas separer des Religieuses & des autres amis. On a fait faire cette protestation à M. d'Alet plusieurs fois. M. de Sens & M. de Châlons sont dans le même esprit.

M. de Paris a témoigné à ses amis un grand desir de se delivrer de l'embaras où il est. Il est brouillé avec le P. Annat qui lui a imputé dans un écrit imprimé, d'avoir trouvé bon que le P. Maimbourg continuât ses declamations, ce que ce Prelat dit être faux.

On a déclaré par avance à M. de Sens, que l'on ne fondât point l'esperance d'accommoder cette affaire sur celle de vous faire

faire recevoir quelque signature ambiguë. Il y est engagé & promet que ces sortes de propositions n'iront pas seulement jusqu'à vous.

Cependant toutes ces personnes ne se peuvent ôter de l'esprit que M. de Paris, qui a rejeté sans raison une signature qui étoit fort bonne, en peut recevoir une autre qui sera ou équivalente, ou meilleure, pourvû que l'on lui donne quelque autre forme. Ils se pourroient bien tromper dans cette pensée, & pour moi je crois qu'ils se trompent. Mais comme ils attirent dans leur sentiment tous nos amis & amies, & qu'on ne peut pas s'empêcher de leur répondre quand ils en parlent, il est absolument nécessaire de savoir votre sentiment, afin de ne vous pas engager mal à propos, ou de ne pas supposer temerairement que vous êtes résolues de ne rien écouter du tout.

On peut faire sur cela deux questions, l'une générale : si vous êtes fermées à toute proposition de signature équivalente ou meilleure que celle que vous avez faite, ou si vous êtes seulement résolues de rejeter toutes celles qui seroient équivoques, obscures & ambiguës. L'autre particulière &c.

QUESTION GÉNÉRALE.

IL ne s'agit point dans cette question générale de savoir s'il y a quelque apparence qu'elle réussisse. Je crois comme vous que non. Mais comme les Evêques qui travaillent pour vous sont dans une autre pensée, & qu'ainsi on ne peut pas s'empêcher de leur dire quelque chose, on a entièrement besoin de savoir votre disposition. Je vois bien que votre inclination vous porteroit à ne rien écouter : mais afin de ne rien faire légèrement & dont vous puissiez vous repentir, je vous supplie d'envisager devant Dieu les inconveniens qui suivroient une résolution si extraordinaire.

1. Vous scandaliserez horriblement un très-grand nombre de personnes à qui cette conduite paroîtra un pur entêtement & un pur caprice. C'est à quoi vous devez vous attendre.

2. La plupart des personnes qui ont pour vous le plus d'affection, seront de ce nombre.

3. La suite naturelle de cette résolution est que les Evêques disent, puisqu'ils vous ne voulez pas user de notre entremise que nous vous offrons, que pouvons-nous faire autre chose, que de nous séparer de vous?

4. Cett

4. Cette conduite paroîtra contraire à toutes les demarches que vous avez faites jusqu'ici. Car vous ne vous êtes défendues, & on ne vous a justifiées que par cette raison, que vous ne pouviez pas être obligées à faire un mensonge & à rendre un faux temoignage. Or le refus absolu de toute signature, lors même que l'on vous assure que l'on ne vous engagera à rien de tout cela, marque que ce n'est point ce qui vous en éloigne, détruit toutes ces raisons, & met votre cause, qui a paru bonne jusqu'ici à toutes les personnes équitables, dans tout un autre état.

5. Ce refus absolu passera pour une retractation de vos précédentes signatures, & donnera lieu de soupçonner que vous n'avez pas été sinceres.

6. Ce refus absolu fera aussi passer pour des illusions toutes les Requêtees que vous avez présentées à M. de Paris, où vous lui avez demandé qu'il vous déclarât qu'il ne vous demandoit point la foi humaine, & qu'il n'y avoit que cela qui vous empêchoit de lui obéir. Cependant le contraire paroîtra si M. de Paris nous accordant ce que vous lui avez demandé, vous ne tenez pas de votre part ce que vous lui avez promis.

7. Ce refus absolu vous distingue des

Evêques & de presque tous les Ecclesiastiques de l'Eglise, & rend votre conduite particuliere; au lieu que Dieu a tellement disposé les choses, que celle que vous avez tenue jusqu'ici est approuvée par la plus grande partie des Evêques.

8. Vous vous arrêtez par là sur un point où vous serez condamnées de tout le monde, de peur d'entrer en des propositions qui se ruineront d'elles mêmes par la malice de vos ennemis, sans que vous revoltiez personne contre vous, ni que vous fassiez peine à vos amis. Car il y a toute sorte d'apparence que M. de Paris n'acceptera jamais aucune bonne signature, & que s'il a envie de sortir d'affaire, on le reduira plutôt à vous recevoir sans signature, que d'en accepter une telle que vous la pourriez donner, au lieu que si l'on fait que vous n'en voulez point absolument, on s'aheurtera là. Desorte que le vrai moien de ne point signer du tout est de temoigner qu'on est prêt de signer en toute maniere non équivoque: & le vrai moien de vous faire presser sur la signature est de témoigner que vous n'en voulez faire aucune.

9. Ce ne sont encore que des raisons prises des inconveniens qui deviennent néanmoins raisons de conscience, parce qu'on doit éviter ces inconveniens si on

peut. Or pour moi il me semble que non seulement vous le pouvez , mais que ce vous est un devoir essentiel que celui d'écouter & de témoigner une disposition générale de faire les choses raisonnables & permises pour sortir de l'état où vous êtes.

10. Car cet état n'est bon & licite que lorsqu'il est involontaire , n'étant pas permis de soi même de demeurer volontairement dans la privation des sacremens & dans toutes les suites de votre état , soit pour le dehors , qui vous mettent dans l'impuissance de satisfaire à beaucoup de vos obligations , comme à l'éducation des enfans , qui est marquée dans votre règle , & à la formation des novices pour entretenir une succession de servantes de J. C. Or le refus absolu de propositions raisonnables rendroit cet état volontaire à votre égard , & ainsi vous rendroit responsables de toutes les suites , qui dans la longueur du tems peuvent être terribles. Car qui sait-s'il n'y aura pas beaucoup de personnes qui n'iront pas jusqu'au bout d'une si pénible course ? Qui sait si une Abesse titulaire ne fera point de nouvelles violences pour se faire reconnoître ? Qui sait si on ne reprendra point la pensée de la dispersion ? Et

198 XXXVIII. *Lettre de M. Arnauld*
combien feroit-il à craindre qu'il n'en
tombât plusieurs, si cela arrivoit?

11. La charité que l'on doit à l'Eglise
semble demander que l'on fasse toutes les
choses permises & possibles pour appaiser
le trouble qui y est, & par conséquent
qu'on témoigne au dehors cette disposition.

12. On doit au moins à la charité de
tant de personnes qui s'intéressent pour
vous, à celle de tant d'Evêques qui se
mettent en danger en quelque sorte pour
vous sauver, de les paier de raisons: or
on n'en voit point dans ce procédé.

13. Enfin il faut considérer si dans
l'état présent de l'Eglise il n'y a pas
un devoir de s'humilier comme elle est
humiliée; & si on ne doit pas se con-
tenter de satisfaire à la justice, en ne
faisant rien qui blesse notre conscience
sans vouloir faire triompher la vérité
d'une manière éclatante, qui ne feroit
que l'exposer à être plus opprimée.

14. Je ne vois point que vous puissiez
avoir d'autre raison contre cette disposi-
tion générale de signer de nouveau, sinon
que toute nouvelle signature donnera lieu
de croire que vous avez enfin obéi & fait
ce qu'on demandoit de vous: mais en
vérité il est bien étrange qu'on puisse
prétendre qu'une signature qui excluroit
formellement la créance, donneroit l'idée
qu'on

qu'on s'est rendu à la créance, & que l'on seroit chargé du scandale de ceux qui tireroient une consequence si mal fondée, en même tems que l'on ne se croiroit pas chargée de tant d'autres jugemens plus apparens que l'on donneroit lieu de faire par ce refus.

Ne doit-on pas au contraire raisonner en cette maniere ? Peut-être qu'en effet une nouvelle signature donnera lieu à quelques esprits malfaits de dire qu'on a enfin obéi, & qu'on s'est rendu à ce que vouloit M. de Paris ; mais peut-être aussi que personne ne fera ce jugement ; & quand on le feroit , il seroit manifestement temeraire, injuste, inexcusable. Mais en refusant absolument toutes sortes de signatures, il est certain que ce jugement excitera une infinité de jugement desavantageux de notre conduite, qui seront tels que les personnes qui nous sont les plus affectionnés auront de la peine à nous en défendre. Et par consequent nous n'avons aucune obligation d'éviter ces premiers jugemens & nous en avons une entière d'éviter les derniers.

Je n'ai pas le loisir de proposer la question particuliere, ce sera pour une autre occasion, aussi-bien cela seroit inutile, si on demeuroid arrêté dans la resolution de ne plus rien faire de nouveau,

17. Juin
1668.

II. M E M O I R E.

J'Ai beaucoup de douleur de la peine que je vous donne ; mais c'est presque l'unique chose que j'ai à vous représenter, que toute votre réponse est fondée sur cette fausse supposition , que c'est moi qui en suis cause , & que ce sont les avances que je fais qui vous jettent dans tous ces troubles. Or il n'y a rien de plus contraire à la vérité. J'ai toujours fait & je fais encore tout ce que je puis pour éloigner toutes ces propositions de signature, & non seulement moi , mais tous ceux dont je puis disposer en quelque sorte. On en a fait voir des preuves à M. *. par un papier qu'on lui a montré. Mais nous ne pouvons pas empêcher que des Evêques, qui ne sont hors de leurs Diocèses que pour procurer autant qu'ils pourront la paix de l'Eglise , ne fassent diverses propositions, & qu'on ne soit obligé de leur répondre quelque chose.

Ce que je vous écris n'est point pour faire aucune avance. (Si vous l'avez pris de cette sorte vous l'avez fort mal pris ; car nous n'avons dessein d'en faire aucune , & nous faisons au contraire tout ce que nous pouvons afin qu'on n'en fasse point.) Mais il nous est impossible de ne
rien

rien répondre à ce que des Evêques nous ont proposer. Dites-nous donc, je vous prie, comment nous pourrions nous exempter de leur dire, oui, ou non, quand ils nous demandent si vous ne seriez pas disposées à faire une signature claire & aussi bonne que les vôtres, au cas qu'il ne tint qu'à cela qu'on ne donnât la paix à l'Eglise & qu'on ne retablit votre Monastere?

Vous nous mettez dans un état où nous ne savons que dire.

Car d'une part vous dites fort nettement que vous n'êtes point présentement dans la disposition de faire aucune nouvelle signature.

Mais de l'autre vous témoignez que vous ne pretendez pas publier sur les toits que vous ne voulez rien signer du tout, & que l'on auroit beaucoup de charité pour vous de ne vous pas mettre dans la nécessité de le dire, puisque l'on en prévoit de si grands inconveniens.

Que ferons-nous donc dans une telle conjoncture? Si nous faisons entendre que vous ne seriez pas éloignées de signer des choses raisonnables, pourvû que cela donnât la paix à l'Eglise, nous ne dirons pas vrai, au moins en s'arrêtant à votre lettre?

Et si nous faisons entendre le con-

202 XXXVIII. Lettre de M. Arnauld
traire, nous scandaliserons de très gens
de bien.

Voilà le vrai état de la chose, desorte
qu'il nous est impossible de satisfaire à ce
que vous dites en la maniere que vous
l'entendez, qui est *que vous demandez seu-
lement que l'on ne vous fasse point faire d'a-
vances, & que vous ne pensiez point au len-
demain.* Car nous ne pouvons pas em-
pêcher que d'autres ne fassent ces avances,
& je ne voi pas comment on pourroit les
en détourner, en disant que c'est penser au
lendemain contre ce que nous défend J.
C. dans l'Evangile.

La division qui est maintenant dans
l'Eglise, & les maux que le Phantôme
du Jansenisme y causent, sont des maux
présens, & je ne voi pas comment on
pourroit persuader à des Evêques, que
c'est un soin du lendemain que de tâcher
à y apporter remède. Or il est impossi-
ble qu'il y ait jamais de véritable paix dans
l'Eglise que vous n'y soiez comprises. Car
cette paix consiste principalement à ôter
ce Phantôme qui donne l'apparence d'une
nouvelle secte. Et c'est ce qui ne sera
jamais tant qu'on verra un Monastere en-
tier privé des Sacremens pour ce sujet.
On pourroit bien par lassitude ou par
impuissance, cesser de poursuivre les Evê-
ques : mais ce ne feroit point là une vraie
paix

paix , puisque la cause de la guerre subsisteroit toujours.

On ne peut donc dire raisonnablement à des Evêques qui ne sont à Paris que pour travailler à cette paix : Laissez là P. Roial. N'y pensez point. Elles se trouvent bien dans l'état où elles sont. Elles ne veulent pas en sortir. Vous jugez assez que ce n'est pas là un discours qu'on leur puisse tenir. Et ainsi on ne peut pas leur dire qu'ils ont tort de faire des avances sur votre sujet , quand même on desireroit qu'ils n'en fissent point. Mais on est obligé de considerer celles qu'ils font , & les paier de raisons quand ils en font qu'on ne peut pas approuver.

C'est donc ce qu'il faut examiner, bonigré , malgré qu'on en ait , puis qu'on ne peut pas demeurer dans ce poste qu'il faut suivre Dieu & ne le pas prévenir. Car c'est lui même qui vous prévient , puis qu'il inspire à de saints Prelats de travailler pour votre delivrance. Vous demeurerez d'accord de cette proposition generale, *Que la charité que l'on doit à l'Eglise, semble demander que l'on fasse toutes les choses PERMISES ET POSSIBLES, pour appaiser le trouble qui y est. Vous dites à cela, que rien n'est plus vrai & que vous êtes , graces à Dieu , dans ce sentiment.*

Il faut donc que vous regardiez une nouvelle signature, quelque bonne qu'elle fût, comme une chose non permise, c'est-à-dire, qui blesseroit votre conscience. Et c'est ce qu'il faudroit pouvoir persuader aux Evêques par de bonnes raisons.

On a dit qu'on ne voioit pas que vous puissiez avoir d'autres raisons pour cela : sinon que toute nouvelle signature donnera lieu de croire que vous avez enfin obéi, & fait ce qu'on demandoit de vous. Vous ne dites pas qu'il y en ait d'autres : mais vous prétendez fortifier celle là : & sur ce qu'on a dit, *Qu'il seroit bien étrange qu'on puisse prétendre qu'une signature qui excluroit formellement la créance, donneroit l'idée que l'on s'est rendu à la créance, & qu'on se croie chargé du scandale de ceux qui tireroient une conséquence si mal fondée ; vous respondes, que cela ne vous paroît point du tout étrange, mais fort naturel ; & qu'il s'en trouvera assurément qui auront l'esprit en cela fait comme vous.* Mais pardonnez moi, si je vous dis qu'il semble par là que vous contredisiez ce qu'on avoit dit ; ce que vous ne faites pas néanmoins. Car vous avouez, que ceux qui pourroient examiner une telle signature & en voir les termes reconnoîtroient le contraire : mais vous opposez à cela, *Que ce seroit un*
con-

contre mille & contre dix mille qui ne la verroient jamais, & qui en jugeroient par ces apparences sensibles, qu'ayant été si fort punies sur une signature qui n'avoit excepté que la créance, & voyant qu'une nouvelle signature faisoit changer de conduite envers vous, il étoit bien croiable que vous y aviez suppléé ce qui manquoit à la première. A quoi vous ajoûtez, que vous ne pouvez croire que ce jugement fut si fort temeraire & inexcusable, parce que la nécessité où ces personnes se trouveroient de prendre parti, ou en attribuant à un Archevêque une très grande injustice, & une conduite très deraisonnable, ou en attribuant à des Religieuses une foiblesse fort ordinaire, les excuseroit beaucoup. D'où vous devez conclure, que vous seriez coupables du jugement que feroient ces personnes & du scandale que cela leur donneroit, si vous faisiez cette nouvelle signature, quelque claire qu'elle fut en elle même, & qu'ainsi il ne vous est pas permis de la faire.

C'est à quoi vous avez bien vû qu'aboutissoit toute la difficulté de l'affaire présente : c'est pourquoi vous me permettrez de vous représenter tout ce qui me fait croire que tout cela n'est point solide, & qu'ainsi il me seroit impossible de justifier par là le refus que vous feriez de ne rien signer.

Vous demeurez d'accord que vous ne donneriez aucun scandale à ceux qui verroient votre signature, mais seulement à ceux qui ne la verroient pas. Or c'est une regle de morale tout à fait inouïe, qu'en faisant un acte il ne me suffise pas de le faire bon en soi, & tel qu'il sera approuvé de tous ceux qui le verront; mais que je ne le puis faire en conscience, si je prevois qu'il y en a qui ne l'ayant pas vû s'imagineront que j'ai fait ce que je n'ai point fait en effet.

2. Il n'est pas besoin d'examiner si le jugement de ceux qui blâmeroient cet acte sans l'avoir vû, seroit excusable ou inexcusable. Mais il est certain qu'il seroit temeraire. Car c'est juger temerairement que de juger par des conjectures de ce qu'on peut voir par les propres yeux. Or on n'est point obligé d'empêcher les jugemens teméraires de ceux qui nous attribueront d'avoir signé d'une maniere contraire à la verité, sans se vouloir informer de ce qui en seroit dans la verité.

3. Quand on a moïen de detromper par des preuves demonstratives ceux qui se trompent dans leurs soupçons, on n'est point obligé de laisser plutôt périr un Monastere, que de donner quelque lieu à ces soupçons que l'on pourroit
gue-

guérir sans peine. Car qui empêcheroit que l'on répandit par tout votre signature, quand même elle ne seroit que manuscrite.

4. Si on avoit égard à ces fortes de jugemens, vous ne pourriez consentir à votre rétablissement, s'il prénoit phantasie à M. de Paris de le faire sans aucune condition, à moins qu'il ne déclarât publiquement qu'il avoit eu tort de vous traiter comme il a fait. Car ne le faisant pas ces dix milles personnes que vous dites qui seroient excusables de juger sans avoir vû votre signature, que vous vous y êtes obligées à la creance, pour ne pas attribuer à M. de Paris, une conduite tout à fait deraisonnable, ne pourroient-elles pas juger par la même raison, que vous auriez donné à M. de Paris quelque signature que l'on seroit convenu de tenir secreete, n'y ayant nulle apparence que sans cela il eût peu se résoudre à vous rétablir. Ce soupçon seroit aussi raisonnable que l'autre, & plus difficile à guérir, parce qu'on n'auroit point de preuve positive pour leur faire voir le contraire. Cependant cela vous empêcheroit-il de consentir à votre rétablissement sans aucune condition ?

5. Il n'est point vrai qu'il y auroit dix mille personnes contre une qui n'ayant point vû votre signature en jugeroient comme vous dites. Il faudroit pour cela
qu'il

qu'il y eût dix mille personnes contre une qui tinssent M. de Paris pour une personne fort juste & fort raisonnable, & qu'on ne doit pas croire capable d'agir fort injustement & fort deraisonnablement : & qu'il y eut aussi dix mille personnes contre une qui vous tinssent très capables d'accorder présentement par une légereté de filles, ce que vous avez refusé pendant tant d'années. Or c'est tout le contraire, y ayant infiniment plus de personnes qui jugent tout autrement de lui & de vous. Et ainsi pour un qui jugeroit temerairement que vous auriez enfin accordé à M. de Paris ce qu'il avoit exigé de vous, il y en auroit 10000. qui penseroient tout le contraire, ou qui suspenderoient au moins leur jugement jusqu'à ce qu'ils eussent vû votre signature.

6. Vous dites vous mêmes, *qu'il pourroit y avoir de telles rencontres où l'intention qu'auroit M. de Paris de voiler un peu la vérité par une nouvelle signature, ne nuirait qu'à lui même, & non pas à la vérité, parce qu'on sauroit le moyen de l'empêcher de réussir, & qu'alors vous regarderiez l'affaire d'une autre manière.* Or il est certain que vous vous trouveriez dans ces rencontres là, si la paix se faisoit par l'entremise des Evêques, ensuite d'une
nou-

nouvelle signature aussi bonne que vos précédentes. Car il y auroit tant de témoins de la negotiation qui en pourroient informer le monde, que la verité ne manqueroit pas d'en être connue. Et ainsi, quelque intention qu'eut M. de Paris, de voiler la verité, il est manifeste qu'elle ne nuirait qu'à lui même, & non pas à la verité.

7. L'exemple même que vous proposez est apparemment ce qui arrivera si l'affaire se fait. Car elle ne se fera point que le Roi ne la veuille, & qu'il ne soit persuadé que le Jansenisme n'est qu'un phantôme, comme on ne doute point qu'il ne le soit déjà. Et ainsi puisqu'en ce cas là vous croiriez que vous pourriez signer, *quoi que par amitié pour M. de Paris, afin qu'il n'eut pas la honte de se dedire, il lui eut dit de tirer de vous quelque chose, tel que vous pourriez le donner seulement pour l'apparence;* je ne voi pas pourquoi vous demeurez si fermes à refuser toute signature, puisque toute signature claire qui seroit suivie de la paix, ne passera certainement dans le monde que pour une apparence qu'auroit voulu avoir M. de Paris pour n'avoir pas tout à fait la honte de se dedire. Assurez vous que cela ne seroit point pris autrement.

Il est si tard que je ne puis faire attendre le porteur davantage.

LET-

L E T T R E XXXIX.

27. Juin 1668. *Sur les difficultés qu'avoient les Religieuses de Port-Royal de faire une nouvelle signature.*

* Les
Religieu-
ses de
P. R.

JE n'ai jamais été dans une si étrange peine que celle où me mit la resolution inflexible où 924. * témoigne être de laisser plutôt l'Eglise dans l'horrible trouble où elle est depuis tant de tems, & sa maison destruite, que de faire une signature aussi bonne que celle qu'elles ont faites déjà par deux fois.

Vous verrez par la reponse aux dernieres raisons que je leur ai apportées;

1. Qu'elles croient que c'est manque de bonne volonté que je les abandonne, parce que j'aurois pû seul les defendre, si j'avois voulu prendre leur cause en main. Mais en verité il est bien étrange qu'étant si arretées à se conduire selon leurs propres lumieres, elles ne voient pas que j'ai pour le moins autant de droit de me conduire selon les miennes. Or je vous puis assurer qu'il me seroit impossible d'approuver la resolution où elles sont sans trahir ma conscience.

2. Toutes les bonnes raisons qu'elles prétendent qu'on pourra dire à leur fa-
veur

veur, se détruisent en repliquant qu'on ne les veut engager à rien que M. d'Alet & M. l'Ainé * ne jugent clair, & qu'on ne croit pas qu'elles fassent difficulté de suivre ce que leur diront des personnes en qui jusqu'ici elles ont temoigné avoir tant de créance. Et sur cela je vous supplie de considérer, que rien ne pourroit tant établir l'erreur de l'obeissance aveugle, que l'arrêt d'esprit qu'elles temoigneroient à ne vouloir croire personne sur ce sujet. Car on ne manqueroit pas de dire qu'on voit bien par là ce que c'est que d'apprendre aux filles à secouer le joug de l'obéissance à leurs superieurs ; qu'après cela elles en viennent en un point où elles n'ont point de créance à qui que ce soit au monde.

* Lui-même.

3. Il ne s'agit pas de ce qui est plus ou moins honnête à M. l'Archevêque, cela ne les regarde pas. Outre qu'il pourra y avoir des raisons qui couvriront au moins en apparence son honneur, encore qu'il se contente de ce qu'il a déjà refusé.

4. Ce n'est rien dire pour justifier les Religieuses, que de dire qu'elles ne veulent pas sortir de l'état où la vérité les a mises par aucun relâchement ou aucun déguisement qui lui soit contraire. Il s'agit de faire comprendre au monde que ce n'est pas une opiniâtreté inexcusable de
pren-

prendre pour un déguisement contraire à la vérité ce que les Evêques & les Docteurs les plus zélés pour la vérité auroient reconnu n'y être point contraire.

5. *Mais au plus*, disent-elles, *notre faute ne sera que de peu d'intelligence*. C'est ce que l'on ne persuadera jamais au monde, qui jugera & non sans raison, que le défaut d'intelligence n'est excusable que quand on n'a pas de moien de s'instruire, mais qu'il dégénere en une opiniâtreté très blâmable, lorsqu'avouant qu'on n'a pas beaucoup de lumière dans une affaire, nous n'en voulons pas croire les personnes mêmes pour qui nous avons toujours eu le plus d'estime, lors même qu'il ne s'agit que de savoir comment de certains termes seront pris dans le monde, étant d'ailleurs bien assurés que ces personnes sont aussi éloignées que nous de vouloir blesser la vérité par aucun déguisement.

6. *Cette faute*, disent-elles encore, *n'est pas la matiere d'un grand scandale en ceux qui ont beaucoup de charité*. Cela seroit vrai, si elle n'avoit point de suites. Mais je ne fais pas comment on peut dire que ce ne doit pas être le sujet d'un grand scandale, de voir que des religieuses aient empêché la paix de l'Eglise & le retablissement de leur Monastère, parce qu'elles sont opiniâtres à ne vouloir pas faire de
nou-

nouveau ce qu'elles ont fait autrefois, ou à croire sans raison que de certaines expressions contenoient un déguisement contraire à la vérité contre l'avis des personnes qu'elles ont cru jusqu'ici être le plus attachées à la vérité. Rien ne fait mieux voir qu'il faut qu'il y ait bien de l'obscurcissement dans des esprits, qui se peuvent faire une si fausse idée d'une chose aussi claire que seroit nécessairement la grandeur de ce scandale.

7. Ce qu'elles disent encore que leur affaire est un mal du lendemain, est pitoyable. Ce n'est point à elles à prescrire aux Evêques l'ordre qu'ils doivent garder en travaillant à la paix de l'Eglise. Elles n'ont autre chose à voir en tout cela qu'à ne faire rien qui soit péché. Hors cela c'en est un très grand entêtement que de ne se rendre pas à tout ce que des personnes de conscience, & qu'elles ont cru jusqu'ici être fort éclairées, jugeront qu'elles doivent faire.

8. Elles prétendent que ce qu'elles avoient reconnu dans le premier écrit être la seule raison, est seulement une des raisons : & elles content leurs inquiétudes pour beaucoup d'autres. Mais il est très vrai qu'il ne peut ici y avoir qu'une seule raison de refuser une bonne signature, qui est qu'on ne la puisse faire sans péché.

Car

Car dans la conjoncture presente tout ce qui est permis & licite devient de necessité, lorsqu'on ne pourroit l'omettre sans mettre un obstacle à la paix de l'Eglise.

9. La difficulté de faire convenir 65. personnes d'un modèle de signature seroit bonne à alleguer à ceux qui ne connoissent pas la maison. Mais nous savons que pourvû que 4. ou 5. en conviennent, on n'aura pas grand peine à en faire convenir les autres; & que ces 4. ou 5. n'auroient pas aussi grand peine à en convenir, si elles vouloient avoir un peu de soumission pour une chose assez legere, qu'est l'explication de quelques termes.

10. Tout ce qu'on dit de M. de Paris est inutile. Si la signature que l'on proposera n'est pas bonne, on la rejettera; ou plutôt les sœurs n'en sauront rien, parce qu'elle ne viendra pas jusqu'à elles. Si elle est bonne, c'est une très fausse regle de morale qu'on la doive rejeter, parce que ceux qui ne l'auront pas vue se la pourront imaginer autre qu'elle n'est en effet. Et cependant c'est sur cette fausse regle que l'on se resout à être un obstacle à la paix de l'Eglise, à vivre & mourir sans sacremens, & à laisser périr une maison sainte, plutôt que de faire ce qui n'est point en soi un mal, de peur que des personnes qui n'en seront pas bien informées

en jugent mal, en même tems que l'on ne craint point le véritable scandale que l'on causera à tous les gens de bien par cette résolution.

11. On apprend une chose par *oui-dire* en deux manières, ou de ceux qui en sont bien informés, ou de ceux qui n'en parlent que sur leur imagination. Ceux qui parleront de la signature dont est question sur un *oui-dire* de la première sorte, n'auront garde de dire que les Religieuses se sont enfin rendues à la créance, puisque l'on suppose qu'elle sera excluse par les termes mêmes de la signature : & on ne doit avoir aucun égard à ceux qui en parleront sur un *oui-dire* de la seconde sorte, parce que ce sera fort temerairement.

12. *C'est le plus sur de ne point donner occasion à ces jugemens temeraires.* Jamais rien ne m'a plus étonné que cette réponse. Quoi ! il s'agit de n'être pas un obstacle à la paix de l'Eglise, de ne pas laisser périr sa maison, de ne pas vivre & mourir sans sacremens, de ne pas scandaliser les plus gens de bien, & on trouve qu'il est plus sur de donner occasion à tous ces maux, que de donner occasion à des jugemens temeraires. Y eut-il jamais une illusion plus manifeste ? Car c'est une erreur visible de croire que ce soit un péché de donner

occasion à des jugemens temeraires par une action innocente qu'on ne peut omettre sans donner occasion à de beaucoup plus grands maux que ces jugemens temeraires.

On veut encore insinuer que ces jugemens ne seroient pas temeraires, *parce qu'il seroit impossible à plusieurs personnes d'en juger autrement, n'ayant ni connoissances ni habitudes pour faire de telles enquetes.* Cela est pitoiable. Car quand on ne peut être bien informé d'une affaire, on peut & on doit n'en point juger, & si on juge, on le fait d'autant plus temerairement qu'on s'est mêlé d'en juger, n'en ayant pû être bien informé.

14. Il ne s'agit point de laver ses mains après les avoir souillées. Car si les premières signatures n'ont pas souillé leurs mains, pourquoi une autre qui seroit aussi bonne, les souilleroit-elles. Mais il s'agit seulement de guérir les soupçons de ceux qui croiroient faussement qu'elles les auroient souillées par une mauvaise signature. On a dit qu'on les gueriroit en faisant voir la signature qu'elles auroient faite. Mais de là ne dépendroit point absolument le repos de leur conscience.

15. Ces raisons de croire que M. de Paris a pû changer de sentiment & se relâcher pour sortir enfin d'une affaire qui l'incommode, sont égales en l'un & en l'autre.

l'autre cas. Mais il y a de plus dans celui dont il s'agit, que comme c'est une affaire qui se feroit avec éclat, les raisons qui auroient porté M. de Paris à se relâcher seroient toutes publiques.

16. Ce qu'elles disent du scandale pris & donné, fait voir que tout ce qui fait leurs peines ne peut être fondé que sur une erreur manifeste. Car elles avouent, qu'en cas de scandale pris & non donné, elles se contenteroient de detromper ceux dont le doute viendroit à leur connoissance, & de prier pour les autres sans en prendre d'inquietude. Or c'est une maxime constante de la morale chrétienne, que donner occasion à des jugemens temeraires en faisant une action innocente en soi, lorsqu'on ne la peut omettre sans de très grands inconveniens, non seulement temporels mais spirituels, est un scandale pris & non donné. Et par conséquent ce qu'elles feroient en faisant une bonne signature qui exclueroit la creance du fait, ne seroit qu'un scandale pris & non donné, quand plusieurs personnes s'imagineroient qu'elles auroient enfin accordé ce qu'elles avoient si longtems refusé. D'où il s'ensuit que par leur propre aveu elles se devroient contenter de detromper ceux dont le doute viendroit à leur connoissance, sans en prendre d'inquietude.

17. Il est très vrai que l'état de l'affaire est changé, & que ce que fera M. de Paris, ne sera pris que pour une mine & une apparence, & que de dix mille personnes il n'y en aura pas une qui s' imagine, comme les choses sont disposées, que ce seroient les Religieuses qui auroient changé. Mais il n'y a plus de soumission dans le monde, si on n'en a pour ces sortes de faits en ce que nous en disent des personnes sinceres que nous devons croire en être mieux informées que nous.

18. Cela a un fort mauvais air de dire qu'on s'est trop avancé lorsqu'on n'a dit que des choses fort raisonnables, parce que l'on sent que cela fortifie la raison que l'on ne veut pas écouter.

19. C'est bien mal connoître les hommes de s'imaginer qu'ils ne nous puissent être favorables qu'en nous accordant tout ce que nous voulons. Nous pourrions avoir toute sorte de credit à la Cour qu'elle ne laisseroit pas de se vouloir ménager avec le Pape & M. de Paris, & ce sont ces menagemens qui produisent tant de diverses propositions dont il faut rejeter les mauvaises & accepter les bonnes.

20. Puisque l'on dit *qu'une signature du Formulaire, si bonne puisse-t-elle être, ne se doit accorder que dans une nécessité inévitable,*

ble, on reconnoit donc que ce n'est pas un péché, puisque nulle nécessité ne doit faire pêcher. Or si ce n'est pas un péché, c'en est un très grand, comme je l'ai déjà dit, d'aimer mieux laisser perir son Monastère, & scandaliser les plus gens de bien que de promettre de faire une bonne signature, quand il ne tiendra plus qu'à cela qu'on donne la paix à l'Eglise, & que l'on ne retablisfe une maison sainte. De plus je ne comprends pas comment des Religieuses se peuvent mettre dans l'esprit qu'elles offenseroient Dieu, si elles s'en remettoient à des Evêques & à des Prêtres dont elles estiment la lumière & la piété, pour juger quand il y aura assez de nécessité de faire une bonne signature. Or c'est tout ce qu'on leur demande.

21. Ce que l'on dit de la différence entre le formulaire du Pape & celui des Evêques, fait voir seulement, que c'étoit plus mal fait de signer simplement celui du Pape que celui des Evêques, parce que c'étoit ajouter le parjure au mensonge. Mais cela ne montre en aucune sorte qu'il ne soit aussi permis de mettre une signature qui exclut la creance du fait au bas du Formulaire du Pape que de celui des Evêques, puis que le serment ne tombe plus sur ce que l'on témoigne ne pas attester. Et pour ce qu'on dit que la doctri-

ne de S. Augustin est à couvert dans le Formulaire des Evêques, & non dans celui du Pape, c'est une chimere. Car c'est fort mal mettre à couvert la doctrine de S. Augustin, de dire que Jansenius l'a mal entendue, puisque c'est donner moien de se moquer de tout ce qu'on alleguera de S. Augustin, en disant qu'il faut bien que l'on ne l'entende pas, puisqu'on le prend dans le même sens de Jansenius que l'Eglise a jugé l'avoir mal entendu: mais le Bref d'Alexandre VII. à la Faculté de Louvain, aiant parlé très avantageusement de la doctrine de S. Augustin, il est clair que son formulaire ne la peut pas avoir condamnée, & qu'ainsi on n'a nulle nécessité de l'excepter en signant, puisque ce seroit même mettre en doute si le Pape ne l'auroit point voulu condamner, ce qui n'y seroit pas avantageux.

22. Les superieurs doivent regarder à n'exiger des sermens que pour des choses importantes, mais les inferieurs de qui on les exige, ont seulement à prendre garde de ne point parler contre leur conscience, ou de ne promettre que ce qu'ils ont envie de tenir. Or étant certain que les Religieuses n'ont aucune obligation de parler de Jansenius, quand on exigeroit d'elles de n'en parler jamais, devroient-elles laisser ruiner leur maison plu-

plutôt que de le promettre, étant certain d'ailleurs que cela s'entend toujours de n'en pas parler de gaieté de cœur, & non par inadvertance & sans dessein.

La lettre 136. du second Tome, qui est du mois d'Octobre, regarde le même sujet que la lettre & les memoires précédens.

LETTRE XL.

Aux PENSIONNAIRES DE PORT-ROYAL DES CHAMPS. Sur la part qu'elles prenoient aux affaires qu'on suscitoit à M. Arnauld. 17. Juin 1656.

QUoique je sois très indigne de me servir des paroles de S. Paul, aiant si peu de sa charité, je crois néanmoins pouvoir vous dire ce que ce grand Apôtre disoit autre fois aux fidèles de Thessalonique, qu'aiant appris leur foi & leur affection pour lui, qui leur faisoit désirer de le voir, comme il désiroit aussi de les voir, il se trouvoit consolé en eux, parmi toutes les persécutions qu'il souffroit, leur foi lui servant de remède dans tous ses maux; car maintenant, leur disoit-il, nous respirons & nous vivons, si vous demeurés fermes au Seigneur. Je vous

assure, Mes très-cheres Filles, que je ressens au regard de vous un semblable mouvement d'affection & de tendresse, quoique je sois si inferieur à ce grand Apôtre. Quelques traverses que Dieu m'envoie, & à quelques persécutions qu'il m'expose pour la défense de la verité, je respirerai quand je saurai que vous êtes toutes à Dieu. Ce me fera une nouvelle vie d'apprendre que vous demeurez fermes dans le service de ce divin maître. Je serai tout consolé, de quelque maniere que les hommes me déchirent, si je puis être assuré, que toutes mes filles bénissent Dieu, non seulement de paroles, mais par une vie sainte & digne d'enfans de Dieu. Je n'en excepte pas les plus petites. Nul âge, dit S. Ambroise, n'est incapable d'être à J. C. Nous célébrions hier la fête d'un saint enfant (S. Cyr) qui à l'âge de trois ans merita de recevoir la couronne de Martyre. C'est une grace rare & singuliere que Dieu fait à peu de personnes: mais il y en a d'autres dont les plus jeunes sont capables, telles que sont l'humilité, la docilité, la simplicité qui sont tellement propres à cet âge, que c'est pour cela que notre Seigneur nous a enseigné que nous devons être semblables à de petits enfans, si nous voulions avoir part à son Roiaume. Il est

est vrai néanmoins, Mes très-cheres Filles, que celles d'entre vous qui ont le bonheur d'avoir déjà reçu la plénitude du S. Esprit par l'onction sainte, & de participer à la chair divine de J. C. sont encore plus obligées de témoigner leur reconnoissance par une piété qui corresponde à de si grandes grâces. Si Dieu vous a donné de l'affection pour moi, c'est par là que je vous conjure de me la témoigner. Toute autre marque de votre amitié, séparée de celle là, me donneroit plus d'affliction que de joie; puisque rien ne doit unir les chrétiens que ce qui les fait chrétiens, c'est-à-dire, l'amour de Dieu, & l'union de J. C. notre Seigneur. C'est en lui qu'on est présent dans l'absence même, & que l'on retrouve plus abondamment ce que l'on croioit avoir perdu; car on ne perd point ceux que l'on aime, quand on ne les aime qu'en celui que l'on ne sauroit jamais perdre. Cela n'empêche pas, Mes très-cheres Filles, que pour finir par où j'ai commencé, je ne fasse pour vous la même prière que l'Apôtre fait au même lieu, pour ceux qu'il avoit engendrés en J. C., en demandant à Dieu, comme lui, qu'il me ramène vers vous, qu'il vous donne une pleine & abondante charité les unes envers les autres, & envers nous, com-

me aussi à nous envers vous, afin que nos cœurs soient fortifiés, & se conservent sans reproche dans une vie sainte devant Dieu notre Père, en attendant la venue de notre Seigneur Jésus-Christ avec tous les saints.

L E T T R E X L I .

EN 1661. *Aux RELIGIEUSES DE PORT-ROIAL, qui ayant refusé de signer le Formulaire, avoient été traitées d'opiniâtres & de rebelles par ceux qui les en pressoient de la part de la Cour.*

Dieu n'auroit pas fait tant de miracles en votre faveur, Mestrès-chères Sœurs, si la fermeté qu'il vous donne n'étoit qu'une opiniâreté condamnable, comme on tâche de vous le faire croire. Vous pouvez bien ne pas prendre ces merveilles pour gages d'une assistance temporelle & passagere; car ce n'est pas d'ordinaire la fin que notre Seigneur se propose en les faisant, sur tout dans la loi nouvelle, où les persécutions & les croix sont le partage de ceux qu'il aime. Mais rien ne vous empêche de les regarder comme des gages de son amour & d'une protection d'autant plus divine, qu'elle sera peut-être moins sensible, & que

que non seulement les hommes charnels, mais plusieurs mêmes de ceux qui sont spirituels, la meconnoîtront. Car Dieu ne protège jamais plus exactement ceux qui sont à lui, que lorsque demeurant au fond de leur cœur, où il les arme d'une invincible constance, il semble les abandonner au dehors à la fureur de leurs ennemis, qui se croient triomphans, lorsqu'ils sont dans le plus malheureux état où les méchans puissent être en cette vie, qui est d'être livrés à leurs mauvais desirs, en recevant par un ordre terrible de la vengeance divine la puissance de les accomplir.

L E T T R E X L I I.

A une TOURIÈRE DE PORT-ROYAL DES CHAMPS. Il la fortifie contre la persécution que l'on faisoit aux Religieuses. Mai 1661.

SI vous n'avez pas encore compris, Ma très-chère Sœur, quel bonheur c'est que d'être dans une maison persécutée pour la vérité, j'espère que la plénitude du S. Esprit que vous recevrez dans cette grande fête * vous le fera comprendre, comme il fit aux Apôtres. Car ils apprehendoient les croix & les souffrances, avant

que d'avoir été revêtus de la force d'en-
 haut ; mais depuis cela , leur plus grande
 joie étoit de souffrir toutes sortes d'igno-
 minies pour le nom de Jesus , & d'être
 fouetés par l'ordre de ceux qui passoient
 alors pour les Pontifes de Dieu. Vous
 n'avez besoin , pour attendre de notre
 Seigneur une si grande grace , que de
 vous y préparer , comme les disciples &
 les saintes femmes , par la priere & par une
 humble confiance en sa miséricorde , sans
 autre reflexion qu'une fidelle pratique de
 tous vos devoirs dans le tems présent.
 C'est le vrai moien de l'engager à vous
 donner dans chaque moment ce qui vous
 fera nécessaire.

L E T T R E XLIII.

7. Août
 1661.

A M. HERMAND. *Sur la mort de la
 Mere Angelique qu'il venoit d'apprendre.*

JE suis tout troublé de la triste nouvelle
 qu'on me vient d'apporter présentement
 de la mort de ma Sœur , la Mere Ma-
 rie Angelique. Vous pouvez croire ,
 Monsieur , quelle affliction c'est à cette
 maison dans l'état où elle est déjà reduite.
 Cependant Dieu les soutient , & il faut
 esperer qu'elles auront en cette chere Me-
 re une puissante protectrice dans le ciel.
 El-

Elle est allée à Dieu après avoir achevé son œuvre, puisqu'elle ne pouvoit pas désirer un plus grand fruit de ses travaux, que de laisser ses cheres filles dans une paix, une union & une charité admirable, au milieu de la plus grande tempête qui puisse agiter un Monastere. C'est la dernière priere que J. C. a faite pour les siens en se disposant à sortir du monde, qu'ils fussent un, comme il étoit un avec son Pere. Celle que nous pleurons a vu ce souhait accompli dans celles que Dieu lui avoit données, avant que de sortir de cette vie, & elle n'avoit plus besoin après cela que d'aller recevoir la recompense de ce qu'il lui a fait faire pour sa gloire.

L E T T R E X L I V.

A la MEME TOURIERE. Sur ce En 1663.
qu'on ne l'avoit pas encore chassées, comme on s'y étoit attendu.

DIeu vous traite en foible, Ma chere Sœur, ne vous aiant point encore exposée au combat. Ce vous est un avantage, que l'orage ne vous surprendra pas, puisque selon toute apparence, si l'on renvoie de la cour de nouveaux ordres,

pour changer le dehors des deux maisons, on commencera par celle de Paris. Quoiqu'il arrive, vous êtes trop heureuse d'être unie avec de si bonnes ames, & qui sont maintenant un merveilleux spectacle à Dieu, aux Anges & aux hommes, comme disoit S. Paul de lui même. Les Ecclesiastiques qu'on leur envoie pour les presser de signer, ne peuvent s'empêcher de témoigner qu'ils sont très édifiés de leur conduite & de leur pieté. Ils reconnoissent qu'il n'y a pas la moindre couleur de les soupçonner d'hérésie; & quoiqu'ils aient de la peine de ne pouvoir obtenir d'elles la signature qu'on leur demande, ils ne laissent pas d'avouer, qu'ils sont convaincus que ce n'est que par conscience qu'elles la refusent. C'est un témoignage bien glorieux que Dieu leur fait rendre par ceux mêmes qu'il sembloit qu'on ne leur avoir donnés que pour les accabler. Demeurez dans la paix & l'attente de Dieu; c'est où vous trouverez toute votre force.

L E T T R E XLV.

A la Mere ANGELIQUE DE S. 13. Janv.
JEAN. Au sujet de l'accommodement. 1663.

JE ne fai ce que deviendra notre affaire. Je n'en ai pas trop bonne esperance : car les Jesuites font des propositions si hors de propos, qu'il est bien à craindre qu'ils ne nous veuillent surprendre. Cependant je vois qu'on s'entend assez mal, & qu'on s'est imaginé que je n'étois pas contraire à la derniere proposition du P. Ferrier, au même tems que je faisois un memoire pour faire voir combien elle étoit déraisonnable. Priez Dieu, je vous en supplie, *ut detur mihi sermo in aperitione oris mei cum fiducia* : & que je puisse aussi temperer de telle sorte cette liberté, que personne ne s'en offense. Car je vois que dans une affaire aussi importante que celle-ci, on quitte facilement le principal pour l'accessoire : & qu'on nous fait de grands procès sur des bagatelles, lorsqu'on ne compte pour rien tout ce que nous faisons pour la defense de la verité.

L E T T R E XLVI.

Août
1664.

A une TOURRIERE DE PORT-ROIAL DES CHAMPS. Sur l'enlèvement des Religieuses.

L'Heure est venue de la puissance des tenebres (a). Le bonheur dont vous jouissez ne sera peut-être pas de longue durée : mais ce vous en est un fort grand d'avoir part à la persécution de nos chères Sœurs. Gardez-vous bien de ressembler à ces amis de Job, qui commencèrent à douter de sa vertu, quand ils virent que Dieu l'affligeoit. Mais je me reprends moi-même d'avoir eu la moindre pensée que vous soiez susceptible de cette tentation. Je suis assuré que vous les aimerez plus que jamais, & que si la violence des hommes vous arrache d'avec elles, rien ne sera capable de les arracher de votre cœur, non plus que vous du leur. Adieu, ma très-chère Sœur, je suis pressé de finir.

(a) L'enlèvement des Meres & de plusieurs Religieuses dont on a publié les Relations.

LET-

L E T T R E XLVII.

*Ann de ses A M I S du nombre de ceux En 1664.
qu'on chassa de Port-Royal. Sur le même
sujet, & sur la foiblesse de quelques
Religieuses.*

J E ne vous écris, Monsieur, que pour
répandre mon cœur dans le vôtre sur
le triste sujet de notre commune afflic-
tion. Je ne doute point que ce coup ne
vous ait été bien sensible, & que vous
n'avez eû besoin d'une grande foi pour
n'être point ébranlé par cette étrange tem-
pête, qui est venu renverser le lieu même
que Dieu vous avoit fait choisir pour
vous mettre à l'abri de celles du monde.
Mais quoi que fassent les hommes, ils ne
vous sauroient ôter la pierre immobile sur
laquelle sont établis tous ceux qui sont
vraiment à Dieu; leurs violences mêmes
n'y font qu'affermir davantage ceux qu'ils
croient renverser. Il n'y a que les pail-
les, comme dit si souvent S. Augustin,
qui soient brulées dans ce feu de la per-
secution; mais l'or en devient plus pur.
Nous le voions bien, Monsieur, & ce
nous est un double sujet de gémissement
& de joie. Dieu a voulu cribler son
aire. Malheur à celles que le vent de ce
scan-

* Il
entend
les sept
Religieu-
ses qui
avoient
signé, il
en restoit
plus de
60. de
l'autre
côté.

scandale a emportées , non pas hors de leur maison temporelle ; mais hors de l'éternelle qui est Jesus-Christ , qu'elles ont misérablement abandonné pour se conserver l'autre *. Et que celles-là au contraire sont heureuses dont la vertu a été à l'épreuve d'un si grand choc , & qui ont préféré le repos de leur conscience parmi les plus mauvais traitemens , à la fausse paix que leur auroit procuré une mauvaise complaisance à des commandemens injustes. Notre siecle n'étoit pas digne d'un tel exemple ; mais il étoit bien digne d'une telle barbarie , & encore plus de l'abandonnement , où se trouvent , à ce qu'on me mande , ces victimes de la verité. Mais elles sont dans la main de Dieu , d'où personne ne les pourra arracher. Aïons soin de nous y tenir , & nous serons à couvert de tous les orages du monde.

L E T T R E X L V I I I .

*Aux RELIGIEUSES DE PORT-En 1663.
ROIAL. Sur les persecutions qu'on
leur faisoit.*

MES TRES-CHERS SOEURS

Toutes les violences qu'on exerce contre vous, & toutes les peines & les inquietudes que se donne M. l'Archêveque pour detruire votre maison n'ont point d'autre principe qu'une miserable foiblesse qui l'empêche de resister un seul moment à la Cour & aux Jesuites. Mais il y en a des causes plus hautes & plus adorables. C'est que Dieu a permis cet étrange renversement de la raison des hommes pour vous tenter, comme parle l'Ecriture ; c'est-à-dire, pour éprouver si vous êtes veritablement à lui. Nous faisons souvent de grandes resolutions de préférer Dieu à toutes choses ; mais, hélas ! nous ne sommes gueres assurés qu'elles soient solides & veritables, que quand il se présente des occasions de les exécuter, & qu'il faut en effet prendre parti, parce qu'il faut ou s'exposer à tout, ou renoncer à quelqu'un de nos devoirs. Cela est rare dans la paix de l'Eglise, & aussi
nous

nous demeurons presque toujours dans l'incertitude, si tout ce que nous croions avoir de vertu, n'est point une vaine apparence & une seduction de notre propre esprit. Il semble donc que Dieu vous ait voulu comme transporter en ces siècles plus heureux, où l'on avoit plus de moiens de donner des preuves réelles & effectives de l'amour que l'on avoit pour Dieu. Il vous a fait trouver dans la paix les occasions du combat, & d'un très rude combat. Il vous a jetté dans la fournaise pour y épurer votre foi. Que vous êtes heureuses si vous reconnoissez bien cette faveur, & que vous en fassiez l'usage qu'il desire, comme il y a sujet d'esperer qu'il vous en fera la grace. Et après tout, que vous peuvent faire les hommes qui ne soit leger en comparaison de ce qu'ont souffert autrefois ces saintes Vierges, qui n'étoient pas plus obligées que vous de donner à leur époux des témoignages de leur inviolable fidelité? On vous dispersera, on vous renfermera, on vous privera des sacremens même à la mort; mais on ne vous privera pas de Dieu, & on vous donnera au contraire des moiens de le servir dans un plus grand recueillement, un plus grand silence, & une plus grande separation des creatures. On détruira votre maison : c'est ce qui vous doit

doit plus toucher, & qui rend plus coupables ceux qui favorifent en cela les deſſeins du Diable. Mais cependant ce qui eſt une deſtruction dans leur mauvaſe volonté, eſt au regard de Dieu la conſommation de vôtres ſacrifice : & il me ſouvient ſur cela d'une fort belle penſée de M. N. qui eſt que la plûpart des maiſons Religieuſes s'étant relâchées après avoir commencé par une grande ferveur, ce ſeroit un avantage à la vôtre qu'elle finit plutôt par la violence des hommes, lorsqu'elle eſt encore dans cette ferveur, que de ſe corrompre ou ſe relâcher par l'introduction de l'eſprit du monde & des maximes du ſiècle qui ſe gliffent inſenſiblement dans les monaſteres les plus réformés. La conduite qu'on tient envers vous eſt ſi extraordinaire, & a ſi peu de fondement, qu'il faut que Dieu ait en tout ceci quelque grand deſſein de miſericorde ou de juſtice. Il vous donne allez de marques qu'il vous veut faire miſericorde, & que toutes vos ſouffrances ſont des gages de ſon amour ; qui eſt tout ce que nous devons chercher en ce monde. Car que craignons-nous ſi Dieu nous aime ? Et comment ne nous aimeroit-il pas ſi nous l'aimons, puis que l'amour que nous avons pour lui, n'eſt qu'un effet de celui qu'il a pour nous, & que
les

les croix & les souffrances en sont aussi les plus grandes marques dans la nouvelle alliance, où il traite ses plus chers enfans, comme il a traité son propre fils.

L E T T R E XLIX.

En 1664.

A la même TOURRIERE DE PORT-ROYAL DES CHAMPS, dont on a rapporté d'autres lettres.

MA TRES-CHERE SOEUR

A ne juger des choses que par des considerations humaines, je devois avoir regret de vous avoir mise dans une maison défolée, persecutée, opprimée, où vous n'avez eu jusqu'ici que des sujets de tristesse & d'affliction, & où vous n'êtes pas assurée qu'on vous laisse encore long-tems, puisqu'on pourra bien vous chasser, comme on a déjà chassé les autres Tourrieres de Paris. Mais je vous crois trop à Dieu pour être touchée de ces vues, & je me persuade au contraire que vous regardez comme une grace la part qu'il vous fait prendre à la persecution de ses servantes, puisque cela vous donne lieu d'esperer d'avoir part aussi à la recompense qu'elles en attendent dans le ciel. La maniere dont on les traite est si

ir-

irreguliere & si violente , que cela fait voir que ce n'est point Dieu qui fait agir ceux qui ont entrepris de détruire une maison si sainte. Qu'avoit fait le Medecin de Port-Royal des Champs pour l'en chasser ? Et n'est-ce pas une étrange dureté d'ôter à des Religieuses qui sont dans un air si mal sain, le secours que Dieu leur avoit donné, & les laisser par là sans aucune assistance ? Ne devoit-on pas au moins apprehender les cris des pauvres qui demanderont justice à Dieu du soulagement qu'on leur ravit. Dieu est charité, & ainsi il ne peut être où il y en a si peu. Desorte, ma Sœur, que vous ne devez point douter que la vraie cause de la destruction de ce monastere ne soit d'une part l'envie qu'a le démon contre tous ceux qui servent vraiment Dieu, & de l'autre le dessein qu'a eu notre Seigneur de couronner la fidelité de ses épouses par la plus grande de toutes les graces, qui est celle d'un long martire. Estimez vous donc heureuse d'être unie avec de très bonnes ames, & assurez vous que, quoi qu'il arrive, & quelque tempête qui vous puisse separer d'elles, on vous regardera toujours comme leur étant unie ; & pour mon particulier, je ne manquerai jamais, autant que Dieu m'en donnera le pouvoir, de reconnoître l'affection

fection que vous avez temoignée à nos cheres Sœurs.

L E T T R E L.

20. Janv. 1668. *Réponse à une Consultation de M. l'Evêque de Beauvais, s'il pourroit consentir qu'une pension de douze mille livres que le Chevalier de Novion avoit sur l'Evêché pussât à son frere, ou, si pour éteindre cette pension on pourroit lui donner la Thresorerie, dont le Titulaire, qui étoit inquieté, vouloit bien se demettre.*

J'Ai beaucoup de confusion de ce que dans une affaire qui a été examinée par tant d'habiles gens & si éclairés *, on ait voulu s'adresser à moi pour en avoir mon sentiment. Mais quelque persuadé que je sois de mon peu de lumiere, je crois qu'il est plus respectueux & plus humble de me rendre avec simplicité à ce que l'on me demande, que de m'en excuser par des vûes qui feroient peut-être humaines, parce qu'elles pourroient naître d'une secrette apprehension qu'on n'estimât pas ce que je dirois; y aiant tant de replis dans notre cœur, que l'on peut faire par un orgueil caché, ce qu'il nous semble à nous mêmes que nous faisons par humilité.

C'est

* M. de S. Beuve & MM. de Beauvais.

C'est un horrible desordre dans l'Eglise que cette nouvelle introduction de pensions sur les Evêchés. Cela n'est devenu si commun que depuis le Cardinal Mazarin, qui avoit mis tout en commerce : & il y a de quoi s'étonner qu'on n'en ait point fait de Remontrances au Roi dans les dernieres Assemblées. Je ne saurois regarder ces pensions que comme un pur vol, & je ne vois pas quel salut il y a pour ceux qui les reçoivent, à moins que ce ne fut un Evêque pauvre, à qui on en assignât sur un Evêché fort riche; ce qui ne laisseroit pas d'être un desordre, parce qu'il y a tant d'autres benefices sur qui il faudroit donner ces sortes de pensions.

Il semble que l'on doive conclure de là, qu'il n'y a rien qu'on ne doive faire pour se délivrer ou en tout ou en partie, d'une chose si injuste & si onereuse à un Diocese, quand c'est un bon Evêque sur qui on leve cette taxe, & que l'on prive par là du moien de faire beaucoup de bien. Mais c'est aussi ce qui nous doit faire apprehender que la vûe de ce bien ne nous éblouisse, & ne nous porte pour le procurer à prendre part à de mauvaises choses, & qu'il est très mauvais d'autoriser par l'exemple des gens de bien.

C'est pourquoi je suis de l'avis du Prelat

lat qui ne croit pas pouvoir consentir que la pension soit transférée du Chevalier à l'Abé, quoi qu'avec diminution, non seulement parce que c'est en quelque sorte prendre une part positive à l'établissement de cette pension, mais parce aussi que c'est engager deux personnes au lieu d'une, dans ce vol & ce sacrilege, & mettre peut-être un obstacle invincible au salut de cet Abé, n'y ayant rien de si rare que de se repentir de ces sortes de péchés & d'y satisfaire.

Cette même raison me persuade qu'il n'y a rien à faire non plus sur la nouvelle proposition de la Thresorerie. Car cet Abé ayant déjà un prieuré de 3. mille livres de rente, je ne vois pas avec quelle conscience il pourroit accepter ce nouveau benefice, & s'il ne le peut pas accepter sans péché, c'est lui être une occasion de chute & de scandale que de le lui conferer.

Cela me paroît d'autant plus clair que cette Thresorerie a moins de fonction, & qu'elle est, comme on parle, un benefice plus simple. Car il n'y peut donc regarder que le revenu, & par conséquent il est plus clair que le jour qu'il n'y entreroit que par avarice ou par ambition, qui sont des dispositons, comme dit S. Thomas, avec lesquelles on ne pourroit pas

pas sans crime rechercher un seul benefice, & encore moins par consequent en rechercher un second en aiant déjà un. C'est pourquoi je ne comprends pas que ce ne fut pas conferer ce benefice à un indigne, que de le conferer à cet Abé, puisqu'il y a bien d'autres sortes d'indignités que l'impureté des mœurs. Il me semble que les raisons de l'avis contraire doivent ceder à celle là.

On dit que ce seroit un grand bien que l'Evêché fut dechargé de cette pension, & qu'ainsi ce bien peut faire tolerer cette pluralité, puisque S. Thomas demeure d'accord qu'on peut dispenser des Canons qui la condamnent, à cause de la necessité ou de l'utilité de l'Eglise.

Mais il est visible que S. Thomas n'entend cela que d'une utilité ou necessité, qui corrigeant en quelque sorte les desordres de la pluralité, rende excusable celui qui tient plusieurs benefices. Or cela n'est point ainsi. Car il n'y a nulle raison du côté de cet Abé, à qui on donneroit cette Tresorerie, qui le put excuser devant Dieu, & ainsi ce seroit donner un mechant exemple, en donnant sujet de croire que l'on ne condamne pas une pluralité aussi vitieuse & aussi criminelle que celle là, puisqu'on y auroit bien voulu avoir part.

On compte entre les biens que l'on pourroit faire si on éteignoit cette pension par ce moien, que l'on pourroit affecter cette somme, ou en tout, ou en partie, à l'entretien du seminaire. Mais je doute que cela se pût, parce que c'est une alienation qu'un successeur pourroit faire casser. Et il me semble qu'il faudroit bien plutôt penser à y unir la Tresorerie, ce qui est conforme au Concile de Trente, aux Ordonnances & aux Arrêts du Parlement. Jamais benefice ne fut plus propre à cela que cette Tresorerie qui n'a point de fonction, & dont la collation appartient uniquement à l'Evêque.

Ce qui paroît toucher davantage ceux qui ont inclination pour cet accommodement, c'est que par là on mettroit à couvert plusieurs gens de bien qui courent fortune de perdre le titre de leurs benefices, dont ils ont déjà perdu les revenus.

Mais c'est ce qui me touche le moins. Leur cause est si bonne qu'il n'y a gueres d'apparence qu'ils la perdent en quelque tribunal que ce soit. Le Mandement du Prelat n'ayant été condamné par aucune autorité Ecclesiastique, il faut avoir renoncé à toute pudeur pour ôter les benefices à ceux qui s'y sont conformés.

mes. La cause de MM. de Thiboult & Fournier étoit incomparablement moins favorable, puisqu'ils sont contraires à leur Evêque. Et cependant leurs devolutaires n'y ont pû réussir. Il y va de plus de l'honneur de l'Eglise de ne pas temoigner que l'on tremble dans une si bonne cause, & c'est la blesser que de quitter. Il faut avoir plus de confiance en Dieu, & lui abandonner le succès de cette affaire qui est la sienne. Je ne vois pas même ce que cela feroit pour mettre les autres à couvert. Car M. le Maire étant attaqué aussi-bien que le Tresorier, il n'y auroit que le devolutaire de ce dernier qui feroit embarrassé par cet accommodement, & celui de M. le Maire continuant toujours à plaider, l'événement de son procès pourroit être de la même conséquence pour tous les autres.

L E T T R E L I.

1. Nov. 1668. A la MERE ANGELIQUE DE S.
JEAN. Au sujet de la Relation,
qu'elle avoit faite de sa captivité.

JE suis très édifié, Ma très-chere Sœur, de ce que vous m'avez écrit touchant votre Relation. L'humilité vous a du donner ces sentimens, & ils sont très légitimes. Mais je m'imagine que vous ne me condamnerez pas quand je vous aurai représenté les raisons qui n'ont fait croire que vous deviez sacrifier l'intérêt que vous pouviez avoir en cela, à un intérêt plus grand de la verité & de l'Eglise, selon cette regle de S. Paul, *Nemo quod suum est querat, sed quod alterius.* De toutes les merveilles que Dieu a faites en notre faveur dans l'affaire présente, je n'en trouve point de plus grande, & qui nous soit une marque plus visible de sa protection & de son amour, que le changement de M. d'Alet. Et je suis assuré que si M. Singlin & la Mere Angelique avoient vu ce que nous voions de la disposition de ce saint Prelat, ils en auroient été touchés en un point qui ne se peut dire. Car quelle plus grande grace Dieu nous pouroit-il faire, que de nous donner

er le plus saint Evêque de l'Eglise pour le plus ferme & le plus affectionné Protecteur de notre innocente ? Voici encore ce qu'il me mande pour vous dans la dernière lettre qu'il m'a écrite. *Je suis extrêmement édifié de la constance de toutes ces saintes filles, qui nous précéderont au Roiaume de Dieu par leur sincerité & inviolable fidelité à son service. Faites leur témoigner, s'il vous plaît, dans la première occasion, notre continuel souvenir de leur communauté au saint Autel, & le souhait que nous avons ici de n'être pas oubliés dans leurs prières.* Je vous avoue donc qu'il m'a semblé qu'il étoit non seulement important, mais que c'étoit une espèce de reconnoissance nécessaire de lui témoigner une entière confiance, & de le bien informer de vos sentimens, afin qu'il en fût plus ferme à ne vous engager à rien, en connoissant plus à fond vos dispositions, & la repugnance que vous auriez à ce qui auroit l'apparence du moindre déguisement. Et j'ai jugé que cela étoit d'autant plus nécessaire, qu'ils'en va avoir de grandes conférences avec M. de Comenges, qui est retourné à son diocèse, & qui n'est capable que de proposer des manieres d'accommodement, qui ne vous accommoderoient point du tout. Or j'ai cru que votre Relation étoit très

propre pour ce dessein, & je n'ai pas craint les mauvais effets que vous en apprehendez, parce qu'elle ne lui devoit être envoyée qu'en exigeant de lui un secret inviolable, que nous étions assurés qu'il nous eût gardé; & ainsi il n'y avoit point sujet de craindre que cela eût fait parler de vous. Et pour ce qui est d'une autre apprehension, qu'il n'y eût des choses dont il n'eût pas été édifié, il me semble que vous vous en pouviez reposer sur moi; puisque je n'aurois eu garde de lui envoyer des choses dont il n'eût pas dû être satisfait, & que je pense le connoître assez pour juger de ce qui le pouvoit bien ou mal édifier. Je me persuade que quand vous aurez bien considéré ces raisons devant Dieu, non seulement vous ne les desapprouverez pas, mais que même vous vous y rendrez, & que vous préférerez l'utilité commune à votre inclination particuliere. Votre humilité n'en sera point blessée, puisque l'on ne vous en dira jamais rien; & l'obéissance que vous pratiquerez en cela, ne sera point du nombre de celles où le diable tend des pieges en ce tems. Si c'est votre confession, comme vous dites, je pense que vous n'auriez pas de peine à la faire à un si grand serviteur de Dieu; & comme cela vous mettra plus avant dans son sou-

venir

venir, & vous procurera plus de part en
ses prieres, vous aurez sujet d'en atten-
dre une benediction particuliere de Dieu.
Pensez y, je vous en conjure, Ma très-
chère Niepce, & en rendez réponse. Car
après tout on n'en fera que ce que vous
voudrez.

L E T T R E L I I .

28. Juill.

A M. DE POMPONNE SECRE- 1677.

TAIRE D'ETAT. *Il y a une pre-
miere lettre, qui est la 171. dans le 3.
Tome; cette seconde lettre fut écrite au
sujet d'un Memoire sur la lettre des Evê-
ques au Pape, qui courroit, & que les
ennemis de M. Arnauld lui attribuoient;
M. de Pomponne se contenta d'en dire la
substance au Roi, & ne crut pas devoir
montrer la lettre même.*

MONSIEUR, MON TRES-CHER NEVEU

J'Ai reçu avec un très profond respect
& une extrême reconnoissance l'avis que
vous m'avez donné de la part de S. M.
vous la pouvez assurer que ni moi ni mon
ami*, n'avons fait le memoire dont vous
me marquez la substance. Mais il y a
tant de gens qui se disent de nos amis que

* M.
Nicole.

S. M. est trop juste pour vouloir que je répondisse de tout ce qu'ils pourroient faire. La maniere dont je vous ai déjà écrit, que j'apprens n'avoir pas été desagréable à S. M. lui peut faire juger que des considerations humaines ne seront jamais capables de me porter, ou à employer le mensonge pour me mettre à couvert de ce que l'on voudroit me faire craindre; ou à parler contre mes sentimens, quand ils me paroissent justes & conformes à la vérité que j'ai tâché d'apprendre dans les livres de l'Eglise: & je suis persuadé qu'un Roi comme le nôtre, qui fait si bien joindre toutes les parties d'un honnête homme à celles d'un grand Prince, bien loin de trouver mauvais qu'on soit dans cette disposition à son égard, sera plus touché de cette maniere franche & ouverte que d'une conduite plus artificieuse & plus compassée, & qu'il comprendra parfaitement que le plus grand respect que l'on puisse avoir pour les souverains, qui nous tiennent la place de Dieu, est de traiter avec eux comme on traite avec Dieu même, qu'on ne doit & qu'on ne peut jamais tromper. C'est ce qui m'oblige de vous avouer, que si le Memoire dont vous m'écrivez ne contient que ces deux points, l'un, que celui qui a écrit la lettre au Pape n'avoit pas dû s'en dispenser,

fer, l'autre, qu'il y avoit eu raison de la faire signer à plusieurs Evêques; je ne pourrois qu'en improuver la publication, qui a été certainement fort indiscrete, & non pas le condamner en lui même. Car il me semble que l'Evêque qui avoit eu ce dessein, ne pouvoit gueres faire d'action plus agréable à Dieu, que de seconder les bonnes intentions de S. S. que l'on m'a assuré qui lui étoient connues, en lui demandant la condamnation de certaines propositions très pernicieuses qui vont à renverser toute la morale chrétienne, & à troubler la tranquillité publique: & si ce dessein étoit bon, ce ne pouvoit être une mauvaise chose d'y faire entrer plusieurs Evêques, puisque cela n'est défendu par aucune loi ni de l'Eglise ni de l'Etat, & qu'il est au contraire plus conforme à l'esprit de J. C. que les Evêques agissent en commun, autant qu'il se peut, sur tout dans les choses qui regardent le bien commun de l'Eglise, comme est la conservation de la pureté de la doctrine Evangelique; & que pour s'y conduire avec plus de sûreté, ils se communiquent leurs lumieres. Je ne sai s'il se trouvera des Théologiens qui soient d'un autre sentiment, & qui voulussent soutenir que l'institution de J. C. dans le gouvernement de l'Eglise, est que chaque Evêque

soit tellement renfermé dans lui même, & dans la conduite de son Diocèse, qu'il ne lui soit pas permis de se joindre à d'autres en des occasions importantes & purement Ecclesiastiques, pour agir avec plus d'autorité & plus de poids. Rien ne vous peut mieux assurer du peu de part que j'ai eu à ce Memoire, que la liberté avec laquelle je vous en dis ma pensée; puis-que je ne hazarderois rien davantage à l'avouer si j'en étois l'auteur. Mais la grace sur tout que je vous demande, est que vous fassiez bien entendre à S. M. que je ressens comme je dois la bonté qu'elle daigne me témoigner, en voulant bien me donner lieu de me justifier de ce que l'on trouve à redire dans ma conduite. Elle peut au moins s'assurer que je ne manquerai jamais ni de bonne foi pour lui rendre compte de toutes mes démarches, ni de zèle pour son service, quelque impression que l'on tâche de lui donner au contraire soit de moi, soit de ceux que l'on fait m'être unis de sentiment & d'amitié. J'ai été, par exemple, fort surpris d'apprendre que l'on a voulu rendre suspect de quelque cabale le voiage de mon ami en un lieu * où il s'est déjà retiré deux ou trois fois, sans autre dessein que d'éviter l'importunité des visites de Paris, & de travailler en repos à ses Essais de

* L'Abbaie de S. Denys en France.

de Morale. On a fait courir le bruit qu'il alloit d'Evêque en Evêque pour faire signer la lettre au Pape, ce qui est une fausseté sans apparence, & néanmoins pour ôter tout lieu à ces vains soupçons, je lui ai mandé de revenir incessamment. Je suis tout à vous.

L E T T R E L I I I.

A M. DE POMPONNE SECRE-^{15. 02.}
TAIRE D'ETAT. *Cette troisieme* ^{1677.}
lettre fut écrite au sujet d'un écrit que
M. l'Evêque d'Arras fit courir signé de
lui, par lequel il declaroit n'être point
auteur du dessein de la lettre des Evêques
au Pape, ce qui en faisoit tomber le soup-
çon sur M. Arnauld & M. Nicole.

MONSIEUR, MON TRES CHER NEVEU

C'E n'est pas sans peine que je me trou-
ve obligé de vous écrire pour l'éclair-
cissement d'un fait sur lequel j'apprens
qu'on a voulu prévenir S. M. & lui ren-
dre ma sincerité suspecte. J'avois sù il
y a déjà quelque tems, qu'il couroit dans
Paris une lettre de M. d'Arras, par laquel-
le on disoit qu'il desavouoit en des termes
très forts la lettre latine au Pape ; que se
trouvant ainsi desavouée par celui que l'on

croïoit y avoir eu la principale part, & nul autre ne l'avouant, le soupçon retomboit naturellement sur ceux que leur sincerité a portés à reconnoître de bonne foi la part qu'ils y avoient eu, qui est de l'avoir écrite à la priere des Evêques; au lieu que ce que dit M. d'Arras pourroit faire croire que cette pensée est venue de nous, & que les Evêques n'y seroient entrés qu'à notre sollicitation. Mais quoi que je visse assez les suites que pouvoit avoir ce faux bruit, je ne m'en étois pas mis en peine dans la confiance où j'étois, que S. M. me feroit toujours la justice de croire que je n'étois point homme à chercher ma sureté dans le mensonge, & que je suis encore moins capable d'une aussi grande hardiesse que seroit celle d'y avoir recours dans une lettre que je vous aurois écrite pour être lue au Roi. Je m'appuiois si fort sur ce témoignage de ma conscience, que j'avois de la peine à me persuader qu'il se trouvât personne qui entreprit de donner au Roi des impressions contraires. Ainsi je n'apprehendois aucun mauvais effet de cet écrit de M. d'Arras, sachant d'ailleurs que le public n'est pas disposé à me prendre pour un menteur. Cependant j'apprens qu'il a été lû à S. M. qui a été surprise du desaveu que M. d'Arras y fait. Vous jugez donc que cela

cela me met dans une nécessité indispensable de justifier ma sincérité & ma bonne foi, sans aucun dessein de taxer un Evêque d'en avoir manqué; mais seulement d'éclaircir des doutes que la lecture de son écrit a pû laisser dans l'esprit du Roi; car c'est peut-être qu'on ne l'a pas bien compris, & qu'il a quelque sens caché qui fait que son desaveu n'est qu'apparent; & qu'ainsi ce qu'il dit peut être vrai en la manière qu'il l'entend, sans qu'il veuille ou qu'il puisse rien nier de tout ce que je m'en vas dire. Il est vrai néanmoins qu'il seroit à souhaiter qu'il eut parlé clairement, & peu de gens approuveront qu'il se soit servi d'expressions ambiguës pour se tirer d'une affaire qu'il ne devoit pas entreprendre, s'il craignoit de l'avouer; ou qu'il ne devoit pas la desavouer même en apparence, s'il croioit avoir bien fait de l'entreprendre. Mais je n'entre point dans les raisons qu'il a eu d'en user ainsi. J'aurois de la peine à les deviner, parce qu'il ne m'est jamais venu dans l'esprit d'avoir recours à ces voies obliques & détournées; & j'espère que Dieu me fera toujours la grace de faire consister ma sûreté, non à deguïser ce que j'aurois fait, ou par moi même, ou par mes amis, mais à ne rien faire qui ait besoin d'être deguïsé, & à n'avoir pour amis que ceux qui

suivent la même conduite. C'est celle que vous verrez bien que je tiens encore, n'y apportant pour tout artifice que la nue & simple exposition de la maniere dont les choses se sont passées.

L'occasion & le dessein d'écrire au Pape sur la morale des nouveaux Casuistes, est venue de la Censure que M. l'Evêque d'Arras fit il y a quelque tems de certaines propositions qu'un Jesuite de son Diocese avoit enseignées dans l'Université de Douai touchant la penitence. Cette Censure aiant été favorablement reçue à Rome, malgré les poursuites que les Jesuites y avoient fait pour la faire flétrir, & M. le Cardinal Cibo aiant assuré ce Prelat de la bonne disposition du Pape contre la morale de ces Peres, cela fit croire à M. d'Arras qu'il falloit menager cette occasion, tant pour rendre service à l'Eglise, en faisant condamner beaucoup d'erreurs dangereuses, que pour se garantir des outrages que les Jesuites lui avoient fait en publiant un libelle contre sa censure, dans lequel ils prétendoient l'accabler par une foule de passages & d'autorités de nouveaux Casuistes qu'ils avoient ramassé de toutes parts. Ce fut sur tout cela qu'il forma le dessein d'envoyer à Rome un grand nombre de ces méchantes propositions, entre lesquelles les principales
de

le sa Censure seroient renfermées. Il concerta ce dessein & les voies de l'exécuter avec M. de S. Pons, & ils furent deux ou trois mois à prendre leurs mesures, en se reservant le secret de la conduite de cette affaire, & n'en communiquant à divers Theologiens qu'ils consulterent, que ce qu'ils jugoient à propos: ils les vouloient employer, & sur tout celui qui a depuis travaillé à la lettre latine*, à faire de grands extraits des Casuistes, & à réfuter leurs erreurs. Mais mon ami s'en étant excusé MM. les Evêques firent eux mêmes le choix des propositions, & ne lui donnerent que le soin de les faire transcrire, & il a encore la liste de ces propositions choisies, marquées par des chiffres, qui lui fut envoyée par M. de S. Pons, & qui est écrite de sa main. Ainsi ces Prelats étant convenus entre eux du choix de ces propositions, sans que personne qu'eux y ait eu part, M. de S. Pons vint trouver mon ami, & le pria de faire une lettre latine qui eut raport à ce recueil d'erreurs qu'ils avoient dessein d'envoier au Pape, & qui put faire comprendre combien il étoit important de les condamner. Il lui fit entendre, en lui proposant de travailler à la lettre, que c'étoit l'exécution d'un dessein concerté depuis trois mois entre lui & M. l'Evê-

• M.
Nicole.

que

que d'Arras. Ainsi mon ami s'y engageât pour rendre service à l'un & à l'autre. Il fit donc la lettre latine, & la mit deux ou trois jours après entre les mains de M. de S. Pons, qui la porta aussitôt à M. d'Arras, lequel la corrigea, l'approuva, résolut de s'en servir, & la préféra à ce qu'il avoit fait faire par un autre Theologien. Quelques jours après M. d'Arras vint par occasion chez celui qui avoit fait la lettre latine ; il lui témoigna l'estime qu'il en faisoit, & il le voulut engager à y joindre une refutation courte de chacune des propositions qu'il vouloit envoyer au Pape. Mais mon ami s'en étant excusé, ils travaillèrent presque toute l'après dinée à les reduire sous de certains titres, que M. d'Arras fit pour la plûpart. Depuis cela nous n'avons pris aucune part dans cette affaire, si ce n'est qu'on fit faire quelques copies de la lettre latine, que ce Prelat venoit querir lui même, pour en faire l'usage qu'il vouloit, sans que l'on fut rien de son secret, M. de S. Pons étant retourné dans son Diocèse. Mais cette lettre des Evêques au Pape étant tombée entre les mains du Roi, sur l'avis que vous me donnâtes que S. M. savoit que mon ami en étoit l'auteur, m'étant cru obligé de vous en écrire, afin que vous pussiez l'informer au vrai de la
part

part que nous y avions eu , je gardai tant de mesures avec M. d'Arras , que pour lui ôter tout sujet de plainte que je l'eusse commis contre son gré , je lui envoie par un de ses intimes amis la lettre que je vous devois écrire ; il la lut , & me la renvoia y ayant fait quelques changemens que j'ai encore dans un papier à part , écrit de la main de cet ami qui en rendra temoignage , quand on voudra ; je les suivis exactement , quoique ce me fut assez de peine de recire ma lettre de nouveau pour vous l'envoier. Le principal de ce changement étoit , qu'il desiroit que je disse des Evêques au pluriel ce que j'avois dit d'un Evêque , & je le fis ainsi. Il ne temoigna point trouver mauvais que ce qui pouvoit marquer sa censure & les libelles qu'on a fait contre , y demeurât. Il seroit donc bien étrange qu'il voulut présentement donner des impressions contraires à ce que je vous ai rapporté de très-bonne foi dans ma lettre ; puisqu'il ne peut pas nier qu'on ne la lui ait communiquée , & que je ne vous l'envoiai qu'après l'avoir réformée suivant ses corrections. Vous pouvez aussi vous souvenir de ce que vous me dites en ce tems là , que la copie de la lettre latine qui avoit été donnée au Roi , étant corrigée en quelques endroits de la main de M. d'Ar-

ras ,

ras, S. M. n'avoit point douté qu'il ne l'eut fait faire; & ainsi il n'a pas lieu de se plaindre qu'on l'ait su par nous, & que nous ne lui aions pas gardé le secret. Mais tout le reproche qu'il nous peut faire est, que la chose étant divulguée sans notre participation, nous n'avons pas dit le contraire, parce que nous n'avons pas accoutumé de mentir, ni pour nous, ni pour autrui. Cependant quelque dessein que M. d'Arras eut eu dans la lettre qu'il fait courir, & de quelque sens qu'il le prenne, il doit demeurer pour constant par tout ce qui vient d'être dit, que le dessein d'écrire au Pape une lettre signée par plusieurs Evêques n'a point été inspiré, ni par moi, ni par mon ami, à M. d'Arras ou à M. de S. Pons; qu'il est venu d'eux sans que nous y aions rien contribué, que M. d'Arras en est le premier auteur; qu'il l'a formé sur le commerce qu'il avoit à Rome, & sur une lettre de M. le Cardinal Cibo; qu'il a fait choix des propositions avec M. de S. Pons; qu'il a fait travailler un autre Théologien sur ce même sujet avant qu'il en eût parlé à mon ami; que ce n'est qu'ensuite de cela que mon ami a été prié de travailler à la lettre latine par M. de S. Pons, avec qui il savoit que M. d'Arras conféroit tous les jours; que M.

d'Ar-

d'Arras a approuvé, loué, corrigé, & adopté cette lettre; & que depuis le depart de M. l'Evêque de S. Pons il n'y a eu que lui à Paris qui se soit mêlé de cette affaire, & je puis encore ajouter qu'il ne se trouvera point que mon ami ni moi en aions parlé ou écrit à aucun autre Evêque. On ne pense pas que personne veuille contester ces faits; mais quoi qu'agissant avec des Evêques on n'ait pas cru devoir prendre des precautions pour avoir de quoi les prouver, en cas qu'ils n'en voulussent pas demeurer d'accord, Dieu a permis néanmoins qu'on ait gardé une lettre écrite & signée par M. d'Arras qui en justifie une partie, comme, que c'étoit lui qui avoit envoyé à Rome, qu'il faisoit faire des copies de la lettre latine, qu'il l'a corrigée en certains endroits, & qu'il en faisoit son affaire; & pour le reste on est assuré que s'il plait à S. M. d'ordonner à M. de S. Pons de dire ce qu'il en fait, il ne manquera pas de rendre témoignage à la vérité, & on veut bien s'en rapporter à ce qu'il en dira. J'aurois bien souhaité n'être pas obligé d'entrer dans cet éclaircissement, mais vous voiez bien que j'y suis forcé, & ce n'est que la consideration de S. M. qui m'y engage. Car sauroit été, ce me semble, manquer au respect qu'on lui

lui doit, de souffrir qu'elle eût le moindre doute que j'eusse manqué de sincérité & de bonne foi en lui rendant compte de ma conduite, & l'ayant fait par votre entremise il y alloit autant de votre intérêt que du mien, puisque c'est faire injure à un homme d'honneur que de l'employer à tromper son Prince. Il me suffit de vous avoir donné moyen de me justifier auprès de S. M. Je ne souhaite rien davantage, & la vénération que j'ai pour la dignité de M. d'Arras me fait souffrir sans beaucoup de peine la manière dont on dit qu'il m'a traité. Le public pourra bien me rendre justice, sans que je la lui demande; le tems éclaircira toutes choses, & je ne saurois croire que ce Prelat ne convienne un jour de ce qu'il semble qu'il a présentement peine d'avouer pour des raisons qui ne me sont pas connues. Je suis donc résolu de ne point donner copie de cette lettre, & je vous supplie de n'en point donner aussi. Je suis tout à vous.

L E T T R E L I V.

Le Roi ayant fait défendre aux Evêques du En 1677.

Roiaume de signer la lettre au Pape, & un Evêque ayant témoigné être dans la résolution de faire sur cela ses très-humble Remontrances au Roi, M. Arnauld écrivit pour lui cette lettre; mais ayant été trouvée trop forte, elle ne fut point présentée à S. M.

S I R E

JE ne me suis jamais trouvé dans une si fâcheuse conjoncture. La douleur qui m'accable de voir V. M. si prévenue contre moi depuis quelque tems, m'avoit fait résoudre de me tenir en silence, & de ne plus parler qu'à Dieu des renversemens qu'ont causé dans mon Diocèse les mauvais offices que l'on m'a rendu auprès d'elle; mais voici une rencontre inopinée qui nous force tous tant que nous sommes, qui tenons la place de J. C. dans l'Eglise Gallicane, de nous jeter aux pieds de V. M. pour lui demander avec tout le respect & toute l'humilité possible; si son intention est que l'on nous dégrade, & qu'on nous dépouille des plus essentielles fonctions de

no-

notre caractere. On ne peut pas croire que ce soit là son dessein, & cependant, Sire, c'est précisément ce que fait l'ordre que les Intendans des Provinces viennent de donner de votre part à tous les Evêques de votre Roiaume, de ne point signer une lettre dont je n'avois pas oui parler; mais j'apprens que des Evêques vouloient écrire au Pape sur des points de morale enseignés par de nouveaux Casuistes, qui leur ont paru très prejudiciales au salut des ames. On est assuré, Sire, que quand il plaira à V. M. de considerer avec un peu d'attention ce qu'on est obligé de lui représenter sur ce sujet, Elle concevra sans peine que le depot de la verité aiant été confié par J. C. aux Apôtres & à leurs Successeurs qui sont les Evêques, & l'une de leurs plus grandes obligations étant de veiller à ce que la doctrine sainte de l'Evangile ne reçoive point d'alteration, c'est la même chose de leur défendre de s'écrire les uns aux autres sur ces matieres, quand ils ne peuvent pas s'assembler dans les Conciles, d'en consulter le S. Siege, & de s'unir plusieurs ensemble pour le faire avec plus de poids; c'est, dis-je, la même chose que de leur interdire de baptiser, de confirmer & de faire des Prêtres. Ils ont reçu également toutes ces sortes de pouvoir,

voir du S. Esprit qui les a établis pour gouverner l'Eglise de Dieu. Et ainsi V. M. reconnoitra facilement, qu'il n'y a point de puissance sur la terre qui les puisse priver des uns plutôt que des autres, qu'il est inoui qu'on ait jamais entrepris d'en ôter quelqu'un à tous les Evêques d'une nation, & qu'il faut qu'on ait étrangement surpris V. M. pour l'engager à faire une chose dont il n'y a point d'exemple, & dont sa pieté & le respect qu'elle a pour l'Eglise & pour ses principaux Ministres, l'auroit entièrement éloignée, si on la lui avoit fait comprendre pour telle qu'elle est.

Mais comme il n'y a que Dieu qui ne puisse jamais être trompé, c'est un effet déplorable de la misere humaine de ce que les plus grands Princes & qui aiment le plus la justice, le sont quelque fois par ceux qui abusent de leur confiance; & ce qui est plus digne de gémissement est que cela arrive dans les affaires de l'Eglise, au regard desquelles on ne peut dire sans faire injure à J. C. que les Rois Chrétiens aient le pouvoir de renverser l'ordre qu'il a lui même établi. Ce n'est, Sire, que la fidelité que je dois à Dieu & à V. M. qui me contraint de parler avec cette liberté sacerdotale, dont les plus grands Empereurs ont trouvé bon que les Evêques

M. de
Harlai
Archev.
de Paris.

ques usassent envers eux en de pareilles rencontres; car je fais bien ce que je m'attire par là, non de la part de V. M. qui est trop bonne & trop juste pour ne pas vouloir que les Prelats de son Roiaume l'informent les droits du Roiaume de J. C. dont ils sont les Princes, mais de la part de ceux qui ne vous donnent ces conseils, que pour s'ériger eux mêmes en souverains pour l'opression de leurs confreres. Mais je m'estimerois heureux quand je serois le seul qui se seroit voulu sacrifier pour le bien de votre service en disant à V. M. ce que tout le monde pense, & ce que personne n'ose lui dire. Elle peut s'en assurer en consultant qui il lui plaira de tout ce qu'il y a de gens de vertu & de pieté dans tous les ordres de son Roiaume; car on doute qu'il s'en trouve beaucoup qui étant pressés de parler selon leur conscience, & comme ils feroient étant prêts d'aller rendre compte à Dieu, ne demeurent d'accord qu'on n'a point du conseiller à V. M. de nous faire un commandement aussi extraordinaire qu'est celui que l'on vient de nous faire, en nous défendant de signer une lettre adressée au Pape, où il n'y a pas un seul mot qui ne regarde la religion & la conservation de la doctrine de l'Evangile. C'est pourquoi, Sire, quoi qu'il arrive,

je

je me consolerais dans ce temoignage que me rend ma conscience, qu'après Dieu je ne considère en tout ceci que l'intérêt tout pur de V. M. son solide honneur & sa véritable gloire. Car elle trouvera l'un & l'autre en employant son autorité Royale, & l'un des plus beaux droits de sa couronne, à maintenir les droits divins des Evêques; mais il ne lui sera jamais ni honorable ni avantageux de donner des ordres qui les anéantissent, pour satisfaire à l'ambition d'un seul homme qui pousse si loin la prétention qu'il a que tout doit passer par lui, & se soumettre à son tribunal, qu'il n'en excepte pas même le Pape; n'ayant pu souffrir que des Evêques se soient adressés au S. Siege sans lui en avoir demandé la permission. Et par là, Sire, V. M. peut voir avec quelle sincérité il a pris jusqu'ici pour prétexte de la plupart de ses violences, un prétendu manquement de soumission au Pape, dont il accuse qui il lui plait, lui qui se sert aujourd'hui du nom de V. M. pour rompre le commerce des Evêques avec le souverain Pontife, & qui a voulu faire passer pour un effet de cabale de ce que S. S. a honoré quelques uns de ses Brefs, ce qui assurément l'a dû surprendre, parce que pour lui il lui est fort ordinaire de ne pas daigner leur faire réponse quand ils lui écrivent.

Je finis, Sire, en me jettant encore une fois aux pieds de V. M. pour lui protester devant Dieu qui voit le fond des cœurs, que de quelque maniere que l'on prenne ce que ma conscience m'a obligé de lui écrire en cette occasion, jamais rien ne sera capable de me faire manquer à l'engagement où je suis par tant de devoirs de religion & de naissance, d'être jusqu'au dernier soupir avec un profond respect & une inviolable fidelité,

De V. M.

Le très-humble &c.

LETTRE LV.

En 1679. *A M. DE POMPONNE, son Neveu.
Au sujet de la disgrâce de ce Ministre.*

QUELQUE detaché que l'on se croie des choses du monde, on trouve encore bien par où on y tient dans des evenemens aussi imprevis & aussi extraordinaires qu'est celui de votre disgrâce. Jamais rien, je vous assure, ne m'a plus surpris, & c'est dans ces rencontres que l'on reconnoît que quoi que l'on puisse dire, on n'est jamais préparé autant que l'on devroit à tous les accidens possibles. Mais
après

après ce premier étonnement la soumission à la volonté de Dieu , toujours juste & toujours adorable , aiant calmé les agitations de mon esprit , & l'aiant mis en état de considérer ce qui vous étoit arrivé par les vues de la foi , plutôt que par celles de la nature , je n'ai pu m'empêcher de vous estimer heureux dans le renversement de votre fortune , & de regarder comme un effet de l'amour éternel de Dieu envers vous , le moien qu'il vous donne de travailler sérieusement à l'unique affaire que nous aions en ce monde , qui est de nous rendre dignes de jouir éternellement de Dieu. Je ne dis pas que cela vous fût impossible dans le poste où vous étiez ; car rien n'est impossible à Dieu. Mais il faut renoncer à toutes les lumières de l'Evangile pour ne pas reconnoître combien cela est difficile pour une infinité de raisons , dont la principale est qu'on ne s'apperçoit pas même de cette difficulté , & que l'on s'aveugle sur une infinité de choses qui peuvent être fort criminelles devant Dieu , quoi qu'on les croie fort innocentes. Car les Païens mêmes ont reconnu qu'on étoit injuste non seulement en faisant du mal à autrui , mais aussi en n'empêchant pas autant qu'on le pouvoit que d'autres ne lui en fissent. *Injustitia*, dit Cicéron, *duo genera sunt ; unum eorum*

qui inferunt : alterum eorum , qui ab iis quibus infertur , si possint , non propulsant injuriam. Nam qui non defendit , nec obstitit , si possit , injuria , tam est in vitio , quam si parentes , aut amicos , aut patriam deserat. Je ne fais point d'application particuliere , & moins encore à ce que vous pouriez penser , qu'à toute autre chose. Mais generalement parlant l'obligation de s'opposer à l'injustice autant que l'on peut , est plus grande que l'on ne pense , & quand on est en une place où l'on a lieu de parler contre des violences & des injustices manifestes , il est bien difficile de s'assurer qu'on l'ait fait aussi fortement que Dieu le demandoit de nous. Jesus-Christ dit que si notre justice n'est plus grande que celle des Docteurs de la loi & des Pharisiens , nous n'entrerons point dans le Roiaume des cieux. Que fera-ce donc si elle est moindre que celle des Philosophes paiens ? On ne sauroit penser à tout cela sans trembler , & sans être porté à rendre graces à Dieu , qui vous a tiré d'une voie si perilleuse pour vous reduire en un état humiliant selon le monde après une si grande elevation ; mais où il vous fera beaucoup plus facile de viyre en vrai chrétien , sans quoi on ne se sauve point. Je ne doute point que Dieu ne vous ait fait entrer dans une partie de ces pensées ;

& j'apprends avec bien de la joie que Madame de Pomponne a reçu ce coup d'une manière fort chrétienne. Je prie Dieu qu'il en donne les mêmes sentimens à toute la famille, & qu'il la porte à regagner dans le ciel ce qu'elle perd d'élevation sur la terre.

M. Arnauld écrit une lettre semblable à M. de Lusancy, Frere de M. de Pomponne, & M. de Luzancy lui fit la réponse qui suit.

L E T T R E

De M. DE LUZANCY, à M. Ar-^{5. Dec.}
nauld. 1679.

J'Ai reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je ne puis vous en rendre assés de très humbles actions de graces pour le plaisir & la charité que vous m'avez faite. Car, Monsieur, il y a peu de personnes qui parlent le langage dont vous vous servez, parce qu'il y en a peu qui connoissent l'Evangile, qui vous l'enseigne, & qui se mettent en peine de le pratiquer, comme vous faites. C'est néanmoins, Monsieur, l'unique nécessaire, sans lequel tout le reste, quelque grand qu'il paroisse

M 3

aux

aux yeux des hommes, est la plus grande misere qui se puisse imaginer, quoique les gens du monde se l'imaginent & le croient si peu. Sur ce fondement, Monsieur, jugez si j'ai été touché des verités si réelles que vous me faites la charité de me dire sur le sujet de la chute de mon Frere; & si ce ne m'a pas été une grande consolation de voir par votre lettre, que c'est plutôt une occasion d'actions de graces à Dieu que d'affliction; puisque c'est un moien pour lui de chercher plutôt le Roiaume de Dieu & sa justice, que s'il étoit demeuré dans une place qui va naturellement à chercher une grandeur & une fortune, qui le plus souvent fait perdre l'un & l'autre. Graces à Dieu, il est persuadé de ces verités; mais, Monsieur, comme cela ne suffit pas, si l'on n'en fait tout l'usage qu'on doit, je vous demande, s'il vous plaît, vos prieres, pour lui obtenir cette grace, qui sera le comble de la fortune que je lui souhaite, & de celle que je vous supplie aussi de m'obtenir. Je suis, Monsieur, avec un parfait respect & une entiere verité votre très-humble & très-obeissant serviteur

ARNAULD DE LUZANCY.

LET.

LETTRE LVI.

Au P. QUESNEL. Sur le livre du P. 23. Fev.
Seguenot. 1680.

J'Ai lu la premiere partie de l'ouvrage de la contrition que j'ai trouvé bien solide*. Je voudrois seulement qu'il n'eut pas témoigné avoir de l'inclination pour une opinion qui ne me semble pas fort bonne, qui est que *fictus recipit sacramentum, licet non recipiat gratiam*; & que cette grace revit, *recedente fictione*, comme celle du baptême.

* C'étoit un livre du P. Seguenot de l'Oratoire, qui n'a point été imprimé.

2. Je voudrois qu'il n'eut pas supposé, comme il fait en quelques endroits, que Scot lui est contraire, ce que je sai qui est faux, & il me semble que l'on feroit bien de détromper le monde de cette opinion vulgaire.....

LETTRE LVII.

Au P. QUESNEL. Sur le livre du P. 17. Janv.
le Porc de l'Oratoire. 1682.

J'Ai lu une grande partie du livre du P. le Porc. C'est un livre très mal fait. L'auteur est un vrai Déclamateur, & un miserable Sophiste. Il

n'a nuls principes de Theologie. Les verités qu'il a retenu, ruinent les faussetés qu'il avance. Il calomnie M. d'Ipres d'une maniere tout à fait honteuse. Et rien n'est plus facile que de le convaincre, qu'il fournit des armes aux Calvinistes, pour soutenir invinciblement (ses fausses maximes étant accordées) l'une de leurs plus grandes hérésies.

L E T T R E L V I I I.

En 1682.

Au R O I. C'est un Projet de la lettre qui devoit précéder sa justification, à laquelle il travailloit.

S I R E.

MOn grand âge & mes infirmités m'avertissent que ma fin approche & qu'il faudra bien-tôt aller paroître devant Dieu. Mais quoi que dans le compte que je me prépare à lui rendre de toutes les actions de ma vie, je ne me trouve coupable d'aucune des choses dont on s'est servi pour me décrier auprès de V. M. je croirois l'être, si avant que de mourir je ne me mettois en devoir de l'éclaircir & de lui faire connoître la vérité sur les impressions qu'on lui a données de moi depuis si longtems. Car si J. C. veut
que

que lors que le moindre de nos freres a quelque chose contre nous, nous travaillions à l'éclaircir & à le satisfaire avant que de nous presenter à l'Autel, combien plus suis-je obligé d'éclaircir & de satisfaire mon Souverain avant d'aller paroître devant le tribunal de la justice de Dieu.

Si je suis assez heureux pour cela, Sire, je mourrai content ; & je puis dire à V. M. avec toute la sincerité d'un homme qui songe à mourir, qu'il n'y a rien dans mon état qui me soit si dur à porter, que de penser que V. M. me regarde comme un mauvais sujet, & peut-être comme un mauvais Catholique. Je sais combien il est difficile de détruire des impressions si anciennes & si enracinées, & j'en desespererois presque si je m'adressois pour cela à tout autre qu'à V. M. même. Mais, Sire, on voit reluire tant d'équité, de droiture, d'humanité & de bonté dans toutes les choses où elle agit par elle même, que j'ai sujet de tout espérer si elle veut bien voir les choses de ses propres yeux, & donner quelques momens à la lecture de ce que je lui adresserai pour ma justification. C'est de quoi je la conjure par le sang de J. C. Et je le fais avec d'autant plus de confiance, qu'il s'agit de quelque chose de plus important que ma justification toute seule,

& que les mauvais offices que l'on m'a rendus auprès de V. M. pourroient aller à lui faire prendre le bien pour le mal & la vérité pour l'erreur. Ainsi j'ose dire à V. M. avec tout le respect que je lui dois, que si de ma part je me trouve obligé pour l'intérêt de la vérité autant que par le mien propre, d'essayer de lui faire connoître le fond des choses, elle pourroit aussi se trouver obligée par celui de sa justice & de sa propre gloire d'entrer dans cet examen & d'écouter un Prêtre qu'on a accusé de bien des choses, mais qu'on n'a jamais convaincu d'aucune, & qui deffie tous ses adversaires de rien marquer dans sa doctrine & dans ses sentimens dont il ne se justifie par des preuves plus claires que le jour, & qui ne sauroient manquer de faire leur effet sur une raison aussi droite & aussi éclairée que celle de V. M. quand elle voudra bien s'y appliquer. Je me jette donc à ses pieds pour lui demander cette grace, & j'ai d'autant plus de sujet de l'espérer, que ce n'est que ce que l'on accorde aux criminels les plus manifestement coupables. Ce n'est, Sire, ni devant le public, ni même devant les Ministres de V. M. que j'entreprends de me justifier, c'est devant elle même. Et Dieu me donne cette confiance que je n'ai qu'à obtenir

tenir d'être écouté, & que comme l'intérêt de V. M. ne la jamais empêchée de prononcer contre elle même, quand la vérité lui a été connue, ses premières impressions ne l'empêcheront pas non plus de prononcer en ma faveur, quand elle connoîtra mon innocence, & que je lui aurai fait voir que je suis comme j'ai toujours été avec tout ce qu'on peut desirer d'un bon sujet, de fidélité, d'attachement & de respect.

L E T T R E L I X.

*A M. *. Il parle de la Justification, à laquelle il travailloit, & dont il marque qu'il avoit changé la forme.* 18. Juin 1682.

J'Ai travaillé à l'ouvrage. Je lui ai changé de forme. Il ne s'adresse plus à la personne principale: quoi qu'on en parle assez souvent en tierce personne. Mais je n'ai rien retranché de ce qui regarde l'auteur de tout le mal *. Je suis persuadé que ce n'est rien fait, si on ne l'attaque ouvertement. Et de plus j'ai conféré sur cela avec un homme qui a beaucoup de pitié & de sagesse, qui est dans le même sentiment, & qui croit aussi bien que moi, que si le dessein de perdre Port Royal n'est point encore pris, cela ne le fera point.

* L'Archevêque de Paris

M 6 pren-

prendre, mais rendra plutôt le persecuteur moins hardi. Et qu'ainsi tout le mal que cet ouvrage pourra faire, ne fera qu'un mal d'opinion, en ce qu'on aura la malice d'attribuer à ce livre, le mal qu'on auroit fait quand ce livre n'auroit point paru. Cependant pour empêcher que le monde ne dise que nous nous sommes perdus par notre imprudence, faut-il ne point crier au feu quand la maison brule? Faut-il ne point avertir le monde de l'illusion que l'on fait au Roi, en lui faisant prendre les plus gens de bien de son Roiaume pour des heretiques & des cabalistes? Faut-il laisser introduire dans l'Eglise une forme de gouvernement où il n'y a plus ni regle ni loi, mais où la phantaisie d'un seul homme, colorée du nom du Roi qu'il surprend par ses artifices, fait part tout où il lui plaît tel renversement qu'il veut? Faut-il laisser perdre cette occasion de faire connoître à toute l'Europe & à toute la posterité, ce que c'est d'une part que ce phantôme du Jansenisme qui sert de pre-texte à tant de sortes de maux, & qui sont de l'autre ceux qui ont fait valoir ce phantôme par toutes sortes de mensonges & de calomnies? Je ne crois pas qu'on puisse douter que cet ouvrage n'ait au moins ce dernier effet. Et comme ce sera certainement un grand bien, c'est un bien

cer-

certain, que l'amour qu'on doit avoir pour l'Eglise veut ce me semble qu'on lui procure, puisqu'on le peut, quand ce ne pourroit être qu'en s'exposant à quelques maux temporels, qui me paroissent légers en les contrebalançant contre un avantage si considérable. A quoi il faut ajouter qu'il est incertain, si ces maux que l'on craint arriveront, ou s'ils arriveront par ce livre; au lieu qu'il paroît certain, comme j'ai dit, que ce livre produira ce bien, d'informer toute la terre de l'iniquité de la persécution que nous souffrons, d'où il est presque impossible qu'il n'arrive encore beaucoup d'autres biens dans la fuite. Car quand une vérité est bien prouvée, & qu'elle est mise dans un grand jour, elle force presque tous les hommes de s'y rendre, & il est difficile ensuite, que ceux qui la combattent & qui prennent l'erreur opposée à cette vérité pour le fondement de leur conduite, ne soient plus timides & moins hardis.

Il faut aussi que j'avoue que ce qui me porte encore à désirer que cet ouvrage se publie, est qu'il y a tout lieu de croire qu'il fera beaucoup de bien aux Docteurs de Louvain, parce qu'il humiliera terriblement leurs ennemis, & les rendra indignes de toute créance dans les

278 *LIX. Lettre de M. Arnauld*
calomnies qu'ils repandent sans cesse contre eux, & qui sont leurs plus fortes armes. Voilà quelles sont nos pensées non seulement de moi, mais de tous nos amis d'ici : & c'est surquoi nous serions bien aises qu'on nous rendit réponse au plutôt : & qu'on ne s'amusât point à des espérances de paix, à quoi on ne voit aucune apparence : outre que ce ne pourroit être que quelque paix fourrée, qui nous fermeroit la bouche sans que nous en fussions mieux dans le fond.

Ce 26.

On n'a pas eu si tôt de voie pour écrire que l'on pensoit. Cependant nous avons reçu une lettre de *, où on parle en ces termes. *Je crains bien qu'il n'arrive des Remontrances comme des Considerations. Je ne voi pas ce que l'on a à menager presentement, & pourquoi ne pas dire clairement & fortement des verités que le Prince & le public ont tant d'interêt de connoître. On fait de quelle force S. Hilaire, Lucifer, & d'autres grands personnages ont parlé en de semblables rencontres, en s'adressant aux Princes mêmes. Mais on n'est plus capable aujourd'hui de cette generosité qui passeroit dans l'esprit de plusieurs pour une grande imprudence, & pour une folie. Dieu veuille qu'en cela on suive plutôt la prudence de l'Esprit que celle de la chair & du monde.*

J'ai

J'ai fait aussi consulter sur cela un Docteur fort pieux & fort sage , & voici ce qu'on m'en a mandé.

„ M. *. croit qu'il n'y a pas de meilleur moyen pour secourir l'Eglise que de publier des livres &c. Et pour le sujet de celui là il croit qu'il est très important de le faire entendre à tout le monde. Il a ajouté, que les ennemis feront assurément tout le mal qu'ils pourront, & qu'il n'y a point d'apparence que la publication de ce livre les porte à quelque nouvelle persécution contre P. R. mais qu'elle pourroit plutôt arrêter quelque mauvais dessein qu'ils auroient conçu, que de leur faire le mal, qu'ils n'auroient pas fait sans cela. Et comme on lui eût dit qu'on m'alloit mander cela, il demanda du tems pour prier Dieu, avant que de le confirmer, & le lendemain il confirma que c'étoit sa pensée.

L E T T R E L X.

*A M. NICOLE. Ses sentimens par 15. Juil.
rapport à un accommodement dont on par-¹⁶⁸²
loit.*

JE reçûs hier votre lettre du 4. & j'y répons aujourd'hui par une personne qui

qui vous ira voir, & à qui vous pourrez parler à cœur ouvert.

Je ne trouve rien à redire à votre conduite, & je ne puis souffrir tous ces faiseurs de contes. Je suis aussi très persuadé que vous ne gâterez rien dans les visites que vous rendrez à M. de Paris & qu'au contraire vous y pourrez servir les amis en de petites choses. Mais pour les esperances que vous avez d'un accommodement, nous voudrions bien savoir sur quoi elles sont fondées, & ce que vous entendez par cet accommodement. Car je n'y serois point du tout contraire pourvû que j'y visse quelque chose de solide: faites nous donc entendre par la même personne qui vous rendra cette lettre & qui ne sera à Paris que sept ou huit jours, ce que prétendent ceux qui y travaillent, & ce qu'ils croient pouvoir obtenir. Est-ce simplement que je pourrai retourner & jouir du même repos dont vous jouissez présentement. Je ne crois pas que cela fut impossible, & au regard de ce point je ne pense pas en effet qu'il y ait rien d'inexorable. Mais je regarde cela comme très peu de chose, & je ne saurois me mettre dans l'esprit que cela doit empêcher qu'on ne detrompe le public des fausses impressions qu'on y donne du Jansenisme, & qu'on ne fasse voir que
n'e

n'est qu'un phantôme, par lequel on fait de très grands maux à l'Eglise. Cela me paroît un si grand avantage, quand cela n'auroit d'abord aucun effet à l'égard des principales personnes, qu'il mériteroit bien, ce me semble, d'être achepté par la privation de la consolation qu'on auroit de voir ses amis. Mais si la plus grande partie du public étoit detrompée, il seroit presque impossible que peu à peu la Cour ne le fut aussi, & que le Roi ne perdît la confiance qu'il a presentement, qu'il ne fait rien que de fort agréable à Dieu en tourmentant les Jansenistes. Or c'est cela qui fait tout le mal. Et peut-on croire que M. de Paris y pût remédier, quand il le voudroit. Il peut bien adoucir l'esprit du Roi au regard d'une personne particulière (& cela ne me paroît rien du tout) Mais vous voyez bien sans doute, qu'étant mal avec le P. de la Chaise, ce seroit donner des armes à son adversaire pour le perdre, que d'entreprendre d'ôter de l'esprit du Roi les préventions qu'il y a mises lui même contre le prétendu parti des Jansenistes. Ce seroit donner occasion à l'autre de le faire passer pour un fourbe & pour un homme sans conscience. Mais il paroît aussi qu'il est bien éloigné d'avoir la volonté de rien faire de semblable. Il le fait assez voir

par

par ce qu'il continue de faire à l'Oratoire. Je ne voi donc point qu'il y ait aucun bien solide à esperer de ce côté là. Si néanmoins nos amis voient en cela plus clair que nous, ils nous obligeront de nous faire part de leurs lumieres, & de nous faire connoître le bien qu'ils esperent, afin qu'on le mette en balance avec celui que pourra faire le *Factum* *. Vous dites que les propositions que l'on a faites pour M. *. & de sa part ont été bien reçues, mais autant que j'en puis juger parce qu'on nous en a mandé, c'est tout le contraire. Car il n'a jamais fait faire qu'une seule proposition, & elle a été rebutée. Cela fait voir qu'on se paie de complimens & de belles paroles, & qu'on prend pour quelque chose ce qui n'est rien du tout. Ce n'est pas néanmoins de quoi il est question. Il s'agit de l'Eglise, & non d'un tel & d'un tel.

On ne nous a donc point fait envisager jusques ici aucun bien reel tant soit peu considerable pour la verité & pour la justification de l'innocence opprimée, qu'on ait lieu d'esperer qui nous doive porter à ne rien faire qui soit capable d'y mettre obstacle. Ce qui nous devoit donc empêcher d'agir feroit la consideration d'un grand

* La Justification qu'il avoit achevée, & sur la publication de laquelle il déliberoit.

grand mal que cela pourroit attirer. Mais des gens fort spirituels que j'ai consultés sont persuadés du contraire, & croient avec raison que si cela ne fait pas cesser la persécution, cela pourra plutôt la ralentir, que de la rendre plus violente. Le porteur vous dira qui sont ces gens là, & vous jugerez vous mêmes que leur sentiment n'est pas à mépriser. Je voudrois donc que l'on s'appliquât sérieusement à nous donner une dernière résolution. Je n'ai nulle attache à ce qui est fait, & pour ce qui est de moi je serai encore plus en repos si on le laisse dans un coffre; & je me trouve quelque fois tout à fait porté à prendre ce parti. Mais quand je m'applique à peser les raisons de part & d'autre, je me trouve comme forcé de me rendre à celles qui sont pour la publication, & je ne puis m'ôter de l'esprit que Dieu ne demande ce sacrifice de moi. Le mal auquel on veut remédier me paroît très grand, & le moien que l'on prend pour cela très naturel. Car le moien ordinaire de détromper les hommes & de leur ôter de l'esprit de fausses opinions qui les engagent en beaucoup de péchés; c'est la parole. C'est tenter Dieu que de s'attendre qu'il les en tirera par des illuminations interieures sans que personne leur parle. Et c'est par les rencontres de
sa

sa providence que de certaines personnes se trouvent engagées à parler dans ces occasions plutôt que d'autres.

L E T T R E L X I.

4. Mai
1683.

*A M. LE FEVRE Docteur de Paris.
Sur le sentiment des Calvinistes au sujet
de la Justification.*

JE n'aurois pas manqué de vous présenter un de mes livres de la Justification du Renversement de la Morale, si ceux que j'avois fait adresser à un Libraire de Paris, il y a plus de quatre mois, lui avoient été rendus. J'ai appris depuis que vous aviez trouvé moien d'en avoir un, & que vous y répondiez : que vous n'étiez en peine que de trouver des Docteurs qui voulussent approuver votre réponse : & que l'ayant donnée à lire à un très savant Evêque pour en avoir l'approbation, il vous avoit témoigné, après l'avoir lue, qu'il ne vous conseilloit pas de la faire imprimer. Quoi qu'il en soit, Monsieur, je ne suis point fâché que vous souteniez de nouveau ce que vous avez dit contre moi dans vos *Motifs invincibles* ; puisque vous n'avez pas été convaincu des preuves que j'ai apportées, pour montrer que vous n'aviez pas eu raison de
pré-

prétendre que je m'étois trompé dans deux faits très importans, qui font tout le fondement de mon livre du Renversement de la Morale.

Mais je me promets que vous voudrez bien agir envers moi, comme j'ai agi envers vous. Je ne me suis pas contenté de rapporter vos sentimens dans une entiere sincerité, je les ai rapportés dans vos propres termes, & n'ai omis une seule de vos preuves. N'ai-je pas droit de vous demander la même grace, au moins pour les points capitaux de ma Justification.

Par exemple, la premiere question consiste à savoir, *si la doctrine de l'inamissibilité de la grace a été définie dans le Synode de Dordrecht* : vous avez soutenu contre moi, qu'il ne vous paroissoit pas *qu'elle y eut été définie*, d'où vous avez inferé que j'avois eu tort de la refuter comme étant la doctrine commune des Prétendus Réformés.

J'ai prétendu dans ma Justification que c'étoit vous qui vous trompiez sur l'un & sur l'autre ; & je crois l'avoir fait voir demonstrativement dans les chap. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. & dans la derniere addition. Il n'y a donc personne qui ne demeure d'accord, que pour agir de bonne foi, vous devez répondre précisément & nettement à ces 7. chapitres & à cette addition.

Vous

Vous devez montrer sur le 3. que vous avez eu raison de ne rien dire de toutes les preuves que j'avois apportées dans le Renversement de la Morale, tirées du Synode de Dordrecht, & de ce qui l'avoit précédé, parce qu'elles étoient si foibles qu'elles ne méritoient pas que l'on s'amusât à y répondre: & c'est ce qu'il faut que vous fassiez voir en y répondant présentement d'une maniere solide.

Vous devez montrer sur le 4. que la première de vos preuves, qui est prise du 8. canon, sur le chap. 5. des Remontrans, est convaincante: que votre traduction est fidèle, & que *voire glose*, que j'ai appelé absurde, n'a rien que de raisonnable.

Vous devez montrer sur le 5. que votre preuve prise de l'avis des Theologiens d'Angleterre n'a point les defauts que j'y ai remarqués.

Sur le 6. que l'avis des Theologiens d'Embsden, que vous avez pris pour ceux de Breme, prouve bien que l'inamissibilité de la justice n'a point été définie dans le Synode de Dordrecht, & que vous n'y avez point pris une première réponse pour la dernière resolution, que vous n'auriez pû rapporter sans ruiner ce que vous prétendiez.

Sur le 7. que Messieurs de Walem-
bouch

bourch me sont contraires, quoi qu'ils aient dit en plusieurs endroits, que l'inamissibilité de la justice avoit été décidée dans le Synode de Dordrecht, & qu'ils appellent par tout cette doctrine, *la très vilaine hérésie des Prétendus Réformés.*

Sur le 8. & sur la dernière addition, que Blondel a expressément soutenu dans ses Actes authentiques, que l'inamissibilité n'a point été décidée dans le Synode de Dordrecht, & qu'on ne le peut penser sans faire injure à cette assemblée. Quoi qu'il n'y ait pas un seul mot de cela ni dans la page 12. de ces actes authentiques, à laquelle vous renvoiez, ni dans aucun autre endroit de ce livre de Blondel.

Et enfin vous avez à montrer sur le 9. que je n'ai pas eu raison d'y soutenir, qu'étant certain, par vos preuves mêmes, que l'inamissibilité de la justice a été définie dans le Synode de Dordrecht, on ne peut douter qu'elle ne doive être regardée comme la doctrine commune des Prétendus Réformés, sur tout de France.

J'avoue, Monsieur, que si vous pouvez répondre à ces chap. d'une manière qui satisfasse le monde, en me suivant sié à pié, comme je vous ai fait, vous vous serez bien défendu. Mais quand vous y aurez bien pensé, vous jugerez
vous

vous même que sans cela vous ne ferez rien ; & que sur tout ce n'est pas une chose supportable , qu'ayant à répondre à des preuves positives , par lesquelles on a montré clairement qu'une secte s'est engagée à soutenir un certain dogme , on croie l'avoir bien fait , en n'opposant à cela que des conséquences tirées de ce que la force de la vérité a pû faire dire à quelques uns de cette secte , qui s'accorde mal avec ce dogme.

Car outre ce que j'en ai dit dans ma Justification , vous pourrez , Monsieur en trouver un nouvel argument dans la Conférence de M. l'Evêque de Meaux avec M. Claude. Il paroît par tout cette Conférence , qu'un des principaux sujets de la dispute étoit de savoir si l'Eglise universelle est infallible dans ses décisions ; & on ne peut douter que M. l'Evêque de Meaux n'ait supposé que les Prétendus Reformés le nioient , & que M. Claude aussi n'ait soutenu qu'elle l'étoit point ; & que quoi qu'elle eût décidé , chaque particulier pouvoit encore examiner si ce qu'elle avoit dit étoit vrai ou faux. Il ne faut que considérer que dit M. de Meaux à Mademoiselle Duras. *Voilà cette Eglise , disois-je , que vos Ministres ne connoissent pas. Ils vous enseignent que cette Eglise visible & extérie-*

re peut cesser d'être sur la terre. Ils vous enseignent que croire à cette Eglise c'est croire à des hommes. Et dans la conférence même voici ce que disent le Prélat & le Ministre.

„ Vous dites que non seulement il ne
„ faut pas croire la fausse Eglise, mais
„ qu'il ne faut pas croire même la vraie,
„ sans examiner ce qu'elle dit : & vous
„ parlez en cela contre tout le reste des
„ Chrétiens. Mademoiselle de Duras
„ interrompit en celieu : voilà , dit-elle,
„ à quoi il faudroit répondre par *oui* , &
„ par *non*. Je le dis en effet , reprit
„ M. Claude, je n'ai point hésité à le
„ dire. Tant mieux, lui repartis-je,
„ on va bien-tôt voir qui a raison de
„ nous deux.

Il n'étoit donc pas douteux dans cette conférence, que le sentiment des Préten-
dus Reformés ne fût, que l'Eglise uni-
verselle n'est pas infallible dans ses déci-
sions. Cependant ce qui donna occasion
à cette conférence, est que M. de Meaux
avoit rapporté dans son Exposition quel-
ques passages de leur Discipline, qui sem-
bloient ne s'accorder pas avec leur opinion
de la faillibilité de l'Eglise : comme celui
de l'art. 31. d'où M. de Meaux avoit
conclu, que ce n'étoit donc pas à la seule
parole de Dieu précisément, comme telle,

qu'appartient l'entiere & finale résolution , puis qu'après qu'elle est proposée l'appel est permis ; mais à la parole de Dieu enant qu'expliquée par le dernier jugement de l'Eglise. Mais M. Claude répondit à cela dans la conference , que ce n'étoit pas ainsi qu'ils l'entendoient , & qu'on s'en devoit rapporter à lui dans l'explication des articles de leur Discipline , & des sentimens de leur Religion. Je repris , dit M. de Meaux , sur ce dernier mot , que ce qu'il disoit étoit véritable , s'ils'agissoit simplement d'expliquer leurs rites &c : mais qu'ici je prétendois qu'il leur étoit arrivé comme à tous ceux qui sont dans l'erreur , c'est de tomber en contradiction , & d'être forcés à établir ce qu'ils avoient nié : que je savois qu'ils nioient qu'il falût se soumettre , sans examiner , au jugement de l'Eglise ; mais qu'en même tems je prétendois cette infailibilité de l'Eglise si nécessaire , que ceux mêmes qui la nioient dans la spéculation , ne pouvoient s'empêcher de l'établir dans la pratique , s'ils vouloient conserver quelque ordre parmi eux.

Vous voiez , Monsieur , que ce Prélat fait deux choses ; l'une est qu'il declare , qu'il sait bien que les Prétendus Reformés nient que l'Eglise soit infailible ; l'autre qu'il prétend que ce qu'ils disent dans leur

leur Discipline ne peut être raisonnable qu'en supposant l'infailibilité de l'Eglise. Mais que conclut-il de là : qu'ils avouent donc que l'Eglise en effet est infailible, & que c'est seulement qu'ils parlent mal ? Il n'avoit garde de le faire, & il ne le fait pas aussi, mais seulement *qu'il leur étoit arrivé, ce qui arrive à tous ceux qui sont dans l'erreur, c'est de tomber en contradiction.*

Vous trouverez donc, Monsieur, quand vous y aurez fait réflexion, que c'est la même chose dans notre dispute. Il est certain que tous les Calvinistes qui sont attachés au Synode de Dordrecht, croient l'inamissibilité de la justice. Je crois l'avoir très bien prouvé. Mais il est vrai aussi, & je ne l'ai pas dissimulé, qu'il y a quelques-uns d'eux, qui étant pressés par les Remontrants ont dit des choses qui ne se peuvent accorder avec cette méchante doctrine; comme que David eut été damné s'il fût mort aussi-tôt après son adultere & son homicide, sans avoir fait pénitence. Mais c'est assurément fort mal raisonner que de conclure de-là, que ceux qui ont dit cela ont mal parlé sur cette matiere de l'inamissibilité de la justice, & que dans le fond ils sont d'accord avec nous; au lieu qu'on en doit seulement conclure (comme fait M.

de Meaux sur l'infailibilité de l'Eglise) *que tenant certainement l'inamissibilité, il leur est arrivé ce qui arrive à tous ceux qui sont dans l'erreur, qui est de tomber en contradiction: quoi que l'on se puisse servir de cette contradiction pour leur faire connoître la fausseté de leur dogme de l'inamissibilité de la justice, & l'aveuglement où ont été leurs premiers Reformateurs, d'avoir introduit dans le Christianisme une opinion si pernicieuse.*

Pardonnez moi, Monsieur, si je me suis un peu étendu sur ce sujet. C'est qu'il n'y a que par là que vous pouvez surprendre ceux qui ne sont pas Theologiens. Mais comme cet exemple que je vous ai apporté de M. de Meaux, fait voir manifestement que cela n'est pas solide, vous ferez bien, ce me semble, de ne pas mettre le fort de votre cause dans un moien si peu propre à la soutenir.

Il ne me reste plus, Monsieur, qu'à vous dire un mot d'un bruit qui court, & qui m'est venu de plusieurs endroits, *que je vous ai dit trop d'injures, & qu'on est scandalisé de ce que je vous ai mis en paralelle avec un hérétique.* Je ne puis croire que cette plainte vienne de vous; car je ne veux pas avoir cette opinion que vous soiez assez injuste, pour me faire de tels reproches.

Le dernier sur tout est tout-à-fait hors d'apparence. Car quel sujet ai-je donné de se scandaliser de ce que j'ai parlé de vous & d'un Ministre de Sedan dans le titre de mon livre. Vous savez bien, Monsieur, que je ne l'ai pas fait de moi-même, que je n'ai fait que vous suivre; que c'est vous qui vous êtes joint à ce Ministre, en prétendant que *M. le Blanc avoit très bien fait voir contre moi dans la dernière édition de ses thèses, que ce n'est pas une doctrine communément reçue parmi les Prétendus Reformés, que tous & chacun des vrais fideles peuvent & doivent croire de foi divine qu'ils sont justifiés & élus.* Je n'avois point vû cette dernière édition des thèses de M. le Blanc: l'ayant recouvrée, j'y ai trouvé des choses qui m'étoient fort injurieuses: ce qui m'a obligé de m'étendre plus que je ne pensois d'abord à le refuter, & m'a engagé à en parler dans le titre, parce que cela faisoit une partie considérable de ma Justification. Vous m'avouerez donc, Monsieur, que s'il y en a qui se scandalisent de ce que je l'ai nommé avec vous dans le titre de mon livre, c'est un scandale mal pris, & que je ne devois pas prévoir.

Il en est de même des injures que l'on me reproche de vous avoir dites. Je ne

crains point d'avouer qu'écrivant contre les hérétiques, & contre des hommes aussi emportés & aussi déraisonnables qu'étoit M. Maller, quoi que je ne leur aie jamais dit d'injures, je n'ai pas crû devoir être plus doux envers eux, que ne l'ont été les SS. Peres en de semblables rencontres ; & je pense avoir de bonnes raisons pour cela. Mais pour vous, Monsieur, je vous proteste devant Dieu, que j'ai eu un vrai dessein de vous traiter avec toute sorte de douceur, & de défendre tellement la verité que je me suis persuadé que je souûtenois, que ce fût sans user de termes durs, & à plus forte raison sans y rien mettre que l'on pût prendre pour injurieux contre votre personne, & dont vous puissiez raisonnablement vous offenser ; que s'il m'étoit échapé quelque chose de contraire à cette intention, je vous declare que j'en suis fâché, & je vous prie de me le pardonner. Mais je ne pense pas que vous mettiez en ce rang la remontrance charitable que je vous ai faite à la fin. Car de bonne foi je me suis imaginé qu'étant votre ancien & votre ami, je pouvois user de cette liberté, sans blesser les veritables regles de l'amitié Chrétienne. Et je vous supplie aussi de croire que ce n'a point été par insulte, mais par un sentiment très sincere, que
j'ai

j'ai dit en quelques endroits, qu'il ne fa-
loit que dissiper les nuages qui vous
avoient empêché de découvrir la verité,
pour vous obliger à vous y rendre, & à
reparer le mal que pourroit faire votre li-
vre, si vous même en le corrigeant n'ô-
tiez à nos adversaires l'avantage qu'ils en
pourront prendre.

Tout le monde demeure d'accord qu'il
n'y a point d'auteur qui ait écrit avec
plus de douceur, de moderation & de
charité que S. Augustin. Il est certain
aussi qu'il avoit une estime particuliere
pour S. Jérôme qu'il respectoit pour son
grand âge, & qu'il le regardoit comme
le plus savant homme de l'Eglise. Il
étoit donc bien éloigné de lui vouloir
rien dire qui pût être injurieux, ou être
pris pour une parole d'insulte. Et ce-
pendant croiant que ce S. Prêtre s'étoit
trompé dans l'explication d'un passage de
S. Paul, il l'exhorte, *à se traiter soi-même avec une saine sévérité, & à chanter la
palinodie.* Mais ce qui faisoit qu'il ne
croioit pas que ces termes dûssent blesser
S. Jérôme; est qu'il se sentoît dans cette
disposition d'être bien aise d'être repris,
si l'on trouvoit quelque chose dans ses
ouvrages qui ne fût pas bien, comme il
le lui avoit témoigné dans la premiere let-
tre qu'il lui avoit écrite sur ce passage de

l'Apôtre. Si vous daignez lire, lui dit-il, quelques-uns de mes ouvrages, que celui qui vous rendra cette lettre vous présentera de ma part, je vous supplie de le faire avec une sincère & fraternelle sévérité. Et il ajoute, qu'il le prendra pour une marque de son amitié, parce que celui qui nous reproche nos défauts pour nous en guérir, nous aime davantage que celui qui veut faire croire qu'il nous honnore en réparant sur notre tête le parfum des flatteries; *Quia magis amat objurgator sanans, quàm adulator ungens caput.*

Or comme il me semble, que par la grace de Dieu je ressens en moi cette disposition, & que je me resoudrois sans beaucoup de peine à me retracter des erreurs où j'aurois pû tomber, si on me les faisoit connoître; je pense que la charité m'oblige d'avoir le même sentiment de tous les autres. Quoi qu'il en soit, Monsieur, de quelque manière que vous me répondiez, je tâcherai de profiter de ce que vous me direz de bon, & de ne me point facher de ce qui me paroîtroit n'être point juste. J'aurois seulement une grace à vous demander: c'est que si vous demeurez toujours dans la résolution de me répondre, vous vouliez bien mettre cette lettre à la tête de votre nouveau livre. Ce sera un témoignage que vous ren-

rendrez au public de votre sincérité; puis-
que l'on verra par là que vous ne voulez
point donner le change, ni dissimuler la
difficulté; mais satisfaire de bonne foi à
ce que j'ai jugé être plus fort & plus con-
vainquant pour ma Justification. Je
suis, &c.

L E T T R E L X I I .

A LA SOEUR MARIE MADE-^{24. Août}
LEINE, NOVICE AUX CAR-^{1683.}
MELITES DE SENS; *qui l'avoit*
servi.

IL n'y a que trois ou quatre jours, ma-
très-chère Sœur, que j'ai reçu deux
de vos lettres de M. avec une pour M.
Simon * que je lui ai envoyé, parce
qu'il est en voiage d'où il reviendra bien-
tôt. Nous avions déjà appris avec bien
de la joie, qu'on avoit promis de vous
donner l'habit le jour de S. Augustin, &
depuis ce tems là je n'ai point cessé de
vous recommander à Dieu, & d'offrir
pour vous le saint Sacrifice de la messe;
afin qu'il vous fasse la grace de consom-
mer le vôtre, & de demeurer toute votre
vie attachée à la croix qu'il vous a choisie
par une singulière miséricorde. Plus je
pense par quelles voies Dieu vous a con-

* M.
Guelphe.

duite dans cette sainte solitude, si avantageuse pour votre salut, plus je me sens obligé de reconnoître que quelques bons desseins que nous aions, nous avons souvent de fausses vues, nous formons de vains projets, & que Dieu, qui fait mieux que nous même ce qui nous est propre, a besoin de rompre toutes nos mesures pour nous attirer à lui par des chemins tout opposés à ceux que nous pensions prendre. Il se sert même de nos fautes, & de fautes considérables, pour nous détacher de certains engagements qui nous paroissent avantageux, & qui ont pu l'être en leur tems: mais qu'il n'étoit pas dans l'ordre de sa providence qui durassent toujours. Vous voiez assez, ma très-chère Sœur, que c'est la conduite que Dieu a tenue envers vous; je n'ai pas besoin de vous le marquer. Il ne vous fera pas non plus difficile de juger de ce que vous avez à faire pour entrer dans les desseins de Dieu, & en tirer le fruit qu'il veut que vous en tiriez. De ce que Dieu s'est servi de vos fautes pour vous attacher à lui d'une manière plus forte, plus sûre & plus sainte, vous ne devez pas les moins ressentir. Je rends grâces à Dieu, de ce que vous en êtes persuadée, & j'ai eu de la consolation en lisant dans votre lettre, que vous en

por-

porterez le regret jusqu'à la mort. Vous avez bien sujet de remercier Dieu de vous donner ce sentiment. Car il n'est que trop ordinaire aux personnes de votre sexe, d'être fort touchées de certains péchés qui donnent beaucoup de confusion devant les hommes, & de l'être peu des péchés spirituels qui blessent la charité. Elles ont raison de l'être des premiers, parce que ce sont assurément de terribles plaies; mais elles ne l'ont pas de ne l'être gueres des derniers, parce qu'ils peuvent être aussi grands aux yeux de Dieu, & qu'étant moins sensibles il est souvent plus difficile de s'en relever comme il faut; l'amour propre étant ingénieux à nous les déguiser, & à diminuer l'horreur que nous en devrions avoir.

Cependant, ma très-chère Sœur, ce regret que vous ferez très bien de conserver jusqu'à la mort, ne doit pas troubler votre paix; ni même diminuer la joie que vous doit donner en même tems la considération des infinies miséricordes de votre Sauveur, qui a tant de bonté pour vous, que de vouloir bien vous prendre pour son épouse d'une manière singulière, non obstant toutes vos infidélités passées. Il faut seulement que cela serve à vous maintenir dans une plus grande humilité, & dans une plus grande abjection

de vous même, & dans une continuelle vigilance à éviter les moindres fautes, qui pourroient avoir du raport avec celles que vous pleurez. Vous comprenez bien que cela veut dire, que vous devez sans cesse demander à Dieu qu'il vous fasse la grâce d'être disposée à souffrir de tout le monde, à ne vous élever au dessus de personne, à ne vous piquer de rien: mais à être bien aise au contraire d'être humiliée, mortifiée, meprisée par un sentiment sincere & veritable, qu'on ne sauroit avoir tant de mepris pour vous, que vous n'en meritiez encore davantage pour avoir tant offensé Dieu, & avoir si mal usé de ses graces. On n'est vraiment Religieuse, qu'autant qu'on a cette resolution dans le cœur, puisque ce n'est pas comprendre ce que c'est que la religion, que de n'être pas persuadée que le plus grand avantage qu'on y trouve, est qu'on n'y laisse point notre orgueil en repos, & qu'on nous y fournit continuellement des moiens de combattre ce dangereux ennemi. Il ne faut pas néanmoins ni s'étonner ni se troubler, lorsque nous y sentons quelque fois de la repugnance. Ce ne seroit pas un combat, si cela n'étoit ainsi; & Dieu le permet pour nous empêcher de tomber dans une vanité plus dangereuse, en nous imaginant qu'il n'y auroit plus en nous

nous aucun fond de vanité & d'orgueil. Mais quand nous sentons qu'il s'en eleve quelque mouvement dans notre cœur, nous devons bien prendre garde de ne le pas trouver raisonnable, comme on fait souvent, quand on se laisse aller à sa passion, faute d'assez veiller sur soi même. Car on n'est point en colère qu'on ne croie avoir raison de s'y mettre. Que si nous nous sommes laissés emporter jusques là, humilions nous en devant Dieu, aussitôt que nous nous en apercevons, & que sa crainte nous empêche d'en rien témoigner au dehors, ce qui nous rendroit beaucoup plus coupables, que si nous avions retenu au dedans de nous ce mauvais fruit de la corruption de notre cœur. Je veux croire que cela ne vous arrivera pas. Que si néanmoins vous tombiez par surprise dans une faute de cette nature, il ne faudroit pas vous décourager, mais en chercher le remede dans la charité de vos Meres, en les priant de vous en donner une si bonne penitence, que la chair en étant mortifiée, elle en eut moins de force à se revolter contre l'esprit.

Je ne croiois pas vous en tant dire, & en effet cela ne vous étoit pas necessaire au lieu où vous êtes. Votre regle, l'exemple de vos Sœurs, & les charitables

avertissemens de vos Mères vous marqueront assez le chemin que vous devez tenir pour arriver heureusement à la fin de votre course. Ma joie sera parfaite quand je vous y aurai entièrement engagée. J'ai confiance en Dieu que cela sera; & je l'espere aussi de la bonté de vos Mères, pour qui j'ai beaucoup d'estime sur le temoignage que des gens de bien m'en ont rendu. Mais je ne puis assez leur témoigner ma reconnoissance de ce qu'en ma consideration elles vous ont traitée avec tant de charité. Faites leur, je vous prie, mes très-humbles recommandations, & assurez les bien que je ne manquerai pas de prier Dieu pour elles, & pour leur sainte communauté.

L E T T R E L X I I I.

En 1686. *Que le secret de la confession est pour le confesseur, & non pour la personne qui se confesse.*

JE ne saurois croire que ce Docteur soit si mal habile homme que de s'imaginer tout de bon que ce soit violer le secret de la Confession, que de parler de ce qu'a dit un Confesseur. C'est la colère qui lui a fait dire cela, n'y ayant pas d'apparence qu'il ne sâche fort bien que le secret de la

la Confession n'est que pour le Confesseur & non pas pour la personne qui se confesse, qui est seulement obligée de ne pas parler indiscretement & sans raison de ce qu'on lui auroit dit. Vous n'avez qu'à voir ce qui est dit sur ce sujet dans le Rituel d'Alet p. 126. & 127. Que si ce Docteur étoit tout de bon dans cette maxime, ce seroit une nouvelle raison d'empêcher qu'il ne confessât jamais chez vous, n'y ayant rien de plus pernicieux que des Confesseurs qui préviendroient l'esprit des filles de cette pensée, parce qu'ils pourroient ensuite leur dire toute sorte de sottises, ou leur inspirer le mépris de leurs supérieurs, comme a voulu faire celui-ci, sans que les filles s'en osassent plaindre, dans l'apprehension qu'elles auroient de violer le secret de la Confession. Et par ce moien un Confesseur pourroit renverser toute une maison, sans en pouvoir être ni repris ni puni. Les Papes au contraire ont fait des bulles pour obliger les filles ou femmes que de malheureux Confesseurs auroient sollicitées au mal dans la Confession, de les aller déceler à l'Evêque, ou aux Inquisiteurs dans les pays d'inquisition sous peine d'excommunication si elles y manquent. Cela fait bien voir que le sceau de la Confession ne regarde que le Prêtre, & non pas le pen-

ni-

nitent ; puisque s'il regardoit le penitent, il ne lui seroit permis en nul cas de reveler ce que lui a dit le Confesseur , comme il n'est permis en nul cas au Confesseur de reveler ce que lui a dit le penitent. Il n'y a rien de plus certain que tout cela, & rien qui vous soit plus utile en ce tems-ci. C'est pourquoi vous devez avoir soin que vos filles n'aient aucun scrupule sur ce sujet , & qu'au contraire elles soient fideles à dire à leurs Meres tout ce que des Confesseurs imprudens ou emportés leur auroient voulu inspirer contre le bien de leur maison.

L E T T R E L X I V .

10. Avr. 1671. *A M. L'EVEQUE D'ALET. Des
bonnes dispositions de M. l'Evêque de
Laon depuis Cardinal d'Estrées.*

JE ne doute point, Monseigneur, que vous ne me fassiez la justice de croire que pour vous écrire moins souvent, je n'en ai pas moins de veneration pour votre personne, ni moins d'estime des graces singulieres qu'il plait à Dieu de vous faire. Mais c'est au contraire parce que je suis persuadé, que la charité que Dieu vous donne pour ceux que vous honorez de votre amitié, ne recherche point ces

té-

témoignages extérieurs qui ne servent le plus souvent qu'à contenter l'amour propre, que je me donne plus de liberté de ne vous rendre mes respects que dans les occasions où j'ai quelque chose de particulier à vous mander, sachant d'ailleurs qu'il y en a qui ne manquent pas de vous informer de tout ce qui se passe. Le voiage de M. l'Evêque de Laon à Rome en est une. Ce Prelat est très bien intentionné, & a grande envie de servir la vérité en tout ce qu'il pourra. Mais il souhaite sur tout de faire sentir à ces Messieurs de Rome la faute qu'ils ont faite par les deux Brefs de Clement IX. l'un contre votre Rituel, & l'autre contre le Nouveau Testament*. Il demande des

* De Mons.
memoires sur l'un & sur l'autre. Nous lui en donnerons sur le dernier & sur le premier aussi: mais nous avons cru que rien n'étoit meilleur pour lui donner à lui même une grande impression de l'injustice qu'on vous a faite, que de lui communiquer sous le secret la lettre Pastorale que vous étiez prêt de publier. Ce ne seroit pas pour la montrer, mais pour s'instruire lui même. Je vous supplie donc, Monseigneur, de nous l'envoyer au plutôt. Et comme je me souviens qu'on avoit jugé à propos d'y faire quelques corrections qui pourroient être arrivées

vées trop tard, de sorte qu'elles ne seroient pas dans l'imprimé qui n'a pas été publié, il seroit bon en ce cas là, d'ajuster un imprimé sur ces corrections, & de se hâter, parce qu'il part au commencement du mois de Mai.

* M. de
Harlai.

Notre nouvel Archevêque * paroît fort bien disposé pour entretenir la paix. Je ne doute point qu'on ne vous ait mandé tout ce qu'il a déjà fait pour cela, ayant mis des Docteurs fort honnêtes gens comme Mrs. Porcher, de Lamet, Fortin, Vaillant, entre ceux qui examinent les Ordinans, & ayant déclaré à cette occasion qu'il ne vouloit point mettre de distinction entre les gens de bien de son Diocèse, & qu'il se vouloit servir indifféremment de tous.

L E T T R E L X V.

5. Mai
1684.

A Mad. MARE. Sur le bon usage des afflictions.

DEpuis que les lettres ont été interceptées, comme on n'ose plus écrire que par des voies sûres, qui arrivent rarement, & qui vont fort lentement, nos amis ne doivent pas s'étonner s'ils ne reçoivent pas de moi toutes les consolations que je voudrois leur donner de tout mon cœur.

cœur. Mais de plus, ma très-chere Sœur, vos afflictions sont si grandes, qu'elles ne peuvent gueres être soulagées par des paroles. Je ne saurois vous dire combien je ressens les obligations que je vous ai, & combien je suis touché de tant de traverses, qui vous sont survenues à mon occasion. Je ne manque pas de vous recommander à Dieu, ma très-chere Sœur, ne doutez point que je ne le fasse de très-grand cœur. C'est en effet à quoi on doit avoir plus recours.

Quelque perte que l'on puisse faire, on a tout quand on a Dieu. Et on ne sauroit manquer de l'avoir, quand on met en lui toute sa confiance, & qu'on veut bien le suivre par tout où il nous veut mener. C'est la condition qu'il a mise pour arriver à sa gloire. Il faut le suivre auparavant par la voie étroite semée de croix & d'épines. *Le salut est dans la croix; la vie est dans la croix*, dit le devôt Thomas à Kempis, *c'est là que nous trouverons le refuge contre nos ennemis, la douceur de la grace, la force de l'ame, la joie de l'esprit, la perfection des vertus, & le plus haut comble de la sainteté.* Aimons donc les croix, ma très-chere Sœur, & aimons celles que Dieu nous envoie, puisqu'il n'y a que celles-là qui nous puissent sanctifier.

Lisez, je vous prie, le dernier chapitre du 2. livre de l'Imitation de J. C. J'y suis tombé ce matin par hazard, ou plutôt par l'ordre de la providence de Dieu, & il m'a semblé que rien n'étoit plus propre à vous consoler & à vous fortifier dans l'état d'affliction où vous trouvez. J'espere que cela passera, & que Dieu vous mettra dans un plus grand calme, lorsque vous vous ferez jetée entre ses bras pour vous soumettre entièrement à sa sainte volonté.

LETTRE LXVI.

22. Juill.
1684.

*A la SOEUR LOUISE DE LA
BONNERIE RELIGIEUSE DE
PORT-ROIAL, qui ne pouvoit se
consoler de la mort de la mere Angeli-
que.*

JE ne viens que de recevoir, ma très chere Sœur, ce que vous m'avez écrit d'une maniere si touchante sur la perte que vous avez faite. Vous voulez bien que je vous en dise ma pensée. Il n'est pas étrange que vous aiez été sensiblement touchée en perdant une si excellente mere qui a pris tant de soin à vous faire marcher dans la voie de Dieu. Mais n'apprehendez-vous point que ce soit man-
quer

quer à ce que vous devez à notre Seigneur, que de demeurer si long tems dans cette disposition? Et votre conscience ne vous reproche-t-elle point, que c'est trop vous appuyer sur la creature, au lieu que toute la confiance d'un chrétien doit être en celui sans la grace duquel nous ne pouvons rien, & en qui nous pouvons tout quand il nous assiste, comme il ne manque pas de le faire, lorsque nous nous abandonnons entierement entre ses mains. Il n'y a pas long tems que j'ai lu sur ce sujet un passage admirable de l'auteur de l'Imitation de J. C. Il peut seul servir de reponse à votre lettre.

Quand l'ame, dit-il, se trouve dans un tel état qu'elle ne cherche plus de consolation dans aucune creature, elle commence à goûter Dieu parfaitement. Et quoiqu'il lui arrive elle sera toujours en paix; elle n'est alors susceptible ni de vaine joie, ni d'une tristesse humaine pour quelque sujet que ce puisse être, mais elle s'abandonne avec une entière confiance entre les mains de Dieu, qui est lui seul tout à tous, à l'égard duquel rien ne perit ni ne meurt, en qui tout est vivant, & à la puissance duquel toutes les creatures sont assujeties.

Vous me direz sans doute que vous n'êtes pas en cet état, & qu'il s'en faut bien que
vous

vous soiez si parfaite; mais c'est à quoi au moins toute Religieuse doit aspirer, & le moindre degré où elle peut être sur cela est d'être disposée à suivre Dieu quand il lui ôte les appuis humains auxquels elle s'arrêtoit trop, pour lui apprendre à chercher dans la priere, dans la lecture, & dans la vigilance chrétienne sur soi même, ce qu'elle s'étoit trop attendue de trouver toujours dans la conduite extérieure. Cependant ma sœur, vous n'en êtes pas là; vous avez une autre mère qui est très capable de soutenir celles qui auroient besoin d'aide, & d'éclairer celles qui manqueroient de lumière: & il y auroit bien sujet de louer Dieu si dans tous les monasteres les plus reformés & qui édifient le plus l'Eglise par leur pieté, il y avoit d'aussi bonnes & d'aussi habilles supérieures. Vous en convenez, ma très chere sœur; & vous avouez qu'elle a beaucoup de capacité & de charité. Pourquoi donc au lieu de remercier Dieu du bien qu'il ne vous avoit donné que pour le tems marqué dans sa providence, ne vous appliquez-vous pas à profiter de celui qu'il vous donne presentement? Croiez moi, ma sœur, il est à craindre que notre amour propre n'ait beaucoup de part à ces sortes d'affections, quand elles durent si long tems. On peut être

être bien aise par le mouvement de cet amour que les personnes qui avoient des talens extraordinaires s'appliquent à nous. C'a peut-être été le sujet de votre attache, & tout ce qu'on aime avec attache on le perd avec douleur, comme dit souvent S. Augustin. On regarde encore comme la marque d'un bon naturel de pleurer long tems ceux qui nous ont aimé, sur tout quand ce sont des personnes de grand merite; mais quand c'est le retour sur nous même qui nous fait pleurer, ce sont des larmes d'amour propre qui ne sont guère agreables à Dieu. On se cache les vues humaines, & on se flatte qu'on n'a en vue que son bien spirituel. Si cela étoit on devroit donc faire tout ce qui est en nous dans l'état où Dieu nous met pour vous procurer ce bien, au lieu que nous negligons souvent les moiens qu'il nous en donne, n'ayant l'esprit occupé que du regret de n'en avoir plus d'autres que nous croions qui nous étoient plus avantageux. C'est comme si une personne se laissoit mourir de faim en ne voulant pas se nourrir de viandes communes, quoique fort bonnes, parce qu'elle en auroit eu auparavant de plus delicates. Il y a le plus souvent de l'illusion dans les plaintes que l'on fait, que l'on manque de secours pour

pour marcher dans la voie de Dieu. Car combien y a-t-il de choses qu'une ame un peu avancée dans la pieté peut faire sans guide ? Que n'est-on fidelle à le faire ? Et ce seroit un moien d'engager Dieu à nous donner toute l'assistance que vous pourrions souhaitter en d'autres plus difficiles ? Combien il y en a-t-il sur lesquelles on demande avis , quoiqu'on n'en eût point besoin , si on vouloit seulement faire un peu de reflexion sur les plus communes regles de la charité ? Je ne vous applique point tout cela , mon très chere sœur , ce seroit vous juger témérairement ; car je ne sai point assez ce qui se passe dans votre cœur , mais j puis vous dire en general qu'il n'y a point d'apparence que Dieu approuve l'état de desolation où vous me faites paroître que vous êtes encore. Pour ce qui est de deux choses dont vous dites que vous ne pouvez parler qu'à moi , je ne saurois deviner ce que ce peut être , ni pourquoy s'il étoit utile pour le repos de votre conscience , ou pour quelque autre raison que quelqu'un les seût , ce ne devroit être autre que moi seul. Et ainsi tout ce que j'ai à vous repondre est , que mes aventures étant entre les mains de Dieu , je ne sai s'il permettra que je revienne jamais à Paris. Mais ce que je puis vous

vous assurer est qu'en cela, comme en toute autre chose, j'aurai toujours de la joie d'avoir occasion de vous témoigner combien je suis tout à vous en N. S. J. Christ.

L E T T R E L X V I I .

A Madame LA MARQUISE DE ROUCY, sur les devoirs d'une Dame par rapport à ses domestiques.

3. Mars
1687.

J'AI maintenant à vous parler, ma chère Cousine, de votre qualité de Maîtresse, qui enferme aussi beaucoup de devoirs auxquels peu de chrétiens font toute l'attention qu'ils devroient. Un des premiers est de regarder ceux qui vous servent comme vous étant égaux par la nature & par la grace du Baptême, qui les a rendus aussi bien que vous enfans de Dieu, & membres de J. C. Cette reflexion doit produire dans votre cœur un grand sentiment de reconnoissance de ce que Dieu par les ordres de sa providence, vous a fait naître d'une condition, non seulement moins dure & moins laborieuse que la leur, mais qui vous a donné plus de moiën d'être élevée dans la crainte, & d'être mieux instruite dès votre enfance de vos obligations. Cette même

Tome VIII.

O

ré-

réflexion vous doit humilier intérieurement, en recevant des services de personnes qui naturellement ne vous en doivent point, parce que vous les devez considérer comme vous étant envoyés de Dieu par une condescendance singulière qu'il a eu pour vous; de la même sorte que si vous trouvant dans un pays étranger le Roi vous envoie quelques uns de ses officiers pour vous rendre tous les services dont vous auriez besoin. Pensez un peu avec quelle humilité & quel respect vous les recevriez.

Cela règle encore le dedans de votre cœur; mais il nait de là d'autres obligations plus effectives & plus difficiles à remplir. C'est que la qualité de Maîtresse Chrétienne, & servie par des chrétiens, vous oblige de travailler autant qu'il est en vous, à ce que J. C. soit connu & servi dans votre famille.

Afin qu'il y soit connu, il faut que vos gens sachent ce que doit savoir un chrétien pour être sauvé, & s'ils ne le savent pas bien, qu'ils en soient instruits ou par vous, ou par quelqu'un qui se charge de ce soin, & qui s'en puisse bien acquiter.

Afin qu'il y soit servi, il faut leur retrancher toutes les occasions de péché, le jeu, le cabaret, la fainéantise, la tro
gran

grande familiarité entre les personnes de different sexe, & ne point souffrir ni juremens ni paroles deshonnêtes (voiez sur cela les Reglemens de Mr. le Prince de Conti qui sont avec son livre du devoir des Grands) Faire les prieres en commun au moins le soir, & s'il se pouvoit, aussi le matin. Accompagner celles du soir de la lecture de quelque livre pieux : de l'Année chrétienne, ou de l'Abregé de la morale de l'Evangile, ou de la Morale chrétienne sur le Pater, ou des Instructions chrétiennes sur les sacremens de Mr. le Tourneux. Tendre par tout cela à leur faire craindre de se perdre éternellement, & de désirer de se sauver : faire en sorte qu'ils aillent à confesse à quelque confesseur pieux & éclairé.

Pour leur profiter davantage aïez soin de joindre à l'autorité beaucoup de charité & de justice, principalement envers vos femmes, qui sont plus capables d'être gagnées par affection. Parlez leur quelquesfois familièrement & de bonnes choses : elles en auront plus de confiance en vous. Avertissez les de leurs negligences, mais avec douceur, & pardonnez leur en quelques unes. Louez les quand elles font bien. Encouragez les quand elles ont quelques peines. Ne les accablez pas d'un trop grand travail. Laissez

O 2

leur

leur quelque temps pour lire quelque livre de piété, ou faites qu'elles vous le lisent. Si vous aviez un laquais qui lût bien, lui faire lire quelque temps pendant le diner & le souper, ou la collation, une histoire édifiante, comme sont les Relations des Millionnaires Apostoliques, ou quelque vie de saint, ou en carême la vie de N. S. J. C. Mais prenez garde de n'être pas détournée de faire beaucoup de ces choses là, par une tentation qui est assez ordinaire, qui est la crainte de passer pour trop devote, & de s'exposer par là aux railleries des Gens du monde. C'est rougir de l'évangile que d'avoir cette apprehension : & qui rougit de l'Evangile, doit s'attendre que N. S. rougira de lui devant son pere, & ne le reconnoitra point pour être de ses disciples. Il n'y a de plus qu'à être ferme dans ses bonnes resolutions. Le monde se lasse de s'en moquer, quand il voit que l'on persevere, & il change même souvent ses mocqueries en louanges. C'est ce que St. Augustin remarque être arrivé à cet aveugle que les troupes qui accompagnoient J. C. vouloient faire taire, lorsqu'il crioit, *Jesus fils de David, ayez pitié de moi*; mais dont elles louerent la foi, quand elles virent que sa perseveran-

ce avoit obtenu la guerison de N. S.

Voilà ce que j'ai cru, ma chere Cousine, vous devoir dire sur le second des trois points dont j'avois promis de vous parler. Je n'ai pas prétendu vous y apprendre rien de nouveau; mais j'ai voulu seulement vous faire souvenir de ce que vous saviez déjà, mais à quoi les personnes même de pieté ne font pas toujours assez d'attention. C'est à Dieu à vous faire passer ces verités de l'esprit dans le cœur, & à vous en faire aimer la pratique, quoique penible à la nature, parce que cela demande beaucoup d'application. Et c'est, ma tres chere Cousine, ce qui vous doit engager à être fidelle à bien prier, parce que ne pouvant rien de nous mêmes, nous pouvons tout par la grace que la foi demande, & que l'humilité reçoit.

LETTRE LXVIII.

A Madame LA MARQUISE DE ROUCY. *Particularitez sur le progrès du Christianisme à la Chine. Du Livre des Jesuites contre la Morale Pratique.* 23. Avril. 1687.

VOUS ne sauriez vous imaginer, ma chere Cousine, combien nous m'a-

vez obligé de m'avoir mandé des nouvelles si certaines & si édifiantes du Christianisme de l'Orient. Car peut-on aimer J. C. & n'être pas ravi de savoir que son regne s'établit parmi ces nations qui ont été tant de siècles sans le connoître ? J'ai eu sur tout bien de la joie de ce qui est dans ces nouvelles : que l'on remarque une ferveur particulière dans les chrétiens que les Dominiquains ont instruits, & je leur ai feu bon gré de ce qu'ils ont été les premiers qui ont logé les Missionnaires que feu Mr. d'Héliopolis avoit emmenés avec lui. Ne seroit-ce point une récompense de ce que cet Ordre est toujours demeuré fidelle à soutenir avec son Maître S. Thomas, la bonne Morale & la vraie grace de J. C. qui peut seule changer les cœurs de pierre de ces infidelles, en des cœurs de chair où s'écrit la loi de Dieu, *non avec de l'ancre, mais par l'esprit du Dieu vivant*, comme dit S. Paul. Ce ne peut être qu'un effet de cette même grace du Sauveur, ce que nous me mandez de ces bonnes femmes Chinoises, qui ont tant de pieté, & dont plusieurs s'étant consacrées à J. C. par les trois vœux, vivent, quoique sans clôture, comme de parfaites religieuses. Et on ne doit pas être surpris qu'un si saint établissement, qui a été fait par les Dominiquains,

quains, leur ait attiré d'abord bien de la contradiction. C'est ce qui arrive ordinairement au commencement des meilleures œuvres; mais il y a sujet de louer Dieu de ce qu'on ajoute, que leur patience a été suivie de mille bénédictions. Enfin j'ai eu un plaisir sensible d'apprendre que Dieu veut bien encore sceller par des miracles, la vérité de la predication de la foi. Et celui de ce Religieux nommé Langello (dont on seroit bien aise de savoir l'Ordre) guéri en un instant, lorsqu'on n'en attendoit plus que la mort, par la foi d'un jeune enfant, qui lui donna de l'eau bénite en forme de croix après lui avoir dit : *Ne craignez point, mon Pere, le vrai Dieu que nous adorons, & qui est tout puissant vous delivrera, est digne des premiers siècles.*

Je suis bien aise de ce que nous m'assurez, que ces Messieurs, qui vous ont fait voir l'original de ces nouvelles, ont une bonté toute particuliere pour vous. Car aiant part à tous les biens qui se font pour la gloire de J. C. dans ces vastes pais, leur amitié vous y en fera avoir aussi, & ce vous sera un nouveau sujet de confiance que Dieu vous aime. Je prens pour une marque de l'affection qu'ils ont pour moi, le desir qu'ils témoignent avoir que je declare par quelque é-

crit que je ne suis point auteur de la Morale Pratique. Comme cela est très vrai, je n'aurai pas de peine de le déclarer, quoique des personnes d'honneur ne soient pas d'avis que je le fasse, „ Parce, di-
 „ sent ils, que c'est aux Jesuites à ne
 „ pas croire que j'en sois auteur, puis-
 „ qu'ils sont persuadés qu'il est plein de
 „ calomnies; & que d'ailleurs c'est s'y
 „ prendre mal, que de vouloir faire des-
 „ avouer un livre sans nom, par une
 „ personne de merite, en usant de hau-
 „ teur & lui disant des injures”? C'est
 ce qui me vient presentement d'être écrit
 par une personne que vous connoissez
 très bien. Cependant je ferai aisément
 ce desaveu, puisque l'on m'assure que
 des personnes de pieté en seront edifiées;
 & je reconnoîtrai aussi qu'on a été trom-
 pé en croiant de bonne foi, aussi bien
 que le P. Contenson, très pieux & très
 savant Dominiquain, que l'Evêque de
 Malaga étoit auteur du *Theatro Jesuitico*.
 Mais les auteurs du nouveau livre pouf-
 sent cela bien plus loin. Ils veulent
 qu'on en conclue que tout ce qui a été
 dit au desavantage de la conduite de leurs
 Missionnaires de la Chine est faux &
 calomnieux: d'où il s'ensuivroit que tant
 de saints Religieux qui les en ont accusés
 devant le S. Siege (comme le temoigne

Mr.

Mr. de Palafox dans sa lettre au Pape Innocent X) d'où s'est ensuivi la condamnation de leur conduite par le Pape d'aujourd'hui, ont été des calomniateurs. Et c'est sur cela que l'on est en peine de savoir ce que ces Messieurs voudroient que l'on fit. Ils sont trop gens de bien pour trouver bon que l'on mentît en une chose si importante, ou qu'en ne disant rien on donnât autorité au mensonge qui feroit passer les coupables pour innocens, & les innocens pour coupables. En on fait d'ailleurs très certainement, que ces Messieurs sont persuadés autant que personne, qu'on n'a rien dit des Jesuites sur leur conduite dans la chine qui ne soit vrai : & que s'ils le dissimulent, & n'en disent rien en public, c'est par une prudence qu'on ne blâme point. Voiant les choses de plus près que nous, ils ont pû juger que s'ils ne gardoient beaucoup de ménagement avec une si puissante Compagnie, qui fait tous ses efforts pour ruiner leur mission, elle y exciteroit de grands troubles, qui en pourroient beaucoup empêcher le fruit. Mais comme l'exemple des filles de l'Enfance fait assez voir que cette Societé ne perd point le dessein qu'elle a de perdre ceux qu'elle a une fois en butte, ces Messieurs doivent croire que s'il y a un moien de l'empê-

cher d'y réussir, c'est de la faire connoître pour ce qu'elle est, en ne disant que la verité dans la seule veue de servir l'Eglise. Ils peuvent avoir de bonnes raisons de ne le pas faire : mais ils ne doivent pas être fâchés que d'autres leur rendent ce bon office, pourvû sur tout qu'on ait la discretion de ne les commettre pas. C'est tout ce que vous aurez de moi cette fois, ma chere Cousine, car je suis accablé de lettres auxquelles il faut que je fasse réponse.

L E T T R E L X I X.

24. Sept. 1687. *A Madame LA MARQUISE DE ROUCY. Sur le bon emploi des biens.*

IL est vrai, ma chere Cousine, que je vous avois promis de vous parler des devoirs des personnes riches à l'égard de leur bien. Mais je ne m'étois pas pressé de satisfaire à cette promesse, parce que j'ai crû que vous n'aviez pas tant de besoin d'être instruite sur cela, à cause de la resolution que vous avez prise il y a long tems, & que je ne doute point que vous n'exécutiez fidèlement, de donner aux pauvres ou d'employer en bonnes œuvres la dixième partie de votre revenu. Mais puisque vous me pressez de

de m'acquitter de ma parole , je veux bien vous dire ce que Dieu m'aura donné de pensées sur ce sujet.

Il y a, ce me semble, deux devoirs principaux à l'égard du bien. L'un de n'y être pas attaché, l'autre d'en faire un bon usage. Ils sont souvent joints ensemble. Ils peuvent néanmoins être séparés, ou en effet, ou en apparence. Je dis en apparence à l'égard des prodigues, qui paroissent n'être point attachés au bien, mais qui le dependent fort mal. Car dans la vérité ils n'en sont point détachés, & ils le recherchent souvent aussi avidement que les avarés, mais ils paroissent ne le pas aimer, parce qu'ils l'emploient aisément pour satisfaire leur ambition, leur vanité, ou leurs plaisirs. Ce desordre est trop grossier. Il n'est pas besoin de si arrêter.

Il est plus important de considérer celui qui y semble tout opposé, & où peuvent tomber des personnes qui on dailleurs de la vertu : c'est qu'il y en a qui sont charitables, & qui donnent volontiers l'aumone, qui ne laissent pas d'avoir une secrette attache au bien, qu'ils n'ont pas assez de soin de déraciner.

Pour s'en convaincre elles n'ont qu'à prendre garde si elles ne sont point d'une humeur facheuse envers les ouvriers qu'el-

les emploient, ou les marchands de qui elles achètent, ou les hôteliers chez qui elles logent, en voulant avoir les choses à trop bon marché. Si elles n'ont point mal édifié ceux avec qui elles avoient à traiter, en ne voulant rien rabattre de leur intérêt dans des occasions où il semble que l'honnêteté l'auroit demandé. Car les Païens mêmes ont reconnu qu'il étoit d'un honnête homme de ne pas poursuivre avec rigueur tout ce qui lui est dû, mais d'être disposé à remettre quelque chose de son bon droit. Combien donc les chrétiens sont-ils plus obligés de pratiquer cette sorte de vertu, & de ne se pas renfermer dans la seule charité faite aux misérables? Voilà bien des choses en peu de paroles. Nous n'avons qu'à faire sur cela notre examen, & il nous sera facile de decouvrir si nous ne nous flattons point en nous imaginant que nous n'avons pas d'attache au bien.

Pour l'emploi du bien ne croiez pas que la résolution que vous avez prise de donner la dixme de votre revenu, soit une grande perfection, puisque les Juifs mêmes y étoient obligés. Mais soiez y au moins fort fidelle, & allez plutôt au delà qu'au dessous. Dans le choix des personnes, préférez les familles pauvres qui craignent Dieu, & qui souffrent sans se

se plaindre & sans qu'on le sache, lorsque vous les connoîtrez. Les charités qui sont tout ensemble corporelles & spirituelles sont les plus agréables à Dieu, & il faut même faire en sorte, autant qu'on le peut, que l'aumône corporelle soit un degré pour la spirituelle. Je ne puis entrer dans un plus grand détail, pour ne pas dire des choses qui ne vous seroient pas propres. Quand vous ne regarderez que Dieu dans le bien que vous ferez, & que vous lui demanderez la lumière dont vous avez besoin pour marcher dans la voie de ses commandemens, il ne vous la refusera pas. Soiez seulement bien persuadée, que l'aumône faite chrétiennement est un des plus grands moïens de se sauver, & qu'à l'égard des riches, c'est renoncer à son salut que de n'en point faire, ou fort peu.

Vous avez grand sujet d'avoir de l'inquiétude pour Mad. ..., & c'est une autre sorte de charité de la porter à en être elle même inquiète, pour ne pas tomber dans le malheur de ceux qui différant toujours de se mettre en état de comparoître devant Dieu, sont enlevés tout d'un coup du monde sans avoir eu le tems d'y penser. Exhortez la de faire au moins tous les jours une demie heure de priere: elle en pourra prendre le sujet dans les nouveaux livres de M. Nicole. Ce-

pendant je vous promets de bien prier Dieu pour elle, & pour toute votre famille, dont vous m'obligerez de m'apprendre des nouvelles. Car tout ce qui vous regarde ne me sauroit être indifférent. Je suis tout à vous, ma chere Cousine.

L E T T R E LXX.

10. Avril 1691. *A M. VUILLART. Ce qu'il pensoit de l'Athalie de M. Racine.*

CE ne sont point les scrupules de *** qui ont été cause que j'ai tant différé à vous écrire de l'Athalie, pour remercier l'Auteur du present qu'il m'en a fait. Je l'ai reçue tard, & l'ai lue aussitôt deux ou 3. fois avec grande satisfaction. Mais j'ai depuis été si occupé, que je n'ai pas cru me pouvoir détourner pour quoi que ce soit ; à quoi ont succédé des empêchemens d'écrire qui venoient d'autres causes. Si j'avois plus de loisir, je vous marquerois plus au long ce que j'ai trouvé dans cette piece qui me la fait admirer. Le sujet y est traité avec un art merveilleux ; les caracteres bien soutenus ; les vers nobles & naturels. Ce qu'on y fait dire aux gens de bien inspire du respect pour la religion & pour la vertu. Ce que l'on fait dire aux méchans n'em-

n'empêche point qu'on n'ait de l'horreur de leur malice: en quoi je trouve que beaucoup de Poëtes sont blâmables, mettant tout leur esprit à faire parler leurs personnages d'une maniere qui peut rendre leur cause si bonne, qu'on est plus porté à approuver ou à excuser les plus méchantes actions, qu'à en avoir de la haine. Mais comme il est bien difficile, que deux enfans du même Pere soient si également parfaits, qu'il n'ait pas plus d'inclination pour l'un que pour l'autre: je voudrois bien savoir laquelle de ces deux pieces votre voisin * aime davantage. Mais * M. pour moi je vous dirai franchement que Racine. les charmes de la cadette n'ont pu m'empêcher de donner la preference à l'aînée. J'en ai beaucoup de raisons, dont la principale est que j'y trouve beaucoup plus de choses très édifiantes & très capables d'inspirer la pieté. Je suis tout à vous.

L E T T R E L X X I.

Au R. P. DOM NOURRI BENE-22. 02.
 DICTIN, *Qui a eu soin de la nou-1691.*
 velle edition de saint Ambroise.

J'E ne savois pas, mon Reverend Pere,
 à qui j'étois redevable du present que
 l'on m'avoit fait de la nouvelle édition de
 S.

S. Ambroise. Ainsi je m'étois contenté d'en avoir dans le cœur la reconnoissance que je devois, sans en écrire à personne en particulier. Mais comme j'apprens que vous desirez savoir si j'en ai reçu le premier tome, ce m'est une occasion de vous en rendre grace, & de vous témoigner l'estime que je fais de votre travail. Il n'y avoit point de Pere qui eût tant de besoin d'être revu. Car il avoit été bien mal traité dans l'impression de Rome, & cependant c'est sur celle là que toutes les autres depuis avoient été faites. C'étoit une grande affaire, & où on ne pouvoit réussir qu'avec beaucoup d'application, d'esprit, & de jugement, que de remettre en leur état naturel tant de pieces defigurées, qui n'étoient presque pas reconnoissables. Dieu soit loué du service que votre Congregation rend à l'Eglise en donnant au public les ouvrages des SS. Peres revus avec tant de soin. Je n'ai pas le loisir d'examiner une chose que je voudrois bien savoir, si le texte de S. Luc que S. Ambroise a expliqué dans son commentaire, est ou l'ancienne vulgate, appelle Italique par S. Augustin avant que S. Jérôme l'eût corrigée: ou celle que S. Jérôme avoit corrigée par l'ordre du Pape Damase, ou quelque autre version differente de l'une & l'autre, ce qui
me

ne paroît certain à l'égard de quelques endroits. Je souhaiterois bien aussi d'avoir votre jugement & celui de vos Peres qui s'appliquent à cette sorte d'études, comme le P. Mabillon & le P. Blampain, touchant une Dissertation critique sur le M. S. de Beze, que j' tâcherai de vous faire tenir à la premiere commodité. Je suis, mon Reverend Pere.

L E T T R E L X X I I .

A M. VUILLART. *Sa disposition sur la mort de M. l'Evêque d'Angers ; le sentiment que S. Thomas enseigne dans sa Somme sur la liberté, préférable à celui qu'il enseigne dans ses ouvrages antérieurs.* 18. Juin 1692.

JE vous dirai franchement que ce qui m'a le plus touché dans la triste nouvelle que vous m'avez annoncée, n'est pas une mort pretieuse devant Dieu, que l'on devoit bien croire n'être pas fort éloignée dans un âge si avancé : mais ç'a été la même vue qui faisoit dire aux disciples de S. Martin : *Cur nos, pater, deseris ? aut cui nos desolatos relinquis ? invadent enim gregem tuum lupi rapaces.* Il n'y a que Dieu qui puisse détourner un si grand mal de ce pauvre diocèse : car il n'y a gueres lieu d'esperer que ceux qui y pour-
roient

roient quelque chose, s'y appliquent autant qu'ils devroient.

Je vous supplie de faire dire à l'auteur du traité françois touchant la liberté, qu'il a du examiner le petit écrit latin touchant ce même sujet, independamment de ce que j'en ai écrit autrefois dans les Apologies pour Jansenius: car j'étois alors obligé de le defendre en suivant ses principes. J'avoue de plus qu'il n'y a que 7. à 8. ans que j'ai eu occasion d'examiner à fond le vrai sentiment de S. Thomas, & que je me suis apperçu que ce qu'on en citoit pris de ses commentaires sur le Maître des sentences, ou de ses autres livres antérieurs à sa Somme, ne s'accordoit point avec ce qu'il enseigne sur cette matiere dans ce dernier ouvrage, qui est son chef d'œuvre, qu'il falloit donc uniquement s'y arrêter. J'ai donc ramassé tout ce qu'il en dit dans sa Somme, & ç'a été ensuite de ce recueil que j'ai fait ce petit traité *de libertate*. Et ce que j'ai ajouté à S. Thomas est les deux *appendix*. Je trouve de très grands avantages dans cette explication de la liberté.

1. Elle s'entretient parfaitement bien, & rien ne s'y dement.

2. L'Autorité de S. Thomas la met hors d'atteinte.

3. En suivant ses idées, il est fort fa-

facile de concilier l'efficacité de la grace avec la liberté.

4. Et de rendre raison pourquoi *admerendum & demerendum non sufficit libertas à coactione, sed requiritur libertas à necessitate*; car cela se doit entendre de la nécessité naturelle *quâ voluntas determinatur ad unum*: d'où il arrive que ce n'est pas librement que nous voulons être heureux, parce que nous y sommes déterminés par une volonté naturelle.

5. N'y aiant que ce seul cas, où ce qui est volontaire ne soit pas libre, S. Bernard a bien pu dire: *Ubi voluntas, ibi libertas*. Car dans les choses morales, quand une chose est vraie, à une exception près, on peut bien l'énoncer généralement, ou parce qu'on ne fait pas d'attention à cette exception, ou parce qu'on la neglige.

Extrait d'une Lettre du même jour du P. Quesnel, qui a rapport à la lettre de M. Arnauld.

C'Est une perte bien grande que la mort d'un S. Evêque: mais ils seroient bien malheureux s'ils étoient condamnés à ne pas mourir, & la separation de celui que nous venons de perdre, nous est annoncée depuis si longtems, que nous n'avons pas dû en être surpris. Son parent

rent en a reçu la nouvelle avec le détachement qu'il a de tout ce qui n'est pas éternel. Ce qui est plus fâcheux c'est qu'on mettra en sa place quelqu'un qu'il n'auroit peut-être pas choisi lui même.

Je ne sai pourquoi le bon Chanoine regulier est si surpris de voir un Theologien changer de sentiment. Quand on trouve la verité, doit-on balancer à se déclarer pour elle? Son premier sentiment n'étoit pas proprement un sentiment de choix, ni qu'il eût embrassé par lui même: il defendoit un auteur qui y étoit engagé, & il a dû en le défendant supposer son sentiment, & le défendre, non tant peut-être comme le veritable, que comme un sentiment qui n'avoit rien de contraire à la foi ni à la doctrine de l'Eglise. Et puis il pouvoit même n'en avoir pas trouvé de meilleur en ce tems-là. Depuis il a trouvé que le sentiment de S. Thomas étoit tout autrement commode pour expliquer toutes choses sans faire aucun tort à la doctrine de S. Augustin: il l'a embrassé avec joie, & il est persuadé qu'il vaut mieux que l'autre.

L E T T R E L X X I I I .

A M. DU VAUCEL. *Sur la Bulle* 31. Juill.
dont on étoit menacé; & un libelle inti- 1693.
ulé Falsus & verus Thomismus.

VOs dernieres nouvelles sont meilleures que nous n'esperions. Car le S. Durand se flatoit qu'on auroit la Bulle par ce courier-ci: & nous nous y étions presque attendus. Le choix des 5. Cardinaux fait assez bien esperer. Mais ce n'est pas sans apprehender que la cabale des Rouliers * ne l'emporte.

* Les
Jesuites;

Leur *Falsus & verus Thomismus* est une méchante piece qui peut éblouir les ignorans: mais il seroit bien aisé de la réfuter. Il faudroit mettre deux titres comme eux. L'un seroit *Censura Lov. & Duac.* & l'autre *Verus Thomismus*. Sous le 1. on mettoit les mêmes passages des Censures qu'ils ont mis dans leur paperasse, mais plus au long, quand cela seroit nécessaire. Sous le 2. on mettroit des passages de S. Thomas dans sa Somme. J'en trouve de parfaitement beaux dans la 2. lettre de M. Arnauld, pag. 229. & 230. Je suppose que vous la trouverez bien à Rome. On trouvera aussi un autre passage qui n'est pas rapporté en cet endroit; dans

334 LXXIII. Lettre de M. Arnauld
dans la 1. Part. quest. 23. de predest. art. 3.
ad. 3. On trouveroit encore beaucoup
d'autres passages que ceux là, mais je n'ai
pas le loisir de les chercher. On fit un
livre après la Censure contre le P. Nico-
lai, qui a pour titre, *Vindiciæ S. Thomæ
circa gratiam sufficientem*. Il faudroit le
voir. Il y a aussi de belles choses sur le
sentiment de S. Thomas dans l'Apologie
des saints Peres. Les Bacheliers * ne doi-
vent pas souffrir qu'on fasse passer pour
un dogme établi dans leur Ecole, qu'on
ne puisse pas contredire sans être faux
Thomiste, que la grace suffisante soit
nécessaire, afin que le violement de la
loi de Dieu soit imputé à péché. Rien
n'est plus pernicieux à la doctrine de la
grace, ni plus contraire à S. Thomas que
cette fausse maxime. Je crois vous l'a-
voir dit bien des fois.

* Les
Dominicains.

On n'étudie point assez la Somme de
S. Thomas. Les Dominicains mêmes
s'amusent plus à leurs nouveaux auteurs,
qu'à bien lire & bien entendre ce saint.
J'ai fait depuis peu un petit écrit qui a
pour titre, *Sentimens de S. Augustin tou-
chant les péchés d'ignorance*. J'y fais voir
d'une maniere convaincante, que ce saint
distinguait souvent deux sortes d'igno-
rance; l'une de ceux qui ont negligé de
se faire instruire; l'autre de ceux qui n'ont

pu être instruits, il conclut toujours que ni l'une ni l'autre n'excuse de péché. Et on s'imaginera que le Decret des 31. propositions m'empêchera de soutenir cette vérité ! On se trompe bien, si on a cette pensée.

L E T T R E LXXIV.

A M. DE SANTEUL. Pour le remer- 9. Juin
cier de la nouvelle edition de ses vers. 1694.

J'Ai hésité quelque tems, Monsieur, si je vous devois faire un remerciement en forme pour le present que vous m'avez fait de la nouvelle edition de vos vers sur des matieres prophanes ; parce que j'ai apprehendé qu'elle ne fut une tacite renonciation à la resolution que vous aviez prise de n'en plus faire que pour chanter les louanges de Dieu & de ses Saints. C'est à vous à fonder le fond de votre cœur, pour savoir si vous êtes dans les sentimens qu'un serviteur de Dieu *, pour qui vous * M. le
aviez de la veneration, vous avoit inspi- Tour-
nés ; car sans cela que vous serviroit de neux.
proposer aux autres les verités chrétiennes dans les plus beaux vers du monde, si vous même ne les pratiquez pas ? Je prie donc Dieu, Monsieur, qu'il vous en donne le desir & l'effet. Je suis très sincèrement.

LET-

L E T T R E LXXV.

Juillet
1694.*Au M E M E. Sur le même sujet.*

J'Ai peur que ce que je vous ai écrit, Monsieur, pour vous remercier de votre present, ne vous ai fait de la peine, n'ayant pas bien pris ma pensée; car je vous assure que j'ai autant d'estime que vos autres amis des Poësies que vous venez de donner au Public: & puisque vous n'avez pu empêcher que les libraires ne les imprimassent à votre insçu & sans votre participation, je ne trouve point mauvais que vous les aiez prévenu; je suis de plus persuadé que la maison sainte * d'où vous reveniez, quand vous avez reçu ma lettre, a tout sujet de vous compter entre ses meilleurs amis. Ce n'a donc été que la charité que Dieu m'a donné pour vous qui m'a porté à vous faire souvenir des bons avis que vous a donné autrefois le serviteur de Dieu † que vous aviez trouvé bon qui vous parlât en ami véritablement chrétien: & je ne doute point que vous ne soiez encore dans le même sentiment, & que vous n'ayez encore de la veneration pour sa memoire. Ainsi je me promets que si je vous ai contristé, ce n'aura été que pour un moment

* Port
Roiat des
Champs.† M. le
Tour-
neux.

ment, & que ce vous sera un sujet de m'en aimer davantage, de ce que vous aurez trouvé quelque chose dans ma liberté de semblable, & qui aura raport à celle que Dieu vous avoit fait respecter dans un autre.

L E T T R E S

Qui n'ont point de datte.

L E T T R E LXXVI.

Gloire à Jesus, au très S. Sacrement.

A une RELIGIEUSE DE LA VISITATION, Qui vouloit se mettre sous sa conduite, ce qu'il ne jugeoit pas convenable.

MA TRES-CHERE SOEUR

S'il n'étoit nécessaire pour soulager les âmes dans leurs peines, que d'en avoir compassion, vous pourriez vous assurer l'être bien-tôt delivrée de celles dont Dieu a permis que vous fussiez affligée, & que vous avez bien voulu me représenter par

Tome VIII. P *voire*

vosre lettre. Car il est vrai qu'elles m'ont touché sensiblement, & qu'il n'y a rien que je ne voulusse faire pour vous obtenir ce parfait amour de Dieu, qui seul est capable de faire cesser toutes vos inquiétudes, en vous faisant goûter le bonheur d'une vocation, qui est si avantageuse pour satisfaire aux obligations de vosre Baptême, dont personne ne vous sauroit dispenser. Mais je ne voi pas, ma très-chere Sœur, comment je vous puis servir en la maniere que vous témoignez le desirer. La conduite des ames est une chose très difficile, lors même qu'on a le plus de moien de connoître tout ce qui se passe en elles, & d'entrer dans toutes leurs dispositions. On ne peut même alors y reussir sans une assistance particuliere de Dieu, & on n'a pas lieu de se la promettre, si lui même ne nous y engage. Ainsi, ma Sœur, vous vous tromperiez sans doute, si vous croiez pouvoir trouver dans un directeur absent, & que Dieu n'a point appelé à vosre conduite, ce que vous devez chercher avant toutes choses en la personne de vos supérieurs, à qui vous pouvez donner beaucoup plus facilement une parfaite connoissance de vous même, & qui doivent aussi rendre compte à Dieu de vosre ame. Toutes les voies extraordinaires, tell

..... qu'el

qu'est celle que vous cherchez, nous doivent être suspectes, & on n'y doit au plus avoir recours que quand les ordinaires manquent. Or je ne puis croire que dans un Institut qui est dans sa première ferveur, & dans une maison qui a été fondée depuis si peu de tems par des personnes d'une si grande piété, vous puissiez manquer de guides fidèles qui vous fassent marcher dans la voie sainte de la perfection Religieuse que vos saints Instituteurs vous ont marquée, & qui vous descouvrant les embûches de l'ennemi vous aident à les éviter. Ainsi, ma très-chère Sœur, tout ce qui me reste, pour ne pas manquer à la charité generale que nous nous devons tous les uns aux autres, est de prendre part à vos peines, & de les exposer à notre Seigneur, afin qu'il soit votre soutien & votre force. J'espère qu'il vous en delivrera par sa bonté infinie, & qu'il vous fera comprendre que la conduite qu'il a tenue envers vous est un effet de l'amour qu'il a eu pour vous dans l'éternité.

Oui, ma Sœur, c'est dans cette vue que vous devez prendre tout ce qui vous arrive. Dieu vous a appelée dès votre enfance à la vie religieuse. Et néanmoins il a permis que vous n'y aiez pas trouvé toute satisfaction que vous y recherchiez,

parce qu'elle étoit trop humaine, & qu'elle ne vouloit pas qu'autre chose vous y arrêât que son pur amour. C'est dans ce dessein qu'il a souffert que vous aiez ressenti les repugnances & les desgouts que notre nature corrompue nous fait trouver dans la voie du ciel. Mais il n'a pas voulu que ceux qui vous conduisoient y eussent égard : & il vous a donné en même tems la pensée de vous soumettre, & de prendre comme une marque de la volonté de Dieu, le choix que vos sœurs feroient de vous, en vous donnant leur voix pour être reçue au nombre des épouses de J. C. Il vous a même soutenu contre la tentation de votre ennemi, qui vous portoit à ne faire vœux que de bouche, & à desavouer dans le cœur ce que vous prononciez des levres.

Vous voyez donc, ma Sœur, que Dieu a voulu faire paroître sa force dans votre foiblesse : que la puissance de sa grace surmonté la résistance de votre nature & qu'il a daigné accomplir en vous par une miséricorde singulière, ce que toute l'Eglise lui demande dans une des oraisons du sacrifice, lorsqu'elle prie que sa force nos volontés mêmes rebelles à entrer en ce qu'il desire de nous.

Vous comprendrez mieux quelle est cette grace, si vous considerez avec plus

de soin que vous n'avez peut-être encore fait, combien il est difficile de satisfaire étant dans le monde aux obligations de l'Evangile, sur lesquelles nous serons jugés, sans que les coutumes pernicieuses, qui servent de pretexte à la vie païenne de la plupart des chrétiens, nous puissent servir d'excuse devant le tribunal du souverain juge. Car il est vrai qu'il n'y a gueres de plus grand sujet de tentation à beaucoup de personnes Religieuses, que de n'être pas assez persuadées de cette vérité. Elles croient avoir fait beaucoup pour Dieu en se consacrant à son service; elles s'imaginent qu'il leur est fort redoublable de ce qu'elles se sont privées pour son amour de plusieurs choses, dont elles pouvoient jouir sans intéresser leur salut. Elles regardent les monasteres comme des lieux propres à s'élever à une plus haute perfection, & non point comme des aziles qui leur fussent nécessaires en aucune sorte pour éviter les dangers qu'elles eussent couru de se perdre en demeurant dans le siecle.

De là vient qu'au moindre degout qu'elles ressentent, elles sont tentées sur leur vocation, parce qu'elles pensent aussi-tôt, qu'elles eussent eu moins de peine dans le monde, & que neanmoins elles n'auroient pas laissé de s'y sauver. Et

elles ont raison de croire qu'on s'y peut sauver, puisque ce seroit une heresie que de dire le contraire : mais elles ne considerent pas assez, qu'on ne le peut, sur tout en un siecle si corrompu, qu'avec des difficultés extrêmes, & qui ne se surmontent que par une grace singuliere & plus rare que l'on ne pense.

Et pour ne vous en apporter qu'une seule preuve, y a-t-il rien qui paroisse plus innocent dans le monde, que de vouloir être riches ? Cependant S. Paul nous dit que ceux qui veulent être riches tombent dans la tentation & dans les filets du diable, & en beaucoup de desir perniteux qui engagent les hommes dans la mort & dans la perdition. Et ne faut-il pas aussi être insensible pour ne point trembler, lorsqu'on fait attention à ce que le même Apôtre dit d'une part, que la terre, qui après avoir reçu la semence ne porte point de fruit, est maudite, & ne doit attendre que le feu, & à ce que J. C. dit de l'autre, que la sollicitude de ce siecle & la tromperie des richesses, & les plaisirs de la vie (qui sont toutes choses qui ne paroissent point criminelles étouffent la parole divine, & empêchent qu'elle ne porte de fruit dans nos cœurs. Je prie Dieu, ma très-chere Sœur, qu'il vous remplisse de ces verités importantes

& je ne doute point, que si vous en avez le sentiment que vous devez, vous ne le remerciez cent fois le jour de sa miséricorde qu'il vous a fait ce bien comme malgré vous. Mais il ne faut pas en être ingrate, & si vous ne l'avez pas reçu jusques à cette heure avec la plénitude du cœur que vous deviez, il est tems de commencer à le bien faire. C'est une heureuse nécessité que celle qui vous engage plus étroitement au service de celui qui seul nous peut rendre heureux. Rendez vous y donc, ma très-chère Sœur, avec une plaine & entière volonté. Achevez le sacrifice que vous avez commencé, & que vous n'avez encore offert qu'imparfaitement. Ne craignez point d'obéir à la voix de Dieu, qui vous commande de lui immoler votre Isaac, c'est-à-dire, de lui abandonner toute votre joie (car c'est ce que signifie le mot d'Isaac) pour n'en avoir plus qu'en lui. Vous ne le perdrez pas pour cela. Votre Isaac vous sera conservé. Il n'y aura que le belier qui périra, c'est-à-dire vos passions, & vos affections charnelles. Vous trouverez des délices inexplicables où vous avez cru ne trouver que des peines & des travaux. Donnez vous seulement sans réserve à cet aimable & divin époux, qui a daigné vous prendre pour son épouse, lorsque

le peu d'estime que vous faisiez de cette faveur, vous en rendoit si indigne. Il vous fera sentir par experience avec combien de verité il nous assure dans son Evangile, que son joug est doux, & que sa charge est legere, parce que son joug est un joug d'amour, & que la charge qu'il impose à ceux qui le suivent, n'est autre que le commandement de la charité, qui rend doux & facile à celui qui aime ce qui paroît rude & insupportable à celui qui n'aime point. Et cela est d'autant plus vrai à votre égard, qu'il a pleu à Dieu pour s'accommoder à votre foiblesse, de vous appeller à une Religion, qui n'ayant point d'austerités corporelles, s'est presque toute renfermée dans l'exercice de l'amour divin, & dont la vie par consequent ne sauroit être qu'agréable à celles qui sont un peu embrassées de ce feu celeste.

Voilà, ma très-chere Sœur, tout ce que j'ai crû devoir faire pour repondre à la confiance qu'il vous a plû avoir en moi. Je ne voi pas que je pusse passer plus avant, à moins que d'avoir de grands témoignages que Dieu le désire. Il y a beaucoup de sujet de craindre l'amusement & l'amour de la singularité dans la recherche des conduites qui ne sont pas dans l'ordre commun. Il est difficile que celle

le

de votre maison ne vous puisse pas suffire, pourvû que vous ne pensiez qu'à laire à Dieu & à suivre votre regle dans une grande simplicité, sans vous embarrasser l'esprit de tous les discours qui ne vous regardent point. J. C. nous a avertis dans l'Evangile, qu'il est le seul & unique Maître de nos ames. Il nous peut parler par qui il veut, & nous devons avoir cette confiance en sa bonté, qu'il ne permettra point qu'on nous trompe, pourvû qu'il voie dans notre cœur, que nous ne voulons point être flatés dans nos cupidités secretes, mais que nous cherchons sincerement la lumiere de sa verité, quoi qu'il en puisse coûter à notre nature. Il n'y a rien qui nous doive consoler davantage en cette vie que cette assurance que Dieu nous donne si souvent dans ses écritures, qu'il n'abandonnera point ceux qui s'abandonnent à lui. C'est la disposition où je le prie qu'il vous mette, comme étant le plus grand bien que vous puissiez souhaiter celui qui est par un lien beaucoup plus fort que celui des affections humaines, &c.

L E T T R E LXXVII.

A la SOEUR LOUISE DE S.
PHARE. *Avantage de la vie Reli-
gieuse.*

JE n'ai pu lire, ma très-chère Sœur, la lettre que je viens de recevoir de vous, sans être sensiblement touché de vos peines. J'en serois inconsolable, si la tentation avoit eu l'effet que vous apprehendez, qui est de vous faire repentir veritablement de vous être consacrée à Dieu. Mais à Dieu ne plaise que vous en veniez jamais jusques là. La crainte que vous en avez, sera un moyen dont Dieu se servira pour vous empêcher de tomber jamais dans ce malheur. Et quand ce nuage sera passé, vous ressentirez plus que jamais le bonheur d'être engagée par une heureuse nécessité à ne point être exposée aux perils que l'on court dans le monde; tout ce qu'on y voit, tout ce qu'on y entend, & les sentiments que l'on y a de la plûpart des choses, étant pour l'ordinaire très opposé à l'esprit de l'Evangile. Je ne saurois croire, ma très-chère Sœur, que ce ne soit là en effet le fond de votre cœur, & que vous devez regarder tout ce qui vous passe dans

dans l'esprit de contraire à cela, comme des suggestions de votre ennemi, qui n'osant vous porter à des péchés grossiers, parce qu'ils vous donneroient trop d'horreur, tâche de vous donner du dégoût de votre vocation par cette fausse pensée, que vous vous seriez sauvée plus facilement dans une vie plus douce & plus proportionnée à votre foiblesse. Hélas ! ma Sœur, c'est tout le contraire. Des naturels faciles comme le vôtre ont plus besoin d'être séparés de l'air contagieux que l'on respire dans le siècle, & d'être soutenus contre leur propre foiblesse par tous les avantages que l'on trouve dans la religion à accomplir ce que tous les chrétiens ont promis dans leur baptême : car il ne s'y faut pas tromper : tous les chrétiens sont obligés aux mêmes vertus intérieures de charité, d'humilité, de patience, & de modestie. Et toute la différence qu'il y a est, qu'il est bien plus difficile de satisfaire à ces devoirs en vivant parmi une infinité de personnes, qui n'ayant aucun soin de s'en acquiter, nous entraînent souvent dans la même négligence qu'eux par leurs paroles, & par leur exemple, qu'en vivant dans une sainte retraite où tout conspire à nous donner moyen d'être fidèles à Dieu. Je le prie, ma Sœur, qu'il vous mette ces vérités

348 *LXXVIII. Lettre de M. Arnauld*
dans l'esprit, & dans le cœur, afin que rien ne soit capable de vous faire tourner la tête en arriere, ni de vous porter à regretter les oignons d'Egypte, comme vous dites fort bien, quelques peines que vous puissiez souffrir dans le desert, par où il faut passer pour arriver à la terre promise. Mais il est necessaire pour cela de vous nourrir de la manne, qui vous donnera la force de marcher dans le chemin, qui conduit à cette bien heureuse terre. Gardez vous donc bien de vous en priver à cette grande fête; & y adorant l'enfance de notre Seigneur J. C., ayez une pleine confiance, que s'étant fait si petit pour vous, il ne dédaignera pas de vous recevoir avec amour comme son enfant bien aimé, quelque petite & quelque foible que vous soiez.

LETTRE LXXVIII.

*A la SOEUR LOUISE DE S.
PHARE. Sur le bonheur des souffran-
ces.*

J'Ai appris, ma très-chere Sœur, avec bien de la peine la continuation de vos maux. C'a été le premier mouvement que m'a causé cette nouvelle; mais y ayant fait plus de reflexion, je me suis reproché

ché à moi même mon peu de foi. Car si nous croions, comme l'Evangile nous y oblige, que c'est un bien que de souffrir en cette vie; que c'est par là que l'on rachete ses péchés, & que l'on gagne le ciel, pourquoi nous en affligeons-nous, soit pour nous, soit pour les autres? N'a-t-on pas encore moins de raison de le faire à l'égard des personnes, qui n'ont renoncé à tous les vains plaisirs du monde, que pour vivre & pour mourir sur la croix? Vous y êtes, ma Sœur: si je vous aime selon Dieu, ne dois-je pas desirer que vous y demeuriez à moins que lui même ne vous en fasse descendre, ou plutôt qu'il change cette croix en une autre? Car enfin il faut qu'il y en ait toujours quelque-une à laquelle nous soions attachés pour être conformes à J. C. crucifié, sans quoi, selon S. Paul, nous ne devons point esperer d'être participans de sa gloire. Il n'y en a guere qui vous soient plus avantageuses, que celle où vous êtes maintenant. La volonté de Dieu vous y est marquée plus clairement que dans pas une autre. C'est lui seul qui vous la choisie. Vous savez aussi plus précisément ce que vous avez à faire. Car tout se reduit presque à souffrir & à obéir: & on a cet avantage dans les maladies de la nature de la vôtre, que le souvenir de la

mort étant plus présent, on est aussi plus porté à veiller sur soi même, & à prier afin d'être toujours prêt, quand notre maître viendra pour nous appeller à lui. Ce doit donc être là, présentement, ma très chere Sœur, toute votre occupation. Si votre heure est venue, jetez vous avec confiance entre les bras de celui qui vous a aimée & qui s'est livré pour vous, & qui a permis que ceux qui vous ont mis au monde, vous aient desavouée, afin qu'ayant moins de liens qui vous attacheroient aux creatures, il vous fût plus facile de vous donner à lui sans réserve. Que s'il vous réserve pour un plus long combat, résolvez vous à ne rentrer dans la carrière, que pour achever votre course avec plus de zèle & plus de ferveur, & à n'employer ce qu'il vous aura rendu de vie, qu'à mourir plus parfaitement à vous même & à toutes choses.

L E T T R E LXXIX.

A une POSTULANTE. Il lui donne des avis sur la maniere dont elle doit se conduire à P. R. lors qu'elle y sera.

QUoiqu'il n'y ait encore rien d'absolument resolu pour votre affaire, je ne laisserai pas de vous donner par avance les avertissemens dont je vous ai parlé dans mon billet de ce matin. Je ne ferai que vous les marquer en peu de paroles. Ce sera à vous de les étendre d'avantage en les considérant devant Dieu.

Le premier est que vous ne devez point esperer de réussir, si vous n'êtes persuadée, que vous êtes pleine de défauts qui vous rendront incapable d'être jamais une bonne Religieuse, si Dieu ne vous fait la grace de vous en corriger. Et vous ne devez pas esperer qu'il vous fasse cette grace, si vous ne les reconnoissez avec humilité : parceque ne les connoissant pas, on n'en guérit point ; & ce n'est que ce gémissement du cœur qui est la priere du pauvre, qui sent sa misere, qui obtient de Dieu ces remedes salutaires, sans lesquels nos maladies doivent passer pour incurables.

Ces

Ces deffauts font,

1. D'être causeuse, aimant à parler de vous & des autres, ce qui vous porte aussi à être trop longue dans toutes vos lettres.

2. D'être curieuse, ne pouvant vous empêcher de vous enquerir de tout, & étant bien aise de savoir mille choses dont vous n'avez que faire.

3. D'être suffisante, aiant bonne opinion de vous même, vous imaginant avoir de l'esprit, en vous élevant par là facilement au dessus des autres; au lieu que l'une des plus grandes marques qu'on en a gueres, est de croire en avoir beaucoup.

4. D'être repliqueuse, ne pouvant souffrir qu'on vous reprenne sans répondre, & sans vous excuser.

5. D'être attachée à votre propre sens, croyante presque toujours avoir raison, & n'étant point du tout portée de vous même à vous rendre à l'autorité de ceux qui sont au dessus de vous.

6. D'être delicate & tendre sur vous même, souffrant avec peine ce qui vous incommode, & recherchant avec empressement d'en être soulagée.

Vous avez bien d'autres deffauts que ceux là. Mais voila les principaux, & qui me semblent plus opposés à l'esprit d

de la Religion, & sur tout de Port-Royal. Le plus grand remede pour le 1. le 2. & 4. est de vous resoudre d'être aussi silencieuse qu'on l'est à la Trappe, non par un effort humain, mais dans la vue de Dieu, & dans la persuasion où vous devez être, que vous êtes si imparfaite & si indiscrete, que vous ne sauriez vous licentier de parler sans faire une infinité de fautes : de sorte que vous devez vous appliquer cette parole de Salomon, *que celui qui n'est pas sage le paroît quand il se tait.*

Mais ce que vous devez éviter sur tout est de ne vous jamais enquerir de rien que quand cela sera absolument nécessaire pour ne pas manquer à quelque chose de votre devoir.

Pour la suffisance & l'attachement à votre propre sens, il n'y a qu'une profonde humilité qui vous puisse guérir de deux maladies si dangereuses. Et vous n'acquererez cette humilité que par l'amour des humiliations & des mortifications. Mais souvenez vous de ce que je pense vous avoir dit autrefois, que c'est un illusion tout à fait à craindre, de se croire bien mortifiée, parce qu'on veut bien se soumettre à des mortifications fort extraordinaires, qui pour cela même peuvent flatter l'amour propre, qui y trou-

trouve quelque chose de grand qui le satisfait ; mais qu'il faut les aimer toutes quelles qu'elles soient, les moindres qui sont plus fréquentes étant plus capables de mortifier notre nature que les plus grandes qui sont plus rares.

Je ne voi point d'autre remède contre la délicatesse & la tendresse sur soi-même, que celui que vous avez toujours rejeté, quand je vous l'ai proposé, qui est l'indifférence pour la vie & pour la mort. Car si toute religieuse doit être dans cette disposition, puis qu'on ne vient dans la Religion que pour se disposer à bien mourir, les personnes foibles qui embrassent des Religions austères, y doivent bien être encore davantage, parce que si elles craignent d'être malades & même de mourir, leur foiblesse les y exposant beaucoup plus que d'autres, elles seront toujours en inquiétude ; & appréhenderont toujours que quelque chose ne leur fasse mal, ce qui est un très mauvais caractère pour une Religieuse, & qui ne peut que très mal édifier dans un Monastère.

Le second avertissement est que vous ne devez rentrer à Port-Royal, si on vous fait cette grâce, que dans le désir de réparer les fautes que vous y avez faites la première fois, & de lever les obs-

tacles que vous aviez pu mettre à votre vocation par votre mauvaise conduite, sans vouloir absolument être religieuse; mais vous abandonnant sur cela à ce qu'il plaira à Dieu d'ordonner de vous, & prenant pour une marque de sa volonté le jugement que les Meres en porteront après qu'elles vous auront examinée de nouveau.

Vous serez peut-être tentée de croire qu'il n'est pas bien important d'être dans cette disposition, & qu'au contraire plus vous aurez un grand desir d'être religieuse, plus vous y réussirez. Et moi je vous dis que vous vous trompez beaucoup, si vous êtes dans cette pensée; & je suis assuré que cette seconde épreuve vous sera aussi inutile que la première; si vous n'entrez dans cette sorte d'indifférence qui fait qu'on cherche Dieu uniquement & totalement, en se contentant de l'aimer aux dépens de toutes choses, & lui abandonnant le choix des divers moiens & des différentes voies par lesquelles il lui plaira de vous faire marcher. Et voici les raisons que j'ai d'être de ce sentiment.

I. Si votre passion dominante étoit d'être Religieuse de Port-Royal, ce seroit vous même plutôt que Dieu que vous rechercheriez dans votre poursuite; ce qui

356 *LXXIV. Lettre de M. Arnauld*
qui en éloigneroit toute la benediction de Dieu, sans laquelle ce vous seroit un mal & non pas un bien que d'être Religieuse.

2. Un desir de cette sorte n'étant point vraiment soumis à Dieu, ne peut venir que de la nature, & non de la grace; & si la grace y a quelque part, la nature y en aiant beaucoup davantage, tout ce que vous ferez par ce principe, ne seront que des efforts humains qui ne seront point capables de remedier à vos défauts, n'y aiant que la grace & une très grande grace qui vous en puisse corriger.

3. Quand on a un grand desir d'une chose, tout ce qui paroît nous en pouvoir empêcher la possession, nous trouble & nous inquiete. C'est pourquoi toutes les fautes que vous ferez contre la régularité vous paroissant un obstacle à votre reception, vous jetteront dans le trouble & dans le chagrin; vous en ferez plus inquietée qu'humiliée, & la crainte que cela ne vous nuise, vous portera à les excuser, à les diminuer, à les rejeter sur d'autres, à trouver mauvais qu'on vous en reprenne, à regarder de mauvais œil celles par qui on les aura sues; qui sont toutes choses plus capables cent fois de vous faire rejeter que les fautes mêmes. Et cependant il est indubitable que cela sera comme je le dis,

dis, si vous continuez à vouloir être Religieuse de P. R. avec autant d'attache & de passion que vous l'avez voulu jusques à cette heure.

4. Ce désir absolu & empessé fera au plus en vous le même effet que la Loi dans les Juifs. Il corrigera la main, & non pas le cœur, c'est-à-dire, qu'il vous portera plus à éviter les fautes extérieures qu'à mortifier vos passions. Vous craindrez de parler non par l'amour du silence & du recueillement, mais dans l'apprehension seulement de n'être pas jugée propre à être Religieuse de P. R. Vous ne repliquerez rien quand on vous reprendra, non par un vrai amour de l'humiliation, mais parce que vous savez que rien ne vous a plus nuit que ces repliques. Or je vous déclare que ne veillant sur vous même, & ne tachant à éviter les pechez que vous avez commis pendant votre première épreuve; que par un principe aussi defectueux que celui là; outre que ce fera plutôt devant Dieu une espece d'hypocrisie qu'un veritable changement, cela n'ira pas même fort loin, & cette vigilance humaine & Pharisienne ne pourra pas faire qu'il ne vous échape beaucoup de choses qui feront voir le fond de votre cœur, qui n'aura pas été changé par la grace, quelque soin que vous
pre-

358 *LXXIX. Lettre de M. Arnauld*
preniez de le déguiser, & aux autres, &
à vous même.

Le 3. Avis est, que vous ne devez
en aucune sorte vous appuyer sur moi,
mais mettre en Dieu seul toute votre con-
fiance, car vous savez ce que je vous ai
mandé, que pour engager les Mères à vous
recevoir de nouveau, je leur promettois
de vous abandonner entièrement au juge-
ment qu'elles porteroient de vous. C'est
à quoi je suis entièrement résolu, &
ainsi prenez votre parti là dessus, & met-
tez vous dans l'esprit que c'est comme si
j'étois mort, & qu'il n'y a que votre bon-
ne conduite qui vous puisse faire mériter
la grace que vous demandez. Il vous fe-
ra même avantageux d'être dans cette pen-
sée, parce que n'ayant point d'appui hu-
main, vous serez obligée de recourir à
Dieu avec plus de ferveur.

Voilà, ma très chere Sœur, ce que
j'ai présentement à vous dire, sur les dis-
positions où je crois que vous devez être
pour avoir lieu d'espérer que Dieu benisse
cette nouvelle entrée. A moins que vous
n'y entriez, je suis assuré, & je le vois
avec douleur, que vous ne serez pas plus
avancée dans quatre ou cinq mois que
vous l'êtes présentement. Mais si Dieu
vous fait la grace d'avoir tout cela dans
le cœur, il se pourra faire qu'il inspirera

aux

aux Meres, de vous faire une grace aussi singuliere, comme est celle de vous recevoir étant aussi foible & aussi imparfaite que vous etes.

L E T T R E LXXX.

*A la SOEUR ANNE EUGENIE
RELIGIEUSE DE PORT-
ROIAL. Pour lui recommander une
jeune Pensionnaire qui étoit sous sa condui-
te, & dont elle n'étoit pas contente.*

MA TRES-CHERE SOEUR

Aiant su le peu de satisfaction que vous donne la Sœur Marguerite, j'ai cru être obligé de vous écrire pour vous consoler de la peine que vous en souffrez : mais vous savez mieux que moi que si le service de Dieu n'est jamais sans peine, cela est encore plus vrai de la conduite des ames, & sur tout de celles que le defect de la raison rend presque incapables de toute conduite, & en qui on ne voit quasi rien paroître que la corruption de la nature. Aussi fais-je bien que le sujet de vos peines n'est pas de souffrir de la peine, mais de voir le peu de fruit que tous vos soins produisent souvent dans ces petites personnes. En
effet

362 LXXXI. Lettre de M. Arnauld
faire mes recommandations à la Sœur & à
la Niece.

LETTRE LXXXI.

A MADEMOISELLE DE ROAN-
NAIS. *Il s'excuse avec beaucoup d'hu-
milité de lui avoir laissé prendre trop
bonnement copie d'une lettre, dont elle
avoit été très blessée contre celles qui l'a-
voient écrite.*

MA TRES-CHERE SOEUR

JE vous demande pardon du mal que je
vous ai fait, croiant vous faire du bien.
J'en serois inconsolable si ma conscience
ne me rendoit témoignage, qu'il n'y a eu
qu'un desir extraordinaire de vous servir,
qui m'a fait entreprendre une chose fort
contraire à mon humeur, qui est de vous
rechercher, lorsqu'il paroïssoit assez que
vous me fuyez; & d'adhérer à la priere
que vous m'avez faite, de vous laisser pren-
dre la copie d'une lettre que je vous avois
lue, dans la pensée que vous connoissiez
trop les personnes qui y parlent, pour ne
pas regarder comme une preuve de leur
charité ce qu'elles y disent de vous,
quand même elles se tromperoient en quel-
que chose, pour ne vous avoir pas assez
bien

bien connue. Je vois bien que je suis trop simple, & que je juge trop des autres par moi même. Comme rien ne me peut blesser de ce qui vient des personnes que je sai qui m'aiment veritablement, & que je suis fortement persuadé de cette parole de S. Augustin: *Estimez & dites ce que vous voudrez; ce qui paroît une injure, ne sera point une injure*, je m'imagine aisément qu'il en est de même des autres, & sur tout je n'aurois jamais crû qu'une effusion de charité pareille à celle qui paroît dans cette lettre put faire un si mauvais effet, & causer un si grand trouble dans votre cœur. J'en serois moins touché si je portois moi seul la peine de mon imprudence; mais ce qui m'afflige le plus est de voir que mon indiscretion vous ait indisposée envers tant de personnes, qui auront sujet de me reprocher de vous avoir ulcéré envers elles, en vous communiquant des choses que vous ne deviez point savoir. Je vous en demande pardon encore une fois, & je vous proteste en même tems, que rien ne m'a fait tomber dans cette faute qu'un zèle peut-être mal réglé de contribuer à votre salut, ensuite de la confiance qu'il vous avoit plu me témoigner. Mais puisque Dieu a permis que ce que je croïois faire pour votre bien, vous ait été si préjudiciable, il ne

me reste que d'en gémir devant Dieu, & de réparer, si je puis, par les prières que je ne cesserai toute ma vie de lui offrir pour vous, ce que j'ai gâté par mon inconsideration. C'est le sentiment que m'a donné votre lettre, & j'espère que Dieu me le fera accomplir. Car vous pouvez bien ne me point parler, & j'avoue que je m'en suis rendu indigne pour n'avoir point su bien ménager votre esprit ; mais rien ne sera capable, moiennant la grace de Dieu, de vous effacer de mon esprit, & de vous arracher de mon cœur. Et je crois vous pouvoir assurer la même chose des personnes dont je vous ai donné occasion de vous plaindre par ma trop grande franchise. Vous pouvez bien n'avoir plus aucune confiance en elles, mais cela n'empêchera pas qu'elles ne vous aiment toujours, & qu'elles ne conservent éternellement de leur part le lien de charité dont Dieu les a unies à vous.

Puisque j'ai manqué de jugement en vous permettant de prendre la copie d'une lettre qui vous a si fort blessée ; je crois qu'il est de la justice que vous ne la gardiez pas, puisqu'il y d'autres personnes qui y sont intéressées, à qui il ne seroit pas raisonnable que ce que j'ai fait dans la seule intention de vous servir, portât préjudice.

J'ai

J'ai peur que vous ne pensiez que c'est par pique que je vous fais des excuses: je vous assure que non. Votre lettre m'a causé de la douleur; je ne le puis pas nier; mais cette douleur, autant que je me puis connoître, ne vient que de la charité que Dieu m'a donné pour vous, & rien ne sera capable de la soulager, que quand j'apprendrai qu'il vous aura fait la grace d'accomplir en quelque manière que ce soit, les résolutions qu'il vous a mises dans le cœur.

Je n'ai pas jugé vous devoir écrire sur les points particuliers de votre lettre, quoi que j'eusse une infinité de choses à vous en dire; parce que j'ai appréhendé que voulant guerir les plaies que je vous ai fait innocemment, je ne me mette au hazard de vous en faire de nouvelles.

L E T T R E LXXXII.

A la MEME; Sur le même sujet.

Votre réponse m'a rendu la vie, & m'a donné autant de consolation que votre première lettre m'avoit causé de douleur. J'espère que Dieu accommodera tout, & qu'il tirera même de l'avantage de cette petite peine que nous nous sommes donné l'un à l'autre? Mais oserai-je

vous dire, ma très-chère Sœur, que pour être pleinement persuadé qu'il ne vous en reste rien, j'aurois besoin que vous voulussiez faire un peu d'effort pour vaincre votre résistance, & me donner lieu de vous parler de l'abondance de mon cœur sur le danger où je vous vois. Car le moien d'avoir pour vous de la charité, & de vous laisser plus long-tems en cet état, sans se plaindre à nous même de vous même. Si vous étiez tombée en letargie, on vous tourmenteroit pour vous reveiller, & quelques douleurs qu'on vous fit, on les prendroit pour des marques de l'affection qu'on vous porteroit. C'est l'état, ma chère Sœur, où est maintenant votre ame, & il est d'autant plus déplorable que vous le voiez, & que vous ne sauriez gagner sur vous d'en sortir, & de vous delivrer d'une captivité qui est d'autant plus misérable qu'elle est volontaire. Car quoique ce soit qui vous arrête; vous vous en déferiez, si vous le vouliez pleinement, & c'est votre volonté même qui vous empêche d'accomplir ce qu'une autre volonté vous fait désirer. N'ai-je donc pas sujet de craindre que Dieu ne me reproche d'avoir manqué à ce que je vous dois; si je vous laisse en repos dans cette letargie spirituelle, dont la fin vous peut être si funeste, si vous y demeurez plus long-

long-tems. La raison que vous m'apportez ne m'en doit pas empêcher; mais ce m'en est une au contraire de vous presser davantage; puisque vous avez éprouvé combien ce refus de parler à M. P. pendant tant de tems, vous a fait de tort. L'Apôtre nous recommande d'annoncer aux hommes la parole de Dieu, & de les presser *opportunement & importunement*, c'est-à-dire, soit qu'il le trouvent bon, soit qu'ils en aient de la peine par des attaches qu'ils ne peuvent rompre. Je crois donc lui obeir en vous conjurant de ne point adherer à la tentation qui vous ferme le cœur & la bouche pour ne pas decouvrir une maladie d'autant plus dangereuse qu'elle demeure plus secrette. Car comment vous soulager dans un mal que l'on ignore? Que craignez-vous? C'est votre volonté qu'on tachera de guérir. Ce qui vous paroît maintenant un fardeau insupportable ne vous sera plus qu'une charge legere.

Si vous vouliez me voir demain, ce ne pourroit être qu'après Vespres, depuis 4. heures & demie jusqu'à 6. heures; que si vous y avez trop de repugnance, je ne laisserai pas de prier Dieu pour vous de toute la plénitude de mon cœur, & de vous offrir à notre Seigneur au S. Sacrifice de la messe.

L E T T R E LXXXIII.

Si on devoit laisser communier une Religieuse, qui avoit quelque dérangement d'esprit, & qui étoit d'ailleurs fort exemplaire.

JE connois, Monsieur, la personne, dont vous m'écrivez ; je l'ai confessée assés souvent, & je lui ai toujours trouvé beaucoup de sagesse & de pieté. C'est ce qui me fait juger qu'il seroit moralement impossible qu'elle fût si opiniâtement attachée à trois preventions aussi deraisonnables que celles que vous me marquez ; s'il n'y avoit eu quelque chose de dérangé dans son cerveau, qui lui a ôté le libre usage de sa raison à l'égard de ces trois choses. Tout ce qu'on pourroit trouver étrange, est qu'elle ait de la raison pour toute autre chose, & qu'elle n'en ait pas pour ces trois là. Il est vrai que cela est surprenant, mais n'est point si extraordinaire qu'on n'en voie assés d'exemples. Il y en a un célèbre dans l'antiquité, de cet homme d'Argos, qui se trouvant au lieu où se jouoient les comedies, dans le tems qu'on n'en jouoit point, s'imaginoit en entendre de fort belles, & qui étoit fort sage dans tout le reste de sa

con-

conduite. Mais on en a vu un autre exemple assés surprenant dans le lieu même où vous êtes. Un prêtre engagé assés avant dans le monde, aiant été touché par les Sermons de M. Singlin, s'étoit retiré aux champs pour se mettre sous sa conduite; il y faisoit fort bien, y vivoit dans une grande solitude, & travailloit à la traduction des vies des Saints. Il lui arriva quelque tems après d'avoir de la peine que l'on toussât devant lui, & il s'alla imaginer que c'étoit son directeur qui lui envoioit des touffeurs pour le mortifier. On ne put jamais lui ôter cette phantaisie; mais comme dans tout le reste de sa conduite il ne paroissoit rien que de bien-sensé, on ne conclut pas que cet égarement d'esprit pour cette chose seulement, le dût empêcher de dire la messe autant de fois qu'il en avoit devotion. Pourquoi n'en seroit-il pas de même à l'égard de la personne, sur le sujet de laquelle vous me consultez? Et il ne serviroit de rien de dire que ce qu'elle pense de ses Sœurs, qu'elles la veulent empoisonner est plus criminel. Cela seroit vrai, si ce jugement étoit volontaire; mais ne l'étant point, parce que sa raison & sa liberté n'y ont point de part, c'est une foiblesse de s'en tenir offensé, puisque Dieu ne lui en impute rien. Il me paroît donc,

Monſieur, que dans le partage où vous me dites que l'on eſt ſur ſon ſujet, celles qui approuvent la conduite que l'on tient ſur elle, ont raiſon : & que celles qui l'improuvent, & voudroient qu'on la laiſſât ſeulement communier une fois l'année, ne l'ont point du tout. Car ſ'il y avoit du péché dans ſes préventions, y étant ſi attachée qu'on ne la peut faire revenir, elle ne devroit jamais communier, pas même à la mort, parce que ce ſeroit un péché conſiderable de ſa nature qu'elle ne voudroit pas quitter. Elle ne pourroit donc communier une fois l'année, que parce que l'on juge avec raiſon qu'il n'y a point de péché ; & cela étant moralement certain, ce n'eſt point par là, mais par toutes les autres choſes, où elle a le libre uſage de ſa raiſon, qu'on doit regler ſes communions. Or vous me témoignez qu'elle fait bien dans tout le reſte, & que ſa conduite eſt exemplaire & édifiante. On ne doit donc point trouver mauvais que ſans avoir égard à ce qui n'eſt qu'un effet du dereglement de ſon cerveau, vous la faiſſiez communier auſſi ſouvent que vous le jugez à propos. Je ne puis avoir d'autre ſentiment ſur votre expoſé. Je ſuis tout à vous.

L E T T R E LXXXIV.

*Avis pour se relever de ses chûtes & pour
en faire penitence.*

J'Etois en peine Mad. de n'avoir point reçu de vos nouvelles depuis vous avoir quittée, mais celles que je viens de recevoir m'ont donné beaucoup de consolation, en ce que vous me témoignez reconnoître combien Dieu vous fait une grande miséricorde de vous avoir tirée du mauvais état où vous étiez, lorsque vous n'aviez pas seulement la pensée d'en sortir. Car c'est le premier sentiment que vous devez avoir, & que j'ai peur que vous n'ayez pas encore assez, étant plus obligée à Dieu que vous ne sauriez croire, de vous avoir comme forcée par un ordre secret de sa providence de découvrir des plaies cachées qui avoient déjà été la source de beaucoup de maux, & qui le pouvoient être encore d'une infinité d'autres. S. Jean nous apprend dans ses paroles divines que l'Eglise nous fait lire en ce jour, que Dieu étant lumière ceux qui marchent dans les tenebres sont des menteurs, s'ils croient avoir aucune part avec Dieu. Mais c'est doublement marcher dans les tenebres, que de commettre des

Monſieur, que dans le partage où vous me dites que l'on eſt ſur ſon ſujet, celles qui approuvent la conduite que l'on tient ſur elle, ont raiſon : & que celles qui l'improuvent, & voudroient qu'on la laiſſât ſeulement communier une fois l'année, ne l'ont point du tout. Car ſ'il y avoit du péché dans ſes préventions, y étant ſi attachée qu'on ne la peut faire revenir, elle ne devroit jamais communier, pas même à la mort, parce que ce ſeroit un péché conſiderable de ſa nature qu'elle ne voudroit pas quitter. Elle ne pourroit donc communier une fois l'année, que parce que l'on juge avec raiſon qu'il n'y a point de péché ; & cela étant moralement certain, ce n'eſt point par là, mais par toutes les autres choſes, où elle a le libre uſage de ſa raiſon, qu'on doit regler ſes communions. Or vous me témoignez qu'elle fait bien dans tout le reſte, & que ſa conduite eſt exemplaire & édifiante. On ne doit donc point trouver mauvais que ſans avoir égard à ce qui n'eſt qu'un effet du dereglement de ſon cerveau, vous la faiſſiez communier auſſi ſouvent que vous le jugez à propos. Je ne puis avoir d'autre ſentiment ſur votre expoſé. Je ſuis tout à vous.

L E T T R E LXXXIV.

*Avis pour se relever de ses chûtes & pour
en faire penitence.*

J'Etois en peine Mad. de n'avoir point
reçu de vos nouvelles depuis vous avoir
quittée, mais celles que je viens de rece-
voir m'ont donné beaucoup de consola-
tion, en ce que vous me témoignez re-
connoître combien Dieu vous fait une
grande miséricorde de vous avoir tirée du
mauvais état où vous étiez, lorsque vous
n'aviez pas seulement la pensée d'en for-
tir. Car c'est le premier sentiment que
vous devez avoir, & que j'ai peur que
vous n'ayez pas encore assez, étant plus
obligée à Dieu que vous ne sauriez croire,
de vous avoir comme forcée par un ordre
secret de sa providence de découvrir des
plaies cachées qui avoient déjà été la four-
ce de beaucoup de maux, & qui le pou-
voient être encore d'une infinité d'autres.
S. Jean nous apprend dans ses paroles
divines que l'Eglise nous fait lire en ce
jour, que Dieu étant lumière ceux qui
marchent dans les tenebres sont des men-
teurs, s'ils croient avoir aucune part avec
Dieu. Mais c'est doublement marcher
dans les tenebres, que de commettre des

péchés qui sont des œuvres de tenebres, & s'imaginer ensuite les pouvoir cacher à la lumiere du jugement de Dieu, en les tenant ensevelis dans la nuit du déguisement & du mensonge, & aimant mieux prophaner le sang de Jesus-Christ par des confessions & des communions sacrilèges, que d'être sincères à celui qui nous tient la place de Dieu, & que nous ne saurions tromper sans nous fermer à nous même la porte du Paradis.

C'est pourquoi M. le premier avis que je vous puis donner, sera de bien peser devant Dieu combien vous êtes redevable à sa justice non seulement pour les péchez que vous avez commis, mais encore davantage pour avoir tant de fois, après ces péchés, osé approcher de nos saints Mysteres sans vous être disposée à en faire penitence par une humble confession, qui est la premiere chose que Dieu desire de nous pour nous les pardonner, comme le même Apôtre S. Jean nous l'assure au même endroit.

Le 2. avis sera de considérer avec douleur & gémissement de quel bien vous vous êtes privée lors que par là vous vous êtes rendue indigne de participer au Corps de Jesus-Christ dans une aussi grande fête qu'est celle de la Pentecôte, & c'est à quoi vous vous appliquerez principalement durant

rant la messe de ce jour, en vous regardant comme une pauvre Cananée, qui ne doit pas manger le pain des Enfans, mais se contenter des miettes qui tombent de la table.

Le 3. avis sera de bien recueillir ces miettes, c'est-à-dire, de bien ménager toutes les graces de Dieu qui sont propres à l'état où vous êtes maintenant, en vous exerçant dans l'humilité, dans le recueillement & dans le silence qui sont le partage des ames vraiment penitentes & vraiment touchées de la douleur de leurs péchés; en souffrant de bon cœur des autres & ne donnant point sujet aux autres de souffrir de vous; en ne voulant en rien être préférée à personne, mais étant bien aise au contraire que l'on vous préfère les autres &c.

Le 4. d'aimer l'occupation & le travail comme la premiere des pénitences que Dieu a imposée à l'homme après son péché.

Le 5. de suppléer à l'impuissance où vous êtes de faire beaucoup d'austeritez exterieures, par une religieuse fidelité à vous mortifier en beaucoup de petites choses, dans la vue de Dieu & de la satisfaction que vous lui devez; comme vous priver quelques fois durant le repas de ce que vous aimez le mieux, vous ab-

374 LXXXIV. Lettre de M. Arnauld
tenir de voir une chose que vous auriez
envie de voir, ou d'aller en quelque lieu
de divertissement où vous auriez affec-
tion d'aller &c.

Le 6. est d'être plus devote & plus
affectionnée à la priere. Que si vous n'en
pouvez pas faire de longues, en faire de
courtes & de ferventes, comme de dire
toutes les fois que vous entendrez sonner
l'heure avec le Publicain de l'Evangile.
Deus propitius &c. Seigneur aiez pitié de
moi, miserable pécheresse: d'élever de
tems en tems votre esprit à Dieu par quel-
ques paroles des Pseaumes, en remar-
quant celles qui vous auront touchée: le
plus en les lisant, telles que seroient celles-
ci. *Domine, ad te confugi, doce me facere
voluntatem tuam &c.* *Non intres in judi-
cium &c.* *Domine ante te omne desiderium
meum &c.* *Quoniam ego in flagella &c.*
prononcer quelques fois le nom de Jesus
en l'adorant comme notre unique sauveur
selon la signification de ce nom divin, &
celui de Marie en la regardant comme
votre advocate envers lui. Toutes les fois
que vous entrez en l'Eglise baiser la terre
afin de vous souvenir de l'état d'humili-
ation & d'abaissement dans lequel vous
devez être: l'implorer la grace de Dieu
afin qu'il vous rende attentive à sa divi-
ne presence: enfin M. ce n'est pas assez
de

de vous relever de votre chûte, mais il faut que votre chûte même vous serve à travailler à votre salut avec plus d'attention que vous n'avez point encore fait, à commencer serieusement à entrer dans la voie de Dieu. J'espere de sa bonté qu'il vous en fera la grace. Mais je croi que pour cela il seroit bon que vous passiez à un parfait renouvellement de toute votre vie. Vous prierez Dieu pour cela afin de n'en faire qu'avec plénitude de cœur. Il sera bon que vous lisiez tous les jours quelques chose des Homelies des Peres sur la pénitence : je serai bien aise que vous me rendiez compte dans quelque tems de votre disposition, afin que je puisse juger, par ce que Dieu fera en vous, de ce que je pourai faire pour vous.

L E T T R E LXXXV.

A un RELIGIEUX. *Contre les proprietez interieures & exterieures.*

Il me semble qu'il faut faire apprehender la peine de l'excommunication comme la derniere dont l'Eglise se sert contre les plus grands pécheurs. Et par là faire voir combien la propriété est un grand mal, puis qu'on la punit de cette peine.

* On faisoit à P. R. la ceremonie de l'excommunication contre les propriétaires, vers Pâ-

Qu'ellesques

Qu'elle est la destruction des Religions

Qu'il n'y a point de moien de l'éviter que par l'amour & la fidelle pratique de la pauvreté.

Qu'il n'y a rien à quoi la corruption de la nature repugne plus qu'à la pauvreté, & au dépouillement entier de toutes choses. On se prive volontiers de beaucoup & des plus grandes choses : mais de toutes généralement, la nature ne peut souffrir. Elle ne peut souffrir de n'avoir rien en sa disposition. Moins elle a, plus elle s'y attache, & elle est dans une continuelle & insensible recherche pour se conserver quelque chose. Une cellule à son gré, un habit, un verre, un reliquaire, une image : jusqu'à une place au cœur où on croit mieux prier Dieu : une heure d'assistance à un tems commode : le choix des Sœurs pour travailler avec elles plutôt qu'avec d'autres : le choix des emplois.

Le desir de l'accommodement gêne de la maison qui cache celui qu'on a pour son particulier, & cela en toutes choses pour le logement, pour l'ameublement, pour la nourriture, celles qui sont superbes & ne veulent pas paroître n'aiment pas la pauvreté pour elles, n'ayant égalité à ce qu'elles disent que pour les autres, parce qu'elles savent bien que si le com-

nun est accomodé, elles y auront part sans confusion.

Tous les maux du monde ne viennent que par la convoitise d'avoir du bien, de l'honneur, & toutes les commoditez. Et je croi que c'est pour cela que N. S. a voulu naître, vivre & mourir dans une si extrême pauvreté.

Le degout des besognes, le manque de soin de conserver toutes choses est opposé à la pauvreté.

Et c'est pourquoi S. Benoît veut qu'on ait un pareil soin des utencilles que les vases sacrés de l'autel.

Il y a encore une remarque à faire, qui est que S. Benoît a eu tant de peur que les Religieux n'eussent rien, qu'il veut qu'on fasse faire serment aux parens de ceux qui sont riches, qu'ils ne leur donneront jamais rien.

Voilà, mon très cher Frere, un brouillon ridicule. Je prie Dieu de tout mon cœur, qu'il vous donne des pensées & des paroles, qui nous aident à sortir de nos ridicules proprieté exterieures & interieures, qui sont innombrables dans le fond de nos cupiditez.

L E T T R E LXXXVI.

A MADAME LA PRINCESS
DE GUEMENE'. *Pour répondre
celle qu'elle lui avoit écrite pour lui d
mander quelques avis sur l'educati
du Prince son jeune Fils.*

Dieu m'ayant banni du monde & i
paré de tout le commerce des hom
mes par un ordre admirable de sa prov
dence, je ne me ferois pas facilement r
solu à rompre le silence, auquel l'ét
où il m'a réduit, semble m'engager,
je n'avois cru que c'est lui même qui m'
blige à parler dans une occasion qui r
garde son service. N'ayant point méri
que vous me fissiez l'honneur de me t
moigner tant de confiance, & de m
découvrir vos plus secrettes pensées,
n'ai pu attribuer cette bonté qu'à u
mouvement de Dieu, qui vous a mis a
cœur de me traiter d'une manière si obl
geante; & il me semble qu'au mém
tems il m'a fait voir, qu'il n'y avoi
point de moien de reconnoître cette fa
veur que par une ouverture de cœur sem
blable à la vôtre, & en vous parlant com
me si j'étois devant Dieu, ainsi qu'
vous a plu me dire que vous me parlie
com

me si vous eussiez été en confes-

Il est certain, Madame, & les graces
que Dieu vous fait aussi bien que les
maux que vous ressentez, vous en assu-
rent assez, que les grandes naissances,
les grandes conditions, les grandes for-
ces, sont de grands empêchemens au
bien. Je vous dirai néanmoins, sans flat-
te, qu'il y a sujet d'espérer que Dieu
fera la pensée qu'il vous a donnée de
sacer le petit Prince * à son service,
l'en faire un Prince du ciel, pourvu <sup>* Son
second
fils.</sup>
vous lui soiez fidele, & que le don
que vous lui en avez fait soit sincère &
fond du cœur. Il a beaucoup d'ex-
cellentes inclinations, & sur tout la plus
essentielle & dont on se defioit le plus,
est la docilité, n'étant point diffi-
cile à gouverner, pourvu qu'on le sache
conduire avec douceur & avec adresse.
Les païens mêmes ont reconnu que
les meilleures inclinations dégènerent dans
les plus grands vices, si elles ne sont cul-
tivées par la bonne éducation: & notre
Religion nous apprend de plus, que
c'est de la grace de Dieu que depend la
bonne éducation, & que quoique les
hommes plantent & arrosent, tout cela
ne sert rien si Dieu ne donne l'accroisse-
ment.

C'est

C'est pourquoy, Madame, si vous voulez agir par les regles de notre foy, comme je sai que vous le voulez, vous jugerez vous même facilement, que l'importance de cette affaire est de trouver des hommes de Dieu, pour l'élever cet enfant de Dieu, & le nourrir de son esprit. Et permettez moi de vous dire que c'est une pure tentation que la crainte que vous avez, qu'en le voulant rendre saint on ne l'*abbetisse*, & on ne lui ôte le cœur; & qu'ainsi n'entrant pas dans la voie de Dieu, il ne fut mal fait pour le monde. Au contraire je vous puis assurer que, pourvu qu'il soit mis en bonnes mains, on lui elevera l'esprit & le courage, parce qu'il n'y a rien de si grand que la Philosophie chrétienne, ni rien de si genereux qu'un vrai chrétien, & qu'on prendra même un soin tout particulier à le rendre adroit, civil & bien fait, en lui aprenant en même temps le véritable usage de toutes ces choses, & à les employer pour le service de Dieu, & non pour la vanité du monde.

Mais si rien vous doit ôter cette crainte, c'est le bonheur que Dieu vous a donné (trouvez bon que je vous parle de la sorte) d'avoir rencontré des personnes qui vous peuvent beaucoup delivrer de cette apprehension. Car les connoissances

t jusques dans le fond de l'ame, je
puis assurer qu'il n'y a rien de bas
de foible dans leur pieté & dans leur
vertu, & sur tout que le chef de la fa-
mille de qui principalement dépendroit
la conduite du petit Prince, est une per-
sonne de fort bon sens, d'excellent esprit,
grand cœur, d'une prudence admira-
ble, & de la meilleure, de la plus guaie
de la plus douce humeur du monde,
s'il vous parloit de sa pieté, parce que je
sais que vous en êtes bien persuadée, quoi-
qu'il me ne pense pas que ce soit encore au-
tant que vous le devriez être, étant telle
que je n'oserois vous dire ce que j'en pen-
se. J'espère que Dieu en decouvrira un
jour davantage. Je vous dirai seulement
que je n'ai admiré sa vertu en rien tant
qu'en la paix & en la tranquillité d'esprit
qu'il a toujours conservée en cette ren-
contre: tous les petits mecontentemens
de lui pourroit avoir causé celui que vous
voyez, n'ayant pas apporté la moindre al-
tération à son esprit, ni diminué le moins
de la charité que Dieu lui a don-
née pour le petit Prince, & le desir qu'il
se rend service à Dieu dans cet œuvre
qu'il n'a entrepris que par la seule confi-
dation de sa gloire, en ayant par lui-mê-
me & par son naturel de très grands éloig-
nemens.

Nous

Nous ne pouvons donc, Madame, nous ne vous estimions heureuse d'avoir fait ce choix par vous même, & par la pensée que Dieu vous en a inspirée. Toute notre peine est de voir qu'on n'a encore trouvé le vrai ajustement de cette affaire pour en esperer un heureux succès, parce que toute la bonne conduite de cette maison ne peut apporter aucun fruit solide à la bonne éducation du petit Prince, si celui qui sera auprès de lui n'est dans une union parfaite avec la famille, afin que tout conspire au même bien, qui est le bien de l'ame & du corps de Monsieur votre fils: & vous savez bien que cela n'a pas été jusqu'à cette heure, & il n'est pas aisé d'esperer que cela le soit à l'avenir, tant que les choses demeureront en l'état où elles sont maintenant. Ce n'est pas que M. R. ait aucun engagement de cette personne, & il m'a traité avec sa franchise ordinaire, qu'il traite toujours M. G. avec toutes les civilités qu'il sauroit désirer; mais qu'il est visible que cela ne seroit qu'extérieur & bien éloigné de la véritable union de cœur & d'esprit qu'il eseroit d'avoir avec lui, tant qu'il demeureroit dans la froideur qu'il lui avoit témoignée jusqu'alors. Quoiqu'il changeoit, il étoit prêt de faire plus de moitié du chemin; encore m'a-t-il dit

puis que si on le jugeoit à propos, il
parleroit avec une entiere franchise, &
vertiroit même charitablement des de-
fauts qu'il avoit reconnus dans sa conduite.
Mais pour vous dire le vrai, il doute
extremement, & nous aussi, que son
mal se puisse guerir parfaitement, étant
visible que ce qui l'a degouté de cette
raison, a été en partie l'amour de l'inde-
pendance, & le deplaisir d'avoir une per-
sonne qui pût veiller sur ses actions, &
en partie une secrete jalousie que l'on par-
tât avec lui l'honneur de bien élever le
petit Prince. Or ces maladies de l'ame
ne se guerissent que par une grace de Dieu
très particulière, & si l'interêt ou la crain-
te n'arrêtent un peu les effets extérieurs,
elles ne laissent pas de vivre dans le fond
de l'ame, lors même que le malade s'en
croit delivré. C'est ce qui fait qu'étant
obligé de vous dire ce que vous n'aurez
pas à apprendre de L. que M. G. ayant été
très étonné de la maniere dont il lui par-
la, me vint trouver le soir, pour me té-
moigner autant d'humilité, de deference &
de soumission à M. R. qu'il avoit fait
autrefois auparavant en vouloir être entie-
rement independant dans la conduite du
petit Prince: je ne vous puis celer en mê-
me tems, quoi qu'avec beaucoup de ré-
signance & dans la confiance que j'ai
que

384 *LXXXVI. Lettre de M. Arnauld*
que vous avez trop de bonté pour ne
tenir entièrement secret tout ce que
prenez la hardiesse de vous écrire, que tou
tes ces protestations ne me peuvent p
encore donner esperance que cette person
ne puisse entrer dans l'union qui est n
cessaire pour tirer avantage de cette d
meure.

Cependant, Madame, il se rencont
d'un autre côté beaucoup de choses f
cheuses dans le changement de cette pe
sonne, qui empêchent qu'on n'ose p
vous le conseiller. Quand ce ne seroit
que c'est se charger de tous les événeme
dont il n'y a que Dieu seul qui puisse r
pondre; se faire un ennemi d'un hom
avec qui on a eu grande liaison, & s'ar
rer la haine de tous ceux de votre maiso
qui dans la bonne opinion qu'ils ont
cette personne, & dans l'aversion qu'
ont déjà prise de la famille, comme tre
austere pour la nourriture du petit Pri
ce, ne manqueront pas de trouver ces
inventions pour décrier la conduite qu'
tiendra sur lui, & vous la rendre odieu
à vous même par les rapports qu'ils vo
en feront, non par malice, mais par
passion qui les aveugle, & qui leur
présente les choses tout d'une autre m
niere qu'elles ne sont. Je n'en puis do
ter après l'aversion qu'ils vous ont don

de M. du Lys, comme s'il traitoit le petit Prince avec une extrême rudesse, ce que je vous supplie, Madame, de croire sur ma parole être tellement éloigné de la vérité, que je suis témoin de mes propres yeux qu'il ne se peut rien ajouter à la douceur dont il lui parle, & à l'adresse même avec laquelle il lui fait faire tout ce qu'il veut, comme aussi au soin qu'il prend de sa santé.

C'est pourquoi cet exemple m'a fait voir plus clairement que tout autre, que la maniere dont on rapporte les choses les déguise de telle sorte qu'elles changent toutes de face.

Ainsi, Madame, vous ne serez jamais que dans l'inquiétude & dans la peine, si Dieu ne vous donne un peu plus de confiance aux personnes qui se chargeront de l'éducation de M. votre fils, sans vous arrêter à tout ce que vous pourroient dire vos domestiques, quelque affection qu'ils aient pour vous & pour votre maison, parce que cette affection étant toute humaine & toute charnelle, ne peut qu'être entièrement opposée au dessein que la grâce de J. C. a fait naître dans votre cœur, d'élever le petit Prince selon les maximes de l'Evangile, & non pas selon les maximes corrompues du monde, & de vous

fauver en le sauvant, parce que le salut d'une mere depend du salut de ses enfans selon S. Paul, c'est-à-dire, du soin qu'elle prend de leur procurer une vie éternelle comme elle leur en a donné une temporelle. C'est pourquoi, Madame, il n'y a que vous seule qui puissiez prendre résolution dans cette affaire, non seulement parce que c'est vous qui y avez le principal intérêt, mais aussi parce que votre esprit ne seroit jamais en repos, si vous n'agissiez en cette rencontre que par l'induction d'autrui, & non par une volonté toute libre.

Tout ce que j'ai cru être obligé de faire dans la confiance qu'il vous a plu me témoigner, c'est de vous représenter toutes choses sans déguisement & sans artifice, & avec la même sincérité que je parlois à Dieu, ne prenant autre intérêt dans cette affaire que celui de sa gloire & de votre service, que je ne distinguais pas de sa gloire, parce que c'est elle seule que je regarde dans les services que je serois trop heureux de vous pouvoir rendre pour reconnoître un peu tant de témoignages extraordinaires de bonté & d'affection dont il vous a plu m'honorer sans que je l'aie mérité en aucune sorte, si ce n'est par la passion extreme que j'ai dans le cœur de pouvoir contribuer quelque

que chose à votre bonheur éternel, au moins par mes prières & mes sacrifices.

LETTRE LXXXVII.

*A une POSTULANTE DE PORT-ROIAL, * Sur le trop grand empressement qu'elle avoit de savoir si elle seroit reçue Novice.*

MA TRES-CHERE SOEUR.

Vous avez raison d'espérer que je vous servirai de tout mon cœur, en tout ce qui regardera votre vrai bien qui est votre salut. J'y suis trop engagé de la part de Dieu pour y manquer jamais, & il est vrai que la charité qu'il m'a donnée pour vous, me feroit avoir de la douleur, si je vous vois sortir du lieu où vous êtes. Mais pour ce qu'on vous a dit, qu'on ne pouvoit vous y retenir que dans l'état où vous étiez maintenant, je vous avoue que toute la peine que j'en ai eue, est de voir que vous en soiez si fort touchée, & que vous m'en écriviez avec tant d'instance que si on vous avoit déclaré qu'on ne vous peut plus garder en tout.

R 2

tout.

* La Sœur Isabelle Claire, qui a toujours demeuré avec le voile blanc.

388 *LXXXVII. Lettre de M. Arnauld*
tout. Cela vous doit faire craindre que
vous n'ayez cherché autre chose dans
maison de Dieu, que Dieu même,
que le fond de votre cœur ne soit pas t
envers lui que vous le croiez. Car
vous n'êtes entrée en Religion que pour
vous sauver & y servir Dieu, n'avez-vo
pas autant de moyen pour le faire dans
condition où vous êtes présentement, qu
dans celle de Novice ou de professe? Vo
tre avancement dans la piété dépend
d'un scapulaire ou d'un voile noir? L
séparation du monde, le reglement de
vie, l'assujettissement à l'obéissance, l'i
struction & la conduite sont les bie
solides des Monastères. Les avez-vo
moins à cette heure, que vous les aurie
alors?

Et ainsi, ma Sœur, n'est-il pas vi
ble que cet empressement si grand que vo
témoignez pour avoir quelque assuran
d'être un jour Novice ne peut venir q
d'amour propre, & est nécessairement l
effet de votre peu de foi, ou de vot
orgueil. Car si vous voulez sonder si
cerement le fond de votre cœur, vo
trouverez que la peine que vous ressent
en cette occasion vient, ou de la défian
que vous avez en la providence de Di
qui vous fait rechercher un état plus ass
ré selon les hommes que celui où vo
été,

es, ou une secrète vanité qui vous porte à fuir l'humiliation que vous croiez recevoir en demeurant toute votre vie dans le plus bas rang de la maison. Or l'un & l'autre n'est-il pas indigne d'une ame qui a un vrai desir d'être à Dieu ?

La pauvreté & l'humiliation sont les deux plus grands avantages de la vie religieuse, parce que l'une nous depouillant de tout, nous rend plus capables de posséder Dieu, & l'autre étant la voie qui nous mene à l'humilité, nous rend aussi plus susceptibles de ses graces, qu'il n'a promises qu'aux humbles. Et il se trouve que beaucoup d'ames se trompant elles-mêmes, ne recherchent la profession religieuse que pour être moins pauvres, c'est-à-dire, plus assurées de ne manquer jamais de rien, & moins dépendantes de la providence divine, en quoi consiste la véritable pauvreté ; & moins humiliées en passant dans un état plus élevé au moins selon leur imagination, que celui dans lequel elles étoient auparavant.

Croiez moi, ma Sœur, il ne vous manque pour être heureuse que de connaître votre bonheur, & de n'être pas ingrate envers Dieu de tant de biens qu'il vous fait, & de la charité qu'il inspire aux personnes qui vous conduisent de vous traiter avec tant de bonté. Car c'en

390 *LXXXVII. Lettre de M. Arnould*
est une plus grande sans comparaison
vous vouloir bien garder, ne vous j
geant pas assez parfaite pour être rel
gieuse, comme vous-même le reconno
sez assez, que de vous faire religieuse,
on vous en trouvoit capable. C'est pou
quoi, ma Sœur, au lieu de la prié
que vous me faites de m'employer e
vers les Meres pour vous faire donn
quelque assurance qu'on vous pour
quelque jour recevoir novice, je cr
vous rendre un plus grand service
m'employant envers Dieu, afin qu'il vo
ôte toute autre pensée que de le servir
en quelque état que vous soiez, &
vous tenir très contente d'être la d
niere dans la maison du Seigneur, c
est le seul rang qu'un grand Roi y c
mandoit. C'est en cela que je per
vous pouvoir plus témoigner combi
Je suis à vous en notre Seigneur Jesh
Christ.

L E T T R E LXXXVIII

*A M. L'ABE' LE ROI. Sur la m
de M. son Neveu.*

J E ne puis, Monsieur, vous dissimul
mes sentimens sur la mort de M. vo
Neveu. Pour parler selon le monde,

je vous devrois dire que je prends part à votre affliction ; & que je suis beaucoup touché de la perte que vous avez faite. Mais quoique cela soit vrai en ce que je ressens, comme je dois, la blessure que votre bon naturel en a reçue, je suis obligé néanmoins pour dire les choses avec sincérité, vous dire que j'ai eu plus de joie que de douleur ; & je ne comprends pas qu'on puisse être dans une autre disposition en cette rencontre, si on se laisse aller aux impressions naturelles que doivent faire dans notre esprit les vérités du Christianisme. Il n'y a rien de plus horrible que la corruption qui s'est maintenant répandue dans presque toutes les conditions, & sur tout dans celle où il se trouvoit engagé, plutôt par un certain torrent qui entraîne les jeunes gens, que par un choix bien raisonnable. La guerre l'auroit jetté dans la cour par une suite nécessaire. On fait assez quelle est la vie qu'on y mène ; mais ce que j'en ai appris tout nouvellement, m'a fait voir qu'elle est encore plus abominable qu'on ne sauroit se l'imaginer. Tout cela, Monsieur, ne force-t-il pas ceux qui régulent leurs sentimens par la vûe de la foi, de regarder comme une singuliere misericorde de Dieu envers une personne exposée à tant de perils, de ce qu'il lui a pû

de l'en retirer de bonne heure avant que cette peste eut gagné son cœur, & qu'elle l'eût mis en un état, dont presque personne ne revient véritablement. Car on ne conçoit point assez de quelle sorte les âmes s'empoisonnent dans l'air du monde, quand même elles n'y tomberoient pas dans des desordres grossiers, ce qui est bien rare. L'esprit qui y regne, est si opposé à celui de l'Evangile, que quand on l'a pris une fois, on ne sauroit presque plus goûter les choses de Dieu, ni se retirer d'une vie molle & attachée aux sens, que l'accoutumance d'en voir de beaucoup plus criminelles fait prendre pour innocente. C'est donc une grace de Dieu quand il prévient ce malheur, & qu'il fait trouver dans la pénitence d'une longue maladie, de quoi expier les péchés où l'on pourroit déjà s'être laissé entraîner. On a tout lieu de croire qu'il l'a faite à M. votre Neveu, & c'est le sujet de ma consolation, n'y en aiant point de solide que celle là pour ceux qui aiment en chrétiens, à qui rien ne devrait causer de la joie au regard de leurs amis, que ce qui peut contribuer à leur salut. Je vous supplie, Monsieur, que cette lettre soit aussi pour M. le Conseiller, pour qui j'ajoute seulement ce mot, qu'il doit bien prier Dieu que ce ne soit

soit pas dans sa colére que tant de biens temporels fondent sur lui de tous côtés.

L E T T R E LXXXIX.

Necessité d'une reconciliation parfaite.

J E m'en vas, Monsieur, offrir à Dieu le sacrifice de son Fils, par lequel il nous a reconciliés avec lui, afin d'attirer sur vous & sur Madame votre Femme par le prix infini de cette divine hostie la grace dont vous avez besoin pour vous sauver dans l'état où Dieu vous a mis. Il est nécessaire pour cela que la reconciliation d'hier à laquelle je m'estime heureux d'avoir pû contribuer quelque chose, soit sincere, pleine & entiere, & pour toujours. Car pouvez-vous penser sans une crainte salutaire qui vous fasse rentrer en vous-même à la promesse solemnelle que vous avez faite à Dieu à la face des autels entre les mains de ses prêtres, d'avoir l'un pour l'autre pendant toute votre vie un amour semblable à celui que J. C. a pour son Eglise, & que l'Eglise a pour J. C. C'est en cela que le lien qui vous unit, est un grand sacrement, selon S. Paul, parce qu'il represente l'union de cet Epoux divin avec son Epouse.

R 5

C'est

C'est donc un grand mal que de fendre ce signe faux, comme il arrive quand l'union des cœurs vient à se rompre entre des personnes qui se sont obligés mutuellement en recevant un sacrement, d'être les images vivantes de l'amour éternel du Sauveur pour son Eglise. La première chose à laquelle ces vérités vous engagent, est de vous entrepardonner très sincèrement tout ce que vous avez pu faire l'un & l'autre de contraire à un devoir si indispensable. Mais ce n'est pas assez.

Il faut de plus reprendre les sentimens les plus tendres de votre ancienne amitié, & ne se contenter pas d'oublier si parfaitement le passé, qu'il n'en reste rien qui puisse causer la moindre alteration dans les esprits, mais pourvoir si bien à l'avenir qu'il n'arrive rien de semblable. Vous avez sujet de croire que Madame votre Femme est dans cette disposition, puisqu'elle ne pouvoit pas vous faire connoître les sentimens de son cœur d'une manière plus humble, ni plus touchante.

Que si vous desirez d'elle quelque chose de plus, il est juste que vous lui marquiez en particulier les sujets de mécontentement qu'elle vous a pu donner, afin qu'elle les puisse éviter, & que sachant ce qui vous pourroit déplaire, elle s'étu-

die

die à ne rien faire qui ne vous soit agréable. Rien ne me peut donner plus de joie que de vous voir tous deux dans ces sentimens; & trouvez bon que je commence déjà à supposer que cela est ainsi, en ne vous écrivant que cette lettre à l'un & à l'autre, afin de ne point séparer ceux qui ne sont, & qui ne seront jamais qu'un, ne pouvant m'empêcher de croire que Dieu n'a permis cette petite brouillerie que pour vous faire sentir davantage le mal de la division & le bien de la concorde.

Je ne doute point aussi que vous ne vous sentiez obligé de pratiquer ce que S. Pierre recommande aux maris chrétiens, de vivre sagement avec leurs femmes, les traitant avec honneur & circonspection comme des vases fragiles, & considérant qu'ils doivent être héritiers avec elles de la grace qui donne la vie.

LET TRE XC.

A un DE SES PARENS. Sur l'obligation de faire l'aumône.

J'Ai reçu votre lettre de recommandation pour M. & M. de *. J'en ai parlé à Madame de Longueville, mais elle a reçu fort froidement cette proposition,

& je vois bien qu'elle n'a pas cru devoir préférer cette charité à beaucoup d'autres, où elle se trouve plus engagée. Or je suis persuadé que nous nous devons contenter de porter les personnes qui ont créance en nous à faire beaucoup d'aumônes, mais qu'on leur en doit laisser le choix, sans les presser de faire plutôt celles qui nous agréeroient davantage, n'y ayant rien qu'on doive plus éviter que de donner lieu de croire qu'on veuille dominer sur les amis. Mais je ne puis, Monsieur mon Cousin, m'empêcher de vous dire que vous n'avez peut-être pas assez considéré devant Dieu, si au lieu de recommander ces personnes à la charité d'autrui, vous n'étiez point obligé de les assister vous même.

Tous les chrétiens en général sont obligés de nourrir tous les pauvres, qui sont parmi eux. Mais chaque chrétien en particulier n'est pas chargé de les assister tous, ce qui seroit impossible. Il faut que ces pauvres soient en quelque sorte partagés entre les riches; afin que nul ne demeure sans assistance. Et c'est ordinairement la providence de Dieu qui fait ce partage, parce que c'est elle qui nous lie avec de certains pauvres plus qu'avec d'autres, ou par la parenté, ou par une connoissance plus particuliere de leurs besoins.

soins. Et c'est de ceux là que nous devons croire que Dieu nous charge à proportion du bien que nous leur pouvons faire; de sorte que nous commettons une espèce d'injustice en nous en voulant décharger sur d'autres; parce que c'est comme si nous voulions que d'autres paiaissent nos dettes.

Voilà les règles sur lesquelles vous avez du vous examiner. Ces personnes sont vos parentes. Vous connoissez mieux que personne leur nécessité. Vous avez du bien d'Eglise qui est le patrimoine des pauvres. Il n'y a point de casuiste si relâché, qui ne convienne que vous ne pouvez au plus prendre sur ce bien que ce qui vous est nécessaire pour un entretien honnête dans les bornes de la modestie ecclésiastique, & que vous ne sauriez sans péché mortel ne pas employer le reste en de bonnes œuvres. Quand vous payiez une pension à Madame de Fontevault, il falloit bien que vous vécussiez.

Vous avez donc au moins de trop ce qui montoit cette pension. Ne feroit-ce pas de quoi assister vos parentes? *Humanum dico propter infirmitatem carnis vestrae.* Car j'aurois bien d'autres choses à vous représenter que je crains bien qui vous soient représentées au jugement de Dieu, lorsqu'il n'y aura plus de remède.

Le plus déplorable de tous les aveuglemens est de n'avoir point de foi, & la plus grande de toutes les folies est, qu'étant persuadé qu'il y a une éternité de bonheur ou de malheur qui nous attend, on pense si peu à faire ce qui est nécessaire pour obtenir l'une & éviter l'autre.

On passe de divertissement en divertissement, on est occupé de niaiseries sans songer jamais que l'unique affaire que l'on a en ce monde, est de se sauver. Cependant la mort vient, & malheur à celui qui s'attend à faire à cette dernière heure une chose aussi difficile, qu'est la véritable conversion du cœur à Dieu. Car pour changer de langage, il n'y a rien de plus aisé; & qui seroit assez malheureux pour ne vouloir pas dire qu'on est résolu de ne plus pécher, lorsqu'on n'est plus en état de le pouvoir faire: mais le fond de l'ame ne se change pas si facilement. Je ne fais mon cher Cousin, comment je me suis engagé dans cette prédication. Je prie Dieu qu'elle nous serve à l'un & à l'autre. Je suis tout à vous.

L E T T R E X C I.

A MAD. MARE ET MADAM.
BARBEREAU. *Pour les consoler &
les prier de recevoir ce qu'il leur envoioit
en témoignage de sa reconnoissance.*

JE viens d'apprendre, mes très-cheres
Sœurs, plus particulièrement que je
n'avois encore fait combien est digne de
compassion l'état où Dieu vous a redui-
tes, l'une par un mal si douloureux * au-
quel il n'y a point d'industrie humaine * Un
Cancer.
qui puisse apporter de soulagement ; l'autre
par la plaie sensible que fait dans son
cœur ce que souffre sa compagne. Il n'y
a que la foi & une grace singuliere de
Dieu qui puisse vous soutenir parmi de
si grands sujets d'affliction. C'est ce que
j'ai toujours demandé à Dieu pour vous,
mais que je lui demanderai encore avec
plus d'instance étant plus informé du be-
soin que vous en avez. Mais je deman-
de en recompense que vous ne rejettiez
pas une priere que j'ai à vous faire : c'est
que vous acceptiez ce que j'ai prié que
l'on vous donnât de ma part comme un
très petit témoignage de ma reconnoissan-
ce. Je n'écoute rien là-dessus, & vous
me desobligeriez d'en user autrement :
quoi

quoi que vous en puissiez dire, il faut absolument que cela soit. Je n'ai pas le tems de vous en dire davantage. J'ai une occasion de vous écrire qui ne reviendrait pas si-tôt si je la manquois. Je suis tout à vous & de tout mon cœur, mes très-cheres Sœurs.

L E T T R E X C I I.

A MADAME BARBEREAU. Pour la consoler dans ses afflictions & sur la perte d'un ami; & la prier de recevoir le peu qu'il lui envoioit.

IL paroît, ma très-chère Sœur, que Dieu veut vous conduire par le chemin de la croix. Mais vous savez aussi que c'est la voie roiale pour aller au ciel, & celle que notre Seigneur a choisie lui-même pour arriver à la gloire qui lui appartenait pas tant d'autres titres. Reconnoissez donc sa main paternelle dans ces sujets d'affliction qui se succedent les uns aux autres sans presque aucun relâché, comme ils firent au saint homme Job. C'en est un bien imprévû que la mort de votre ami. La perte de sa personne vous auroit été assez sensible, quand elle n'auroit point été accompagnée du danger où vous vous trouvez de perdre ce qu'il

vous

vous devoit ou en tout ou en partie. Que faire donc en ces rencontres, sinon de réveiller notre foi, & d'opposer aux pensées de troubles & de défiance que le démon nous voudroit mettre en l'esprit, ces paroles que l'Esprit de Dieu a mises autre fois en la bouche del'homme du monde le plus accablé de malheurs: *Le Seigneur me l'avoit donné, le Seigneur me l'a ôté: que son saint nom soit béni.*

Un homme se console aisément des petites pertes, quand il a un grand trésor auquel on n'a point touché. C'est ce qui arrive à tous les vrais chrétiens. Ils peuvent perdre ce qu'ils ont sur la terre, & c'est ce qu'ils regardent comme un neant, parce qu'ils n'y ont point le cœur. Mais leur trésor est dans le ciel, & Jesus Christ a daigné lui même nous assurer, que tous les accidens humains ne pouvoient rien enlever de ce trésor. Mais au regard même des choses temporelles qui nous sont nécessaires dans le lieu de notre exil, ils en ont un fond en reserve qui ne leur sauroit manquer. C'est dans la providence de leur Pere qui leur a promis par son fils, que tant qu'ils seroient fideles à rechercher le Roiaume de Dieu & sa justice, tout cela leur seroit donné comme par surcroît.

Mais nous devons prendre garde à ce qu'en-

qu'enferme cette promesse. Car il ne faut pas s'imaginer qu'il se soit obligé par là à faire toujours des miracles, comme il en fit en nourrissant Elie par un corbeau. Ce n'est point là la voie ordinaire dont il accomplit ce qu'il a promis par cette parole de l'Evangile. Il le fait en mille manieres qui nous sont inconnues, & une des plus ordinaires est d'inspirer à ses serviteurs d'assister ceux qui en ont besoin. Que si cette voie est humiliante pour les personnes qu'il a reduites en cet état, elle leur en est plus avantageuse, en ce qu'elle est plus propre à guerir leur orgueil, qui est la plus enracinée de toutes nos maladies, & à les affermir dans l'humilité chrétienne, sans laquelle il n'y a point de solide pieté. Et après tout, c'est ne pas assez considerer que nous ne sommes tous qu'un en Jesus-Christ, enfans du même Pere Céleste, & Frere du même Sauveur, que d'avoir de la peine, que ceux qui ne doivent regarder le bien que Dieu leur a donné, que comme étant à leurs Freres aussi bien qu'à eux, nous en fassent part, quand Dieu permet que nous en aions besoin. N'aiez donc plus ces pensées, je vous en prie; recevez de la main de Dieu le peu que l'on peut faire pour vous, dans l'impuissance où le renversement de nos affaires nous a mis de fai-

re davantage; assurez vous au moins que nous vous pouvons dire comme l'Apôtre, que vous êtes dans notre cœur pour la vie & pour la mort. Je l'entends de vous & de votre compagne; car je ne vous sépare point. Priez pour nous, comme nous prions pour vous.

L E T T R E X C I I I .

A une RELIGIEUSE. Sur des manquemens assez ordinaires contre le vœu de pauvreté.

Q Uelque amour que l'on ait pour la vérité, on a naturellement peine à la proposer à ceux que l'on craint qui n'en soient blessés; & c'est ce qui fait que l'on cherche souvent des adoucissmens pour accommoder les regles à l'inclination de ceux qui nous consultent, & qu'on manque de fermeté quand il s'agit de condamner les abus autorisés par l'usage.

On s'imagine que la coutume rend tout légitime, qu'un relâchement étant devenu commun n'est plus condamnable; & il est même vrai qu'en de certaines choses qui ne sont pas essentielles, & qui peuvent être diversement pratiquées, sans que cela porte un grand préjudice au vrai esprit

404 *XCIII. Lettre de M. Arnauld*
esprit de la Religion, on peut user d'indulgence & de tolérance.

Mais je n'ai jamais pu considérer en cette manière l'usage des pensions particulières, ou ce qui est la même chose, cet argent que les Religieuses reçoivent de leurs parens, & qu'elles donnent en garde à une officiere de la maison, en se réservant le pouvoir d'en disposer comme il leur plaît. Je ne vois point que cela se puisse accorder avec leur vœu de pauvreté qui est commun à toutes les Religieuses, & que ce ne soit pas être propriétaire que d'avoir de l'argent dont on dispose comme l'on veut, quoi que ce soit une autre qui nous le garde. Ce n'est qu'une illusion pour se mocquer de la règle. Car lorsque cet abus est établi dans un Monastere, chaque particulière regarde tellement comme propre l'argent qu'on lui donne ou par présent ou à cause de sa petite pension, & qu'elle met dans ce dépôt, qu'elle ne manqueroit pas de murmurer & de regarder comme une injustice qu'on lui auroit faite, si sans son consentement on l'avoit employé pour soulager les besoins d'une autre.

Je crois bien, ma Sœur; que pour vous vous ne seriez pas dans cette disposition, & vous le marquez même dans votre lettre. Mais c'est assurément celle de

de la plûpart des autres; & si cela n'étoit pas pourquoy voudroient-elles avoir des pensions qui leur fussent propres, ou qu'on leur gardât comme étant à elles l'argent que leurs parens leur donnent? Que ne mettent-elles tout cela dans le commun, en laissant à leur supérieure le soin d'en disposer selon les besoins du Monastere, & étant aussi aises qu'on en soulageât les besoins de leurs Sœurs que les leurs propres? Où est la pauvreté & la charité religieuses, si elles ne sont point dans cet esprit? Et si elles y sont, à quoi bon toutes ces reserves? Mais ce qui m'étonne est qu'on ne veuille pas voir combien tout cela est contraire à la Règle de S. Benoît, & quel soin il a pris d'aller au devant de cet abus. Il dit dans le 33. chapitre, que l'un des principaux desordres qu'il faut retrancher du Monastere jusqu'aux plus petites racines, est qu'aucun Religieux ne prenne la hardiesse de donner ou de recevoir quoique ce soit sans ordre de l'Abé, & n'ait rien en propre ni livre, ni table de cire, ni poinçon pour y écrire, & en un mot rien du tout, puisqu'il ne leur est pas permis d'avoir en leur propre puissance ni leurs corps ni leurs volontés: mais qu'ils doivent esperer & attendre du supérieur tout ce qui leur est nécessaire sans qu'il leur soit permis d'avoir

voir rien que l'Abé ne leur ait pas donné, ou qu'il ne leur ait permis de recevoir. Est-ce retrancher jusqu'aux plus petites racines de la propriété, que de laisser établir dans les Monastères l'usage de ces pensions, que l'on dit en les constituant devoir être propres aux filles, & que l'on distingue par cette raison d'une autre plus grosse qui est au Monastère.

Mais cela ne se fait, dit-on, qu'avec le consentement de l'Abesse; & ainsi cela n'est plus contraire à la règle, parce que les particulieres qui reçoivent ces pensions, ne reçoivent que ce que l'Abesse leur permet de recevoir. Autre illusion, c'est comme si l'on disoit que l'obéissance seroit parfaitement observée dans un Monastère où les Religieuses ne feroient que ce qui leur plairoit, parce que leur Abesse leur auroit dit une fois pour toutes, qu'elle leur permettoit de faire tout ce que bon leur sembleroit. Il en est de même de la pauvreté. S. Benoît n'entend point que des superieurs puissent la ruiner par des permissions générales de recevoir de l'argent pour en disposer à sa fantaisie, ce qui est manifestement contraire à ce qu'il dit, que les Religieux ne doivent avoir rien du tout qui leur soit propre, mais esperer & attendre tout ce qui leur est nécessaire. Or c'est
juste-

justement par un esprit & un dessein tout contraire que l'on stipule ces petites pensions. Car c'est afin que les Religieuses ne soient pas reduites, à attendre de leurs superieures beaucoup de choses nécessaires, & non nécessaires qu'on a peur que les superieures ne leur donnent pas. Et il faut aussi avouer que c'est souvent l'avarice des superieures qui est cause de tout ce desordre. Elles laissent manquer les Religieuses de beaucoup de choses nécessaires, tant pour les vétemens que dans les maladies, & les induisent par là à demander de l'argent à leurs parens afin d'avoir de quoi subvenir à leurs besoins. Les parens qui n'ont ordinairement qu'une tendresse naturelle, & peu de vraie charité, & qui craignent l'incommodité corporelle de leurs parentes plus que le detriement de leur vertu, se résolvent à donner cet argent, pourvu qu'il ne soit employé qu'à soulager les besoins de leurs filles ou de leurs Sœurs; & quoique cela soit contre la regle qui veut que tout soit en commun; on aime mieux le recevoir à cette condition que de ne l'avoir point du tout; ainsi on permet à la fille de recevoir & de le remettre entre les mains d'une officiere qui lui en rend un compte fidele; & ce qui n'avoit peut-être été d'abord que pour le nécessaire, a été bien-tôt étendu à toutes

tes

tes sortes de choses indifferemment, à quoi il plaît aux Religieuses d'employer cet argent que leurs parens leur donnent, comme à avoir des confitures & autres douceurs pour en user en leur particulier, & pour faire des collations à leurs amis & amies, & faire des ouvrages curieux, des brasselets de cheveux, & des bourses, afin d'avoir de quoi faire des présens & attirer des personnes avec qui l'on cause, & Dieu veuille que cela n'aille pas plus loin. Et afin que le mal fut plus fixe & plus affermi, ce qui n'avoit été d'abord que des presens volontaires est devenu une rente nécessaire par l'établissement de ces petites pensions, qui n'ont pas encore été introduites dans les maisons les plus regulieres, mais qu'il est bien à craindre qu'elles ne s'y introduisent peu à peu.

Cependant l'un & l'autre, c'est-à-dire, les petites pensions & les presens dont les Religieuses disposent, comme il leur plaît, sont encore plus expressement condamnées par le chapitre 54. de la même Regle de S. Benoît, où il est dit que si les parens d'un Religieux lui envoient quelque chose, il ne doit pas prendre la hardiesse de le recevoir, s'il n'en a auparavant averti l'Abé, qui lui aiant commandé de le recevoir le pourra donner à qui bon lui semblera, sans que le Frere à qui le present

aura

aura été adressé s'en doive attrister, de peur qu'il ne donne au diable occasion de le tenter, & quiconque entreprendra de violer cette regle sera soumis à la discipline & à la correction reguliere. Si S. Benoît s'étoit contenté de dire qu'un Religieux ne doit recevoir aucun present sans la permission de son Abé, on pourroit croire que ce seroit seulement une cérémonie & une marque de déference à son supérieur; mais il y ajoute deux choses, qu'il faut que l'Abé ne lui permette pas mais qu'il lui commande de recevoir ces presents, pour montrer que les inferieurs ne les doivent point attirer, mais les recevoir avec peine. L'autre, que l'Abé pourra donner le present à qui bon lui semblera, sans que le Frere à qui il avoit été adressé s'en doive attrister, de peur qu'il ne donne au diable occasion de le tenter. Il regarde donc comme une tentation du diable le desir qu'auroit une Religieuse l'avoir le present qu'on lui auroit fait, plutôt qu'une autre de ses sœurs, & il ne veut pas seulement qu'elle en ait quelque sentiment de tristesse, si on le donne à une autre. Est-il donc possible après cela qu'une Religieuse croie de bonne foi observer cette regle, & satisfaire à l'intention de S. Benoît, quand elle remet l'argent qui lui a été donné entre les

maines d'une Tourrière qui en tient compte, qui fait ce que chacune lui a mis en dépôt, & qui ne manque pas de le leur rendre aussi-tôt qu'elles le veulent. En verité, ma Sœur, vous êtes trop éclairée pour ne point voir que ce n'est pas l'esprit de votre bien-heureux législateur; & aussi que vous puis-je dire sinon ce que Dieu vous dira à vous même dans le fond de votre conscience, qui est que vous êtes obligée de laisser en commun votre pension particuliere, & de faire tout ce qui est en vous; au moins par votre exemple, pour ôter cet abus de votre Monastere. Je prie Dieu qu'il vous en fasse la grace.

L E T T R E X C I V .

A une RELIGIEUSE. Sur les attaches humaines, & l'usage qu'il faut faire des afflictions.

L'Etat où vous vous trouvez maintenant me semble plus avantageux pour vous qu'un plus tranquille & moins traversé. Vous vous reposiez trop dans l'affection humaine de vos parens, & l'amour de Dieu ne se pouvoit répandre pleinement dans un cœur qui n'étoit pas encore assez vuide de celui des créatures. C'est pourquoi la providence divine, par une justice pleine de miséricorde, a mêlé des

des amertumes salutaires, comme parle S. Augustin, parmi les fausses douceurs que vous trouviez dans l'amitié de vos proches; & elle a permis, pour ne vous laisser plus rien qui vous attachât sur la terre, que ce que vous croiiez vous devoir apporter plus de consolation, fût le sujet de la plus sensible affliction que vous aiez jamais reçue. Adorez, ma Sœur, la main qui vous châtie, & qui vous guérit en même tems, & rendez graces à celui qui vous témoigne par là, qu'il vous veut posséder seul, & qu'il ne veut souffrir en vous d'affections partagées.

Le tems où nous sommes nous fournit la plus grande preuve que nous puissions désirer de cette importante vérité; car qui pourra croire, que des attaches humaines ne lui soient point un obstacle pour être rempli du saint Esprit, puisqu'il a fallu que Jesus-Christ ait détruit dans ses Apôtres par son éloignement de la terre, l'attache qu'ils avoient à leur humanité même, pour les rendre capables de recevoir son esprit dans sa plénitude, & d'être baptisés de ce baptême de feu qui devoit consumer en eux tout ce qu'il pouvoit encore y avoir de terrestre & de charnel dans l'affection qu'ils portoient à leur maître & à leur Sauveur, afin qu'ils pussent dire tous, comme saint Paul: *Si nous*

412 *XCIV. Lettre de M. Arnauld*
avons autre fois connu Jesus-Christ selon la
chair, nous ne le connoissons plus maintenant
en cette maniere.

Je crois que vous ne sauriez prendre un meilleur sujet de vos meditations dans la retraite que vous devez bientôt faire, que de considerer l'obligation qu'a une Religieuse de rompre tous les liens de la nature, pour n'en avoir plus que de la grace, & de ne regarder plus personne qu'en Jesus-Christ, à qui seul elle doit appartenir comme sa nouvelle créature, qui n'est pas même à elle même, mais à celui qui l'a rachetée d'un grand prix, comme dit l'Apôtre. C'est le fondement de toute la vie spirituelle qui peut être renfermée dans ce peu de paroles de l'Imitation de Jesus-Christ (livre 3. chapitre 56.) *Mon fils, dit Jesus, autant que vous pourrez sortir de vous même, autant vous pourrez être transformé en moi : comme ne rien desirer au dehors fait la paix interieur, ainsi se laisser soi-même sans, fait* " " " " *rien.* Le desir que vous témoignez d'entrer dans cette pratique en vous séparant du monde extérieur & intérieur, me donne une grande confiance que celui qui vous a inspiré cette volonté, vous en donnera l'accomplissement; & qu'après vous avoir comme brisée par la confusion du dehors, & humiliée par la re-

reconnoissance de votre foiblesse, il établira le regne de sa grace sur la ruine de la nature, vous revêtant parfaitement de lui-même, quand vous serez parfaitement dénuée de toutes choses.

L E T T R E X C V.

A M. DE POMPONNE. Sur la mort d'un de ses fils.

JE ne viens que d'apprendre dans ce moment que Dieu a retiré à lui mon filleul. Le bien qu'on disoit de cet enfant, & les esperances qu'on en avoit conçues, font assez juger qu'il n'a pû vous être arraché sans faire une plaie à un cœur aussi tendre que le vôtre. Mais l'ayant donné à Dieu dès le moment que vous l'avez mis au monde, & vous étant servi de moi pour lui en faire l'offrande, n'ai-je pas droit de vous dire que vous vous devez estimer heureux, de ce que votre sacrifice est consommé, & que la victime est hors de peril d'être à jamais separée de celui à qui elle a été incorporée par le baptême pour être en lui & avec lui un holocauste d'amour dans toute l'éternité. Vous avez trop de foi pour ne pas preferer le bonheur de ce cher enfant à toutes les satisfactions qu'il vous auroit pû donner,

S 3

ner, s'il avoit vécu davantage. Mais cela même étoit-il certain? Se peut-on assurer de rien parmi les tentations de ce siècle corrompu? Les meilleurs naturels en sont-ils exemts, & ne faut-il pas reconnoître qu'il n'y a presque aujourd'hui aucune sorte de vie qui ne soit environnée d'une infinité de dangers pour la conscience? On a cru dans les premiers siècles que le plus sûr étoit d'élever les enfans pour l'état ecclésiastique. Mais les bénéfices sont venus depuis, ce qui a fait qu'au lieu que c'est un état qu'on ne devoit embrasser que dans la seule vûe de servir l'Eglise, on s'y engage & on y engage les autres par des considérations humaines, sans considérer le compte terrible qu'on aura à rendre d'un bien qui n'est destiné que pour faire avoir le nécessaire à ceux qui servent l'Eglise, quand ils ne l'ont pas d'ailleurs, & pour employer le reste au soulagement des pauvres. Peut-on être persuadé de ces vérités, & n'avoir pas plutôt de la joie que de la douleur, quand des enfans que l'on aime, meurent en un âge où n'ayant point été exposés à tous ces perils, ils n'ont à présenter au jugement de Dieu que la qualité de ses enfans, qui leur donne droit à son héritage? J'avoue que cela n'empêche pas dans les saints mêmes les premiers sentimens de la nature;

re ;

re ; mais ils doivent bientôt céder à ceux que la piété doit former dans tous les vrais chrétiens, non seulement sur cela, mais sur beaucoup d'autres choses, dont on jugeroit tout autrement qu'on ne fait, si au lieu de consulter l'Evangile, on ne se laissoit emporter aux faux préjugés de la raison corrompue. Mais il n'y a que Dieu qui nous puisse mettre dans cette disposition, qui est le fondement de notre salut. Et c'est la grâce que je lui demande pour vous & pour moi & pour toute la famille, ne pouvant plus vous témoigner que par là combien Je suis tout à vous.

L E T T R E X C V I.

Sur la perte d'un Procès.

J'E n'ai pû, ma très-chère Sœur, apprendre la nouvelle de la perte de votre procès, que je n'en sois demeuré consterné. Car je ne croiois pas que cela pût arriver. Mais c'est un grand sujet de louer Dieu, de ce que dans un si étrange renversement, il vous fait la grace de demeurer dans une si grande tranquillité. C'est une marque certaine que vous n'avez pas perdu Dieu en perdant votre bien. Vous avez toujours

416 *XCVI. Lettre de M. Arnauld*
conservé ce trésor que l'injustice des hommes ne peut ravir. Tant que cela sera vous serez heureuse, quelques infortunes qui vous puissent arriver selon le monde. Nous ne sommes pas vraiment chrétiens, si nous ne sommes persuadés de ces vérités. C'est par où J. C. a commencé prêcher son Evangile : *Bienheureux ceux qui sont pauvres, parce que le royaume de cieux est à eux. Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.* La nature ne laisse pas de souffrir dans ces rencontres; mais la foi la soutient. Et c'est ce qu'elle fait en vous, ma très chère Sœur, dont j'ai beaucoup plus de joie, que si vous possédiez de grandes richesses sans cette disposition. Je suis tout à vous.

L E T T R E X C V I I .

Sur la vanité des parures.

MA TRES-CHERE SOEUR

JE ne m'étonne pas que vous ayiez de la peine à résister à cet esprit de vanité, qui a toujours eu sa racine en vous, quoique la crainte de Dieu l'ait reprimé jusqu'à cette heure, & qui est encore fortifié par le mauvais exemple des autres.

En.

Encore que les païens mêmes aient reconnu qu'il étoit tout à fait indigne d'une personne sage de rechercher d'autres ornemens que ceux qui peuvent embellir notre ame, notre esprit devenu tout charnel par le péché, ne peut de lui même se défaire des beautés sensibles; & quelque mépris que notre raison nous apprenne à en faire, notre cœur a une foiblesse qui s'attache imperceptiblement & sans que nous y pensions, à ce qui flatte nos yeux. Mais il faut, ma Sœur, que vous vous souveniez que vous êtes chrétienne, & qu'en cette qualité vous n'êtes pas seulement obligée de suivre une lumière plus pure & plus élevée que celle de la raison, qui est la foi; mais encore d'agir par un principe plus puissant que votre volonté même, qui est la grace.

Ainsi, toute la sagesse humaine n'ayant pu aller plus avant que d'enseigner que c'est une grande folie à une honnête fille de se croire bien parée de ces choses qu'elle peut avoir de commun avec les plus vicieuses & les plus perdues, qu'il n'y a point d'éclat pareil à celui de la pudeur, ni d'ornement qui relève tant les avantages de la nature que la vertu & la modestie, & que ceux mêmes qui témoignent au dehors plus de complaisance pour ces affeteries & ces vanités estiment

incomparablement davantage dans le fond du cœur, celles qui font profession de les mépriser par un esprit élevé au dessus de ces bassesses.

La foi ira bien au delà, & vous remenant devant les yeux la promesse que vous avez faite à Dieu dans votre baptême de renoncer aux pompes du monde, l'obligation que le Sauveur a imposée à tous ceux qui veulent être du nombre de ses disciples, c'est-à-dire, chrétiens, de se haïr soi même, & de regarder leur corps comme leur plus grand ennemi, & l'attente d'une récompense éternelle dans l'autre vie pour cette chair même qu'on aura mortifiée & crucifiée en celle-ci, comme parle S. Paul, vous apprendra que l'on doit avoir non seulement du mépris, mais de l'aversion & de l'horreur de tout ce qui nous pourroit porter à rompre la foi que nous avons donnée à Dieu, à violer les ordonnances de J. C. & à se rendre indignes de jouir des biens qu'il a préparés à ceux qui auront détaché leur affection de toutes les choses visibles & temporelles, pour ne l'attacher qu'aux invisibles & éternelles. Mais comme il ne vous serviroit de rien d'avoir ces vérités dans votre esprit, si de là elles ne passaient dans votre cœur, c'est ce que la seule grace de J. C. peut faire en vous, en
vous

vous faisant croître dans son amour, & étouffant dans votre ame par la douceur celeste & inéfabable de la charité divine, les attraits pernicioeux de la vie mondaine ou plutôt païenne, que menent aujourd'hui la plus grande partie des personnes de votre condition. Car pour vous dire le vrai, ma très chere Sœur, je ne vous puis dissimuler, qu'il est difficile que vous subsistiez dans cet état violent, & que vous ne tombiez dans quelque relâchement considérable.

L E T T R E XCVIII.

Sur le bonheur des croix & des afflictions.

MA TRES-CHERE SOEUR

SI j'étois dans le pouvoir de vous tirer de vos peines, vous pouvez croire que je le ferois de bon cœur. Mais comme il y a de certaines maladies, où les remèdes des hommes n'ont point de pouvoir, il y a aussi de certains maux que Dieu envoie pour purifier les ames, auxquelles il n'y a que lui seul qui puisse apporter du soulagement. Le tout en cela est de reconnoître la main de celui qui nous frappe, & de l'adorer, nous souvenant quel il est, & qui nous sommes, c'est-à-dire

S 6

qu'il

qu'il est infiniment juste, & que nous sommes infiniment coupables, quand ce ne seroit que dans le vice de notre origine, qui nous a rendus dignes que la colère de Dieu demeurât éternellement sur nous. Je sai bien qu'il y a des peines, d'où nous pouvons desirer d'être délivrés, mais ce ne sont pas celles où nous voyons clairement que Dieu nous engage, puisque sa divine volonté est l'unique règle que nous devons suivre. Or que les vôtres soient de ce nombre, vous le jugeriez aisément vous même, si vous suiviez plutôt les sentimens de votre foi que ceux d'une nature corrompue, qui ne fuit rien tant que le travail & l'affliction.

Vous souffrez d'une mere. Et qui vous l'a donnée, sinon Dieu ? Et de qui souffrirez-vous, si vous ne souffrez de celle que la loi de Dieu vous commande même d'honorer ? Elle vous traite avec des rigueurs insupportables. Sont-elles plus grandes que celles que les Juifs ont exercées envers J. C. Elle vous fait des reproches injurieux en des choses où par la grace de Dieu vous êtes très-innocente. Et J. C. étoit-il coupable des médisances & des calomnies dont on l'a chargé ? Elle s'emporte même quelquefois jusqu'à vous fraper ; & y a-t-il rien en cela de comparable aux opprobres & aux douleurs

eurs que J. C. a voulu endurer pour nous ? Mais le plus grand mal en tout cela, c'est que nous ne savons point assez ce que c'est que d'être véritablement chrétiens. Nous croions qu'il suffit de croire en J. C. & de le reconnoître pour notre Sauveur : mais nous n'avons point profondément gravé dans le cœur ce qui nous est si souvent enseigné dans l'Evangile, que pour être du nombre de ses disciples, il est absolument nécessaire de le suivre en portant tous les jours notre croix après lui, & de prendre sa vie pour le modèle de la nôtre.

Si nous étions bien persuadés de cette vérité, nous ne nous laisserions pas si aisément abatre dans les afflictions qu'il plaît à Dieu nous envoyer ; & au lieu que nous les augmentons nous mêmes par notre impatience & par nos chagrins, l'esprit de foi & de charité avec lequel nous les souffririons, nous les feroit trouver beaucoup plus douces & plus supportables. Ainsi, j'avoue qu'il n'y a gueres de choses qui soient plus sensibles à une personne qui n'est pas encore tout à fait dépouillée de soi-même, que les peines dont vous vous plaignez.

Mais trois choses vous les doivent rendre plus faciles à supporter. La première, que vous savez fort bien que celle

qui témoigne avoir contre vous de si mauvais soupçons, est très-éloignée d'en rien croire dans son cœur, & ne pourroit souffrir qu'une autre dît de vous rien de semblable, sans entrer en une grande colère : & ainsi, ces discours si deraisonnables ne sont pas tant d'elle que d'une mauvaise humeur qui la domine, & qui ne doit exciter en vous que de la compassion & de la pitié.

La seconde, que la gloire d'un chrétien, selon l'Apôtre, est le témoignage de sa propre conscience, & que tout ce que les hommes pensent de bien ou de mal de nous, ne nous rendant ni meilleurs ni pires devant Dieu, ce n'est pas estimer le bonheur que nous avons d'être à lui, que d'être touchés si sensiblement de ce qui ne nous peut ravir sa possession, ni diminuer le moins du monde ce que sa grace a pu mettre de bien en nous.

Et enfin la dernière, que si S. Augustin demande pardon à Dieu des péchés qu'il n'avoit point commis, parce qu'il n'y avoit que sa grace qui l'avoit empêché de les commettre, nous ne devons pas tant nous étonner, lorsqu'on nous accuse des plus grands desordres, que de remercier Dieu qui n'a pas permis que nous y soions tombés, & qui par une singulière miséricorde a arrêté le débord.

ordement de notre nature corrompue
 qui nous auroit pû rendre encore plus
 coupables que nous le sommes dans les
 soupçons ou dans les paroles indis-
 rettes des hommes.

Mais après tout, pour finir, je ne
 vous puis dire autre chose que ce que je
 vous ai déjà dit plusieurs fois, que tou-
 tes ces pensées que vous avez de vous re-
 tirer, ne sont que des tentations manifes-
 tes de votre ennemi, qui pour vous em-
 pêcher de penser sérieusement à bien ser-
 vir Dieu dans les occasions présentes, vous
 amuse de desseins imaginaires, qui n'ar-
 riveront peut-être jamais, & qui cepen-
 dant occupent votre esprit, & lui font
 perdre tout le fruit qu'il pourroit rece-
 voir de ces épreuves que Dieu ne nous
 envoie que pour nous faire croître dans
 la vertu & la piété.

LETTRE XCIX.

*A Une RELIGIEUSE. Sur le bon-
 heur des afflictions, & l'obligation de
 rompre toutes attaches humaines.*

MA TRES-CHERE SOEUR

PUISQUE vous desirez avec tant d'em-
 pressement que je vous donne quelques
 instruc-

instructions, je me trouve beaucoup soulagé, dans le peu de moiens que j'ai de vous satisfaire, de vous pouvoir envoyer les ouvrages de M. l'Abé de Saint Ciran où vous trouverez une source abondante des plus importants avis dont vous pouvez avoir besoin pour votre conduite. Ce n'est pas que je ne ressentie beaucoup d'inclination de vous rendre tous les services qui ne seront point au dessus de mes forces & de ma lumiere ; l'état de peine & d'affliction où vous êtes presentement m'y porte autant que toute autre chose parce que c'est le propre de la charité de nous inspirer des sentimens d'une tendresse particuliere envers les ames affligées, & des desirs ardens, ou de les tirer de leurs peines, ou de les leur faire considerer comme des moiens que notre Seigneur leur donne de participer plus abondamment à son esprit en participant à ses souffrances.

C'est la pensée, Ma très-chere Sœur, que vous devez avoir des vôtres ; & votre plus grande apprehension en cette rencontre doit être de laisser passer une occasion si précieuse sans en tirer le fruit que Dieu veut que vous en tiriez, qui est de mourir à tout ce qu'il y a encore en vous d'humain & de charnel, pour ne plus vivre qu'en lui & pour lui. Souvenez

prenez-vous de ce que vous m'avez écrit, que votre seule consolation dans vos ténèbres, est que Dieu ne permette pas que vous aiez aucune consolation ni satisfaction qu'en lui, & que lorsque vous avez quelque attachement, il remplit le tout de tant d'amertumes que vous êtes contrainte de courir à lui. Je vous avoue que rien ne m'a tant touché que cette parole, & qu'elle m'a fait juger que Dieu avoit sur vous des pensées de miséricorde & d'amour.

Mais ce qui m'a le plus surpris est d'avoir vu depuis dans votre seconde lettre un si prompt & si visible accomplissement de ce que vous m'aviez écrit dans votre première. Car il n'y a rien sur la terre qui vous puisse être plus cher que celle qui vous a donné la vie, & s'il y a quelque attache dans la créature qui soit innocente, il semble que ce soit celle là.

Cependant, Ma Sœur, vous n'avez qu'à appliquer le sentiment général que Dieu vous a donné, à cette rencontre particulière; & vous jugerez facilement ce qu'il demande de vous, & ce que veut dire l'amertume qu'il a répandue sur cette affection qui paroît si légitime. Souffrez même que je vous dise, que si vous sondez bien votre cœur,

vous

vous trouverez peut-être que la douleur dont votre ame est maintenant affligée est une juste punition d'avoir aimé trop humainement celle que vous deviez tellement aimer selon Dieu, qu'il n'y eût rien dans cet amour qui ressentit la chair & le sang. Ce n'est pas que je vous veuille condamner de la moindre faute sur ce sujet; je serois temeraire si je le faisois dans le peu de connoissance que j'ai des dispositions de votre ame. Mais il est vrai que l'un des pièges les plus ordinaires que le diable tend aux personnes religieuses, est de les tenir engagées dans l'affection de leurs parens, & de les entretenir par là dans les mêmes passions que les gens du monde, d'une maniere d'autant plus dangereuse que leur cupidité est cachée sous un pretexte de charité, & qu'elles croient pouvoir faire innocemment pour les autres, ce qu'elles ne croiroient pas pouvoir faire sans crime pour elles mêmes. Dieu leur a fait connoître le néant du monde & l'extrême difficulté qu'il y a de se sauver parmi ses grandeurs & ses richesses; & cependant elles ne craignent point d'offenser Dieu en conservant dans leurs cœurs l'amour de ces mêmes grandeurs & de ces mêmes richesses pour les personnes qui les touchent, & d'être aussi affligées

des

les disgraces qui leur arrivent, que si elles ne connoissoient point d'autre bonheur que celui de la terre, & si l'Evangile ne leur avoit pas appris que le monde est plus dangereux dans la bonne que dans la mauvaise fortune, & qu'il n'y a rien qui doive faire plus appréhender l'être malheureux en l'autre vie, que l'avoir sa consolation en celle-ci.

En vérité, c'est être bien éloigné de la perfection que Jesus-Christ demande à tous les vrais Chrétiens, que d'être dans ces sentimens; mais c'est tout à fait ignorer le parfait mépris que doit faire de toutes les choses temporelles une ame qui s'est quittée pour se consacrer entièrement à son service. L'écriture nous apprend, que nul ne méritoit autrefois de porter la qualité de Lévite, c'est-à-dire, d'être du nombre de ceux qui avoient pris Dieu pour leur héritage, s'il n'avoit dit à son pere & à la mere, *Je ne vous connois point*. Que doivent donc faire dans la nouvelle alliance ceux qui ont pris Dieu pour leur partage d'une manière tout autrement divine, & combien doivent-ils appréhender d'être plus criminels que ceux qui aiant promis de donner tout leur bien à Dieu, en retirent une partie, s'ils donnent une partie de leur cœur à des affections humaines, après avoir

avoir fait une profession si solennelle & le donner tout entier à Jesus-Christ.

J'ose dire que ce seul deffaut peut faire perdre à des vierges religieuses la plus avantageuse qualité de la virginité chrétienne, puisque S. Paul met en cela le bonheur des vierges de n'être point partagées entre Dieu & le monde, & de n'avoir point d'autre passion que de plaire à leur époux. Je ne parle point du danger qu'il y a de prendre part à des engagements dans lesquels les gens du monde regardent souvent plutôt les intérêts de leur fortune que les devoirs de leur conscience. Il est aisé que l'on s'y trompe, parce que l'amitié nous aveugle & nous empêche de condamner dans ceux que nous aimons, ce que nous condamnerions dans les autres. Vous voyez ma très chere Sœur, que j'écris sans ordre les pensées que Dieu me donne, sans savoir ce qui vous est propre, parce que je ne fai pas l'état des affaires dont vous me parlez, ni de quelle maniere vous vous y êtes conduite. Mais j'ai cru suivre en cela les mouvemens de votre cœur, ou plutôt la voie de Dieu sur vous, puisque vous reconnoissez qu'il vous fait voir, que c'est en lui seul que vous devez mettre votre consolation, & qu'il ne peut souffrir en vous aucun attachement

a creature ; c'est ce qui m'a fait penser si bien qu'à vous , que toutes les croix qu'il vous envoie ne tendent qu'à vous procurer ce parfait degagement , qui ne a point tel , s'il ne vous met en état de regarder avec indifferance tout ce qui passe dans le monde , même au regard nos plus proches , & de ne vous intéresser qu'en ce qui touche leur salut. Nous croions souvent être en cette disposition , & en d'autres encore plus parfaites que nous nous imaginons être au fond de notre cœur , lorsqu'elles ne sont qu'un état que sur la surface de notre pensée ; & c'est un effet de la miséricorde de Dieu , qui ne veut pas que nous nous trompions nous-mêmes en nous croyant meilleurs que nous ne sommes , & nous envoie des épreuves qui nous font voir combien nous sommes éloignés de l'état de mort & d'aneantissement où nous pensions être , puisqu'il n'y a rien de plus vrai , que cette maxime de saint Augustin , que la douleur qu'on ressent dans la privation des choses , est une marque certaine de l'attache qu'on y avoit.

L E T T R E C.

*A M. * Ses vues par rapport à la Bulle d'Alexandre VII. qui ordonnoit la signature du Formulaire.*

IL est vrai que ma première inclination étoit, que M. d'Alet ne fit point de mandement, & qu'il résistât ouvertement à cette Bulle. Mais ayant vu qu'il n'étoit pas entré dans cet avis, & qu'il y avoit peu d'apparence, quand il y seroit entré, que d'autres le suivissent, je vous avoue que j'ai cru que cette autre voie seroit presque le même effet contre la Bulle, parce qu'elle en ruineroit le principal venin, & qu'elle seroit plus avantageuse pour nos sœurs, en justifiant absolument leurs signatures ; au lieu que la résistance seroit prise pour un conflit de juridiction, qui ne regarde point des filles. Je me suis accoutumé à cette pensée depuis ce tems là, & je n'y ai point fait il y a long tems de particulière reflexion. Mais je ne vois pas que ce fût présentement une action de prudence, d'aller troubler tout cela pour proposer un avis qui paroît avoir été rejeté, & qui ne sera goûté que de trois ou quatre personnes. Je pense que ce seroit un trouble inutile,

&

qui pourroit nous mettre au hasard
 de n'avoir rien, pour vouloir avoir da-
 vantage. Car il seroit bien à craindre
 que cette résistance ne se terminât à peu
 de chose, & qu'il n'en arrivât de grands
 inconvénients, à cause de la revolte qu'elle
 pourroit causer dans la plûpart des Eccle-
 siastiques des Diocèses dont les Evê-
 ques résisteroient : de sorte que j'au-
 rois bien pu simplement proposer cette
 chose selon mon premier instinct, &
 c'est aussi ce que j'ai fait; mais je ne
 suis pas assez hardi pour entrepren-
 dre de la persuader à ceux qui ne
 le porteroient pas d'eux mêmes, en
 attendant sur moi l'événement de cette
 entreprise. Il me semble que M. du
 Vivier*, qui a été si ferme d'abord, * M. de
 S. Marthe
 est entré ensuite dans ce sentiment en
 considérant la disposition des Evêques
 & des particuliers, qui semblent peu
 capables d'une conduite plus forte.

L E T T R E C I.

de la SOEUR GERTRUDE RE-
 LIGIEUSE DE PORT-ROIAL,
Qui s'étoit relevée de sa signature.

J'ai bien reconnu, ma très chere Sœur,
 sur le sujet de votre dernière maladie,
 qu'on

qu'on est peu sensible à de moindres maux quand de plus grands nous ont beaucoup frappé l'esprit. Car je ne vous dissimulerai pas, que j'ai été beaucoup moins touché dans cette rencontre que je n'aurois été autrefois si je vous avois sçu dans le même peril, parce que la douleur que j'ai ressentie du malheureux engagement où la signature vous avoit jettée; & la joie que j'ai reçue de sa singuliere misericorde que Dieu m'a faite en rappelant dans la bergerie ma pauvre brebis égarée, m'a rendu comme insensible à tout ce qui vous regarde, tant qu'il vous fera la grace, comme je l'espere, de demeurer ferme dans l'amour de la vérité, & dans l'union d'esprit, de cœur, de sentiment avec vos meres & avec vos sœurs. J'ai tant de consolation de vous savoir dans cet état, que quelqu'autre mal qui vous arrive selon la chair & selon le monde, je n'en puis être affligé, & quand Dieu auroit disposé de vous, je vous aurois estimé plus heureuse, que si même il vous avoit appelé à lui avant votre chûte, parce que je ne puis croire qu'il l'ait permise que pour vous purifier de tout ce qui pouvoit y avoir dans votre cœur de corruption secrette par la douleur salutaire qu'elle vous a causée, & par la profonde humiliation où elle vous

vous a du faire entrer, en vous faisant
connoître par une funeste experience, que
vous avons souvent en nous un orgueil
caché que nous prenons pour une verita-
ble force qui nous fait regarder comme
plus foibles que nous, & plus capables
de tomber, ceux qui sont en effet plus
forts, parce qu'ils sont plus humbles
& plus petits à leurs yeux. Ce vous est
donc, ma sœur, un grand avantage, &
un grand sujet de tout esperer de la mi-
sericorde de Dieu, de lui pouvoir dire
dans le sentiment d'un cœur abbatu &
percé de douleur; *Bonum mihi quia hu-
miliaſti me ! qu'il m'est bon que vous m'aiez
humiliée !* Je ne doute point aussi que
vous n'aiez regardé l'état de privation des
sacrements, où vous vous êtes trouvée
reduite, aussi-tôt que Dieu vous a fait la
grace de reconnoître votre faute, com-
me une suite de la même miséricorde de
Dieu, qui vous a imposé lui-même la pe-
nitence la plus proportionnée à vos pé-
chés, & qu'on auroit peut-être trouvé
plus mauvais que les hommes vous eussent im-
posée. Vous aurez accepté comme un ef-
fet de la justice de Dieu à votre égard,
ce que l'on peut plus attribuer à l'égard
de vos sœurs à l'injustice des hommes,
ce qui est pour elle un épreuve de leur
infidélité, est pour vous un admirable

moien de vous purifier de vos tâches. C'étoit autrefois un grand avantage aux penitens de ce que toute l'Eglise pleuroit avec eux, & joignoit ses larmes aux leurs: mais il y avoit cette difference entre eux & les innocens, qu'ils étoient séparés des saints Mysteres, dont les autres approchoient. Dieu a voulu par un ordre secret de sa providence, que vous eussiez encore plus à esperer de la part que vos sœurs prennent à votre penitence, parce qu'elles y en prennent une plus grande, la faisant avec vous, & en la même maniere que vous. Moins elles méritent le traitement, plus le sacrifice qu'elles font à Dieu d'une privation si sensible, attire ses grâces sur elles, & sur toutes les personnes qui ne sont qu'un avec elles par l'union du même esprit; vous êtes donc trop heureuse de n'être qu'un corps & qu'un cœur avec tant de bonnes ames. Je vous ai pleurée tant que vous en avez été séparée par un éblouissement d'esprit qui vous avoit fait abandonner leur cause, pour vous joindre aux personnes qui les persecutent si injustement; mais dès que j'appris que vous reveniez avec vos meres, quoique ce ne fut à ce qu'on disoit, que dans le dessein de les gagner, j'eus une secrète confiance que mon enfant qui étoit perdu, s'étoit retrouvé,

trouvé, puisque Dieu lui faisoit exécuter ce qu'il inspira à l'enfant prodigue, lors qu'il le fit revenir à soi, *Surgam & ibo ad patrem*. Ce me fera quelque jour, si Dieu le permet, une grande consolation d'apprendre de votre bouche comment s'est fait cet heureux retour. Mais s'il nous en veut priver, que sa volonté soit faite. Il nous a fait trop de grace, d'avoir rejoint ce que le démon avoit voulu diviser. Tout le reste n'est rien ; on se verra dans le ciel, si on ne se voit pas sur la terre, & une séparation de peu de tems ne doit pas être fort sensible à ceux qui espèrent d'être unis dans l'éternité.

L E T T R E C I I.

Touchant le actions des infideles.

JE vous supplie, Mr. de m'excuser, si sans faire de peface je vous dis en peu de mots ce que je pense des difficultés que vous me proposez touchant ce sentiment de S. Augustin, que je crois très-veritable, *omnia infidelium opera esse peccata, & nullas in iis veras fuisse virtutes*. Vous expliquez d'abord parfaitement bien la doctrine de ce pere : j'ai seulement à vous faire remarquer que ce saint a

fort bien distingué ce qui est bon *secundum officium*, de ce qui est bon *tam secundum officium quam secundum finem*; par où il entend la fin dernière qui est Dieu. C'est ce qu'il explique par des exemples. C'est par exemple une bonne action selon le devoir, *secundum officium*, de revêtir un pauvre, mais si on ne la fait pas cette bonne œuvre, pour Dieu qui est notre dernière fin, elle sera toujours bonne *secundum officium*; mais elle ne le sera pas absolument, parce qu'elle n'aura pas été rapportée à la dernière fin: ce qui suffira pour faire que cette action, considérée avec ce défaut, soit un péché, selon cette maxime, *bonum ex integra causa malum ex quocumque defectu*. Or ce qui est *malum in genere moris*, est ce qu'on appelle péché.

Il me semble, M. que cela répond à plusieurs de vos exemples d'actions d'infidèles, où vous avez de la peine à trouver du péché, n'y trouvant rien que de bon; car à ne considérer que le devoir il n'y a rien en effet que de bon. Mais cela n'empêche pas que cette bonne action, bonne en soi & selon le devoir ne soit defectueuse, quand elle n'est point rapportée à la dernière fin, pour laquelle nous devons faire tout ce que nous faisons de bien.

Cett

Cette verité n'a pas été entierement inconnue aux paiens. Car ils paroissent être tout convaincus qu'il devoit y avoir une derniere fin, à laquelle nous devons rapporter tout ce que nous faisons.

C'est par la recherche de ce souverain bien de l'homme qu'Aristote a commencés morales, & qu'il dit, pour nous apprendre ce qu'il entend par là; Que le souverain bien est celui que nous recherchons pour lui même, & toutes les autres choses pour lui; & qu'il doit être la fin de toutes nos actions.

Ciceron dit aussi dans son second livre de *finibus bonorum & malorum*: que le souverain bien est celui auquel il faut tout rapporter, & qu'il ne faut rapporter à autre chose. C'est pourquoi il ajoute: qu'il faut chercher avec grand soin quelle est la derniere fin & le dernier but de tous les devoirs de la vie & de toutes nos bonnes actions. D'où il conclud avec grande raison: que celui qui ignore le souverain bien, ignore necessairement la maniere dont il doit vivre, & se trouve dans un si grand égarement qu'il ne sauroit trouver aucun port où se retirer: au lieu qu'ayant trouvé quelle est la derniere fin, on a trouvé la voie qui conduit à la bonne vie, & qui regle tous les devoirs d'un homme de bien.

On n'a, M. qu'à ajouter à cette ma-

jeure reconnue par les païens, une mineure que des chrétiens ne peuvent contester, pour en conclure ce qu'a conclu S. Augustin.

Celui qui ignore le souverain bien ignore nécessairement la manière dont il doit vivre, & se trouve dans un perpétuel égarement, ignorant ce qui doit régler tous les devoirs d'un homme de bien. C'est la majeure dont les païens sont tombés d'accord.

Or les païens qui n'ont point connu Dieu ont ignoré quelle étoit la dernière fin de l'homme & son souverain bien, n'y en ayant pas d'autre que Dieu.

Ils ont donc été dans un perpétuel égarement, n'ayant point connu ce qui conduit à la bonne vie, & ce qui doit régler tous les devoirs d'un homme de bien.

Je me souviens, M. que j'ai traité cette matière fort au long dans la seconde Apologie pour Mr. Jansenius liv. 3. depuis le 14. chap. jusqu'au 25. *inclusive*. Si vous ne l'avez pas, vous la trouverez apparemment dans quelque'une des Abaies de votre Ville. Je ne laisserai pas néanmoins de vous dire quelque chose sur chacune de vos difficultés.

Sur la 1. S. Paul n'a eu en vue que les Platoniciens quand il parle des païens qui

qui ont connu Dieu (voiez, s'il vous plaît, ce que j'ai dit sur cela dans la seconde denonciation art. 12.) mais l'Apôtre ajoute en même tems, que s'ils l'ont point glorifié. Or c'est principalement en lui rapportant tout le bien que nous faisons, qu'on le glorifie & qu'on l'adore, comme S. Augustin le montre d'une manière admirable dans le livre de la cité de Dieu; où il parle du sacrifice; je ne me souviens point quel livre c'est. Il faut donc aimer Dieu comme son souverain bien pour lui rapporter toutes ses actions comme à sa dernière fin.

2. Ils ont recherché quel étoit le souverain bien; & en cela ils faisoient bien; c'étoit *bonum secundum officium*: mais ils ne l'ont cherché que par l'amour d'eux-mêmes, & en cela ils faisoient mal.

3. Nous devons rapporter toutes nos actions à Dieu, puisque c'est notre dernière fin, *ad quem omnia referri debent*. Mais ce n'est pas toujours par une pensée expresse & formelle; c'est souvent en cette manière qu'on appelle virtuelle, que vous trouverez expliqué dans la 2. Apologie liv. 3. chap. 17. il y a aussi beaucoup d'actions volontaires que nous manquons à rapporter à Dieu ni formellement ni virtuellement; & alors si elles

sont bonnes *ex officio* nous pechons, mais c'est seulement veniellément; & c'est ce qui doit nous humilier de ce que nous manquons si souvent à rendre à Dieu ce que nous lui devons par le plus grand de tous les commandemens qui est celui de l'amour: *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo &c.* C'est aussi ce qui fait que les plus saints Prêtres dans le sacrifice même se reconnoissent coupables de péchés sans nombre.

4. Ces actions que vous appelez, petites comme saluer celui qui nous salue, ne sont souvent ni bonnes ni mauvaises, parce qu'elles se font sans reflexion & par habitude: mais si cette habitude vient de la reflexion que l'on a faite autrefois, que ces actions entretiennent la charité, elles sont alors bonnes dans leurs causes. Ce pourroit être le contraire, si cette habitude n'étoit venue que d'amour propre pour être estimé.

5. Ne pouvant y avoir de milieu entre Dieu & la creature, & toute action libre & volontaire provenant de quelque amour, il faut bien necessairement que ce soit ou de l'amour de Dieu, ou de celui de la creature. Voyez sur cela 4. beaux passages de quatre Peres à la fin du 14. chap du liv. 3. de la 2. Apologie. Mais il faut remarquer que le mot de

de charité est équivoque, aussi bien que celui de cupidité. Car le mot de charité se prend quelquefois pour l'amour dominant dans le cœur qui justifie. Or il n'est pas nécessaire qu'une action pour être rapportée à Dieu, soit faite par cette sorte de charité, il suffit que ce soit par quelqu'amour de Dieu, quoi qu'encore foible, & qui ne suffit par pour être justifié. Autrement ceux qui ne sont pas encore justes ne pourroient rien faire qui ne fut péché; ce qui leur ôteroit tout moien de se disposer à la justification, & c'est ce qui est condamné par le Concile de Trente. Voiez la 2. Apologie 3. liv. chap. 26. La cupidité se prend aussi quelquefois pour l'amour des plaisirs sensibles; mais on le doit prendre ici pour tout amour de soi-même, qui n'est point rapporté à Dieu.

6. L'objection de la crainte de l'enfer se resoud par le grand principe que j'ai expliqué d'abord. Il est bon de craindre l'enfer, mais cela est bon seulement *secundum officium*, quand on en demeure là, & que l'on ne se considere que soi-même dans cette crainte: mais quand on se sert de cette crainte pour reprimer les tentations par le desir que l'on a de servir Dieu, elle est bonne alors absolument, parce qu'on la rapporte à Dieu. Sur quoi

on peut voir le Renversement de la morale liv. 6. chap. 1.

7. Pour Corneille, quoique gentil, il adoroit & servoit le vrai Dieu qu'adoroient les juifs, aussi bien que l'autre Centenier de l'Evangile & Naaman le Syrien. Et ainsi rien ne manquoit à ses prières & à ses aumônes pour être absolument bonnes. Mais la connoissance de Jesus-Christ lui manquoit pour être sauvé; parce que depuis l'établissement de la religion chrétienne on ne pouvoit plus être sauvé (au moins *ex lege ordinaria*) qu'on ne crût en J. C. comme S. Pierre le déclara aux juifs assemblés dans le Sanedrín, *non est in aliquo alio salus*.

Que si S. Augustin semble dire quelquefois, qu'on ne peut faire aucun bien sans la foi en J. C. c'est pour une autre raison; c'est que nous avons besoin d'une grace singulière pour nous faire changer de dernière fin, qui n'est autre que nous-mêmes depuis le péché, & que nous ne pouvons avoir cette grâce que par Jesus-Christ. Sur quoi je vous prie, Monsieur, de voir encore la 2. Apologie liv. 3. chap. 19. J'y ajouterai seulement ici cette belle parole de S. Thomas dans la dernière question de la 1. 2. *Voluntas propter corruptionem naturæ semper sequitur bonum privatum, nisi sanetur per gratiam Dei.*

ECRITS

E C R I T S

DE M. ANTOINE ARNAULD

Docteur de Sorbonne.

I.

Qu'on ne peut signer le Formulaire par simple déference, parce que la signature enferme la croiance. Vers 1661.

IL y a des personnes de pieté, qui par l'amour qu'ils ont pour l'Eglise, ont beaucoup de peine de voir que le nom odieux de Janseniste, est cause que des Ecclesiastiques, pour lesquels ils ont quelque estime, ne rendent pas à l'Eglise tous les services qu'ils pourroient. Et c'est ce qui les porte à désirer qu'ils offrissent de signer le Formulaire des Evêques, afin d'ôter tout prétexte à ceux qui des persécutent, & qui empêchent le fruit qu'ils pourroient faire, en les décrivant comme des personnes suspectes d'erreur.

Et quand on leur représente, que ces Ecclesiastiques n'ont de la répugnance à signer un Formulaire qui oblige à croire que les cinq propositions sont de Jansenius, que parce qu'ils sont persuadés du

contraire, ils répondent que cette signature ne les oblige point à la créance intérieure du fait de Jansenius, mais que c'est seulement une déference qu'ils ne peuvent sans orgueil refuser de rendre au Pape & aux Evêques. Mais on supplie ceux qui parlent de la sorte, de s'assurer que si ces Ecclesiastiques étoient persuadés qu'ils pussent regarder la signature comme un simple témoignage de deference & de respect envers le Pape, & non pas comme une profession publique de leur créance intérieure touchant le fait de Jansenius, ils seroient aussi disposés que qui ce soit, à rendre au Pape cette marque de soumission. Qu'ainsi la seule chose qui les arrête, est qu'ils ne voient pas que jusques ici, on ait pris autrement dans l'Eglise ces sortes de souscriptions, que comme des témoignages sinceres de ce qu'on croioit dans le cœur, & que de plus ceux qui ont dressé ce Formulaire, & qui veulent qu'on en exige la signature, l'ont fait dans ce même esprit, puis qu'ils ont eu soin d'y insérer, que *l'on croit en conscience &c.* Que cela étant ils craignent de passer devant Dieu & devant les hommes pour des fourbes, & des menteurs, si ne croiant pas une chose, qui est que les propositions soient dans Jansenius, ils signoient un Formulaire

laire où on leur fait dire qu'ils le croient. Qu'il est aisé néanmoins de leur lever ce scrupule, puisqu'il suffit pour cela que ceux qui leur demanderoient ces signatures, déclarent qu'ils ne les demandent que comme des témoignages de déférence & de respect, ou qu'ils souffrent que ceux mêmes qu'on veut obliger à signer, fassent cette déclaration en signant. A moins que cela tout homme équitable jugera sans doute, que si une personne n'est pas obligée de croire un fait déterminé par le Pape, lorsque le contraire lui est évident, c'est une suite nécessaire que non seulement il peut sans blesser en aucune sorte le respect qu'il doit au Pape, ne pas signer un Formulaire dans lequel il est dit qu'on croit ce fait, mais qu'il est même obligé en conscience de ne le pas faire, puisqu'il n'est point permis de mentir, ni de tromper le monde par des restrictions mentales qui sont des inventions de la nouvelle morale, inconnues aux anciens Peres, & tout à fait indignes de la sincérité d'un chrétien.

I I.

P R O J E T

D'ACCOMMODEMENT*,

* Il est *Entre ceux qu'on appelle Jansenistes, & ceux qui sont nommés Molinistes, concertié entre M. l'Evêque de Commenget & le P. Ferrier Jesuite.*

parlé de
ce Projet
dans le
Recit de
ce qui
s'est passé
dans l'ac-
commo-
dement
de 1663.
tom. 1.
de ces
lettres p.
469. mais
on n'en
rapporte
que quel-
ques en-
droits. Le
voici en-
tier avec
des Re-
marques
de M.
Arnauld,
qui ne fu-
rent
point
commu-
niquées.

(a) 1. **P**our parvenir à la paix de l'Eglise, il semble qu'il faut premièrement sacrifier à Dieu tous les ressentimens de part & d'autre, & avoir l'esprit & le cœur dégagés de toute préoccupation de sentiment, de passion & d'intérêt, pour faire triompher la paix, la vérité, la justice & la religion de toutes les contestations qui ont agité l'Eglise depuis vingt ans.

(b) 2. Que les prétendus Jansenistes & Molinistes témoignent par une déclaration respective, que tout ce qui s'est fait par eux de part & d'autre, a été dans la vue de soutenir la vérité & de rendre à S. S. & au S. Siege tout le respect & la soumission qui lui sont deus.

(c) 3. Que les Molinistes ont poussé les choses, comme ils ont fait, parce qu'ils étoient persuadés que les Jansenistes ne déferoient pas aux decrets du S. Siege, & les Jansenistes au contraire n'ont jamais
cru

tru qu'on pût attribuer à aucun manquement de respect & de déference ce qu'ils ont fait pour leur défense; puisqu'ayant eu une parfaite soumission pour la condamnation des dogmes proscrits par la Constitution du Pape Innocent X. & par celle d'Alexandre VII. ils n'ont témoigné aucune repugnance à s'y soumettre entièrement, sinon pour un fait qui ne peut appartenir à la foi, & sur lequel ils sont persuadés qu'on a imposé à leurs Saintetés dans le rapport qu'on leur a fait du livre & de la doctrine de Jansenius, & par cette raison;

(d) 4. Qu'on n'exigera point d'eux aucune signature sur ce fait ni de formulaire, mais seulement un respectueux silence, & qu'ils n'entreprennent point la défense du livre de Jansenius (e) dont la lecture demeure défendue aux fideles selon les Constitutions de ces Papes, les Molinistes demeurans aussi dans une parfaite modération sur ce point sans insulter aux autres.

5. Pour témoigner le respect que les Jansenistes ont pour ces Constitutions & pour les Decrets du S. Siege, & le desir aussi que les Molinistes ont pour la paix de l'Eglise, on propose de particulariser un peu davantage les déclarations respectives de part & d'autre, que ce qui est porté dans le premier article de cet Ecrit; & que

que les Molinistes diront qu'ils ont été persuadés que les Jansenistes n'ont pas voulu souscrire à la condamnation du sens de Jansenius, parce qu'ils n'ont pas voulu sortir de leur erreur. (f) Et les Jansenistes diront qu'ils n'ont pas voulu souscrire à la condamnation du sens de Jansenius, parce qu'ils n'ont pas cru que Jansenius eut enseigné aucune erreur, qui est un fait qu'il faudroit examiner. Et pour abreger toute contestation on propose que les uns & les autres conviennent de bonne foi quel est le sens de Jansenius sur la doctrine des cinq propositions. Ce qui est très aisé, & il a semblé tant à M. de C. qu'au P. F. que sur ce sujet toute la doctrine & le sens de Jansenius aboutit à ce seul point d'établir ce principe, que toute grace de J. C. est efficace par elle même, & a toujours l'effet pour lequel Dieu l'a donnée. Les Molinistes croient que c'est ce qui a été condamné par le Concile de Trente, & que c'est la pure doctrine de Luther & de Calvin; & les Jansenistes croient au contraire, que c'est la pure doctrine de S. Augustin approuvée par plusieurs Papes & par plusieurs Conciles, & soutenue par S. Thomas. Or afin que les Jansenistes soient à couvert de soupçon & pour justifier leur foi on propose;

6. Qu'ils déclarent qu'ils n'ont point
d'au-

d'autre sentiment sur cette matiere que celui qui est enseigné par les Thomistes. (g) Mais parce qu'il y a difference entre les Thomistes, & que la maniere de parler d'Estius, par exemple, de Gregoire de Rimini devant lui & de plusieurs autres, est differente de celle d'Alvarez, les Molinistes demandent que les Jansenistes se reduisent à la forme de parler d'Alvarez & des autres qui ont écrit dans son sentiment; & la raison qu'ils alleguent de leur demande est, qu'Alvarez ayant assisté aux Congregations de *Auxiliis*, il y a grande apparence que lui & les autres qui ont écrit ou en même tems ou depuis lui, ont pris cette façon de parler pour sauver la liberté selon les mouvemens & les sentimens que les Papes Clement VIII. & Paul V. ont eû, quoique ces Souverains Pontifes n'aient fait aucun decret sur cette matiere. (h) Si les Jansenistes vouloient se resoudre à cela, toute contestation seroit finie, parce que l'opinion de ces Thomistes étant enseignée comme orthodoxe, il ne resteroit plus entre les Jansenistes & les Molinistes, que la contestation qui a été depuis longtems entre l'Ecole des Dominicains & celle des Jesuites, qui n'a fait aucune rupture de communion ni de charité entre ces deux Ordres. Et en ce cas les deux parties écriroient au

Pa-

Pape une lettre commune, dans laquelle en s'expliquant clairement, on témoigneroit à S. S. que les esprits & les cœurs seroient entierement reunis, quoi que les Ecoles ne le fussent pas; & on la suppleroit de bénir les uns & les autres. Et outre cela on suppleroit aussi le Roi de vouloir écrire au Pape, & de conjurer S. S. de se contenter de ces déclarations, & de maintenir cette reunion & cette paix par son autorité, en défendant aux uns & aux autres de rien dire ni écrire qui la pût altérer. Si les Jansenistes ont de la peine à se refoudre à se conformer à la maniere de parler de ces nouveaux Thomistes, on propose;

(i) 7. Que demeurant les déclarations respectives en la forme proposée ci-dessus, savoir que les Molinistes croient que la grace efficace expliquée nuement sans la modification Alvaristique, est la pure doctrine de Calvin condamnée par le Concile de Trente, & que les Jansenistes sont persuadés que c'est la pure doctrine de S. Augustin, (1) on ne laisse pas d'écrire une lettre commune à S. S. par laquelle chacun expliquant ses sentimens, on lui témoigne de part & d'autre qu'on n'a eu que des pensées de respect & de soumission pour ses decrets, sur le sens desquels les parties n'ayant pu tomber d'accord, on

on ne laisse pas de demeurer en paix, & toujours dans le sentiment de ne s'éloigner jamais de la doctrine du S. Siege, chacun tant dans la disposition de l'embrasser en toutes les occasions où il plaira à S. S. se s'expliquer, & en un mot de renouveler les mêmes protestations que Jansenius faites non seulement dans son Testament, mais encore dans le corps de son livre; enfin si on trouve encore quelque difficulté dans cette proposition, on en fait une plus generale, qui est;

8. D'en chercher d'autres qui soient plus agreables & plus douces, s'il se peut, pourvû que le public soit édifié de la réunion de ceux qui paroissent divisés dans l'Eglise, & du respect qu'on rendra au S. Siege. Il est vrai qu'on craint qu'il ne soit très difficile de trouver ces autres voies d'accommodement & d'en convenir.

(m) Il me semble que comme on comprendra aisément du sens de Jansenius, dans lequel on n'est pas d'accord que les propositions soient hérétiques, puisque les Molinistes soutiennent que c'est le sens de Calvin, & les Jansenistes au contraire, que c'est celui de S. Augustin, il seroit bon de convenir aussi d'un sens dans lequel les 5. propositions sont incontestablement hérétiques : & je crois que cela sera très facile. Il est vrai que cela a été
omis

omis dans la conference qu'ont eu M. de C. & le P. F. mais je ne pense pas que cela reçoive aucune difficulté.

9. On a cru que la premiere proposition ne seroit peut-être pas tout à fait desagréable aux Jansenistes, & qu'ils ne feroient pas difficulté de parler comme Alvarez, (n) parce que le livre de Denis Raymond proteste que la doctrine de Jansenius n'est point differente dans le fonds de celle des Thomistes.

R E M A R Q U E S

Sur le Projet ci-dessus, lesquelles n'ont point été envoyées.

a. **I**L n'y a rien de plus chrétien que ces dispositions; mais il seroit à souhaiter que notre ami eut autant de pouvoir de les mettre dans le cœur des Jesuites, qu'il lui a été facile de les mettre sur le papier.

b. Ces sortes de déclarations sont les conditions ordinaires des accommodemens que l'on traite selon les regles de l'honneur du monde. Mais comme Dieu ne s'en contente point, si elles ne sont sinceres, il est facheux d'y engager ceux qui ne les pourroient faire sans mensonge. Or il est vrai qu'on n'est pas persuadé que
les

les Jesuites puissent protester sincerement, qu'ils n'ont point eu d'autre but dans les persecutions qu'ils ont faites à P. R. que de soutenir la verité, puisque si cela avoit été, il n'y a pas d'apparence qu'ils y eussent employé tant de médisances & de calomnies, jusqu'à accuser des filles consacrées à l'honneur du S. Sacrement d'être d'intelligence avec Geneve sur le sujet de l'Eucharistie. Il semble donc que pour ne les point obliger à mentir, il suffiroit qu'ils témoignassent leur disposition presente sans parler du passé.

c. Ce qui est porté par cet article que le point de fait ne peut appartenir à la foi, & qu'ainsi on peut le laisser à part, est très bien : mais il seroit à desirer que dans la suite on fut demeuré plus ferme dans ce principe.

d. Il faut avouer qu'on a promis le silence en plusieurs rencontres, mais ce n'étoit que dans des accommodemens particuliers. Et il faut reconnoître que si on l'a quelque fois proposé pour un accommodement general, il y a eu de nos amis qui s'y sont opposés & qui ont trouvé cette condition injuste & contraire à la conscience, parce qu'encore qu'on se puisse souvent taire par prudence, il semble qu'il n'est pas permis de s'engager par un acte public à ne point defendre un auteur,

teur, qu'on croit avoir été flétri, très injustement, & dont la condamnation peut porter beaucoup de préjudice à la vérité. Au moins il faudroit pour rendre la chose plus supportable, que les adversaires de ce livre s'obligeassent aussi de n'en point parler, & de ne le point condamner. Mais de souffrir qu'ils le condamnent & qu'ils le déchirent tant qu'il leur plaira, sans qu'on ose ouvrir la bouche pour le défendre contre des accusations pleines d'injustice & de calomnie, cela paroît contraire à la charité & à la justice.

Il est de plus à craindre, qu'on n'étende ce silence jusqu'à la doctrine même de la grace, ce qui seroit sans doute une plaie horrible que le diable seroit par là à la vérité. Et cependant comme on est maintenant accoutumé à prendre pour Jansenisme toutes les vérités de la grace qui humilient l'orgueil de l'homme sous l'empire de Dieu, à moins qu'en même tems on ne declame contre Jansenius, aussi-tôt qu'on parlera de ces vérités, on dira que c'est renouveler le Jansenisme, & manquer à la condition du silence promis.

e. Ce n'est point à des particuliers à lever les defenses qui sont faites de lire le livre de Jansenius; mais c'est autre chose de laisser ces defenses pour telles qu'elles sont

sont, & autre chose de les autoriser par un acte public, qui puisse faire croire qu'on les approuve. C'est ce qu'on ne voit pas que puissent faire ceux qui sont persuadés que ce livre ne contient rien que de catholique, & que la lecture en est très utile pour s'affermir dans les fondemens de la piété & de l'humilité chrétienne. Que si on dit que ce livre peut avoir été défendu parce qu'il traite de la matière de *Auxiliis*, il faudroit donc que tous les livres des Jésuites qui traitent de cette matière fussent aussi défendus, ce qui n'étant pas, l'approbation de cette défense au regard de Jansenius, ne peut qu'elle ne donne quelque atteinte à son livre, à quoi ne doivent pas consentir ceux qui le croient très bon.

f. On a fait voir dans le Memoire * que cette manière de proposer l'état de la question n'est point véritable, & qu'elle est très désavantageuse aux disciples de S. Augustin, comme on l'a aussi montré plus au long dans la lettre. On peut néanmoins faire encore ici une considération sur ce sujet. On suppose qu'il est usé de convenir du sens de Jansenius: mais qu'après en être convenu, les Molinistes diront que c'est la pure doctrine de Calvin, condamnée par le Concile de Trente, & les Jansenistes diront que c'est

* On rapporte des endroits de ce Memoire dans le Recit de ce qui s'est passé &c. tom. I. p. 473. de ces lettres.

la

la pure doctrine de S. Augustin. Pour voir où l'on s'engage par là, il ne faut que considérer que les disciples de S. Augustin aiant fait des livres où ils prétendent avoir montré par des preuves convaincantes, que la doctrine de M. d'Ipre sur le sujet des 5. propositions n'est autre chose que la doctrine de la grace efficace, telle qu'elle est enseignée par S. Augustin, S. Thomas, & toute son Ecole, il n'y a pas d'apparence qu'ils conviennent avec les Jesuites du sens de Jansenius, à moins que les Jesuites ne demeurent d'accord, que ce qu'on a dit dans ces livres être le sens de M. d'Ipre, l'est en effet, c'est-à-dire, qu'ils ne demeurent d'accord que M. d'Ipre n'enseigne autre chose sur le sujet des 5. propositions que la doctrine de la grace efficace, telle qu'elle est enseignée par S. Augustin & toute l'Ecole de S. Thomas. On veut donc qu'ensuite de cet aveu il soit permis aux Jesuites de dire que cette doctrine ainsi expliquée est la pure doctrine de Luther & de Calvin condamné dans le Concile de Trente, & on veut que les disciples de S. Augustin signent un acte d'accommodement avec les Jesuites par lequel les Jesuites témoigneront être dans la disposition de condamner comme Lutherienne & Calvinienne, un doc

doctrine qu'ils ont soutenue être si constamment orthodoxe, qu'il n'y a point de Theologien raisonnable qui ne soit obligé de la reconnoître pour telle. Pourrions-nous plus lâchement trahir notre cause, qui est celle de la verité, que d'agir en cette maniere, en accordant nous mêmes aux Jesuites de pouvoir dire en général, que la doctrine que nous convenons avoir été enseignée par M. d'Ipre, est la pure doctrine de Luther & de Calvin, lorsque nous les avons reduits dans l'impuissance de marquer aucun sens en particulier de tous ceux que nous avons attribués à M. d'Ipre, qu'ils osent dire être que le Pape a condamné comme hereque & impie dans les Constitutions. La guerre ne vaut-elle pas mieux qu'un accommodement de cette nature; & ne serons-nous pas bien malheureux d'en accepter un qui nous fit perdre ce que la guerre n'a pû nous ravir, ou plutôt qui est le fruit même de la guerre qu'on nous a faite ? *Quod bellum servavit, pax ficta non auferat.*

g. On a parlé de cette condition dans l'histoire, mais avec tant de moderation qu'on a peur qu'elle ne soit excessive. Car en verité il n'y a rien de moins raisonnable, de plus injuste & de plus odieux à l'Eglise, que la servitude qu'on

veut imposer aux disciples de S. Augustin de s'attacher au langage d'Alvarez, à l'exclusion de celui même des autres Theologiens qui font profession de suivre la doctrine de S. Thomas, dont on nomme en particulier Eftius & Gregoire de Rimini.

Car 1. quel droit a-t-on de nous imposer cette loi comme une condition pour être reconnus Catholiques, à même tems qu'on avoue qu'il y a d'autres Theologiens qui ne sont pas moins autorisés dans l'Eglise qui ont parlé un autre langage que celui d'Alvarez.

2. Avec quelle justice pouvons-nous rejeter ces autres Theologiens, comme si on étoit suspect d'hérésie en parlant comme eux. Et sur tout comment pourrions-nous faire cette injure aux Universités entières de Louvain & de Douai, qui ont expliqué la grace dans leurs celebres Censures d'une maniere très sainte, & d'un air qui ressent beaucoup plus l'esprit de S. Augustin & qui est bien plus propre à entretenir la pieté chrétienne dans le cœur, que n'est la maniere d'Alvarez.

3. Il n'appartient qu'à l'Eglise de prescrire le langage dont elle veut qu'on exprime les verités de la foi, & l'Eglise fait toujours autant qu'il se peut, en conformant au langage de ses Peres, &

prior

principalement de ceux que Dieu a suscités pour défendre sa doctrine contre les diverses hérésies qui se sont élevées de tems en tems pour la combattre. Et c'est pourquoy nous croions que dans la matière de la grace, elle a formé presque tous ses canons des propres paroles de S. Augustin. Qui pourroit donc souffrir qu'on abolit maintenant le langage de S. Augustin, & même de S. Thomas, pour ne plus parler qu'après Alvarez; & que ce soit l'unique moien de se mettre à couvert des accusations d'hérésie, que de se servir des expressions de ce nouveau Theologien? de sorte qu'il faudra laisser là S. Augustin & S. Thomas, pour ne plus étudier qu'Alvarez, puisqu'il n'y auroit que son langage qui pourroit garentir du soupçon d'être hérétique. En verité je ne puis comprendre comment on a pû consentir à une condition si déraisonnable. Je n'ai voir en son lieu combien la raison qu'on apporte à la fin de ce Projet pour le faire recevoir, est déraisonnable. Mais il faut montrer ici combien l'est celle que les Jesuites ont alleguée pour la demander. On dit que les Jesuites alleguent pour raison de leur demande (qui est que les Jansenistes se reduisent à la façon de parler d'Alvarez) qu'Alvarez aiant assisté aux Congregations de *Auxiliis*, il y a grande

apparence qu'il a pris cette façon de parler de sauver la liberté selon les mouvemens & les sentimens des Papes Clement VIII. & Paul V. Mais est-ce une chose supportable que ceux qui ont si peu d'égard aux sentimens & aux mouvemens de Clement VIII. & de Paul V. qu'ils enseignent opiniâtrément des maximes que ces Papes ont cru être Pelagiennes & Semi-pelagiennes, veulent astreindre leurs adversaires à suivre aveuglement les façons de parler d'Alvarez, sous prétexte, disent-ils, qu'il y a de l'apparence qu'elles sont conformes aux mouvemens & aux sentimens de ces deux Papes. On n'a que faire d'Alvarez pour apprendre les sentimens de ces deux Papes, puisqu'on les peut savoir par eux mêmes, & que le très docte écrit de Clement VIII. autorisé sous Paul V. par toute la Congregation de *Auxiliis*, où l'on voit en quinze titres un excellent abrégé de la doctrine de S. Augustin sur la matiere de la grace, confirmé par un très grand nombre de passages de ce Pere, nous instruit suffisamment des mouvemens & des sentimens de ces deux Papes. Desorte que si les Jesuites demeurent d'accord de tenir pour Catholiques ceux qui parleroient comme Alvarez, parce qu'il y a de l'apparence que sa façon de parler est conforme aux mou-

nouvemens & aux sentimens de Clement VIII. & de Paul V. ils sont encore bien plus obligés de tenir pour catholiques ceux qui parleroient comme ces Papes mêmes, & selon les arrêts de la Congregation qui a été tenue sous leur autorité pour examiner les nouveautés de Molina.

h. On ne voit pas pourquoi si les Jansenistes se vouloient arrêter au langage d'Alvarez, toute contestation seroit finie, & qu'elle ne seroit pas finie s'ils se vouloient arrêter au langage de S. Augustin, de S. Prosper, de S. Fulgence, de S. Thomas & même d'Estius & des Facultés de Louvain & de Douai. C'est, dit-on, que l'opinion de ces Thomistes (Alvarez & ceux qui ont parlé comme lui) étant enseignée comme orthodoxe, il ne resteroit plus entre les Jansenistes & les Thomistes que la contestation qui a été depuis longtems entre l'Ecole des Dominicains & des Jesuites, qui n'a fait aucune rupture de communion. Est-ce donc que la doctrine de S. Augustin, de S. Prosper & de S. Fulgence n'est pas enseignée comme orthodoxe dans les Ecoles catholiques? Et pour me reduire aux nouveaux auteurs, depuis quand est-ce que les opinions d'Estius ont cessé d'être considérées comme orthodoxes dans l'Eglise?

V 3

glise? Qui les a censurées? Qui les a condamnées? Depuis quand est-ce que les admirables Censures de Louvain & de Douai sont venues suspectes d'hérésie, & n'ont pas autant de poids & d'autorité, que les livres d'Alvarez? On voit que cela n'a aucun fondement, & ne tend qu'à ôter la liberté d'expliquer les matieres de la grace selon le langage de l'Ecriture & des Peres, afin qu'étant reduites dans un langage d'Ecole moins intelligible & moins pieux, elles soient moins goûtées par les fideles, & qu'ainsi peu à peu elles s'effacent du cœur des hommes, qui est le grand dessein du diable. Outre qu'il y a des termes dans Alvarez, comme celui de grace suffisante, qui étant pris par le peuple dans un sens contraire à la vraie doctrine de la grace, & très favorable aux Molinistes, ils trouvent un fort grand avantage pour autoriser leurs nouveautés d'obliger les hommes à se servir de ces termes d'Alvarez, quoiqu'ils aient dans Alvarez un autre sens qui n'est pas contraire à la verité.

i. C'est ici l'un des plus grands outrages que ceux qui aiment la grace de J. C. lui puissent faire, qui est de consentir qu'ils dans un acte public d'accommodement leurs adversaires declarent, que la grace efficace expliquée nettement sans la modification

fication Alvaristique, est la pure doctrine de Calvin condamnée par le Concile de Trente. On veut donc que nous consentions que les Jesuites puissent dire avec toute sorte de liberté, que la grace efficace telle qu'elle est expliquée par S. Augustin, est la pure doctrine de Calvin condamnée par le Concile de Trente ; car elle y est expliquée nuement sans la modification Alvaristique. Qu'ils puissent dire la même chose de celle qui est expliquée par S. Prosper, S. Fulgence, S. Gregoire, S. Bernard, & les autres Peres ; car il est clair que dans tous les livres de ces saints elle y est expliquée nuement sans la modification Alvaristique. Qu'il leur soit permis d'accuser tous les Predicateurs qui auront prêché l'efficace de la grace, d'avoir prêché la pure doctrine de Calvin condamnée par le Concile de Trente : car il seroit ridicule d'apporter toujours dans la Chaire la modification Alvaristique, quand on y veut expliquer l'empire de la grace sur le cœur de l'homme, afin que celui qui se glorifie, ne se glorifie qu'au Seigneur.

On dira peut-être que les Jesuites ne laisseront pas de le faire, encore que les disciples de S. Augustin n'aient pas consenti qu'ils le puissent faire. Mais c'est ce consentement qui est criminel : car on

ne répond pas des excès des Jesuites pourvû qu'on n'y ait point de part. Et de plus, s'ils le font, on se reserve la liberté de relever cet excès comme il le merite, ce qu'on auroit mauvaise grace de faire si on avoit laissé par un acte public la liberté de parler de la grace efficace expliquée nuement sans la modification Alvaristique, comme étant la pure doctrine de Calvin condamnée par le Concile de Trente.

On dira encore qu'ils nous permettent aussi de leur côté de dire du nôtre, que cette grace efficace est la pure doctrine de S. Augustin. Mais outre que nous n'avons que faire d'eux pour cette permission, ce n'est pas nous abandonner grand chose à leur égard, parce qu'on fait qu'ils ne tendent qu'à rendre la doctrine de S. Augustin même suspecte. Et vous savez qu'ils ont dit que leur dessein étoit *de le bander à l'acquit*, ce furent leurs termes. Lors donc qu'ils se seront plus fortifiés, ils nous diront qu'ils nous ont laissé la liberté de dire que la grace efficace est la pure doctrine de S. Augustin; mais que quand cela seroit, cela n'empêche pas que ce ne soit aussi celle de Calvin condamnée par le Concile de Trente, parce qu'il S. Augustin n'est qu'un Docteur particulier qui a pû errer en ce point, & don
l'au

l'autorité n'est pas comparable à celle d'un Concile œcumenique : on fait leurs excès sur ce sujet.

(1) La dispute étant réduite à une question de droit (comme on fait voir que les Jesuites l'y reduisent dans tout ce projet d'accommodement) il n'y auroit rien de plus dangereux pour la verité que cette lettre commune que l'on propose d'écrire au Pape. Car de la maniere que les choses se font à Rome, les Jesuites y étant, & très puissant, & n'y aiant personne au contraire qui voulut entreprendre de parler pour nous, il y auroit tout sujet de craindre que sous prétexte de rendre cette paix plus solide en determinant ce qui seroit demeuré indecis, & sur quoi on auroit déclaré de part & d'autre qu'on se soumet au jugement du Pape, on ne tirât de lui quelque nouvelle Bulle qui portât préjudice à la verité, au moins par une condamnation équivoque & captieuse, qu'il seroit facile aux Jesuites de tirer à leur avantage.

On dit que ce ne seroit que faire les mêmes protestations que Jansenius a faites par son testament & dans son livre. Mais la maniere dont on a traité Jansenius en violant toutes les formes de la justice dans la condamnation de son livre, est ce qui oblige tous les Theologiens Catholiques

d'être plus retenus dans ces sortes de soumissions, par l'amour même qu'ils doivent avoir pour le S. Siege ; parce qu'ils doivent craindre de donner lieu à des jugemens précipités & qui ne font que troubler l'Eglise, en s'adressant à ceux qui sont bien aises de faire valoir leur autorité quand ils croient qu'on est disposé à s'y soumettre aveuglément, & qui ont si peu de soin de prendre les voies nécessaires pour connoître la verité.

(m) On a déjà parlé de la supposition qu'il est facile de convenir du sens de Jansenius, & on a fait voir combien elle est fausse. Celle qu'on ajoute ici touchant le sens des propositions condamnées, ne l'est guere moins. Car encore qu'il soit vrai que ce que les Jesuites supposent toujours dans ce projet, que le sens condamné de ces propositions est le sens de Luther & de Calvin condamné par le Concile de Trente, donne quelque facilité pour convenir en effet de ce sens des propositions, néanmoins quand se vient au particulier, ils embrouillent encore de telle sorte cette notion du sens de Calvin, que cette voie ne seroit guere propre à donner la paix à l'Eglise.

(n) Ce qu'on a dit dans le Raymond, que la doctrine de Jansenius touchant les 5. propositions n'est point differente dans
le

le fonds de celle d'Alvarez , ne favorise en aucune sorte la condition qu'on a proposée de se reduire au langage d'Alvarez, mais la ruine au contraire absolument. Car on a distingué le fonds de la doctrine, des expressions de la doctrine, & on a fait voir que M. d'Ipre étoit d'accord avec Alvarez dans le fonds de la doctrine, mais que pour les expressions il avoit suivi celles de S. Augustin, dont Alvarez & les autres Thomistes s'étoient quelquefois un peu écartés, comme dans le mot de *suffire* & de *suffisant*. Et ainsi vouloir qu'après cette declaration on se reduise au langage d'Alvarez , comme étant le seul qui puisse empêcher qu'on ne soit suspect d'hérésie, ce ne seroit pas seulement préférer le langage d'un auteur particulier à celui de S. Augustin, & de tous les Peres qui ont defendu la grace , lequel on doit regarder comme le langage de l'Eglise, mais reconnoître même tacitement, qu'il n'est plus permis de se servir de ce langage des Peres, & qu'il est devenu scandaleux & suspect d'erreur, qui est la plus grande injure qu'on puisse faire à ces grands saints.

III.

Du 1.
Juin
1663.

On montre qu'il ne suffit pas de n'avoir pas lu Jansenius pour en pouvoir signer la condamnation en conscience.

J'Ai été fort surpris de ce que j'ai vu ce matin ; & je ne puis comprendre comment des personnes de si bon esprit & si genereuses se sont pû persuader , que le commandement du Pape devoit porter un homme de conscience à signer la condamnation d'une personne qu'il croit innocente , pourvu que la créance qu'il a qu'elle est innocente ne lui vienne pas de sa propre connoissance. Si la signature n'engage point à croire ce que l'on signe , ceux mêmes qui sont les plus convaincus par la lecture de Jansenius qu'il n'a point enseigné les erreurs qu'on lui impute , pourroient signer sans mensonge les Constitutions ou le Formulaire. Mais si l'on demeure d'accord que c'est un témoignage de créance , il n'y a que ceux qui croient Jansenius coupable de ces erreurs , qui puissent signer sans mensonge les actes où elles lui ont été attribuées : & tous ceux qui ne le croient pas , par quelque motif que ce soit qu'ils ne le croient pas , commettent un mensonge

songe manifeste en le signant. C'est pour-
quoi je n'ai jamais pu concevoir la dis-
tinction qu'on veut mettre en cette ren-
contre entre ceux qui n'ont pas lu le li-
vre de Jansenius, & ceux qui l'ont lu,
lorsque les uns & les autres conviennent
dans la créance qu'il a été injustement
condamné. Cela seul les égale tous dans
l'obligation de ne point signer le contrai-
re de ce qu'ils croient, quelques diffé-
rentes raisons qu'ils aient de le croire,
puisque même pour être faux témoin il
n'est pas nécessaire de témoigner le con-
traire de ce que l'on fait, mais qu'il suffit
de témoigner ce qu'on ne fait pas. C'est
ce que le St. Esprit même nous a appris
par cette parole du sage; *Qui quod novit*
loquitur, index justitiæ est; qui autem men-
tiur, testis est fraudulentus: CELUI
qui parle de ce qu'il fait est un témoin
juste, mais celui qui ment est un témoin
frauduleux; étant clair par l'opposition
qui est en ces paroles, qu'afin de ne point
mentir & n'être pas un témoin fraudu-
leux, il ne faut parler & ne rendre té-
moignage que de ce que l'on fait. Et
en effet supposons qu'une femme qui
nous seroit inconnue, & dont la repu-
tation seroit douteuse, les uns la tenant
pour une femme d'honneur, & les autres
pour une perdue, eût été condamnée

d'adultere à la sollicitation de quelques ennemis très-puissans, si nous connoissions de fort gens de bien qui nous eussent asseurés de l'innocence de cette femme, comme en étant fort bien informés, de sorte qu'ils nous auroient laissés persuadés qu'elle auroit été opprimée par calomnie, pourrions-nous en conscience signer sa condamnation, sous prétexte que nous ne la connoitrions pas, & que nous n'aürions par nous mêmes aucune assurance positive qu'elle n'eut pas commis le crime dont elle auroit été accusée ? Qui est l'homme d'honneur qui ne se crut obligé de répondre en cette rencontre, qu'il ne peut point prendre de part à la condamnation d'une personne, ne sachant point si elle est coupable ou innocente, & aiant même des sujets de douter si elle n'est point innocente ?

Ce qui brouille tout ceci c'est qu'on ne considère pas assez qu'il y a deux sortes de motifs qui nous déterminent à croire une chose ; les uns pris de la connoissance que nous avons de la chose par nous mêmes ; les autres de diverses raisons de dehors qui ne laissent pas souvent de nous rendre aussi certains que la chose est véritable, que si nous en étions assurés par nous mêmes & par nos propres yeux.

J'ai vu Paris, & je n'ai pas vu Rome

& cependant je suis aussi assuré qu'il y a une ville en Italie appelée Rome, que je suis assuré qu'il y en a une en France, appelée Paris. Je ne fais que par le rapport d'autrui que Cesar, Ciceron, Virgile, Seneque ont écrit, & néanmoins je suis aussi assuré qu'ils ont écrit au moins la plupart des livres qui portent leur nom, que je suis assuré que M. de Vence a écrit ceux qu'il fait imprimer presentement. Je n'ai jamais lu le Pentateuque Samaritain, & cependant je suis aussi assuré de certaines differences que plusieurs écrivains assurent être entre ce texte & l'Hebreu ordinaire, que si je les avois vues de mes propres yeux, & dans l'opinion que j'en ai, je ne pourrois sans mensonge & sans fausseté signer un acte qui porteroit que ces differences ne s'y trouvent pas.

Tout cela fait voir qu'en matiere de témoignage & de signature tous ceux qui veulent agir selon les regles de la sincerité chrétienne, n'ont autre chose à considérer, sinon si dans le fond de leur cœur ils croient qu'une chose est, ou s'ils croient qu'elle n'est pas. S'ils croient qu'elle est, ils ne mentent point en signant : s'ils croient qu'elle n'est pas, de quelque part que leur soit venue cette créance, ils mentent en signant, puis que mentir c'est parler contre sa créance.

C'est

C'est pourquoi il n'y a rien de plus inutile à tout cela que le commandement du Pape. Car si une personne, tout considéré & tout pesé, raisons & autorités, se détermine à croire que les propositions sont dans Jansenius, parce qu'il juge de bonne foi, & sans se vouloir aveugler soi même, qu'il y a plus d'apparence que les propositions sont dans Jansenius parce que le Pape l'a dit, que non pas qu'elles n'y soient point sur ce que plusieurs Theologiens habiles, sinceres, & desinteressés, soutiennent ne les y avoir pu trouver, cette personne pourra sans mensonge signer la condamnation de Jansenius, aussi bien avant le commandement du Pape, qu'après son commandement.

Mais si au contraire une personne qui n'a point lu Jansenius ayant considéré toutes les intrigues que l'on a faites pour faire condamner le livre de ce Prelat, la puissance de la faction qui s'est élevée contre lui, le soin qu'on a eu d'empêcher que les choses ne fussent éclaircies, le refus qu'on a fait d'écouter ceux qui vouloient défendre cet Evêque, en laissant en même tems toute liberté à ceux qui le vouloient décrier, la facilité que tout cela a donné à ses ennemis de surprendre le Pape, le peu d'apparence qu'il y a qu'un si grand nombre de

Théo.

Théologiens éclairés & estimés pour leur piété, s'opiniâtassent depuis tant de tems à soutenir que des propositions ne sont point dans un livre, si elles s'y étoient pu trouver; les livres qu'ils ont fait pour justifier cet Evêque auxquels on n'a pu faire jusques ici aucune reponse solide, & qu'ils ne gagnent à tout cela que des persecutions; si, dis-je, une personne après avoir considéré toutes ces choses se trouve déterminée à croire qu'on a surpris le Pape, & qu'on a imposé à ce Prelat des erreurs qu'il n'a point enseignées, il est visible qu'il ne commet pas un moindre mensonge en signant que ce Prelat les a enseignées, que s'il étoit assuré du contraire par ses propres yeux. Car le mensonge consiste à dire ce qu'on ne croit pas. Or la signature étant encore plus qu'une simple parole qui passe, celui qui signe la Constitution qui condamne Jansenius, ne le croiant point condamnable, témoigne croire ce qu'il ne croit pas, par quelque voie que ce soit qu'il ne le croie pas. Donc il commet un mensonge.

St. Augustin nous apprend sur le Pseaume 39. que l'on manque en deux manieres à rendre ce que l'on doit à la verité: l'une en n'osant la confesser; l'autre, en la déguisant & en l'alterant :
mais

mais qu'en l'un & en l'autre la faute consiste en ce que les levres ne sont pas d'accord avec le cœur ; parce qu'en ceux qui ne confessent pas la verité, ce qui est dans leur cœur n'ose paroître sur leurs levres ; au lieu qu'en ceux qui la déguisent, ce qui est sur leurs levres n'est pas dans leur cœur. Voilà donc ce que doit considérer celui qu'on presse de signer la condamnation de Jansenius. Il n'a qu'à regarder d'une part ce que signifie la signature, & de l'autre ce qu'il a dans le cœur, & voir si l'un s'accorde avec l'autre, selon cette parole de S. Augustin. *Consentiant labia ma cordi tuo.*

Que s'il est dans cette fausse opinion, que la signature n'est point un témoignage de créance au regard des faits, j'avoue qu'il se pourra procurer par là un faux repos de conscience, au moins pour quelque tems, car je ne crois pas que cette illusion puisse long-tems tromper un esprit bien fait, si la crainte ou la cupidité ne l'aveugle. Mais s'il est persuadé que la signature est un témoignage de créance, & qu'il conclue delà que celui qui est convaincu par sa propre lumiere, que les propositions ne sont point dans le livre de Jansenius, ne peut signer sans mensonge, il faut qu'il en conclue par nécessité, que s'il croit aussi que ces propositions

tions

tions ne sont point dans ce livre, quoique ce ne soit point par sa propre lumiere & par sa propre connoissance qu'il ait formé ce jugement, il ne peut non plus que l'autre signer sans mensonge. Car l'un & l'autre a la même chose dans le cœur quoique par divers motifs; & ainsi dans l'un & dans l'autre la bouche ou la plume ne s'accorde point avec le cœur, & on doit dire à l'un & à l'autre avec le même S. Augustin, *Quærens pacem à Deo tibi ipsi esto pacatus; non sit inter os tuum & cor tuum mala rixa.*

Il n'y a qu'une seule rencontre où cette personne pourroit s'imaginer avoir accordé sa bouche avec son cœur, qui est que le commandement du Pape auroit fait une telle impression sur son esprit, qu'il se pût rendre sincèrement ce témoignage à lui même, qu'avant le commandement il ne croioit pas que les propositions fussent dans Jansenius, mais que depuis ce commandement il le croit. Mais je soutiens que cela est impossible, au moins pour des esprits tant soit peu solides; qu'il est facile de le dire de bouche, mais qu'il est très difficile de l'avoir dans le cœur, & que de cent personnes qui usent de ce langage, il n'y en a peut-être pas deux qui en usent sincèrement. Car l'esprit humain ne change point si faci-

facilement d'opinion, & il ne le sauroit faire sans quelque nouvelle lumiere au moins apparente. Or il faudroit l'avoir bien foible pour prendre un nouveau commandement du Pape pour une lumiere que des propositions sont dans un livre. Et ainsi je suis assuré que cent commandemens de cette sorte ne feront pas changé de créance à un homme raisonnable; mais que la crainte de la persecution, ou le faux prétexte d'une déférence due à ses superieurs, le pourront bien porter à agir contre sa créance, c'est-à-dire, à changer de langage sans changer de cœur, qui est proprement ce qu'on appelle mentir, sous quelque couleur & par quelque ordre que nous le fassions.

Que si c'étoit devant Dieu une excuse legitime & suffisante pour condamner un innocent, de dire qu'on n'est pas assuré de son innocence par ses propres yeux, je ne vois pas pourquoi les Evêques qu'on envoioit en exil, s'ils ne signoloient la condamnation de S. Athanase, ne le pouvoient pas faire, puis qu'il est bien certain qu'il n'y en avoit presque aucun qui fut assuré par lui même, & par sa propre connoissance, qu'il n'eut pas commis les crimes pour lesquels il avoit été condamné. Car qui pouvoit être assuré par ses propres yeux qu'il n'eut

n'eut pas rompu un calice , ou qu'il n'eut pas commis des violences en retournant dans son Diocèse , ou qu'il n'eut pas menacé d'empêcher qu'on ne portât du bled à Constantinople , sinon ceux qui avoient toujours été avec lui ? Et ainsi S. Paulin Evêque de Treves qui en étoit éloigné de sept ou huit cents lieues , pouvoit-il avoir autre chose que des conjectures prises de la violence des ennemis de S. Athanase , & de la reputation de sa pieté , qui le portassent à croire qu'il étoit innocent de ce qu'on lui imputoit , quoiqu'il eut été condamné en tant de Conciles ? Cependant c'étoit un Concile auquel il assistoit , & qu'il devoit regarder comme lui étant supérieur , qui le pressoit de souscrire la condamnation de ce saint : & par conséquent il le devoit faire , s'il étoit vrai que lorsque notre supérieur nous commande de souscrire une chose , nous le devons faire , lorsqu'il n'y a que des conjectures qui nous empêchent de la croire , & que nous n'en sommes pas assurés par notre lumière.

Pour moi je ne vois point de milieu dans cette affaire. Ou la déference au Pape nous détermine à croire que Jansenius est coupable des erreurs qu'on lui impute , & alors nous en pourrions signer la condamnation sans qu'il y ait de combat

bat entre notre bouche & notre cœur. Ou les motifs que nous avons de croire le contraire, quoique pris d'ailleurs que de la lecture de son livre, sont plus forts dans notre esprit que l'autorité du Pape, parce qu'une infinité de choses nous font juger qu'il a pu facilement être surpris; & alors quelque commandement qu'on nous fasse, il est impossible que nos livres & notre cœur s'accordent ensemble; & tout ce que l'on pourra dire sera seulement, que nous ne nous sommes pas portés de nous mêmes à faire un mensonge, mais que nous l'avons fait par l'ordre de nos superieurs.

Que si nous considérons combien doit être sincère une souscription que l'on fait à la face de toute l'Eglise, que c'est une espèce de serment, & qui a même quelque chose de plus sacré & de plus religieux que les sermens ordinaires, ne faudra-t-il pas reconnoître que c'est violer deux commandemens du Decalogue, celui de ne point jurer en vain, & celui de ne point porter contre son prochain de faux témoignage, que de signer la condamnation d'une personne que nous ne croions point coupable. Car il n'est pas nécessaire que nous la croïions innocente, c'est assez que nous ne la croions point coupable, puisque c'est un parjure de
jurer

jurer qu'une chose est , non seulement quand on fait qu'elle n'est pas , mais aussi quand on ne fait pas si elle est.

C'est ce que nous apprend S. Ambroise par ces excellentes paroles qui me semblent si fortes & si expressees que je croirois leur faire tort que d'y ajouter aucune reflexion : *Nemo bene jurat nisi qui potest scire quod jurat. Jurare igitur judicium scientie, testimonium conscientie; & bene jurat qui ad lucernam verbi pedes suos dirigit, qui lucem in semitis suis cernit. Lux tibi præeat, si jurare disponis, id est, cognitio veritatis præcedat, ut vinculum sacramenti tibi non possit nocere. Ubi religio sanctior, ibi fides veritatis est plenior. Juravit Dominus nec pœnitebit eum: juret ergo ille quem sacramenti sui pœnitere non poterit.* „ Nul ne peut
 „ bien jurer que celui qui peut savoir
 „ ce dont il jure. Le serment est une
 „ marque de notre connoissance & un
 „ témoignage de ce que nous avons
 „ dans le cœur. Et ainsi pour faire
 „ un serment legitime, il faut que ce-
 „ lui qui le fait dirige ses pas à la lu-
 „ miere de la parole de Dieu, & qu'il
 „ voie clair dans les sentiers où il mar-
 „ che. Si vous vous disposez à faire
 „ un serment qu'il soit précédé par la
 „ lumiere, c'est-à-dire, par la connois-
 „ sance

„ fance de la verité, afin de ne point en-
 „ gager votre conscience. Plus vous se-
 „ rez scrupuleux à ne vous point éloi-
 „ gner de la sincerité dans vos paroles,
 „ & plus elles seront un témoignage affu-
 „ ré de la verité. Le Seigneur a juré,
 „ & il ne se repentira point. Il n'appar-
 „ tient donc de jurer qu'à celui qui se
 „ sent en état de ne se point repentir de
 „ son serment.

Nous apprenons dans ce discours de S. Ambroise, qu'il ne suffit pas d'avoir quelque doute qu'une chose est véritable pour l'affirmer avec serment, mais qu'il faut en avoir une connoissance, parce qu'on ne doit pas prendre Dieu à témoin qu'en des choses sur lesquelles on n'a point une legitime apprehension de se tromper. Or une profession de foi est une espece de serment. C'est donc blesser sa conscience que d'y assurer une chose dont on n'est pas assuré, quand même on seroit en doute si elle n'est point. Mais c'est la blesser encore bien davantage quand on y assure ce que tout bien considéré on pense être faux.

On peut encore remarquer sur ce sujet ce que dit S. Bernard dans son sermon 17. sur les Cantiques. *Il y en a, dit-il, qui avancent une chose fausse en doutant, & ceux là ne mentent point; & il y en*

Il y en a d'autres qui assurent une vérité qu'ils ne reconnoissent point, & ceux là mentent. Car les premiers ne disent pas que ce qui n'est point soit, mais qu'ils croient qu'il est, & en cela ils disent vrai, quand même ce qu'ils croient ne seroit pas : mais les derniers assurant une chose dont ils ne sont pas assurés, ne disent pas vrai, quand même ce qu'ils assurent seroit véritable.

Comment donc se peuvent garentir d'un double mensonge ceux qui signent la condamnation du livre de Jansenius, ne l'ayant pas lu, mais étant persuadés, par une infinité de motifs très considérables, que cette condamnation a été injuste, ou doutant au moins qu'elle ait été juste ? Car ils mentent d'une part, selon ce saint, en assurant une chose dont ils ne sont pas assurés ; & ils mentent encore, ne pouvant pas même dire sincèrement qu'ils n'ont signé que ce qu'ils ont cru véritable.

Enfin il faut que S. Augustin ait cru qu'on devoit être bien assuré d'une chose afin d'en pouvoir jurer sans offenser Dieu, puisque dans les difficultés qui se rencontrent sur l'intelligence d'un Auteur mort, il dit qu'il est bien difficile de découvrir son véritable sentiment par des preuves si claires que nous en puissions jurer : *Qui-*

De utilit.
credend.
lib. c. 5.

bus argumentis mortui hominis voluntatem

tem ita colligam, ut de illa jurare possim?

Ce qui fait voir quelle est la tyrannie que l'on exerce sur les consciences, puisque l'on veut forcer tout le monde, & ceux mêmes qui sont le plus incapables de rien entendre dans ces sortes de disputes, à affirmer une chose qui est de soi-même si difficile à découvrir, que S. Augustin ne croit pas qu'il soit presque possible de s'en assurer de telle sorte que l'on en puisse jurer. De sorte que toute la réponse que l'on devroit faire à ces injustes exacteurs de signature, seroit de leur dire avec ce saint : *Quibus argumentis Catholici Episcopi mortui voluntatem ita colligam, ut de illa jurare possim.*

Jé n'ai pas encore touché une autre question, qui est de savoir si un Docteur ou un Evêque peuvent alleguer que n'ayant pas lu le livre de Jansenius, ils ne sont pas assurés par leurs propres lumieres si les propositions y sont, ou si elles n'y sont pas; & qu'ainsi ils ont cru en pouvoir signer la condamnation, le Pape le leur commandant. Mais outre ce qui vient d'être dit, je ne vois pas qu'en un Docteur ou un Evêque cette excuse peut être recevable devant Dieu. Car étant les juges naturels de cette question, qui les a empêchés de s'en informer par eux

eux mêmes, sur tout étant en doute si ceux qui disoient en avoir jugé nes'étoient point trompés dans ce jugement, & croiant même qu'il y avoit beaucoup d'apparence qu'ils s'y étoient trompés.

S. Gregoire de Nazianze dans son oraison 12. qui est le panégyrique de S. Athanasè, parlant des souscriptions qu'on exigeoit des Evêques du tems de l'Empereur Constance, semble avoir dépeint ce qui se passe aujourd'hui. *Si vous en exceptez, dit-il, un fort petit nombre ou qui ont été négligés à cause de l'obscurité de leur nom, ou qui ont résisté avec courage, lequel il a fallu que Dieu laissât à Israel pour être comme la semence & la racine, qui le devoit faire refleurir & reprendre une nouvelle vie par le souffle du S. Esprit, tout le reste a été emporté par la violence du tems. Il n'y a en autre différence entre eux, sinon que les uns sont tombés plutôt dans cette faute, & les autres plus tard, que les uns ont été les chefs de l'impieté & ont tenu le premier rang, & les autres le second, aiant été ou emportés par la crainte, ou vaincus par l'intérêt, ou attirés par les caresses, ou trompés par l'ignorance, qui est la faute la plus legere de toutes, si néanmoins l'ignorance peut servir d'excuse au regard de ceux qui ont la charge des autres. Car peut-être qu'on*

pourroit pardonner au menu peuple s'il avoit commis cette faute par erreur ; mais comment pardonner à un Docteur qui doit corriger les ignorances des autres, s'il ne veut porter à faux le nom de Docteur ?

On dira peut-être que cette question ne regardant pas la foi, un Evêque chargé d'une infinité d'affaires peut se dispenser de lire un si gros volume. Mais outre que ce livre contient tous les fondemens de la piété chrétienne, il n'y en a gueres dont la lecture puisse être plus utile à un Evêque, qui ne doit pas tellement se laisser accabler par les occupations extérieures, qu'il ne se reserve toujours quelque tems pour se nourrir de la vérité, *Ne subtrahatur illa suavitas, & opprimatur ista necessitas* ; quand il auroit été légitimement dispensé de cette lecture, tout ce qu'il en devroit inferer, seroit qu'il ne doit pas juger d'un livre ne l'ayant pas lu, & non pas qu'il a droit de le condamner, parce qu'il ne l'a pas lu. Car que doit mettre l'équité naturelle dans la bouche de toutes les personnes raisonnables, sinon. Je n'ai pas lu un tel livre, donc je ne dois pas en juger ? Et ne faut-il pas que notre esprit soit obscurci par quelque passion secrète pour nous faire dire au contraire. Je n'ai pas lu un tel livre, & je ne sai pas s'il contient

ient les erreurs qu'on lui impute; donc moi qui en suis établi juge par l'ordre de Dieu, ferai bien de le condamner? L'ignorance d'une affaire est une raison de n'en point juger, mais ce n'en fut jamais une l'en juger au desavantage même de son prochain: *Priusquam interrogas, ne vituperes quemquam*, dit l'Ecriture. Un Evêque ou un Docteur doit donc interroger Jansenius avant que de rien faire à son préjudice: or l'interroger c'est lire son livre, & s'assurer de ses veritables sentimens par une recherche exacte. S'il n'en veut pas prendre la peine, qu'il ne soit donc pas si injuste que de blâmer ce qu'il ignore.

Mais où sera, dit-on, l'obéissance qu'on doit à ses superieurs legitimes? Elle sera, dit S. Bernard, dans les choses indifferentes & qui ne sont point réglées par la loi de Dieu. Mais quand Dieu me commande ou me défend une chose, je ne dois point écouter les hommes: *Quid enim, quod jubet homo, prohibet Deus, & ego audiam hominem, curdus Deo?* Or la loi éternelle, qui est Dieu même, défend de juger sans connoissance de cause. Il n'y a donc point de commandement de Pape qui puisse obliger un Evêque, qui en qualité de successeur des Apôtres est juge aussi bien que

le Pape dans les matieres de doctrine, d'attester par une souscription publique qu'un livre contient des erreurs, lesquelles il ne fait point qu'il contienne. Dieu défend de même tout mensonge & tout faux témoignage. Il n'y a donc point aussi de commandement de Pape qui doive porter une personne de conscience à attester par une signature ce qu'il ne croit pas veritable, quelques raisons & quelques motifs que ce soit qui l'empêchent de le croire. *Valde enim perversum est*, dit encore S. Bernard, *profiteri se obedientem, in quo nosceris superiorem propter inferiorem, id est, divinam propter humanam solvere obedientiam.*

Tout cela me paroît plus clair que le jour, & je ne fai ce qui en pourroit faire douter, qu'un desir secret d'avoir toujours une porte ouverte pour sortir de la persecution, étant bien certain qu'on ne manquera jamais de s'en sauver, pourvu qu'on soit resolu de dire à l'extremité qu'on est prêt de faire ce que le Pape en ordonnera. La vue de ce retranchement où l'on se pourra toujours mettre en sureté, fait qu'on témoigne cependant plus de courage: mais je doute que Dieu regarde comme de veritables défenseurs de la verité & de la justice, ceux qui ne sont disposés à les défendre

fendre que jusques à un certain point ; puisque si on est bien persuadé que la cause qu'on a soutenue jusques ici, est celle de Dieu, c'est sans bornes & sans reserve, qu'on a du s'engager à la soutenir.

IV.

P R O J E T

D'un Mandement Episcopal. Sur la nécessité des Seminaires.

SI la Religion chrétienne n'a rien de plus auguste que le sacerdoce qui donne des ministres au Dieu vivant, des lieutenants à J. C. des coopérateurs à son Esprit saint, des Pasteurs à son Eglise & des peres aux fideles ; les Evêques qui en sont les dispensateurs, ne sauroient apporter trop de soin, de précaution & de vigilance pour empêcher qu'un ministere si saint & si redoutable ne soit profané par des ordinations précipitées.

C'est principalement ce qui a porté l'Eglise à procurer de tout son pouvoir l'établissement des seminaires, comme n'y ayant rien de plus propre pour élever des personnes qui puissent entrer saintement dans l'Etat Ecclesiastique, & se rendre capables d'en exercer les fonctions

toutes divines. Ce sont les deux parties qui sont nécessaires pour travailler utilement au salut des ames. Il faut que le pere de famille envoie les ouvriers dans la moisson ; & il faut que ces ouvriers soient propres à leur emploi & fidèles à leur ministere. Or c'est dans les seminaires que l'Eglise a jugé qu'on se pouvoit mieux assurer de l'un & de l'autre. C'est là qu'on a plus de tems & plus de moien d'examiner l'esprit de ceux qui y sont instruits, & de s'assurer de leur vocation, par le défaut de laquelle la plûpart de ceux qui sont admis aux ordres sacrés n'en reçoivent point la grace. Car comme Dieu ne refuse point à ceux qu'il y appelle, les assistances qui leur sont nécessaires pour s'en bien acquitter, aussi il ne les donne point à ceux qui d'eux mêmes sans y être appelés, ont la hardiesse & l'insolence d'usurper la dignité du sacerdoce, que J. C. même n'a reçue que par une particuliere élection de son Père. Ils n'ont d'ordinaire en vue pour se donner à l'Eglise que des interêts de fortune, d'ambition, d'avarice & de paresse. Et ainsi n'étant soutenus dans la condition qu'ils embrassent que par des motifs criminels, non seulement ils n'ont pas la force de se bien acquitter des devoirs auxquels les

les oblige la sainteté de l'Etat Ecclesiastique ; mais par un juste chatiment de leur usurpation sacrilège, la passion qui les a engagés dans le sacerdoce, se trouve plus vivante en eux que dans les gens du monde, & les réduit à la fin dans un endurcissement de cœur qui leur ôte le goût de toutes les choses de Dieu.

Mais comme ce seroit une illusion de se croire appelé de Dieu à une charge qu'on seroit entièrement incapable d'exercer, les Seminaires ne sont pas moins nécessaires à former dans les Ecclesiastiques la vertu & la science que demande un si grand emploi. L'Apôtre défend d'ordonner les Néophytes. Mais nous devons savoir, dit S. Gregoire, que comme on appelloit alors Neophyte celui qui avoit nouvellement reçu la foi, l'Eglise maintenant met au rang des Neophytes celui qui est encore nouveau dans l'exercice d'une vie sainte, telle que doit être celle d'un Ecclesiastique. C'est pourquoy les anciens Papes ont parlé avec tant de zèle contre ceux qu'on élevoit au ministère des autels avant de longues épreuves, & qu'on faisoit maîtres avant que d'avoir été disciples. Il faut, dit le Pape Hormisdas, considerer ce que le troupeau de J. C. lui a coûté, pour juger quel en doit être le Pasteur. Il faut qu'u-

ne longue épreuve fasse connoître la pureté de la vie de celui à qui on en commit la conduite. Il doit apprendre avant que d'enseigner, & au lieu d'avoir besoin d'être fortifié par les bons exemples des autres, il doit lui même être l'exemple & l'édification de tous les fideles. Celui qui doit prier pour le peuple doit être autant élevé au dessus du peuple par le mérite de sa vie que par sa dignité. Ainsi il est nécessaire d'employer beaucoup de tems & beaucoup de soin pour former dans la pieté ceux qui doivent être la lumiere du monde. Il faut qu'ils aient passé par toutes les pratiques de l'obéissance cléricale, afin qu'étant élevés de degré en degré aux plus hautes fonctions, ils ne s'enflent point de vanité, mais en deviennent plus humbles.

Cependant nous voions combien on s'éloigne d'ordinaire de cette sainte pratique si recommandée par les Canons. Il n'y a rien de plus facile à obtenir que la dignité du sacerdoce, quoiqu'il n'y ait rien de si difficile que de s'en bien acquitter. On s'imagine que c'est assez d'avoir un peu de connoissance de la langue latine, & d'avoir appris par memoire quelques points sur lesquels on a accoutumé d'interroger ceux qui se presentent aux Ordres. On ne considère point que
d'une

d'une part la vertu & la piété y sont encore plus nécessaires que la science, & que de l'autre la science d'un Prêtre doit être plus dans le cœur que dans l'esprit ; & que sur tout ceux qui sont appelés à la conduite des âmes, doivent être capables d'inspirer à ceux qu'ils instruisent les sentimens du christianisme, & les maximes de l'Evangile qu'ils doivent posséder eux mêmes pour les faire goûter aux autres. C'est ce qui demande plus de tems qu'un examen de quelques heures ou des exercices de quelques jours. Aussi voions-nous par une triste experience, qu'entre les Prêtres de la campagne qui sont chargés du soin de tant d'âmes qui ne sont pas moins cheres à Dieu que celles des grands du monde, il y en a si peu, de ceux mêmes qui ne sont pas deregles dans leurs mœurs, qui soient capables de faire entendre à leurs peuples les verités de l'Evangile, & les former dans la piété chrétienne, qui est l'unique voie pour aller au ciel.

L'obligation que nous impose notre charge d'arrêter autant qu'il nous sera possible un mal aussi grand & aussi déplorable que celui-là, nous a fait résoudre à y chercher le remède, non en de nouvelles inventions de l'esprit

humain , mais dans l'observation & la pratique des anciens decrets de nos peres, renouvelles encore depuis peu dans le dernier Concile, qui ordonne aux Evêques de pourvoir à l'instruction de ceux qu'ils eleveront aux Ordres sacrés par l'établissement des seminaires. Nous voulons donc obéir à une si sainte ordonnance, & afin que notre Diocèse en puisse retirer le fruit que nous esperons de la grace de Dieu, nous déclarons que nous n'admettrons personne au sacerdoce qui n'ait au moins passé un an dans notre seminaire, pour s'y disposer avec plus de soin qu'on ne fait ordinairement, par la fidèle pratique de tous les exercices qui leur seront proposés. Cet intervalle d'une année est le moindre qu'aient désiré les Canons, & sur tous ceux de France; & le Pape Gelase témoigne que ce n'est que par indulgence dans des tems fâcheux, & dans des lieux désolés, où la guerre avoit causé une grande rareté d'Ecclesiastiques, qu'il permet qu'on eleve à la pretrise dant cet espace de tems ceux qu'on en jugeroit capables.

Nous conjurons donc de tout notre cœur ceux de notre Diocèse, qui ont quelque ressentiment pour la gloire de Dieu & pour le bien de son Eglise, &
qui

qui ont dessein de se consacrer à Dieu dans l'Etat ecclésiastique, s'il daigne les y appeler, de venir aussi-tôt que leur commodité leur permettra dans notre seminaire, pour s'y appliquer dans le repos & l'attention d'une sainte retraite à la priere, aux lectures & aux conférences spirituelles, où ils pourront s'instruire de tout ce qui peut les rendre plus propres à s'acquitter dignement des obligations de leur ministère.

V.

C A S P R O P O S É

A M. ARNAULD. Sur l'intention du Ministre des sacrements.

FURSY Curé de S. Barthelemi à Paris, s'étant rendu Ministre, dit qu'il n'a point eu intention de baptiser tous ceux qu'il avoit baptisés. On demande si ceux de la paroisse dont cet Apostat étoit Curé, doivent être rebaptisés sous condition.

R E P O N S E.

Je ne le crois pas, parce qu'il ne faut pas trop s'arrêter à ce que dit un méchant

homme, qui peut avoir menti pour troubler l'Eglise, & parce que ce défaut d'intention ne peut rendre nuls les sacremens qu'il a conférés.

Je suppose ce dont on ne peut raisonnablement douter, qu'il faisoit toutes les actions exterieures dans l'administration des sacremens, comme font tous les Curés, sans témoigner rien qui fît paroître une intention contraire; qu'il faisoit toutes les ceremonies exterieures, avec les habits & les paroles nécessaires, & non pas par bouffonnerie & par moquerie, qui parût au moins au dehors. Cela étant, il a eu une intention suffisante pour baptiser, & l'intention contraire qu'il dit avoir eue, est plutôt une intention de ne pas conférer l'effet de baptême, qui ne nuit de rien à la validité du sacrement, selon les Theologiens, parce que cela ne depend pas de lui, qu'une intention de ne pas conférer le baptême.

Car il faut prendre garde que le prêtre n'est que simple Ministre, pour faire les ceremonies exterieures, & que c'est J. C. qui baptise: *Hic est qui baptizat*, & l'intention du Ministre est nécessaire, parce que J. C. ayant choisi des hommes pour administrer les sacremens, il faut qu'ils agissent en hommes raisonnables, & avec jugement; & pour cela il faut qu'avec
un

un jugement sain, entier, volontairement, sans contrainte, ils fassent l'action extérieure qu'ils savent être estimée dans l'Eglise, une action de religion; quoique par impiété ils n'en croient rien. C'est là proprement avoir intention de faire ce que l'Eglise fait. Ils ne veulent pas baptiser, ce qui est une contradiction manifeste, parce que c'est vouloir faire ce que l'Eglise fait, le faire effectivement, & ne le vouloir pas faire. De sorte que cette intention se termine; quoiqu'ils n'y pensent pas, à ne pas vouloir que l'enfant qu'ils baptisent, reçoive l'effet du baptême, qui ne dépend pas d'eux.

Mais on me dira peut-être, que si cela est, jamais le défaut d'intention ne rendra les sacremens invalides. Il ne s'ensuit pas, & il y a beaucoup de cas où le défaut d'intention peut faire que l'action extérieure du sacrement ne sera pas sacrement.

I. Quand celui qui fait cette action extérieure la fait sans jugement, sans raison, sans connoissance que c'est une action sainte & de religion dans l'Eglise, comme si on avoit appris à un enfant de trois ans, les paroles du sacrement, sans qu'il eut aucune connoissance, ni de l'Eglise, ni des sacremens, ni de religion, & qu'on lui eut fait verser de l'eau sur un

Ca-

Catechumene en prononçant les paroles, il est certain qu'il ne seroit pas baptisé.

2. C'est la même chose d'un homme de jugement, qui n'auroit aussi aucune connoissance de cette action du sacrement, sinon que c'est une action naturelle & profane. Je ne dis pas croiance, parce qu'il n'est pas nécessaire qu'il croit; mais je dis connoissance, parce qu'il est nécessaire qu'il sâche que cette action est estimée par l'Eglise une action de Religion.

3. Si un homme en bouffonnant faisoit l'action extérieure du sacrement. Comme celui qui du haut d'une fenêtre jetteroit une pottée d'eau sur un Catechumene, en disant les paroles du sacrement de baptême; il ne seroit pas baptisé, parce qu'il est visible par les circonstances de l'action, que cet homme n'a autre intention que de bouffoner.

Il est certain qu'il est aussi nécessaire qu'un juge agisse *humano more*, comme disent les Théologiens, c'est-à-dire, avec jugement & intention de faire sa charge. qu'un prêtre agisse ainsi dans l'administration des sacremens. C'est pourquoi il est indubitable 1. que si un juge absolvoit un criminel en bouffonnant, comme s'il le faisoit venir en un festin, & qu'il lui prononçât son absolution en se moquant, il ne seroit pas absous. Mais 2. si étant assis dan

dans un Siège il lui prononçoit serieusement la sentence d'absolution, quoi qu'avec un dessein formé dans son esprit de ne le pas absoudre, parce qu'il le haït mortellement, qui est-ce qui se pourroit imaginer qu'il n'est pas véritablement absous ?

On peut encore apporter l'exemple d'un homme, qui s'oblige par serment à quelque chose. S'il le faisoit sans l'usage de la raison, du jugement, ou en riant, il ne seroit pas obligé à son serment. Mais si sans aucune contrainte parlant serieusement, il s'engageoit par serment à faire une chose juste & légitime, quoiqu'avec une intention purement interieure de ne se pas obliger, qui peut douter qu'il n'y soit véritablement obligé ?

S. Thomas est du même avis, & soutient que l'intention du Ministre est suffisamment déterminée par les paroles qu'il prononce, pourvu qu'il ne temoigne rien du contraire. 3. p. 2. 64. a. 8. ad. 2.

UN EVEQUE aiant déclaré qu'il n'avoit point eu intention de recevoir les Ordres, ni de les conferer, M. de Gondrin Archevêque de Sens se trouva embarrassé, s'il donneroit de l'emploi à ceux qui avoient été ordonnés par ce Prélat. Le sentiment de M. Boileau docteur de la Maison & Societé de Sorbonne, & Doien de son Eglise Cathedrale, étoit que
dans

dans un adulte pour recevoir valablement le Sacrement de Baptême, ce qui peut s'appliquer à l'Ordre, il faut 1. qu'en versant l'eau on prononce les paroles Evangeliques. 2. Que celui qui le reçoit, ne dissimule point. 3. Qu'il le reçoive avec foi. C'est ce qui porta M. l'Archevêque de Sens à consulter quelques autres personnes. Il consulta en particulier M. Arnauld, qui lui envoya la resolution qui suit, en 1672.

C A S

Touchant un Evêque qui s'étoit fait ordonner Prêtre & Evêque, ne croiant rien, & qui avoit ordonné dans la même disposition.

LE Cas ne semble pas être assez bien proposé.

Pour le mieux entendre, il faut expliquer plus particulièrement toutes les dispositions où l'on peut supposer avec certitude qu'a été le Prelat dont il s'agit.

1. Quelqu'infidèle qu'il ait été, il a cru, ou plutôt il a su, qu'il y avoit dans le monde une grande société de personnes, qui faisoient profession de croire en Dieu & en J. C. qui s'appelle l'Eglise.

2. Il a su que cette Eglise a des cere
mo

monies religieuses, qu'elle croioit conférer la grace aux hommes, & qu'elle appelloit sacremens.

3. Il n'a été aussi que trop persuadé que dans cette Eglise il y avoit des dignités, qui donnoient un grand rang dans le monde, & qui apportoit beaucoup de profit.

4. Il a su qu'on ne pouvoit posséder ces dignités, si ceux à qui on les donnoit, ne vouloient bien qu'on fit sur eux diverses ceremonies, impositions de mains, actions &c. qui s'appellent ordination.

5. Le desir qu'il a eu d'arriver à cette dignité, a fait que certainement il a bien voulu qu'on lui imposât les mains, & qu'on fit tout le reste des ceremonies, qui se pratiquent envers ceux qu'on fait Prêtres ou Evêques.

6. Il est vrai que ne croiant point en J. C. & qu'ayant été assez malheureux pour s'imaginer que tout ce qu'il entendoit dire de la grace & du caractère conféré par le sacrement, étoient des chimeres, il n'a eu aucune intention de recevoir ni grace, ni caractère, ni de recevoir l'ordination comme une chose qu'il crut être un sacrement. Et c'est tout ce qu'il a voulu dire, quand il a dit à un de ses amis, qu'il ne pouvoit avoir aucune intention de recevoir la prétrise. Mais il est

est impossible dans les pensées où il étoit, lorsqu'il s'est présenté devant l'Evêque pour recevoir l'imposition de ses mains, qu'il n'ait pas eu une véritable intention que l'on fit sur lui ce que l'on faisoit sur les autres, pour ce qui est de toutes les cérémonies extérieures de l'ordination.

Toute la brouillerie du cas proposé vient de ce que n'ayant pas assez distingué ces deux sortes d'intention, on y suppose absolument, que non seulement il n'a pas eu intention de recevoir le sacrement qu'on lui conféroit, mais qu'il en a eu une toute contraire. Car il est vrai qu'il n'a pas eu intention de recevoir un sacrement qu'il crut sacrement, c'est-à-dire, un signe sacré de la grace de Dieu. Mais il est certain en même tems, qu'il a eu une intention très véritable de recevoir tout ce qui fait le sacrement, c'est-à-dire, qu'il a bien voulu qu'on fit sur lui tout ce qu'un Evêque doit faire pour ordonner un Prêtre. Et ainsi la question n'est pas de savoir, si on peut recevoir validement l'Ordre de la Prêtrise, n'ayant point l'intention de le recevoir, en ayant même une toute contraire; mais s'il suffit que l'on ait intention de recevoir tout ce qui fait extérieurement le sacrement, quoi qu'on n'y croie rien de sacré. Et cela étant, je ne sai pour-
quoi

quoï on fonde plutôt la difficulté touchant les Prêtres qu'il a ordonnés, sur le défaut d'intention qu'on dit lui avoir manqué en recevant l'ordre de la prêtrise, que sur le défaut de celle que l'on doit supposer de la même sorte lui avoir manqué en le conférant à tous les Prêtres qu'il a faits. Car étant toujours demeuré impie, comme il y a bien de l'apparence, il a aussi peu considéré le sacrement comme une chose sacrée en faisant des Prêtres, que quand il a été fait Prêtre lui même. Il faut donc aussi que le défaut d'intention ait rendu nulles ses ordinations actives, aussi bien que la passive: ou supposé qu'il fut vraiment Evêque, pourquoi la même chose n'auroit-elle pas suffi pour son ordination passive, puisque l'on a supposé par toute la réponse au cas proposé, que la même intention est nécessaire & suffit *in conferente & suscipiente sacramentum*?

Il s'ensuit de là que tout revient à la question, qui a été fort agitée en notre temps, quelle est l'intention nécessaire pour conférer les sacremens, & si c'est autre chose que l'intention de faire extérieurement & sérieusement tout ce qui fait la substance du sacrement, comme, par exemple dans le baptême, de verser l'eau sur la tête de l'enfant, & de prononcer ces paroles.

Cet-

* Voir
Tom. 2.
des Cas
pag. 52.
† Il a
pour titre:
Examen
de l'opi-
nion de
Bellar-
min tou-
chant
l'inten-
tion du
Ministre
des Sa-
cremens,
& il est
imprimé à
Paris.

Cette dernière opinion est celle de M. de S. Beuve*, de M. Haslé & de beaucoup d'autres, & je vous avoue que c'est aussi la mienne, & je l'ai trouvée très bien prouvée dans un petit écrit † de M. Haslé que je tacherai d'avoir pour vous l'envoyer, afin de m'épargner la peine de faire sans nécessité ce qu'il a déjà fait. Or, selon cette doctrine, on ne peut douter de la validité des ordinations de ce Prélat, soit passives, soit actives, selon ce qui a été remarqué dans la véritable proposition du cas que nous venons de faire.

Cela ne fait pas, qu'il ne soit vrai que la volonté d'être baptisé est nécessaire pour l'être, & que celui qui seroit baptisé ne le voulant pas, ne le seroit pas. Car cela veut dire seulement qu'un Juif, par exemple, qu'on prendroit par force pour le baptiser, & sur qui, malgré qu'il en eut, on jetteroit de l'eau, en prononçant les paroles, ne seroit pas véritablement baptisé. Mais ce n'est pas la même chose d'un homme qui veut bien qu'on le baptise pour quelque avantage temporel, quoique par impiété il ne croit pas que cette cérémonie enferme rien de spirituel & de sacré. Or c'est ce dernier qui est arrivé ici, & non le premier. Ce Prélat n'a point été fait Prêtre malgré lui; mais ne croiant rien de spirituel, ni de sacré

cré dans l'ordination, il n'a pas laissé de
présenter volontairement à l'Evêque,
fin qu'il fit sur lui ce qu'il faisoit sur les
autres.

Innocent III. dans le chapitre, *Ma-
iores, de Baptismo*, explique très bien
ces deux sortes de manquemens de volon-
té. Il traite la question, si le baptême
est valide, & imprime le caractère, quand
un homme est baptisé malgré lui, *invitus*.
Il dit qu'on peut être *invitus* en deux
manieres. L'une est, quand on résiste
toujours, & que sans se rendre on ne
reçoit le baptême que malgré soi. Et
celui là, dit-il, *nec rem, nec characterem
suscipit sacramenti*. L'autre est, quand
un homme se rendant aux menaces qu'on
lui a faites, & aux tourmens qu'on lui a
fait souffrir, consent qu'on le baptise,
quoiqu'absolument il voulut ne l'être
point. Et au regard de celui là ce Pape
déclare qu'il est baptisé, & qu'il a reçu
le caractère du baptême. *Inter invitum,*
dit-il, & *invitum coactum alii non absur-*
distinguunt, quod is qui terroribus at-
que suppliciis violenter attrahitur, & ne
crimen incurrat, baptismi suscipit
sacramentum, talis, sicut & is qui fide
sacramentum accedit, characterem susci-
pi Christianitatis impressum, & ipse tan-
quam conditionaliter volens, licet absolue
non

non velit, cogendus est ad observantiam fidei Christiana. Et c'est en ce sens, ajoute-t-il, que l'on doit prendre ce qui est ordonné dans le IV. Concile de Toledé touchant les Juifs qu'un Roi d'Espagne avoit forcé de se faire baptiser, qu'il les falloit contraindre de demeurer dans la profession de la foi chrétienne qu'ils avoient embrassée par force. Ce sont les mêmes termes du Concile IV. de Toledé de l'an de notre Seigneur J. C. 633. ch. 56. *Judeis qui jam pridem ad Christianitatem coacti sunt, sicut factum est temporibus religiosissimi Sisebuti, quia jam constat eos divinis sacramentis associatos, & baptismi gratiam suscepisse, & Chrismate unctos esse, & corporis Domini extitisse participes, oportet etiam ut fidem quam necessitate susceperunt, tenere cogantur.*

Il me semble que cela décide la question proposée. Car il paroît que ces Juifs ne s'étoient faits baptiser que pour se délivrer des persecutions qu'on leur faisoit, sans être persuadés de la vérité de la religion chrétienne, puisqu'ils étoient disposés de l'abandonner, & qu'il falloit les contraindre de nouveau pour les en empêcher. Et ainsi toute la volonté qu'ils avoient eu de recevoir le baptême, étoit seulement que de demeurer

dans leur impiété, qui leur faisoit croire que le baptême étoit un faux culte que Dieu detestoit, ils avoient bien voulu, quoique non absolument, mais conditionnellement, comme dit ce Pape, que l'on fit sur eux ce que l'on fait sur ceux que l'on baptise. Or le Concile de Toledé, & Innocent III. ensuite ont jugé que cela suffisoit pour la validité de leur baptême. On ne peut donc douter raisonnablement de l'ordination du Prelat, puisqu'il a eu encore plus de volonté de recevoir la prêtrise. Car l'impieété leur étant commune, la crainte avoit fait que les Juifs s'étoient laissés baptiser, & la cupidité a fait que l'autre s'est fait ordonner. Or tous les Philosophes conviennent après Aristote & S. Thomas, que ce qui se fait par contrainte tient beaucoup plus de l'involontaire que ce qui se fait par cupidité. Et il n'y a personne, par exemple, qui ne juge que de deux hommes, dont l'un se feroit renegat dans l'esperance d'avoir quelque grand emploi parmi les Turcs, & l'autre seulement par la violence des tourmens, le premier ne soit beaucoup plus coupable que le second, comme aiant renoncé à la foi beaucoup plus volontairement.

Je ne fai sur cela qu'une difficulté à résoudre, qui est le passage de S. Tho-

mas 3. p. 9. 68. a. 7. Mais il y a quelque chose de brouillé dans cet endroit de S. Thomas. Car, quoique dans la réponse au second argument, il parle de l'intention nécessaire pour la validité du sacrement, cependant ce qu'il dit dans le corps de l'article ne doit être entendu, que de l'intention qui est requise, non pour la validité, mais pour mériter la grace du sacrement. Autrement il ne prouveroit rien, ou il prouveroit trop.

Respondeo dicendum quòd per baptismum aliquis moritur veteri vitæ peccati (c'est l'effet de la grace du baptême) & incipit quamdam vitæ novitatem; & ideo sicut ad hoc quòd homo moriatur veteri vitæ, requiritur, secundum Augustinum, in habente usum liberi arbitrii, voluntas quâ eum veteris vitæ pœniteat, ita requiritur voluntas quâ intendat vitæ novitatem, cujus principium est ipsa susceptio sacramenti. Et ideo ex parte baptisati requiritur voluntas, sive intentio suscipiendi sacramentum.

Et le premier argument aiant été que *Baptisatus se habet sicut patiens in hoc sacramento, intentio autem non requiritur ex parte patientis, sed agentis*; il répond, quòd *in justificatione quæ fit per baptismum, non est passio coacta, sed voluntaria, & ideo requiritur intentio recipiendi quod ei datur.*

Tout cela ne prouveroit rien, si S.
Tho.

Thomas n'avoit voulu parler en ces deux endroits de l'intention nécessaire pour être justifié par le baptême, & pour recevoir cette grace, qui fait mourir au vieil homme, & vivre selon le nouveau.

Il ne reste plus qu'à examiner la pensée de S. Augustin dans le livre 7. du baptême contre les Donatistes chapitre 55. On prétend qu'il veut trois choses pour rendre le baptême véritable. 1. Que les paroles Evangeliques soient prononcées. 2. Que celui qui le reçoit ne dissimule point. 3. Qu'il ait quelque foi. Mais on n'a pas bien entendu le sentiment de S. Augustin, n'étant pas vrai qu'il ait attaché la validité du baptême aux deux dernières de ces conditions. On verra qu'il témoigne manifestement le contraire, si on considère bien toutes les questions qu'il fit touchant le baptême.

Il demande 1. *Utrum approbandum sit baptisma quod ab eo qui non accepit, accipitur.* 2. *Utrum nihil intersit quo animo accipiat ille cui datur, cum simulatione, an sine simulatione.* 3. *Si cum simulatione, utrum fallens, sicut in Ecclesia, vel in ea quæ putatur Ecclesia, an jocans, sicut in mimo.* Où il faut bien remarquer qu'il prend pour deux différentes choses, *fallens*, & *jocans*. 4. *Quid sit sceleratius fallaciter accipere, an in*

heresi vel schismate sine fallacia. 5. Utrum in heresi fallaciter, an in mimo cum fide, si quisquam inter agendum repentina pietate moveatur. 6. Cum & tradens, & accipiens fallaciter agunt in ipsa unitate Catholica, utrùm hoc magis baptismus sit accipiendum an illud quod in mimo datur. Si quis existat fideliter subito accipiens commotus, an quantum ad ipsos quidem attinet homines, plurimum distat inter credentem in mimo & irradientem in Ecclesia; ad ipsius autem sacramenti integritatem nihil interfit.

Pour résoudre ces questions il prend pour principe, qu'il n'importe pour la validité du sacrement qui se confère dans l'Eglise, que celui qui le reçoit & celui qui le donne agissent sincèrement, ou avec dissimulation & tromperie. Et c'est de là qu'il conclut, qu'il ne voit pas pour quoi le sacrement ne seroit pas valide, étant reçu hors de l'Eglise pour celui qui le recevroit avec foi. *Si enim, dit-il, nihil interest ad sacramenti integritatem in ipsa Catholica, utrùm id aliqui fallaciter aut vevaciter agant, cùm tamen hoc idem utrique agant, cur extra interfit, non video, quando ille qui accipit, non simulatione palliatus, sed religione mutatus est.* Et pour prouver qu'il y a autant de raison de croire le dernier que le premier

il ajoute ce qui pourroit faire douter du premier, quoique personne alors n'en doutât. *Au plus valent ad confirmandum sacramentum illi veraces, inter quos agitur*, c'est-à-dire, le corps des Catholiques dans la société desquels il se donne, *quàm ad frustrandum illi fallaces à quibus agitur, & in quibus agitur?* Et tamen *si postea prodatur*, c'est-à-dire, que si on découvre que tant celui qui avoit donné le baptême, que celui qui l'avoit reçu, avoient agi avec dissimulation & tromperie, *nemo repetit, sed aut excommunicando punitur illa simulatio baptisantis & baptisati, aut pœnitendo sanatur.* Néanmoins il déclare ensuite que le cas de celui qui auroit été baptisé, *jocans in mimo*, & qui se trouvant tout d'un coup changé, auroit reçu le baptême avec foi, n'ayant point été décidé par un Concile general, il ne voudroit pas en rien déterminer témérairement. Mais que si étant dans un Concile on le pressoit d'en dire son avis, s'il étoit dans la même disposition où il se trouvoit alors, il ne craindroit pas de soutenir, *habere eos baptisatum, qui ubicumque & à quibuscumque* (c'est-à-dire, *etiam in mimo*) *illud verbis evangelicis consecratum sine sua simulatione & cum aliqua fide accepissent.* Voilà son sentiment touchant le premier cas

du baptême conféré dans une comédie, tel qu'il avoit été marqué dans la cinquième & sixième question : *Quod in mimo datur, cum ille qui accipit, repentina pietate mutatur.* Mais pour l'autre cas du baptême donné *in mimo*, quand celui qui le reçoit, demeure toujours dans son esprit de bouffonnerie, aussi bien que celui qui le confère, c'est sur cela qu'il dit qu'il seroit d'avis d'attendre quelque revelation de Dieu. *Ubi autem neque societas ulla est credentium, neque ille qui ibi acciperet, ita crederet, sed totum ludicrè, ac mimicè & joculariter ageretur, utrùm approbandus esset baptismus qui sic daretur, divinum judicium per alicujus revelationis oraculum concordi oratione implorandum esse censerem.*

Tout cela ne regarde que le baptême conféré dans une Comédie. Mais pour celui qui est fait avec feinte & dissimulation, qui est le cas de l'ordination du Prélat, S. Augustin en parle comme d'une chose certaine; & il s'en sert pour appuier son sentiment touchant celui qui est reçu *cum fide in mimo*. *Sicut præteritis majorum statutis, dit-il, non dubito etiam illos habere baptismum, qui, quamvis fallaciter, id accipiunt in Ecclesia ab iis, in quorum societate accipitur; de quibus dictum est: ex nobis exierunt.*

Il n'est donc pas vrai que S. Augustin ait cru, qu'il falloit toujours trois choses pour rendre le baptême veritable. 1. Que les paroles evangeliques soient prononcées. 2. Que celui qui le reçoit, ne dissimule point. 3. Qu'il ait quelque foi. Ce n'est que dans le cas d'un baptême reçu dans une comedie, qu'il met les deux dernieres conditions, *sine sua simulatione, & cum aliqua fide*; n'ayant osé assurer que le baptême reçu en cette sorte, soit bon, quoique Dieu change tout d'un coup le cœur de celui qui le reçoit, en sorte que quoiqu'il n'eût pensé d'abord qu'à bouffonner, il agisse ensuite par un esprit de religion, *non simulatione palliatus, sed religione mutatus*, & aiant laissé à Dieu de juger, s'il auroit été bon, lorsque tout se seroit passé en bouffonnant (*Si totum ludicrè ac mimicè, & joculariter ageretur*) tant de la part du lieu & de l'assemblée, que de la part des deux personnes, dont l'une baptiseroit, & l'autre seroit baptisée.

Mais il est clair que pour ce qui est du baptême reçu dans l'Eglise Catholique, & même parmi les hérétiques & les schismatiques, S. Augustin a regardé comme une chose certaine & décidée *præteritis majorum statutis*, que le baptême est bon, quoique celui qui le reçoit,

agisse avec beaucoup de tromperie & de dissimulation, *fallaciter, cum simulatione*, & qu'il déclare que, si cette tromperie & dissimulation eut été découverte, nul n'auroit osé réitérer le baptême, mais qu'on auroit puni cette dissimulation impie par l'excommunication, ou qu'on l'auroit corrigée par la pénitence. Car supposant que non seulement celui qui a reçu le sacrement dans l'Eglise, mais même celui qui le confère, aient été des trompeurs, il ne laisse pas de dire, & *tamen si postea prodatur, nemo repetit, sed aut excommunicando punitur &c.*

Et de là il est aisé de conclurre, que ce saint n'auroit point douté que le Prélat dont il s'agit, n'eut été véritablement Prêtre, puisqu'il suffit pour cela dans les principes de ce Pere, qu'il ait reçu l'Ordre de prêtrise dans l'Eglise Catholique, quoiqu'avec dissimulation & tromperie. Car ce qu'il dit du baptême, il l'auroit dit de l'ordination. *Non dubito illos habere ordinationis sacramentum, qui quamvis fallaciter id accipiunt, in Ecclesia tamen id accipiunt.*

VI.

Sur la Contrition pour les péchés veniels.

PROPOSITION.

C'Est un conseil salutaire à donner aux personnes qui vivent saintement, & exemptes de péchés mortels, de ne se confesser pas des fautes legères dans lesquelles elles ont accoutumé de tomber, de peur que n'étant coupables que de ces petits péchés en allant à confesse, elles n'en sortent coupables d'un crime pour avoir profané le sacrement de penitence : car il est assuré que c'est le profaner que de confesser des péchés dont on n'a pas une vraie douleur.

RÉPONSE.

C'est un sentiment assez commun, mais il n'en paroît pas moins inconcevable, & la manière même dont on le propose, fait voir qu'il est impossible que cela soit vrai. Car on suppose deux choses, l'une, qu'il peut arriver aisément qu'une personne qui vive saintement se confessant des fautes legères d'habitude, n'en aie pas la vraie douleur qu'elle en devrait avoir ; car c'est la raison qui fait qu'on approuve le conseil que de sages Directeurs donnent de ne pas se confesser de

ces fautes legeres d'habitude , de peur qu'elles ne le fassent sans en avoir une vraie douleur ; l'autre , que quand cela arrive , au lieu qu'elle n'étoit coupable que de ces petits péchés allant à confesse , elle en soit coupable d'un crime , c'est-à-dire , d'un péché mortel qui de sainte qu'elle étoit auparavant & digne de regner avec J. C. la rend ennemie de Dieu & digne de l'enfer.

Peut-on croire un changement si étrange & si subit pour une chose qui ne marque aucune malice , mais qui n'est qu'une omission qui peut être en de fort bonnes ames un effet très ordinaire de l'infirmité humaine. Car à qui ne peut-il point arriver d'être moins appliqué qu'on ne devroit en confessant des péchés , qui étant legers font naturellement moins d'impression sur nous , & le manquement de douleur que j'en aurai , ou par distraction , ou par un certain état de tiédeur où l'on se trouve quelquefois , fera capable de me faire perdre la grace de Dieu , & à me mettre en état d'être éternellement séparé de lui ?

Si cela étoit je ne croirois pas qu'il y eut personne , non pas même les plus saintes Religieuses élevées hors du monde dès leur enfance , qui pût avoir confiance d'avoir gardé l'innocence de son baptême.

tême. Car se confessant fort souvent, il n'est pas presque croiable qu'elles n'aient pas manqué d'avoir la douleur qu'elles auroient dû avoir de leurs offenses ordinaires. Et je trouverois fort dangereux d'absoudre les bonnes personnes qui n'ont que de ces sortes de péchés dans l'extrémité de leur maladie; car qui peut s'assurer que dans cette dernière heure, ils ne manquent point par leur faute de la disposition nécessaire pour en recevoir l'absolution avec fruit, ce que l'on pretend pouvoir être capable de les damner, s'ils mourroient à l'instant après cette absolution, étant coupables du crime qu'on dit qu'ils auroient commis par la profanation du sacrement.

Pour moi si j'étois dans cette opinion, je croirois en conscience devoir conseiller à toutes les personnes de piété, qui ne commettent que de legeres offenses, de ne s'en confesser jamais, mais de les dire simplement à leur directeur pour s'en humilier, & prendre de lui les remedes pour s'en corriger, mais hors le sacrement. Car le pardon de ces péchés se pouvant obtenir par deux voies, dont l'une peut exposer au danger de perdre la grace de Dieu, qui est le plus grand de tous les maux, & l'autre est sans ce peril, y auroit-il de la sagesse de ne pas

preferer celle qui ne met pas au hazard de devenir ennemi de Dieu, à celle qui y met. Et j'aurois aussi de la peine à absoudre ceux qui ne se confessoient que de ces sortes de péchés; car étant assez difficile de savoir, sur tout à l'égard de ceux qui se confessent fort souvent, s'ils ont une vraie douleur de leurs péchés veniels, ils sortiroient peut-être étant absous, coupables d'un crime.

Mais peut-on nier, dira quelqu'un, que celui qui se confesse de ses péchés veniels sans une vraie douleur ne profane le sacrement? Et n'est-ce pas un crime que de le profaner? Je reponds, ou que toute profanation du sacrement n'est pas criminelle, ou que ce n'est pas toujours profaner le sacrement que de le rendre nul ou infructueux sans dessein & par une omission qui n'est pas criminelle de soi-même. Le manquement d'une vraie douleur au regard des péchés mortels est une omission criminelle, parce que ces péchés nous separant de Dieu & nous rendant ses ennemis, c'est un crime de ne pas faire tout ce que nous pourons pour rentrer en grace avec lui. Mais il n'en est pas de même au regard des péchés veniels, parce qu'ils ne nous font pas perdre l'état de grace, & qu'il y a plusieurs chrétiens qui demeurent attachés toute leur
vie

vie à des offenses de cette sorte, sans que néanmoins Dieu les damne pour cela, se contentant de les purifier en ce monde par les tribulations qu'il leur envoie, ou en l'autre par les peines du purgatoire. Et ainsi le manquement de douleur au regard de ces fautes n'étant pas criminel de soi même, je ne puis croire que ce soit un crime que d'en manquer en se confessant : & pour ne point disputer du mot, si ce qui arrive par ce manquement non criminel doit être appelé une profanation, je dis que toute profanation du sacrement n'est pas criminelle.

Ce n'est pas que je ne désapprouve les Confessions trop fréquentes des péchés veniels, sur tout dans les filles & les femmes devotes ; mais je m'en tiens aux raisons du Rituel d'Aler, qui sont, qu'il est difficile que se confessant si souvent, on ne le fasse par coûtume, & sans presque aucun sentiment de ses fautes, qu'on se repose sur l'absolution qu'on en reçoit, & qu'on n'a presque aucun soin de s'en corriger ; que c'est une décharge que l'amour propre recherche, au lieu qu'il vaudroit bien mieux qu'on sentit le poids de ses péchés durant quelques jours en s'en humiliant devant Dieu, & qu'on les réparât par de bonnes œuvres contraires, que de mettre tout, comme l'on

fait, dans la confession, après laquelle on ne s'en souvient presque plus. Ce qui fait qu'après plusieurs années de confessions si fréquentes on ne voit point que la plûpart de ces personnes en soient plus mortifiées & moins imparfaites. Voila de très bonnes raisons pour modérer l'usage trop frequent de la confession de ces sortes de fautes. Il n'y a rien en tout cela qui marque des péchés mortels, mais il y en a assez pour toucher des personnes de pieté, qui ne meritoient pas ce nom si elles ne craignoient que de pécher mortellement, & ne fissent aucun etat des péchés veniels, quelque emportant qu'ils fussent. Car entre ceux qui ne sont pas mortels, il y en a de beaucoup plus grands les uns que les autres; & j'avoue qu'il n'y en a gueres de plus considerables que de faire negligemment les actions saintes, comme est de se confesser par routine & par habitude, & sans presque aucun sentiment pour ses péchés quoique legeres.

M. l'Evêque de Castorie est du même avis, comme on le peut voir dans l'AMOR POENITENS Tom. I. Chap. 21.

VII.

M E M O I R E S

Envoyez à Rome.

POUR LA DISCIPLINE.

1. FAIRE une belle Bulle pour exhorter les Evêques à empêcher les cause-ries & autres irréverences qu'on fait dans les Eglises.
2. Une autre pour les exhorter à veiller que le service se fasse mieux, & qu'un cœur n'anticipe point sur l'autre en chantant l'office.
3. Recommander l'assistance aux messes de paroisses.
4. Une Bulle pour l'administration du sacrement de penitence, qui contiendrait des reglemens semblables à ceux de S. Charles, & de M. le Cardinal Grimaldi, avec défense d'écrire ou de prêcher contre l'utilité du delai de l'absolution.
5. Pour la résidence des Evêques & des Curés.
6. Travailler à faire établir des Evêques dans les lieux où le Christianisme n'est établi depuis peu, comme dans les Antilles. Et que dans des lieux si éloignés on ne faudroit point attendre des Bulles de

de Rome pour sacrer les Evêques; mais que le Metropolitain de ces quartiers eut le pouvoir du Pape de les sacrer & de les installer en attendant les Bulles.

I N D U L G E N C E S.

On n'observe point ce que le Concile a ordonné sur cela.

On les donne avec excès, & pour des causes très-légères.

Remettre dans les Bulles de Jubilé, & d'Indulgences, ce qui y étoit autrefois. **VERE POENITENTIBUS ET CONTRITIS.**

D I S P E N S E S.

1. Trop de facilité à accorder les dispenses dans des degrés fort proches, comme cousins germains, & oncle & niece. Ce qui est défendu par le Concile de Trente, *nisi inter magnos Principes.*

2. Trop de facilité quand on a commis inceste. Ce qui devoit être tout le contraire. Car on n'en devoit jamais donner alors, afin d'ôter l'espérance à ceux qui commettent ce crime, de couvrir cela par un mariage.

3. Les banquiers sachant cela, supposent faussement que ce crime a été commis pour obtenir plus facilement la dispense.

4. On dispense de même pour de l'argent de toutes sortes d'irregularitez. C

qu

qui faisoit dire à M. Despenſe, que le ſens des canons étoit maintenant qu'on ne pouvoit faire telle & telle choſe ſans donner de l'argent, mais qu'on le pouvoit en donnant de l'argent.

S I M O N I E.

Sur les memoires qu'on en a envoiés de Liege.

Il faudroit faire une Bulle, qui condannât toutes les ſimonies palliées; l'argent donné *in grati animi teſtimonium*. Rachat de penſions à quoi on s'attend, quoiqu'il ne ſoit pas expreſſément ſtipulé, argent donné pour des frais de procès, ou des réparations faites aux benefices. Il faudroit declarer tout cela ſimonistique avec injonction aux confeſſeurs de ne jamais abſoudre qu'on n'eut reſtitué aux hopitaux ou aux pauvres du lieu des benefices l'argent reçu; & que celui qui auroit eu un bénéfice par cette voie, ne s'en fut dépouillé.

Pour aller au devant de beaucoup de ſimonies il faudroit defendre le rachat des penſions.

Il faudroit auſſi que le Pape ordonnât qu'il fut defendu de reſigner avec reſerve de penſion une cure ou une chanoinie, & encore plutôt un Evêché, qu'on ne les eut deſervis 15. ans [hors le cas d'infirmité, ou de maladie notoire & qu'on

qu'on n'eut point d'autre chose pour vivre.]

Le *capo di ferro* pour les benefices d'Espagne est une chose abominable.

Pensions sans cause sur les Evêchez, c'est-à-dire pour des gens qui n'y ont rendu aucun service.

Elles ne pourroient être tolerables que quand on en créeroit sur des Evêchés fort riches pour des Evêques fort pauvres.

La vocation aux benefices & sur tout à ceux qui ont charge d'ames, étant d'une si étroite obligation; & nul Théologien raisonnable ne pouvant douter que l'on ne soit obligé de donner aux plus dignes ceux au moins qui ont charge d'ames, on ne peut comprendre comment un bon Pape peut satisfaire à sa conscience en les donnant à des personnes qu'il ne connoît point, comme il arrive,

Dans les preventions;

Les resignations *in favorem*;

Les benefices de Bretagne, Liège & autres païs éloignés de Rome.

Il y a des monasteres de filles qui n'étant point en congregation, sont immédiatement soumis au S. Siège, quoique les Papes ne songent non plus à elles, que si elles n'étoient pas au monde. Et cependant ne répondront-ils pas devant

vant Dieu de tous les desordres de ces monasteres, auxquels personne ne sauroit remedier, parce que c'est comme si elles n'avoient point de superieur. *Fouare.*

Beaucoup de Chapitres qui sont de même.

PHANTÔME DU JANSENISME.

C'est l'unique cause de la persecution de beaucoup de SS. Ecclesiastiques; M. Feideau, M. le Metaiez, M. le Curé d'Halluin &c.

On en est presentement persuadé à Rome, & on ne fait rien pour detruire ce Phantôme.

*Pierres d'achopement pour la conversion
des heretiques.*

ECRITURE SAINTE.

I. **Q**ue l'Inquisition est prevenue contre toutes les versions en langue vulgaire.

Que quand le peuple ne les devroit pas lire, elles sont absolument necessaires afin que les Pasteurs la puissent expliquer au peuple, la plupart n'étant point capables de la bien traduire par eux mêmes.

Pitoiable lettre contre ces traductions écrite au Pape par l'Assemblée de 1660. dont M. de Paris (qui l'étoit alors de Rouen étoit Président. Erreur impertinente

tinente, qu'il faut que Dieu soit loué en une seule langue par toute l'Eglise. Impose au Concile de Trente.

2. La défense de lire l'Ecriture en langue vulgaire sans une permission expresse a pû être jugée utile au commencement de l'hérésie. Maintenant que les choses sont changées, & que les Laïques ne sont plus tentés d'expliquer l'Ecriture à leur phantasie, ces défenses font beaucoup de mal, & donnent un grand avantage aux heretiques pour décrier l'Eglise.

3. Quoiqu'ait pû dire le Cardinal Palavicin pour montrer que le Concile de Trente en declarant la Vulgate authentique ne l'a point preferée aux Originaux, l'Inquisition de Rome paroît toujours être dans un sentiment contraire. De sorte que ce lui est assez qu'une très-bonne version ne soit pas en toutes choses conforme à la Vulgate, pour la condamner, comme on a fait celle de Mons.

SUPERSTITIONS

Qu'on n'a pas assez de soin de reprimer quoique la Concile de Trente l'ait ordonné si expressement.

1. Images portées en procession peuvent plus scandaliser qu'edifier. On ne le fait point en France, au moins rarement.

2. On préfere en beaucoup de lieux

la devotion à la Vierge à celle de J. C.

3. Toute la devotion d'Espagne consiste presque à honorer l'immaculée Conception. On a forcé les Dominicains, que l'on fait bien qui ne la croient pas, de dire au commencement de leurs sermons: *Beni soit le S. sacrement de l'autel; & l'immaculée conception.* Le Cardinal Litta s'oposa à l'introduction de cette mechante coutume dans le Diocèse de Milan.

4. La vision de Simon Stock (sur quoi est fondée la fausse persuasion qu'ont une infinité de gens, que quelque vie qu'ils mènent en portant le scapulaire, ils ne seront point damnés, parce qu'ils ne mourront point sans confession) approuvée par un Office qui est à la fin du Breviaire Romain.

5. Un livre nouveau du P. Crasset Jesuite plein d'historiettes apocryphes, dont les Huguenots ont pris un grand avantage pour montrer que M. de Meaux a fardé la doctrine Catholique, & ne la point rapportée telle qu'elle est.

Trop de facilité à condamner de bons livres pour des riens.

Rituel d'Alet. Le S. Leon du P. Quesnel. Le livre de la Penitence publique.

CONCILES PROVINCIAUX.

Il est impossible que l'on fasse aucune
reformation.

reformation solide dans l'Eglise qu'on n'y retablisse les Conciles provinciaux, comme le Concile de Trente l'a ordonné.

Le Pape devoit commencer par en faire assembler en Italie; & puis presser les Rois de France & d'Espagne d'en faire assembler dans leurs Roiaumes.

PRIERES PARTICULIERES

En langue vulgaire.

Cela regarde ce qui blesse les heretiques.

Il y a eu de grandes raisons pour ne pas faire le servive dans les langues vulgaires à cause du changement continuel de ces langues. Mais on doit remedier à l'inconvenient qui arrive de là, qui est l'indevotion des peuples, en lui mettant entre les mains des livres, où il puisse voir en langue vulgaire ce qui se chante en latin. Cela se fait en France & le peuple en retire beaucoup de fruit. Se plaindre de ce qu'on a mis dans l'Index les heures de P. R. dont il y a eu plus de 30. Editions.

La liberté qu'on ote aux Evêques d'écrire au Pape en se joignant plusieurs ensemble, à moins que d'en avoir la permission du Roi.

VIII.

ETTRE à M. DE TILLEMONT OU DIFFICULTÉS, sur ce que conte Hegesippe de S. Jacques Evêque de Jerusalem*.

* Les notes qui sont au bas de la page sont de M. de Tillemont, & renferment les difficultés qui lui restotent, après avoir lu cette dissertation critique de M. Arnauld.

Vous souhaitez, Monsieur, que je vous marque ce qui me fait avoir tant de répugnance à croire ce que conte Hegesippe de S. Jacques Evêque de Jerusalem. Quoique je manque des livres que je desirerois avoir, je ne laisserai pas de vous en dire ce qui me vient dans l'esprit. Et je declare d'abord que je n'ai jamais vu ce que Joseph Scaliger a écrit sur ce sujet, & que je ne l'estime pas tant, que son autorité m'eût pu faire prendre parti dans cette dispute. Mais il me semble qu'il y aura peu de personnes qui ne soient de mon sentiment, pourvu que l'on fasse attention à de certaines regles de critique que vous n'avez pas, ce me semble, assez considerées. C'est pourquoi je commencerai par établir ces regles.

I. Regle.

Quand on ne peut douter raisonnablement d'un fait, comme lorsqu'il se trouve dans l'Ecriture, ou qu'il est si bien attesté,

attesté, qu'on a lieu de croire qu'il est certain, (a) on peut avoir peu d'égard aux objections qu'on fait contre, & se contenter de solutions probables & plausibles, sans qu'on soit obligé de prouver que ce qu'on dit dans ses reponses soit tel en effet.

Vous trouverez cette regle (b) fort bien établie à la fin de l'art de penser ch. 12. de la 4. partie.

II. Regle

Il n'en est pas de même quand on n'a pas droit de supposer qu'un fait soit certain. Car on est alors obligé de répondre pertinemment (c) aux objections que l'on propose pour en faire voir la fausseté. Et on ne seroit pas reçu à dire généralement pour soutenir la verité d'un tel fait, qu'il y a bien des choses qui passent pour vraies, qui sont combattues par des objections qu'on a bien de la peine à résoudre.

Corollaire de ces deux Regles.

C'est pécher contre la véritable critique qu'

(a) Le nôtre n'est-il point de ce genre là? au moins il en approche.

(b) J'y souscris particulièrement à la pag. 452 de la 3. Edition.

(c) Plus au moins selon que le fait est attesté. Celui-ci l'est extrêmement.

que que de confondre ces deux regles. Et c'est ce que font ceux qui ne se contentent pas des reponses dont on doit se contenter quand les faits sont certains, ou qui veulent qu'on s'en contente quand ils sont incertains.

N'est-ce point M. tomber dans cet inconvenient, que de nous vouloir rendre croiable ce qu'il y a de plus incroyable dans le recit d'Hegesippe par cette raison generale. " Il n'est pas rare de trouver, de ces sortes d'improbations dans les histoires les plus certaines: & si la loi de Darius qui défendoit de demander rien à personne durant un mois, se trouvoit autre part que dans l'Ecriture, je ne sai qui se seroit persuadé qu'on l'auroit jamais faite (*d*).

N'est-ce pas confondre la premiere regle avec la seconde, & raisonner en cette maniere: Si l'autorité de Dieu nous fait croire les choses qui nous paroistroient ailleurs les plus improbables, l'autorité d'un

(*d*) Donc l'impossibilité apparente d'un fait ne suffit pas pour assurer qu'il est faux. Il faut voir toutes les circonstances, & s'il est suffisamment attesté pour le recevoir, ou comme certain, ou comme se pouvant croire, qui est tout ce que je demande ici.

d'un ancien auteur (e) peut bien aussi nous faire croire (f) ce qu'il nous a laissé par écrit (g) quelque improbable qu'il soit ? Combien faudroit-il recevoir de fables (h), si on se regloit sur cette maxime ?

III. Regle.

Il ne faut pas confondre ce qui s'appelle presumption dans le droit avec la vérité. J'ai pour moi la presumption quand ce que je dis a plus d'apparence de vérité que ce que l'on dit contre moi. Mais cela ne suffit pas pour s'assurer que la vérité est de mon côté. Tout l'avantage que j'ai par là est que celui qui me contredit est obligé de prouver ce qu'il dit. On verra dans la suite à quoi sert cette distinction.

IV. Regle.

Quand un même fait est rapporté par un Auteur contemporain & par un autre qui n'a vécu que plus de cent ans depuis,

(e) Presque contemporain, cru comme certain par Eusebe, ennemi des fables, par S. Jérôme, S. Chrysostome &c.

(f) Comme probable.

(g) Quoiqu'il y ait des circonstances difficiles à croire, p. e. parce qu'elles sont mal rapportées, comme cela arrive tous les jours.

(h) Je me borne à ce qui vient d'Hegesippe appuyé par Eusebe & par bien d'autres.

puis, la presumption est pour l'auteur contemporain, (i) & il faudroit de grandes raisons pour en croire plutôt l'autre.

V. Regle.

Dans ce même cas d'un fait rapporté par deux auteurs, si la narration de celui qui est du tems même que les choses sont arrivées est tout-à-fait raisonnable, & ne contient rien qui ne soit dans le bon sens, (k) & que celle de l'autre auteur qui a écrit long tems depuis, soit au contraire très mal bâtie & contienne beaucoup de choses tout-à-fait improbables, pourquoi se tourmenter de vouloir accorder ces deux narrations, & le bon sens ne veut-il pas qu'on s'en tienne à la raisonnable, & qu'on laisse là l'autre comme ne meritant pas qu'on s'y arrête?

VI. Regle.

„ Les auteurs canoniques sont les seuls
 „ à qui nous devons cette libre & heureuse servitude de ne pas entrer dans le
 „ moindre doute qu'ils aient pû ni nous
 „ tromper ni se tromper? Mais pour
 „ tous

(i) J'en conviens: Joseph, puis Hegesippe.

(k) Si la seconde est suffisamment attestée pour être crue comme ici, n'est-il pas bon de tâcher à faire voir qu'elle peut s'accorder avec celle qui est certaine? Qui ne travaille pas à accorder les auteurs profanes avec l'Écriture?

„ tous les autres auteurs , quelque saints &
 „ quelque éclairés qu'ils puissent être ,
 „ JE NE ME FAIS PAS UNE LOI en
 „ les lisant , de croire vrai ce qu'ils disent
 „ sur cela seul qu'ils l'ont cru vrai.
 „ (l) C'est ce que dit S. Augustin dans
 „ sa lettre 82. à S. Jérôme.

Je me contente de l'appliquer ici aux historiens , & j'en fais cette regle de critique , que quelque estime qu'on ait pour un ancien historien , & quelque bien fondé que l'on soit ou que l'on croie être de louer *sa solidité pour le jugement des auteurs & pour le discernement des histoires qui sont dignes de foi ou apocryphes* , on ne se doit pas faire une loi de croire une histoire vraie sur cela qu'il l'a cru vraie. (m) Et c'est ce que l'on fait quand on en revient à son autorité , lors qu'on n'a rien de satisfaisant à repondre aux raisons très fortes qui font voir qu'il n'y a nulle vraisemblance à ce qu'il nous conte sur la foi d'un plus ancien.

VII. Regle.

Quand une prétention est nouvelle ,
 ex-

(l) Mais je n'abandonnerai pas pour cela S. Augustin , à moins que je n'y sois contraint par de très fortes raisons.

(m) Lorsqu'on a des preuves certaines qu'ils s'est trompé.

extraordinaire, & peu croiable, & qu'elle n'auroit été avancée que par un seul auteur dans un endroit où il se trompe manifestement, c'est à ceux qui l'assurent à en rendre de bonnes raisons, & non pas à ceux qui la nient (n).

VIII. Regle.

Il n'est gueres croiable que les hommes agissent contre leurs interêts & leur passion dominante d'une maniere si deraisonnable, (o) qu'on ne sauroit trouver d'exemple que des gens qui n'auroient pas perdu l'esprit aient jamais agi de la sorte. Lors donc que cela se trouve dans une narration, il faudroit se faire une horrible violence pour ne la pas croire fabuleuse.

Je ne pense pas que l'on puisse contester aucune de ces regles. Voions donc si en y faisant attention on pourroit se porter à regarder comme (p) vrai ce que l'Hegesippe nous raconte de S. Jacques Evêque de Jerusalem dans le passage qu'Eusebe nous a conservé. Je mettrai d'abord

(n) Je le veux: je voudrois pourtant voir les circonstances & l'application.

(o) Qui ne le diroit de la loi de Darius? Les ressorts de l'esprit humain sont infinis & souvent incomprehensibles.

(p) Récevable.

d'abord les paroles d'Hegesippe, & j'y ferai ensuite quelques reflexions.

„ HEGESIPPE, Jacque frere du Sci-
 „ gneur, surnommé le juste, fut chargé
 „ avec les autres Apôtres du gouverne-
 „ ment de l'Eglise. Il fut saint dès le
 „ ventre de sa mere, ne but jamais ni
 „ de vin ni de tout ce qui peut enivrer,
 „ ne coupa jamais ses cheveux, n'usa
 „ jamais ni de bains ni d'onctions.

REFLEXION. D'où Hegesippe a-t-il
 pu savoir que S. Jacque a été saint (q)
 dès le ventre de sa mere? Cela n'auroit
 pu être su que par revelation.

Il paroît par l'Evangile que N. S. a
 mené une vie plus commune & moins
 austere pour ce qui est des abstinences &
 autres pratiques exterieures, que n'avoit
 été celle de S. Jean: & les Apôtres se
 sont conformés en cela à l'exemple de leur
 maître, comme on le peut juger par le
 reproche qu'on leur faisoit qu'ils ne jeu-
 noient pas (r) comme les disciples des
 Pharisiens & ceux de S. Jean. Comment
 cela se peut-il accorder avec ces austerités

extra-

(q) Saint, c'est-à-dire, consacré à Dieu en qua-
 lité de Nazaréen comme Samson &c. Cela n'a
 pas été difficile à savoir.

(r) Cela empêche-t-il que quelqu'un d'eux ne
 le fit?

extraordinaires qu'Hegesippe attribue à S. Jacques, que vous soutenez contre le sentiment des Grecs, avoir été un des douze Apôtres. Sur quoi je vous dirai en passant que ces paroles de S. Paul Gal. 1. *Alium apostolorum vidi neminem nisi Jacobum fratrem Domini*, ne me paroissent pas une preuve bien forte de l'Apostolat de S. Jacques; car les particules (s) οἷμῃ & nisi se prennent souvent pour *sed tantum*, comme on l'a prouvé dans le second tome contre Mallet sur ce passage de S. Jean: *Et nemo ex iis perit nisi filius perditionis*. Je ne fais pas néanmoins grand fond sur cette première difficulté.

„ HEGESIPPE. Il entroit seul dans „ le sanctuaire; car il n'étoit point vêtu de laine, mais de lin.

REFLEXION. On peut faire sur cela trois difficultés. La première sur le car; la seconde sur le lieu où entroit S. Jacques, au cas qu'on entendit par là (1) *Sancta Sanctorum*; la troisième sur ce même lieu, au cas que l'on se retranchât à dire que ce n'est pas le sanctuaire, mais seulement la première partie du Temple.

P R E-

(s) Cela est fort vrai dans les exemples qu'on allègue. Mais dans celui-ci il me paroît bien difficile d'y donner ce sens.

(t) Je n'ai garde de soutenir ce sens.

PREMIERE DIFFICULTE'. Hegesippe dit, comme nous venons de voir, *Il étoit permis à S. Jacques seul d'entrer dans le lieu saint, car il ne portoit point de laine, mais seulement du lin.* Vous avouez que cette consequence est assez obscure. Ce n'est pas assez dire; car elle est ridicule, & ne peut avoir (u) aucun bon sens: & je ne puis me rendre à ce que vous dites, que dans le Grec des Syriens, tel que paroît être celui de Hegesippe, il faut peu s'arrêter à ces sortes de particules. Il est clair que cet auteur a voulu (x) rendre raison de ce qu'il entroit dans le lieu saint. Il ne s'agit donc pas seulement d'une particule, il s'agit d'une consequence. Et on n'a pas plus de droit d'en faire de ridicules dans le Grec des Syriens que dans tout autre langage.

II. DIFFICULTE'. Vous reconnoissez que S. Jérôme traduisant le grec au lieu de *Sancta*, met *Sancta Sanctorum*, & c'est comme il y a encore dans le Breviaire Romain au premier de Mai, & dans

(v) Un homme de sens n'a pourtant pas dit une chose sans aucune raison, quoique nous ne la voions pas.

(x) S'il l'a voulu, il en a eu quelqu'une, vraie ou fausse: & cela ne detruiroit point le fait, mais je doute qu'il l'ait voulu.

dans la traduction de Christophorson.

Vous ajoutez que S. Epiphane suivant Hegesippe presque en tout, dit expressément que *parce que S. Jacques étoit Prêtre de la loi il lui étoit permis d'entrer une fois l'année dans le SANCTA SANCTORUM, comme la loi le permettoit au grand Prêtre; & que S. Epiphane cite pour cela Eusebe & S. Clement.*

Cependant vous avouez qu'en prenant ainsi ce que dit Hegesippe, c'est une fausseté inexcusable. " Car les Juifs, „ dites vous, reconnoissoient en ce tems „ là que c'étoit un crime irremissible au „ souverain Pontife d'entrer dans le sanctuaire ou le saint des saints plus d'une „ fois l'année, & à quelque autre que ce „ fut d'y entrer une seule fois". Permettez moi donc de tirer de ce que je viens de dire trois conséquences.

La premiere, que S. Jérôme & S. Epiphane aiant mis *Sancta Sanctorum* pour marquer ce qu'Eusebe avoit raporté d'Hegesippe, c'est une forte conjecture qu'ils avoient lu ainsi dans Eusebe aussi bien que Christophorson, dont j'ai la traduction devant moi qui a aussi (y) *Sancta Sancto-*
rum:

(y) Il n'est pourtant pas dans son grec; d'où je conclus que S. Epiphane & S. Jérôme, lisant à-

ria,

rum : & que s'il y a maintenant *τὰ ἅγια* seulement, c'est qu'on l'a corrigé; (z) parce qu'on a vû que cela étoit trop absurde.

La seconde est que si Hegesippe n'avoit entendu que la premiere partie du Temple, & non pas le Saint des Saints, il n'auroit pas dit qu'il n'y avoit que S. Jacques qui eut la permission d'y entrer, puisqu'il y avoit plus de quatre ou cinq cens personnes qui y entroient tous les jours chacun à leur tour (a).

La troisieme est, que S. Jérôme & S. Epiphane ont cru suivre Eusebe & Hegesippe en disant que S. Jacques entroit dans le Saint des Saints, que vous reconnoissez être une fausseté insoutenable : vous ne pouvez donc plus vous servir de l'autorité de ces deux Peres, pour nous porter à croire ce qu'ils ont jugé digne d'être cru ; puisqu'il se trouve que ce qu'ils ont jugé digne d'être cru dans cette

histoire

via, ont pu l'entendre du *Sancta Sanctorum*, aussi bien que Christopherson, & en se trompant comme lui.

(z) Où en sont les manuscrits ? Pourquoi ne l'a-t-on pas aussi corrigé dans S. Jérôme ? M. Valois pag. 34. ne marque aucune diverse leçon sur cet endroit.

(a) Et S. Jacques par privilege hors de son tour.

histoire de S. Jacque, est tout-à-fait incroyable selon vous même (b).

Vous nous marquez que le P. Petau a voulu excuser S. Jerome, en disant que *Sancta Sanctorum* ne signifie quelquefois que le *Sancta*. Il n'en apporte pour toute preuve que deux passages, l'un de S. Epiphane, l'autre de S. Chrysostome; mais je ne crois pas qu'ils prouvent rien. (c) Il est plus probable que S. Chrysostome n'a pas su que le grand Prêtre n'avoit point tous ses ornemens pontificaux quand il entroit dans le Saint des Saints, & que S. Epiphane, qui est un auteur très peu exact, n'a pas assez pris garde à ce qu'il disoit quand il a dit qu'il y entroit trois fois l'année. Car il est d'ailleurs très peu croyable que le *Saint des Saints* ait jamais signifié autre chose que le sanctuaire, où le seul grand Prêtre pouvoit entrer. Et comme on ne peut nier que S. Epiphane n'ait pris en ce sens ce que dit Hegeſippe de S. Jacque, c'est un grand préjugé que S. Jérôme l'a pris aussi de même.

II

(b) Ils font des fautes, mais non toujours : je ne les égale point à Eusebe; mais je ne les compte pas pour rien. Sont-ils sans autorité, parce qu'ils n'en ont pas une absolue?

(c) Je ne l'examine pas. S. Jérôme, a été capable de cette faute : c'est Eusebe qui m'arrête.

Il faut aussi remarquer qu'Hegesippe dit deux choses de S. Jacques, l'une qu'il lui étoit permis à lui seul d'entrer εἰς τὰ ἅγια, comme on lit aujourd'hui : car il y a grande apparence que S. Jérôme a lu εἰς τὰ ἅγια πρὸ τῶν αγγίων : l'autre qu'il entroit souvent dans le temple (d) εἰς τὸν ναόν. Or comme il paroît qu'il a voulu attribuer à ce saint quelque chose de particulier, il y a lieu de croire qu'il a entendu par ce qu'il a appelé τὸν ναόν, la partie du temple où entroient les Prêtres, & que par conséquent il a entendu autre chose, par ce qu'il avoit appelé τὰ ἅγια, qui ne pouvoit être que le sanctuaire, où le seul grand Prêtre avoit droit d'entrer une fois l'année.

III. DIFFICULTÉ. Quand on n'entendrait ce que dit Eusebe après Hegesippe, que de la première partie du temple qu'on appelloit *Sancta*, ce qu'on dit de S. Jacques qu'il avoit seul permission d'y entrer, ne laisseroit pas d'être incroyable. Car il n'y avoit que les Prêtres de la race d'Aaron qui y entraient. Or il n'y a nulle apparence de croire que S. Jacques fut de la race d'Aaron. Il est donc tout-

(d) Εἰς τὸν ναόν ne peut-il pas être une répétition de l'autre, faite pour marquer ce que S. Jacques y faisoit, comme on le voit dans l'endroit ?

tout-à-fait hors d'apparence qu'il lui fut permis d'entrer dans cette partie du Temple.

Voions M. ce que vous dites sur cela. Après avoir rapporté ce que dit Scaliger, qu'il est indubitable que ni S. Jacque, ni aucun Apôtre n'étoit pas même Levite, ce qu'accordent aussi le P. Petau & le P. Halloix, voici ce que vous avez pû trouver pour vous tirer de cette difficulté.

„ Je ne fais pas, dites vous, d'où ces au-
„ teurs tirent cette assurance, dont ils
„ ne rendent aucune raison (ils la tirent
„ M. de la 7. regle (e) je vous prie de
„ la relire) & nous avons vu dans la Not-
„ te 2. qu'on peut dire avec quelque pro-
„ babilité & quelque autorité que S.
„ Jacque étoit non seulement Levite,
„ mais même Prêtre. Ainsi ce qu'il au-
„ ra eu de particulier, ce sera qu'au lieu
„ que les autres Prêtres n'entroient dans
„ le lieu saint que quand leur tour de ser-
„ vir étoit venu, il avoit permission d'y
„ entrer quand il vouloit. Au lieu que
„ quel-

(e) Je n'y vois rien de contraire. Il faut, selon Hegesippe, que S. Jacque fut Prêtre de la loi. S. Epiphane le dit. L'opinion n'est donc pas nouvelle. Qu'a-t-elle d'incroyable, je ne l'assure point, mais je dis qu'elle peut servir à expliquer un auteur qu'il ne faut rejeter que par des choses certaines.

„ quelque respect qu'on eût pour lui, il
 „ est bien difficile de se persuader qu'on
 „ lui permit d'entrer dans le lieu saint,
 „ s'il n'étoit pas Prêtre, puisque l'on
 „ convient que les seuls Prêtres avoient
 „ la permission d'y entrer.

Nous voila bien avancés, & permettez moi M. de tirer encore de ce que vous dites ici, deux ou trois conséquences.

La premiere est, que tous ceux qui avouent que S. Jacque n'a point été Prêtre de la race d'Aaron, ne peuvent pas trouver mauvais que je traite de fable ce que dit Eusebe après Hegesippe, qu'il étoit permis à S. Jacque seul d'entrer dans le lieu saint. Car le moien de se persuader, comme vous dites fort bien, qu'il lui fut permis d'entrer dans le lieu saint s'il n'étoit pas Prêtre, (f) puisque l'on convient que les seuls Prêtres avoient pouvoir d'y entrer.

La seconde, que vous n'avez pas dû approuver cette conclusion du P. Petau: *Quoique des auteurs considerables nous assurent que S. Jacque avoit la liberté d'entrer dans la partie extérieure du Temple, qu'on appelloit sancta, nous pouvons chercher les raisons de ce*

(f) Ce sera une faute en ce cas qui ébranlera Hegesippe: mais le renversera-t-elle tout entier? La conséquence seroit dangereuse.

ce qu'ils disent, mais non pas douter de leur rapport. (g) Car selon vous même, si S. Jacque n'étoit pas Prêtre, on peut fort bien douter de la verité du rapport de ces auteurs considerables, qui se reduisent à Hegeflippe & à Eusebe. Or le P. Petau (h) avoue qu'il n'étoit pas Prêtre. C'est donc faute d'avoir fait assez de reflexion à la 2. & à la 6. de nos regles, que vous paroissez approuver la conclusion du P. Petau.

La 3. consequence est, que vous ne fauriez persuader à un homme raisonnable, que ce ne soit pas une fable que S. Jacque eut seul le pouvoir d'entrer dans le lieu saint, à moins que vous ne lui aiez persuadé qu'il (i) étoit Prêtre de la race d'Aaron. Et comment le lui persuaderez vous? Vous renvoiez à votre 2. Notte. Mais après l'avoir lue, je vous avoue qu'elle ne m'a pas persuadé. Il paroît par l'Ecriture, que N. S. a voulu choisir pour ses douze Apôtres des hommes du commun, sans érudition & sans science,

(g) N'ayant point de preuves qu'ils se trompent.

(h) J'abandonne le P. Petau qui se defendra si bon lui semble. Mais sa conclusion est bonne restreinte à ce que je soutiens.

(i) Pouvoit être.

ce, & qui n'eussent rien de recommandable selon le monde. Et c'est pourquoy il est dit dans les Actes, que les principaux des Juifs étoient étonnés de leur constance, *connoissant que c'étoient des hommes sans lettres & du commun du peuple*, à γραμματοὶ καὶ ἰδιόται. Or les Prêtres ont toujours été fort (k) considérés parmi les Juifs. Et il me souvient que Joseph dans le livre qu'il a fait de sa vie, dit de lui même, ce me semble, qu'il étoit fort noble, parce qu'il étoit de la race (l) sacerdotale. Aiant donc à prouver une chose aussi extraordinaire, & qui a du surprendre tous les savans de ce tems ci, qui est que S. Jacque de Jerusalem (m) étoit de la race sacerdotale, vous faites trois ou quatre suppositions fort incertaines, selon vous même, qui vous font dire que Marie de Cleophas Mere de S. Jacque a (n) eu deux maris, Cleophas & Alphée: que S. Jacque n'a pas été fils de Cleophas, comme on le croit d'ordinaire, parce que

Cleo-

(k) J'y repons par Phanmas. Ceux qui venoient demander par grace un morceau de l'hostie (1. Reg. 2.) étoient-ils fort considérés?

(l) C'étoit toujours une qualité qui relevoit, mais peu quand elle étoit seule.

(m) Pouvoit être, & qu'il n'y a pas de preuve du contraire,

(n) Pu avoir,

Cleophas étoit apparemment de la tribu de Juda, mais qu'il étoit fils d'Alphée, & que cet Alphée (o) étoit descendu d'Aaron. Et comment le prouvez vous ? parce qu'autrement Hegesippe n'auroit pas dit vrai, qui est de quoi il s'agit. (p) C'est toute la preuve que vous nous donnez de la race sacerdotale de S. Jacque, car voici vos paroles dans vos Notes p. 668.

„ On voit par ce que nous venons de
„ dire, qu'il n'est nullement certain que
„ S. Jacque fut fils de Cleophas, & même
„ quoiqu'il soit dangereux de rien
„ assurer dans des choses si anciennes, où
„ nous avons très peu de lumière, il
„ semble néanmoins que le plus probable,
„ ou au-moins le plus aisé, est de dire
„ qu'il étoit fils d'Alphée, & que cet
„ Alphée étoit descendu d'Aaron & non
„ de David, puisque d'une part Cleo-
„ phas étant Frere de S. Joseph selon
„ Hegesippe, & fils d'un même Pere,
„ selon S. Epiphane, il étoit par consé-
„ quent de la Tribu de Juda: & que de
„ l'autre S. Jacque, étoit Prêtre de la loi,
„ selon le même S. Epiphane, dont le
„ té-

(o) Pouvoit être.

(p) Et ce qu'on ne doit pas nier si on n'a preuve certaine qu'il se trompe. Car la presumption est pour lui.

„ témoignage seroit moins considérable,
 „ si Hegesippe ne nous assuroit que S.
 „ Jacque avoit la liberté d'entrer dans
 „ la partie du temple appelée *Sancta*,
 „ où les seuls Prêtres entroient.

Prenez garde M. que vous faites là un étrange cercle. Vous avez à répondre à ceux qui traitent de fable ce que dit Hegesippe, que S. Jacque entroit dans la partie du temple où les Prêtres seuls pouvoient entrer. Vous avouez qu'il n'est pas croiable qu'il fut entré dans cette partie du temple, s'il n'eut été Prêtre, mais qu'il y a *probabilité & même autorité*, qu'il étoit Prêtre, parce qu'Hegesippe (q) nous assure qu'il avoit la liberté d'entrer dans la partie du temple appelée *Sancta*, où les seuls Prêtres entroient.

Je passe plus outre, M. & je soutiens que quand S. Jacque auroit été de la race d'Aaron, je n'en croirois pas davantage ce que vous dites pour soutenir la narration d'Hegesippe : „ Supposant que S.
 „ Jacque étoit Prêtre, ce qu'il aura eu
 „ de particulier, ce sera qu'au lieu que
 „ les autres Prêtres n'entroient dans le
 lieu

(q) Hegesippe a assez d'autorité par lui même pour servir de preuves, à moins qu'on ne montre qu'il se trompe. C'est donc à ceux qui le rejettent à prouver.

„ lieu saint que quand leur tour de servir étoit venu, il avoit permission d'y entrer quand il vouloit, ce qui n'est nullement incroyable”. Je crois M. que vous êtes le premier qui a donné ce sens à ces paroles d'Hegeſippe: *Huic ſolicebat introire in ſancta*. Car il me ſemble que juſqu'à cette heure tout le monde les a priſes pour un privilège qu'avoit S. Jacques d'entrer dans un certain lieu, dans lequel il n'auroit pû entrer ſans ce privilège. Mais ſelon vous ce n'eſt pas cela. Il y pouvoit entrer comme mille autres Prêtres, parce qu'il l'étoit; mais ce qu'il avoit de particulier, eſt qu'il y entroit quand il vouloit, au lieu que les autres n'y entroient que quand leur tour de ſervir étoit venu. Cette gloſe eſt un peu forcée. Je ne m'y arrête pas néanmoins: je conſidère ſeulement ſi vous avez raiſon de dire qu'il n'eſt nullement incroyable que les Juifs euſſent accordé à S. Jacques le pouvoir que vous prétendez qu'il avoit lui ſeul, & que n'avoient pas les autres Prêtres.

Je ne fais quelle idée vous avez du mot *incroyable* en matière de faits. Voudriez-vous qu'on ne regardât comme incroyable que ce qui eſt impoſſible? Ce n'eſt pas ma penſée. J'appelle incroyable à l'égard d'un

d'un fait ce qui n'a nulle vrai-semblance. Or il ne faut que considérer ce que S. Paul nous dit en divers endroits de la malice des Juifs, de leur haine envers les chrétiens, & de quelle sorte il fut traité par eux dans Jérusalem, pour regarder comme éloigné de toute vrai-semblance, qu'ils eussent voulu accorder à l'Evêque des chrétiens ce qu'ils n'auroient pas voulu accorder à aucun de leurs Prêtres. Cela n'eut pu s'obtenir que par le Sanedrín, ou au moins par les grands Prêtres, qui presque tous en ce tems-là ont été Sadducéens, & par là plus ennemis des chrétiens que les autres. Mais c'est, dit-on, qu'ils avoient un grand respect pour la vertu de S. Jacques: oui, à ce que dit Hegeſippe plus de cent ans après sa mort. Mais qui le dit que lui? Je veux néanmoins qu'il soit probable qu'il passoit parmi eux pour un homme de bien, & qu'il en avoit acquis le nom de juste. Mais s'ensuit-il de là que le Sanedrín ou les grands Prêtres eussent voulu accorder à un des principaux chefs d'une secte qu'ils haïssoient, ce que l'on avoue qu'ils n'accordoient à aucun de leurs Prêtres, d'entrer quand il lui plairoit dans la partie du temple appelée le *Sancta*. Voila ce qui ne me paroît nullement croiable, & je crois

crois que beaucoup de gens seront de mon avis. (r)

„ HEGESIPPE. Quelques uns des
„ sept sectes, dont j'ai parlé ci-dessus,
„ lui aiant demandé quelle étoit la porte
„ de Jesus, il leur repondit que Jesus
„ étoit le Sauveur: ce qui fut cause que
„ quelques uns crurent en lui.

REFLEXION. Cette expression est bien bizarre, *Quelle étoit la porte de Jesus?* Mais je n'en conclus rien: & je veux bien que cela signifie seulement, *Si Jesus étoit le Christ*, comme vous le prétendez. Je ne prends point aussi d'avantage de ce que les Juifs savoient assez que S. Jacque ne doutoit point que Jesus ne fut le Christ. C'est pourquoi il n'étoit pas besoin que vous dissiez: „ Que la
„ demande qu'on fit à S. Jacque de son
„ sentiment sur J. C. n'a rien d'extraordinaire, & que c'est à peu près celle
„ qu'on

(r) Je l'avoue, j'ai plus considéré la chose en elle même que les circonstances particulieres. Ce n'est pas qu'il ne paroisse par Josephé même, *Ant. l. 20. c. 8.* que les Juifs honoroient beaucoup S. Jacque, sur tout si le passage cité par Origene & Eusebe *l. 2. c. 23.* est veritable. Quand on dit aussi qu'il entroit seul &c. ce n'est pas à dire, que ce privilege ne s'accordât encore à quelque peu d'autres. Mais avec tout cela je reconnois que c'est là une vraie difficulté qu'il faut bien peser pour voir si la solution du P. Petau peut suffire;

„ qu'on a faite à tous ceux qui se déclai-
 „ roient le plus pour être chrétiens , &
 „ qu'on eseroit le moins de faire chan-
 „ ger, comme S. Cyprien & divers
 „ autres. On verra plus bas que ce n'est
 „ point en cela que consiste la difficulté.

„ HEGESIPPE. Ceux de ces sept
 „ sectes ne croioient point la resurrec-
 „ tion, (s) ni que chacun doive rece-
 „ voir après cette vie des châtimens ou
 „ des recompenses, selon ses œuvres.

REFLEXION. Eusebel. 4. c. 22.
 raporte un passage d'Hegesippe, où il
 dit que ces sept sectes sont les *Esséens*, les
Galiléens, les *Homero-battistes*, les *Mat-*
bothéens, les *Samaritains*, les *Sadducéens*,
 les *Pharisiens*. Comment donc a-t-il pu
 dire en cet endroit du martire de S. Jac-
 que, que ceux de ces sept sectes ne
 croioient ni resurrexion, ni chatimens,
 ni recompenses après cette vie; ce qui
 n'est vrai, à ce que je pense, que des
 Sadducéens, & est certainement faux des
 Pharisiens. Ce n'est pas une grande mar-
 que de sa suffisance, ni qu'il eut bien lu
 seu-

(s) De J. C. ni qu'il doive rendre à chacun
 selon ses œuvres. Le texte grec, la version de
 M. Valois, & celle même de Christophorson, qui
 expriment de J. C. font voir que cela se raporte
 à J. C.

seulement les Actes des Apôtres. Car on y voit combien les Pharisiens avoient de zèle pour la foi de la resurrection, cependant Eusebe laisse passer cela sans y trouver rien à redire.

„ HEGESIPPE. Plusieurs des prin-
 „ cipaux aiant cru, les Docteurs de la loi
 „ & les Pharisiens s'émurent, en di-
 „ sant qu'il y avoit danger que tout le
 „ peuple n'attendît J E S U S comme le
 „ C H R I S T. S'étant donc assemblés
 „ ils dirent à Jacque : nous vous conjurons
 „ de retenir le peuple qui est préve-
 „ nu d'une fausse opinion, que J E S U S
 „ est le C H R I S T. Nous avons tous
 „ confiance en vous ; & faites en sorte
 „ que le peuple ne tombe pas dans l'er-
 „ reur au sujet de J E S U S : car il suit
 „ aussi bien que nous vos sentimens avec
 „ joie : montez au haut du Temple
 „ &c. (1)

R E F L E X I O N. Pour mieux conce-
 voir les absurdités de cette narration d'He-
 gesippe, il faut remarquer,

1. Que

(1) C'est là la vraie difficulté à laquelle j'ai re-
 pondu du mieux que j'ai pu pag. 677. C'est aux
 autres à en juger & à voir s'il faut pour cela abandonner Hegesippe. Des gens bien sensés qui ont
 vu les reflexions ne le croient pas. Le passage
 d'Eusebe qui s'en sert contre les païens comme
 d'une chose vraie & certaine, Demonstr. liv. 3.
 c. 7. merite d'être bien considéré.

1. Que c'est ensuite des conversions faites par S. Jacques, que les Docteurs de la loi & les Pharisiens s'émurent en disant qu'il y avoit danger que tout le peuple n'attendit J. C. comme le CHRIST: ce discours est assez mal bâti. Il ne s'agissoit pas de l'attendre, (v) mais de le reconnoître.

2. Dans cette crainte ils s'adressent à Jacques, & au lieu de lui défendre de jeter davantage le peuple en erreur, ils le conjurent de retenir le peuple qui étoit prévenu de cette erreur, que J E S U S étoit le CHRIST. Y-a-t-il quelque exemple d'une pareille folie? N'auroit-il pas fallu que ces gens eussent perdu l'esprit, ou qu'ils eussent supposé que S. Jacques l'avoit perdu?

3. Ils supposent tellement que ce saint homme étoit disposé à faire ce qu'ils vouloient contre sa propre conscience, qu'ils ne se mettent en peine que de lui suggérer ce qu'il devoit faire pour persuader à plus de monde que J E S U S n'étoit pas le CHRIST.

4. Ils déclarent qu'ils ont tous confiance en lui, (x) & que le peuple aussi bien

(v) Je pense que c'est le même sens & que *προσδουκων* signifie *mettre en lui sa confiance*.

(x) Ce n'est que ce qu'on fit à J. C. pour le tenter.

bien qu'eux suit ses sentimens avec joie.

5. C'est donc dans cette vue qu'il empêcheroit que le peuple ne tombât dans l'erreur au sujet de J E S U S, qu'ils lui dirent de monter au haut du temple. Beau moien pour n'être entendu presque de personne à moins qu'on n'eut une voix de Stentor.

6. Sans avoir attendu sa réponse, ils le font monter sur le pinacle du Temple, ne doutant point qu'il ne fut disposé à crier de là à haute voix, que J E S U S n'étoit point le C H R I S T. Jamais rien fut-il plus absurde que de nous représenter ces Juifs, ainsi que fait Hegelippe, comme ayant une très grande opinion de la probité de S. Jacques, & de vouloir en même tems qu'ils l'aient cru capable (y) d'une chose aussi indigne d'un homme de bien, comme auroit été de déclarer tout d'un coup sans aucune raison, que sur le point le plus important de sa religion, il étoit d'un sentiment tout contraire à celui dont il avoit persuadé un très grand nombre de personnes pendant 27. à 28. ans.

7. Ces Docteurs de la loi & ces Phariséens se tinrent si sûrs qu'il le feroit, qu'aussi-tôt qu'ils le voient sur le pinacle du

(y) S'il n'y avoit que cela la passion fait tout espérer.

du Temple, ils lui crient d'enbas : „ Jus-
 „ te, à qui nous devons tous croire, puis-
 „ que le peuple est dans l'erreur au sujet
 „ de J E S U S qui a été crucifié, dites
 „ nous quelle est la porte de J E S U S.
 Quel Galimathias ! Mais cela veut dire,
 selon vous, Dites nous que J E S U S n'est
 pas le C H R I S T.

8. Mais S. Jacque aiant rendu un
 témoignage tout contraire, (z) ils s'en
 étonnent comme s'ils n'avoient pas du s'y
 attendre, „ Ils se recrient, Ho, ho, le
 „ juste est aussi dans l'erreur, & étant
 montés ils le precipiterent du haut du
 temple.

Vous reconnoissez, M. qu'il y a long-
 tems que je vous ai temoigné que c'étoit
 la principale raison qui me faisoit croire
 qu'il falloit abandonner entierement toute
 cette narration d'Hegesippe, mais je n'ai
 pû vous le persuader jusqu'ici, & voici
 les raisons que vous en rendez dans vos
 Notes.

NOTE. „ Scaliger ne s'est point ar-
 „ rêté à cette improbabilité apparente.

℞. Tant pis pour lui ; c'est une mar-
 que qu'il n'avoit pas le goût trop fin pour
 bien juger des veritables improbabilités.

N. „ Il

(z) C'est ce qu'ils devoient faire, supposé le
 reste.

N. „ Il n'est pas rare de trouver de
„ ces sortes d'improbabilités dans les his-
„ toires les plus certaines (a) témoin la
„ loi de Darius.

R. J'ai déjà répondu à cette instance,
que (b) c'est confondre les deux premie-
res regles de critique.

N. „ La demande qu'on fit à S. Jac-
„ que de son sentiment sur J. C. n'a
„ rien d'extraordinaire.

R. Ce n'est pas aussi de quoi il s'agit.
Je l'ai fait voir ci-dessus.

N. „ Pour ce qu'on voit que les
„ Juifs semblent le prendre pour juge,
„ ils n'en firent guere moins à l'égard de
„ S. Paul.

R. Il paroît par là, Monsieur, que
vous n'avez pas bien compris quelle est la
plus grande improbabilité dans ce qu'He-
gesippe fait dire aux Juifs. Ce n'est pas
de ce qu'ils semblent le prendre pour juge
de ce qu'il falloit croire de J E S U S. Ce-
la doit passer pour extraordinaire, mais
non pour tout-à-fait absurde. Car dans
la grande opinion qu'Hegesippe suppose
que les Juifs avoient de la sainteté de S.
Jac-

(a) Combien de gens rapportent mal les choses
les plus vraies, & les font paroître fausses ou dou-
teuses.

(b) Elle est bonne pour ce qu'on en tire.

Jacque, il pouvoit sans une grande absurdité attribuer à plusieurs d'entre eux une grande deference pour les sentimens de ce saint homme. Mais c'est l'estime singuliere qu'Hegesippe fait avoir aux Juifs de sa probité, (c) qui fait voir combien il est absurde que les Juifs qui le prenoient pour un saint & pour un homme fort sage, l'aient cru capable d'une si lâche & si honteuse prévarication, que de dire publiquement à tout le peuple, que J E S U S n'étoit pas le C H R I S T, après avoir employé 27. à 28. ans à persuader à tous ceux qu'il pouvoit, qu'il n'y avoit point de salut pour ceux qui ne croiroient pas que J E S U S est le C H R I S T. Car c'est ce que S. Pierre avoit dit au grand Conseil des Juifs au nom de tous les autres Apôtres, entre lesquels étoit S. Jacque : *Qu'il n'y avoit de salut par aucun autre que par J E S U S crucifié; nul autre nom sous le ciel n'ayant été donné aux hommes par lequel nous devons être sauvés.*

Voilà, Monsieur, en quoi consiste la plus grande absurdité de cette narration d'Hegesippe, & c'est à quoi je ne vois pas que vous répondiez rien du tout.

Vous avez lû tous les actes des Martyrs
vrais

(c) Cela ne me paroît point considerable.

vrais & supposés, y avez-vous rien trouvé de semblable? Avez-vous quelque mémoire que des ennemis de la religion Chrétienne aient dit à quelque Evêque (d) ou à quelques Prêtres qu'ils auroient su avoir fait beaucoup de Chrétiens! Nous vous conjurons de détromper ceux qui sont prévenus de la fausse opinion que J E S U S est le C H R I S T. Persuadés donc à ce grand nombre de gens qui sont assemblés dans la place publique, d'avoir d'autres sentimens de J E S U S. Est il possible qu'on ne sente pas (e) tout d'un coup l'incroyable absurdité d'une telle harangue?

Ne laissons pas de considérer si ce que vous dites est bien fondé: „ Que pour „ ce qui est, que les Juifs de Jerusalem „ semblent prendre S. Jacques pour ju- „ ge, ils n'en firent gueres moins à l'é- „ gard de S. Paul, lorsqu'ils témoignè- „ rent à Rome souhaiter d'apprendre de „ lui ce qu'il pensoit sur le sujet du „ Christianisme, & vinrent en grand „ nom-

(d) Oui. S. Acute. V. la persecution de Deco §. 26.

(e) J'avoue que je ne la sens pas. On a toujours quelque esperance le faire ceder ceux qu'on voudroit qui cedassent, & je ne vois point pourquoi on ne le croiroit pas d'un homme dont on honoreroit la vie & la probité.

„ nombre l'écouter sérieusement sur cela.

Je ne fais, Monsieur, quelle conformité (f) vous avez pu trouver entre ce qui fut dit à S. Paul par les Juifs de Rome, & ce qu'Hegesippe fait dire à S. Jacques par ceux de Jerusalem.

Ce ne furent point les Juifs de Rome qui furent trouver S. Paul (g) ce fut S. Paul qui pria les principaux d'entre eux de le venir voir pour leur dire ce qui lui étoit arrivé à Jerusalem, qu'il avoit été mis par les Juifs entre les mains des Romains, qui le vouloient mettre en liberté ne le trouvant coupable d'aucun crime; mais que les Juifs s'y opposant, il avoit été contraint d'appeller à César, sans qu'il eut néanmoins dessein d'accuser en aucune chose ceux de sa nation. A quoi les Juifs répondirent, qu'ils n'avoient point reçu de lettres de Judée sur son sujet, & qu'il n'étoit venu aucun frere de ce pais-là qui leur ait dit du mal de lui: mais qu'ils écouteront volontiers ce qu'il leur voudroit dire de ses sentimens, (h) & pour montrer qu'ils n'é-

toient

(f) Je ne pretens pas qu'elle soit entiere.

(g) Cela ne fait rien.

(h) C'est le texte, *Nous voudrions bien que vous nous disiez vos sentimens*, sur le Christianisme; comme la suite fait assez voir que c'est le sens.

toient gueres disposés à se rendre à ce qu'il leur diroit, à moins qu'ils n'en fussent convaincus par de bonnes preuves, ils ajoutèrent: *Car ce que nous savons de cette secte est, qu'on la contredit par tout.*

S. Paul n'eut garde aussi de s'attendre qu'ils l'en croiroient sur sa parole. On voit bien le contraire par ce qui est dit dans le verset suivant! *Aiant donc pris jour avec lui ils vinrent en grand nombre le trouver dans son logis, & il leur prêchoit le Roiaume de Dieu, LEUR CONFIRMANT CE QU'IL LEUR DISOIT PAR PLUSIEURS TEMOIGNAGES; & depuis le matin jusqu'au soir il tâchoit de leur persuader la foi de J. C. par la loi de Moïse & par les Prophetes.* D'où il arriva que les uns croioient ce qu'il disoit, & que les autres ne croioient pas. Y a-t-il là quelque chose qui ait raport à ce qu'Hegesippe fait dire à S. Jacques par les Docteurs de la loi & les Pharisiens. *Nous avons tous confiance en vous, & le peuple suit aussi bien que nous vos sentimens avec joie.* Ce n'est pas que cela ne fut ridicule, parce que c'étoit en s'attendant qu'il leur diroit que JESUS n'étoit pas le CHRIST.

N. „ Ne peut-on pas croire que les „ Juifs esperoient l'ébranler par cette „ espece d'honneur qu'ils lui faisoient, & „ le porter, sinon à renoncer J. C. au

„ moins à biaiser , & à parler de lui seu-
 „ lement comme de quelque grand hom-
 „ me, ce qu'ils auroient peut-être bien
 „ voulu qu'on eut cru , pourvû qu'on
 „ ne le regardât pas comme Fils de Dieu
 „ & comme le vrai Messie.

℞. Hegeſippe ne laiſſe point à deviner
 ce que les Juifs vouloient que S. Jacques
 fit. Ils le lui marquoient aſſez en lui di-
 ſant : *Nous vous conjurons de retirer le peu-
 ple de l'erreur où il eſt en croiant que J E-
 s u s eſt le C H R I S T. Nous avons dé-
 ja remarqué qu'il faudroit que ces Juifs
 euſſent entierement perdu l'eſprit pour lui
 avoir fait un tel diſcours. Et ç'auroit
 été une autre folie s'ils avoient cru l'ho-
 norer en lui diſant enſuite : Nous avons
 toute confiance en vous , & le peuple auſſi bien
 que nous ſuit vos ſentimens avec joie. Car
 n'eſt-ce pas ſe mocquer d'un homme au
 lieu de l'honorer , que de feindre qu'on
 a confiance en lui , & qu'on ſuit avec
 joie ſes ſentimens , lorsque l'on marque
 expreſſement les ſentimens que l'on veut
 qu'il ait ? N'eſt-ce (i) pas reſſembler à
 ceux à qui le Prophete fait dire , *Loqui-
 mini nobis placentia , videte nobis errores.*
 Et c'eſt leur attribuer une troiſieme forte
 de*

(i) C'eſt une preuve & non une objection.

de folie que de supposer (k) qu'ils espéroient par cette espèce d'honneur le porter à biaiser sur le sujet de J. C.

N. „ Quand même il y auroit en cela „ quelque chose qui ne paroîtroit pas tout- „ à-fait dans les regles ordinaires de la rai- „ son, J. C. n'a-t-il pas pu le permet- „ tre, pour faire servir les Juifs mêmes „ à la conversion de plusieurs personnes ?

℞. Il n'y a point de fable (l) qu'on ne rende croiable par ces sortes de possibilités: car c'est comme si on nous disoit : Quelque persuadé que vous soiez qu'Hegesippe fait agir les Juifs d'une manière si folle, qu'on ne peut croire, quand on y a bien pensé, que cela puisse être arrivé de la sorte, vous ferez bien néanmoins de le croire. Car J. C. n'a-t-il pas pû permettre cette folie des Juifs pour la faire servir à la conversion de plusieurs personnes. Mais de plus d'où savons-nous qu'un grand nombre de Juifs se convertit à la mort de S. Jacque, sinon de cet endroit même d'Hegesippe, (m) qui paroît si rempli de faussetés. Ces pre-
ten-

(k) Cela est fort improbable.

(l) Il ne s'agit pas d'une fable, mais d'un auteur très ancien suivi par bien d'autres. C'est là où la simple possibilité a lieu.

(m) C'est assez,

tendues conversions ne seroient donc pas propres à faire croire sur un peut-être d'autres choses fort absurdes. Que si on fa-voit d'ailleurs que beaucoup de Juifs se seroient convertis à la mort de S. Jacques Frere de Notre Seigneur, pourquoi attribuer ces conversions à ce qu'on lui fait dire contre toute vrai-semblance sur le pinacle du temple, & non un témoignage qu'il auroit rendu à J. C. lorsque le grand Prêtre Ananus le fit comparoître devant les Juges pour lui faire son procès, & encore depuis lorsqu'on le menoit au suplice.

N. „ Nous difons ce qui nous vient
 „ sur un endroit qui assurément est diffi-
 „ cile : d'autres pourroient l'éclaircir da-
 „ vantage.

R. Je n'en crois rien ; le meilleur éclair-
 cissement qu'on lui peut donner est de le
 rejeter comme une fable mal inventée.

N. „ Quoi qu'il en soit nous croions
 „ qu'on y peut appliquer ce que dit le P.
 „ Petau sur un autre endroit d'Hegeſi-
 „ pe, qu'il vaut mieux chercher pour-
 „ quoi cela s'est fait, que de rejeter le
 „ témoignage d'un auteur si grave, si
 „ ancien & illustre.

R. Et moi je crois au contraire que
 ceterègle du P. Pet au dans un cas comme
 celui-ci, ne vaut rien du tout, & qu'il s'en
 faut

faut tenir à la regle de S. Augustin que j'ai déjà rapportée, & qui est directement opposée à celle là. „ Les auteurs Ca- „ noniques sont les seuls à qui nous de- „ vons cette libre & heureuse servitude, „ de ne pas entrer dans le moindre doute „ qu'ils aient pu ni se tromper ni nous „ tromper. Mais pour tous les autres „ quelque saints & éclairés qu'ils puis- „ sent être, je ne me fais pas une loi en „ les lisant de croire vrai ce qu'ils disent „ sur cela seul qu'ils l'ont cru vrai. (n)

C'est ce qu'on n'a qu'à appliquer à ce que vous dites d'Eusebe, qu'il a rapporté ce fait comme croiable & recevable non seulement dans son histoire, mais aussi dans sa demonstration Evangelique, cela prouve seulement qu'il l'a cru vrai. (o). Mais cela ne prouve pas que je le doive regarder comme vrai, quand j'ai de si grandes raisons de le croire faux. Pour vous M. comme il paroît que vous vous êtes fait une loi de tenir pour vrai, ou au moins pour vrai-semblable ce qui a paru-tel à un auteur aussi judicieux qu'Eusebe (p),
il

(n) Mais les doit-on abandonner sans nécessité? Il est question de voir si la nécessité y est.

(o) Et qu'il en a été très persuadé.

(p) Quand je ne vois point de preuves certaines qu'il se trompe.

il n'est pas étrange que les improbabilités apparentes de la narration d'Hegeſippe ne vous aient pas empêché de l'approuver. Mais n'est-ce pas avoir pour un historien, quelque exact qu'on le suppose, un respect semblable à celui qu'on a pour les écrivains inspirés de Dieu (q) : d'où il arrive qu'on aime mieux s'aveugler soi-même, en prenant les improbabilités les plus réelles & les plus palpables pour *des improbabilités apparentes*, que de contredire un auteur si grave, si ancien & si illustre. Et quand on n'est pas satisfait de tout ce qu'on a pu trouver pour donner quelque couleur à ce que des gens qu'on estime croient n'avoir aucune ombre de vrai-semblance, on se réduit à dire *que cela est difficile, mais que d'autres pourront l'éclaircir davantage*, en répondant d'une manière satisfaisante aux difficultés qu'on oppose.

C'est un retranchement qui réduit presque à rien ce qui sembloit modifier la règle que vous dites vous être prescrite, & que vous marquez en ces termes: *Nous ne croions pas devoir violer à l'égard d'un auteur si ancien & si bien autorisé la règle*

(q) Dieu m'en garde je l'abandonne souvent quand j'ai des preuves qu'il se trompe.

gle que nous suivons, de ne point abandonner les auteurs ou contemporains, ou assez proches des faits qu'ils rapportent, A MOINS QUE NOUS N'Y SOIONS CONTRAINTS PAR DES RAISONS EXTREMEMENT FORTES. Car il sera bien rare que nous trouvions des raisons suffisantes pour abandonner ces auteurs, quand nous nous serons résolus de ne le faire que par des raisons qui nous paroissent non seulement fortes, mais si extrêmement fortes qu'elles nous contraignent de les abandonner (r) lors sur tout que l'humilité venant au secours d'une crédulité demesurée, on se fait un mérite de se défier de ses propres lumieres, & que par là on se croit en droit de ne point déferer à ces raisons, parce qu'on se promet que d'autres plus éclairés que nous, y pourront répondre mieux que nous n'aurions fait.

Avant que de comparer ce que dit Hégessipe de la mort de S. Jacque avec ce qu'en dit Josèphe, ce qui fera comme une seconde partie de cette critique, je vous mar-

(r) Je vois tous les jours tant de choses qui d'abord me paroissent insoutenables, se trouver néanmoins vraies & certaines, que j'ai peine à céder aux improbabilités contre de bons auteurs. J'avoue que je demande de grandes preuves.

marquerais en peu de mots quelques autres difficultés de la narration du premier.

1. Ce qu'il dit que les Juifs aiant précipité S. Jacques du haut du temple dirent entre eux : *Lapidons Jacques le Juste*, n'a guere de vrai-semblance. Qu'avoient-ils besoin de lapider un homme qu'ils devoient supposer qu'ils auroient tué en le précipitant de si haut (s) ?

2. Est-il croiable qu'ils eussent appelé *Jacques le Juste*, celui qu'ils traitoient comme un scelerat ? (t).

3. Il dit que S. Jacques fut enterré au même lieu où il étoit tombé & où on l'avoit assomé, c'est-à-dire, auprès du temple, les Juifs l'auroient-ils souffert (v) ?

4. Il dit que l'on voioit encore de son tems, c'est-à-dire, sous les Antonins, une colonne élevée sur son tombeau proche du temple. Comment cela pourroit-il être vrai, la ville de Jerusalem aiant été entierement ruinée par Tite comme Notre Seigneur l'avoit prédit (x).

5. Je

(s) Pour l'achever & s'assurer qu'il ne rechape-
roit pas.

(t) Pourquoi non d'une populace qui lui veut
insulter.

(v) Le temple donnoit, ce me semble, d'un côté
sur la vallée de Josaphat hors la ville. Et pour-
quoi n'y aura-on pas enterré ?

(x) Je pense qu'on trouvera plusieurs autres
monumens conservés au tour de Jerusalem.

5. Je n'ai rien à ajouter à ce que vous avez dit de ce Prêtre Fils de Recab de la race des Recabites, qui reprocha aux Juifs leur cruauté; que les Recabites étant Cinnéens & non Israelites, il ne pouvoit point y avoir de Prêtre de cette race. Quelle apparence qu'Hegesippe n'ait pas entendu par ce mot de Prêtre, un Prêtre selon la loi de Moïze (1).

Comparaison de ce que dit Joseph de la mort de S. Jacques Frere de Jesus, avec ce qu'en dit Hegesippe.

CE n'est pas, ce me semble, une grande marque de la solidité du jugement d'Eusebe d'avoir rapporté dans le même chapitre deux histoires de la mort de S. Jacques, l'une d'Hegesippe, & l'autre de Joseph, si différentes qu'il seroit bien difficile que ceux qui croiroient l'une vraie, ne crussent l'autre fausse. Cependant il a regardé comme si certaine celle d'Hegesippe, qu'il en fait une grande preuve de la verité de notre religion dans sa Demonstration Evangelique. Et comme

(1) Ne pouvoit-on pas donner le nom de Recabites à ceux qui se joignoient à eux pour embrasser la même vie, quoi qu'ils ne fussent pas de leur race?

me il n'y a pas d'apparence qu'il ait cru que celle de Joseph fut fausse, il faut qu'il se soit imaginé qu'elles étoient toutes deux vraies. C'est aussi votre sentiment; mais c'est ce que je ne saurois comprendre. Tout le monde fait ce qu'en dit Hegesippe, parce qu'on le trouve dans tous les Breviaires, & dans toutes les vies des saints. Voions donc ce qu'en dit Joseph qui vivoit du même tems, & qui pouvoit être à Jerusalem lorsque cela se passa. Je ne dis cela que par conjecture. Il faudroit voir dans le livre qu'il a fait de sa vie, où il pouvoit être après la mort de Festus.

„ Festus étant mort, Neron donna le
„ gouvernement de la Judée à Albin, &
„ le Roi Agrippa ôta la grande sacrificature à Joseph, pour la donner à Ananus fils d'Ananus. C'étoit un homme
„ audacieux & entreprenant de la secte
„ des Sadducéens, qui sont les plus sévères de tous les Juifs, & les plus rigoureux dans leurs jugemens. Il prit
„ le tems de la mort de Festus, & qu'Albin n'étoit pas encore arrivé pour assembler un Conseil, devant lequel il fit
„ venir Jacques Frere de J E S U S nommé
„ le C H R I S T, & quelques autres, les
„ accusa d'avoir contrevenu à la loi,
„ &

„ & (z) les fit condamner à être lapidés.

Voilà tout ce qui regarde la mort de S. Jacque. Mais Josephé ajoute „ que „ les plus pieux d'entre les Juifs trouvent mauvais ce qu'avoit fait Ananus, „ qu'ils s'en plainquirent au Roi Agrippa : que d'autres allerent au devant „ d'Albin qui étoit partie d'Alexandrie, „ l'informerent de ce qui s'étoit passé, „ & lui représenterent qu'Ananus n'avoit „ pu ni dû assembler ce Conseil sans sa permission ; qu'Albin lui en écrivit fort „ en colere, & que le Roi Agrippa le „ voyant si irrité contre Ananus, lui ôta „ la grande sacrificature qu'il n'avoit exercée que quatre mois, & qu'il la donna „ à un autre.

Toutes les circonstances de cette histoire sont grandes, publiques, & d'une nature à être sues très certainement par une personne de la qualité de Josephé. Il n'y auroit donc point de faits historiques qu'on ne put revoquer en doute, ou celui-là doit passer pour très certain. Quel jugement devrions-nous donc faire d'Hegesippe si aiant su que ce fut un grand Prê-

(z) Les abandonna à être lapidés ; *παρεδωκε*
αποδομένους.

Prêtre de la Secte des Sadducéens qui entrepris de faire mourir S. Jacques, qu'il prit pour cela le tems qu'il n'y avoit point de Gouverneur en Judée, qu'il fit assembler un Conseil, qu'il y fit accuser S. Jacques d'être ennemi de la loi, & qu'il y fut condamné à être lapidé; si, dis-je, aiant su tout cela, il n'eut pas daigné nous en rien dire? Que s'il n'a rien su de toutes ces choses, quelle foi peut-on ajouter à ce qu'il nous conte de la mort de S. Jacques, puisqu'il n'en a parlé qu'après des personnes qui en étoient très mal informées (a)?

Il ne faut de plus que comparer ces deux histoires pour juger si l'une peut être vraie que l'autre ne soit fausse.

Selon Josèphe ce fut un grand Prêtre nommé Ananus de la Secte des Sadducéens qui fut certainement l'auteur de la mort de S. Jacques Frere de Notre Seigneur,

(a) Il n'avoit pas lu Josèphe, & il a su la mort de S. Jacques des chrétiens de Jerusalem, qui ne songoient qu'à S. Jacques non à Ananus, & qui ne disoient que les circonstances qui les frapient le plus, oubliant ou négligeant les autres. Cela est possible & commun. S. Luc ne nomme jamais Caïphe dans les actes. Personne ne dit qui a condamné S. Pierre à la croix. On omet toujours, & je ne vois rien de si difficile que de dire pourquoi.

gneur, comme le Roi Agrippa le fut de celle de S. Jacque Frere de S. Jean.

Selon Hegesippe ce furent des Scribes & des Pharisiens irrités du progrès de la Religion Chrétienne (b) qui n'avoient pas dessein d'abord de le faire mourir, & qui ne s'y portèrent que parce qu'ils n'avoient pas réussi dans une entreprise si folle qu'on n'en sauroit apporter aucun exemple semblable.

Selon Joesephe ce grand Prêtre assembla un Conseil pour observer quelque forme de justice, en le faisant perir.

Selon Hegesippe les Pharisiens & les Scribes croiant n'avoir point besoin d'en observer aucune (c) se contentent de le conjurer de declarer au peuple que JESUS n'étoit pas le CHRIST.

Selon Joesephe le grand Prêtre le fit accuser d'être contraire à la loi. C'est le reproche ordinaire que les Juifs non convertis faisoient aux Chrétiens.

Selon Hegesippe, S. Jacque ne fut accusé de rien par ceux qui furent ensuite cau-

(b) Cela n'empêche pas qu'il n'y ait eu un Conseil tenu par Ananus. Quand? Que s'y fit-il? Je ne dirois si je savois le detail.

(c) Ne pouvoient-elles pas être faites quelques jours auparavant, & qu'on n'eut pas encore prononcé?

cause de sa mort, mais exhorté seulement de monter au haut du temple pour de là parler au peuple, afin de le tirer de l'erreur où il étoit, que J E S U S fut le C H R I S T (d).

Selon Jofephe, le grand Prêtre (e) fit condamner S. Jacques à être lapidé. Et il fut tellement regardé comme l'auteur de cette condamnation, que cela fut cause qu'on lui ôta la grande sacrificature.

Selon Hegesippe, S. Jacques sans être condamné par aucun juge, fut précipité du haut du temple par ceux qui l'y avoient fait monter (f).

Vous me dites M. dans votre dernière lettre que vous n'hésiteriez pas à préférer Jofephe à Hegesippe, s'ils étoient contraires; mais vous me demandez si je trouve que la manière dont vous tâchez de les accorder à rien de forcé, & qui ne soit recevable. Je ne savois où je trouverois cet accord de Jofephe avec Hegesippe; car je m'imaginois que vous l'aviez fait quelque part en répondant à ceux qui trou-

(d) Cela est-il contraire?

(e) Le livra pour être lapidé, p. e. en ordonnant qu'on le fit lors qu'on vit qu'il confessoit J. C. & que le peuple crioit Hosanna. Il y a assurément de la defectuosité dans Hegesippe: la question est s'il y a de la fausseté.

(f) Hegesippe ne dit point cela.

trouvent qu'on ne peut pas les accorder. Mais enfin j'ai cru que vous prétendiez avoir fait cet accord dans vos Memoires, sur S. Jacque le mineur §. 7. où vous paîtrissez ensemble ces deux histoires pour n'en faire qu'une. Je mettrai en plus grosse lettre ce qui est de vous, afin qu'il soit plus aisé de le distinguer des reflexions que j'y ferai. „ Feste étant mort „ & Albin qui lui succeda n'étant pas „ encore arrivé, ce fut dans cet interregne qu'Ananus grand Pontife, homme „ hardi & entreprenant, fit assembler un „ Conseil de plusieurs juges, devant lesquels il fit comparoître plusieurs personnes, & entre autres, dit Josephe, „ Jacque Frere de J E S U S appelé le „ CHRIST.

Vous en demeurez là & n'ajoutez point ces deux lignes de Josephe, *les accusa, d'avoir contrevenu à la loi & les (g) fit condamner à être lapidés.* Et vous ne les mettez point dans la suite (h) parce qu'elles auroient fait voir que votre prétendu accord n'est pas recevable. Mais vous fourez par un *car* la fabuleuse narration d'Hegesippe.

„ Car

(g) Les livra.

(h) J'ai eu tort de les oublier, mais ç'a été sans dessein. Cela sera corrigé.

„ Car les Docteurs de la loi, les Pharisiens & les autres Juifs incredulés
 „ étoient fort allarmés du progrès que
 „ faisoit la foi par le zèle de cetain homme, & excitoient un grand bruit.

Cela fait entendre qu'Ananus avoit fait ce qu'il fit contre S. Jacques, y étant poussé par les Docteurs de la loi, les Pharisiens & les autres Juifs incredulés: (i) ce qui est contraire à Joseph, qui declare expressement que l'action de ce grand Pontife déplut extremement à tous ceux des habitans de Jerusalem qui avoient de la pieté, & un veritable amour pour l'observance de leurs loix.

(„ On ne marque pas bien nettement
 „ ce qui se fit dans cette assemblée.)

Ce que vous avez mis en re deux crochets n'a été que pour avoir prétexte de laisser là Joseph, pour ne nous plus parler que de ce que conte Hegesippe, hors un petit mot où vous avez fait entrer Ananus contre toute vrai-semblance. Mais surquoi peut être fondé ce que vous dites que Joseph n'a pas dit bien nettement ce qui se fit dans cette assemblée convoquée par Ananus? Le pouvoit-il marquer plus

(i) Ou qu'il les pouvoit lui même & les animoit contre le saint.

plus nettement, qu'en disant, comme il fait, qu'il fit comparoître devant ce Conseil Jacque Frere de J E S U S appelé le C H R I S T, & quelques autres, les accusa d'avoir contrevenu à la loi, & les (k) fit condamner à être lapidés? Peut-on parler plus nettement, mais le moyen d'ajuster cela à ce que vous nous contez (l) sur la foi de votre Hegesippe?

„ On lit seulement que les Pharisiens
 „ & les autres s'imaginant pouvoir obtenir de S. Jacque qu'il renonçât à la foi
 „ de J. C. & l'ayant fait venir en la présence de tout le monde, ils se plaignirent à lui que le peuple étoit dans l'erreur touchant J E S U S, & le prenoit
 „ pour le C H R I S T.

Double absurdité: afin que les Pharisiens se fussent plaints que le peuple étoit dans l'erreur touchant J E S U S, il faudroit qu'une grande partie du peuple de Jerusalem prit J E S U S pour le C H R I S T: ce qui est très faux, y ayant alors à Jerusalem cent Juifs incredules pour un fidele (m). Mais ç'auroit été une grande folie

(k) Les livra.

(l) Josephé peut avoir joint ce qu'Ananus fit dans le Conseil & ce qu'il fit quelques jours après.

(m) Cela n'empêche pas qu'il n'y eut plusieurs milliers de chrétiens.

folie de s'en plaindre à celui même qui avoit travaillé à faire Chrétiens ceux qui l'étoient.

„ Ils ajouterent que c'étoit à lui à
 „ le delivrer de cet égarement, puisque
 „ tout le monde étoit prêt de croire
 „ ce qu'il diroit, à cause de l'estime ge-
 „ nerale qu'on avoit pour sa vertu &
 „ pour sa sincerité.

Est-il possible, Monsieur, que l'absurdité de cette harangue ne vous ait pas sauté aux yeux? C'est comme s'ils lui eussent dit: Nous avons tous une estime generale de votre vertu & de votre sincerité: sachant donc que vous êtes Frere de Jesus, & un de ses douze Apôtres, & qu'il y a près de 3000 ans que vous ne travaillez à autre chose qu'à nous persuader qu'il est le CHRIST, nous vous conjurons de dire maintenant à ce peuple que c'est une erreur de croire qu'il soit le Christ
 (n) *Nec hominis nec ad hominem vox est*

(„ Je ne sai s'ils croient pouvoi
 „ amolir par ces flateries celui qu'ils n'e
 „ speroient pas de vaincre par les tou
 „ mens. L'histoire ne dit pas non plu
 „ quelle reponse il leur fit.)

E

(n) Cela depend de la décision du fond.

Et moi je fais bien que c'est faire tort à S. Jacque de croire qu'il eût pu prendre d'aussi sots discours pour des flateries. Et quant à la remarque que vous faites, que votre historien ne dit point quelle reponse il leur fit, vous avez raison d'en être étonné (o). Car qui peut concevoir qu'ils n'eussent point voulu savoir ce qu'il avoit à leur dire avant que de le faire monter au haut du temple. Mais il étoit nécessaire pour l'ajustement de la fable, qu'on ne lui demandât point de reponse, parce qu'étant indubitable qu'il leur auroit répondu qu'il ne pouvoit faire ce qu'ils lui proposoient, & qu'il mourroit plutôt que de ne pas soutenir que J E S U S est le C H R I S T, & qu'il n'y a de salut que par lui, la piece auroit fini par là, & ils auroient été reduits à l'assommer au même lieu.

„ Lorsqu'ils l'eurent fait monter au
 „ haut du temple ils lui crièrent [d'en
 „ bas :] Dites nous, homme juste, ce que
 „ nous devons croire de J E S U S qui a
 „ été crucifié : car il faut que tous tant
 „ que nous sommes nous suivions ce que
 „ vous nous direz.

Ja-

(o) Je voudrois bien que les historiens nous dissent tout, mais ils s'accordent à n'en rien faire.

Jamais rien fut-il moins croiable ? On nous vient de dire après ce même Hegeſippe, que les Docteurs de la loi & les Pharifiens étoient fort irrités des progrès que faiſoit la foi de J. C. par le zèle de S. Jacques : & on veut qu'aussi-tôt après ces mêmes Pharifiens lui aient crié tout haut devant tout le peuple, qu'ils étoient tout diſpoſés à croire ce qu'il leur diroit de J E S U S, ſans qu'ils euſſent le moindre ſujet de ſ'imaginer ou qu'il changeroit tout d'un coup de ſentiment, ou que ſans en changer, il voudroit bien, pour leur complaire, parler contre ſa conſcience. Je paſſe pour abréger à ce qu'on prétend qu'ils firent, ſe voyant trompés.

„ Ils commencerent à crier : Quoi ! Le
 „ juſte ſ'égare auſſi, & montant où il
 „ étoit, ils le precipiterent du haut du
 „ temple en bas. Il ne mourut pas de
 „ cette chute, mais ſe releva : & mettant
 „ le genou en terre, il demanda pardon
 „ à Dieu pour ſes ennemis, qui voyant
 „ qu'il vivoit encore, ſ'animerent les uns
 „ les autres à le tuer & le lapiderent.

Vous avez changé l'ordre (p) des paroles

(p) Les termes d'Hegeſippe ſont : Ils ſe diſoient les uns aux autres, Lapidons Jacques, le juſte ; & ils commencerent à le lapider, parce qu'étant
 tom-

roles d'Hegesippe pour leur donner un peu plus de vrai-semblance. Car y en auroit-on trouvé si vous les aviez rapportées comme elles sont dans Eusebe. Estant montés ils le précipiterent du haut du temple, & se dirent les uns aux autres. Lapidons Jacque le Juste. Et parce qu'il n'étoit pas mort de sa chute, ils commencerent à le lapider. C'auroit été une folie plutôt qu'une rage, de s'exhorter à lapider un homme qu'ils avoient de précipiter de si haut, qu'ils ne devoient pas croire qu'il en put réchaper. Mais ce que vous dites ensuite merite plus de reflexion.

„ Ils le lapiderent par ordre d'Ananus
„ & de son Conseil. Car Ananus étoit
„ de la Secte des Sadducéens, & on re-
„ marque que ceux de cette secte étoient
„ les plus cruels dans leurs jugemens.

Vous vous avisez bien tard pour accorder Hegesippe avec Joseph, de faire revenir sur la scene Ananus & son Conseil, dont Hegesippe ne nous dit pas un seul mot (q). Il dit seulement que S. Jacque fut lapidé par ceux qui l'avoient précipité.

tombé il n'étoit pas mort, mais s'étant mis à genoux &c. Je n'ai donc fait que débarasser ce qu'il dit.

(q) Il ne s'étoit par obligé de tout dire.

cipité du haut du temple, c'est-à-dire,
 par les Docteurs de la loi & les Phari-
 siens. Mais si vous aviez rapporté ce que
 dit Joesphe de la lapidation de S. Jacques
 par l'ordre d'Ananus, on auroit bien vû
 qu'elle ne pouvoit rien avoir de commun
 avec la fameuse lapidation dont parle He-
 gesippe: „ Ananus, dit Joesphe, fit
 „ assembler un Conseil devant lequel il
 „ fit comparoitre Jacques Frere de J E-
 „ s u s appelé le C H R I S T, & quel-
 „ ques autres, les accusa d'avoir contre-
 „ venu à la loi & les (r) fit condamner
 „ à être lapidés. Vous avez fait compa-
 roitre S. Jacques devant ce Conseil d'A-
 nanus Sadducéen (s): & au lieu de pour-
 suivre qu'il fut lui & quelques autres ac-
 cusés d'avoir contrevenu à la loi, & (t)
 condamnés à être lapidés, vous le faites
 passer, je ne fais comment, entre les mains
 des Pharisiens (u), qui tâchent de le ga-
 gner par leurs flatteries, à ce que vous
 dites: qui le font monter au haut du
 temple pour dire au peuple que J E S U S
 n'est

(r) Livra.

(s) Je n'ai point eu de raison de l'oublier, je
 l'ai réservé pour son tems.

(t) Livra,

(u) Les Pharisiens & les Sadduceens peuvent
 avoir eu part à tout.

n'est pas le C H R I S T ; qui se trouvant trompés , le precipiterent en bas , & voiant qu'il n'étoit pas mort commencerent à le lapider. Qu'ont pû faire là , je vous prie, Ananus & son Conseil ? Est-ce qu'ils avoient suivi tout ce manège , ou que les Pharisiens avoient fait suspendre à l'égard de S. Jacque l'exécution de la sentence (x) qui l'avoit condamné à être lapidé avec quelques autres , & qu'ils s'aviserent de l'exécuter quand ils virent qu'ils ne l'avoient pas tué en le jettant du haut du temple. Direz-vous aussi (y) que ce fut par l'ordre d'Ananus & de son Conseil , qu'un foullon lui cassa la tête avec son levier.

Mais si cela s'étoit passé de la sorte que vous le contez , pourquoi cette action d'Ananus l'auroit-elle rendu si odieux à tous ceux de Jérusalem qui avoient de la piété , par où Joseph , à ce que je crois , entend d'ordinaire les Pharisiens ? Pourquoi remarque-t-il , comme vous faites aussi , que les Sadducéens étoient les plus cruels de tous les Juifs dans leurs jugemens ? Les Pharisiens n'auroient-ils pas été plus

(x) Elle n'avoit pas été rendue , Joseph marque plutôt l'exécution que la sentence.

(y) Je ne le dis pas , ne le trouvant point , mais cela pourroit être.

plus cruels dans cette rencontre que ce Sadducéen (z)? Pourquoi auroit-il été seul puni de cette mort par la perte de la grande sacrificature? Qui ne voit enfin que selon Joseph, qui a pû être témoin de ce qu'il a écrit, S. Jacque a été mis à mort par la sentence d'un Conseil de juges assemblés par le grand Prêtre; & c'est à quoi il s'en faut tenir. Au lieu que selon la narration d'Hegesippe pleine d'une infinité d'absurdités, il auroit été accablé par une sédition populaire sans aucune forme de justice.

Je ne croiois pas, Monsieur, être si long sur ce point de critique. Car quoi que j'aie toujours témoigné l'éloignement que j'avois de cette narration d'Hegesippe, ne pouvant me persuader que ce fut autre chose qu'une fable, je ne m'étois néanmoins jamais appliqué à l'examiner avec soin. C'est votre dernière lettre qui m'en a donné la pensée, & le principal but que j'ai eu en y travaillant, est de vous convaincre par cet exemple, que vous poussez trop loin la déference que l'on doit avoir aux auteurs anciens en matiere de faits qui ne peuvent être

(z) Il faut certainement qu'Ananus ait eu la principale part à la mort de S. Jacque, & je ne l'ai pas assez marqué. Mais en quoi, il faudroit savoir le detail.

être crus que de foi humaine. C'est ce qui m'a fait établir d'abord quelques regles de critique que je ne crois pas que l'on puisse contester raisonnablement, & auxquelles cependant il me semble que vous n'avez pas fait assez d'attention. C'est pourquoi, Monsieur, je vous prie de les examiner avec soin, & si elles vous paroissent vraies, de les appliquer à d'autres endroits où vous pourriez ne les avoir pas observées.

IX.

F R A G M E N T

De la REMONTRANCE AU ROI dont il est parlé en plusieurs Lettres de M. Arnauld écrites en 1682. qui est un écrit qu'ayant changé de forme, il appella JUSTIFICATION, & qui n'ayant point été publié alors fut enlevé dans la suite au P. Quesnel, lors qu'on l'arresta & qu'on se saisit de ses papiers.

IL ne m'a pas, Sire, été difficile jusqu'ici de ruiner les faux prétextes dont les Jésuites se sont servis pour nous rendre suspects de cabales contre l'Etat. Mais on a pris depuis quelques tems un autre tour dont il nous est presque im-

possible de nous défendre. On laisse là ces imaginations pedantesques *de troupes levées sourdement* aux dépens de la bourse commune, d'armées qu'elles doivent composer quand le tems en sera venu; de troubles semblables à ceux qu'a causé le Calvinisme, qu'on en doit apprehender, de pensions répandues par tout le Roiaume pour l'établissement de la secte, chez les Prelats, dans les Communautés dans les Chapitres, dans les Universités, dans les corps de justice, dans les cours des Princes & chez les Grands, de corruptions d'un Parlement par des sommes de cinquante mille-ecus pour empêcher qu'un livre n'y soit condamné. On a honte maintenant de toutes ces rêveries : on n'ose plus en parler. Mais on ne quitte pas pour cela le dessein qu'on a pris de nous faire passer pour de grands intrigueux & pour de dangereux cabalistes.

Encore faut-il que cela ait quelque fondement, & qu'on nous puisse dire ce que nous faisons pour mériter qu'on ait de nous cette opinion. J'avoue, Sire, que je ne l'aurois jamais deviné, & que je n'ai appris ce qu'il falloit que je fisse pour ne plus donner de lieu à mes ennemis de m'accuser de caballe, que par diverses choses que M. l'Archevêque de Paris

ris a eu la bonté de me faire dire de la part de V. M.

J'ai reconnu par là , Sire, que l'on prenoit pour sujet de ces accusations de cabales des choses si innocentes & si peu capables d'elles mêmes d'en faire soupçonner personne, que je n'ai jamais pû croire qu'elles fussent telles qu'on le disoit dans l'esprit de V. M. mais qu'il falloit nécessairement qu'on y ajoutât, en lui parlant, d'autres circonstances fâcheuses qu'on nous a toujours cachées, afin qu'il ne nous fût pas possible de nous en justifier.

Il est certain , par exemple, qu'on nous a fait entendre que V. M. avoit quelque chose contre la paroisse du Fauxbourg S. Jacque, & qu'elle la regardoit comme un lieu de cabale. Or il est difficile de croire qu'elle en eut pû avoir cette opinion, si on la lui avoit représentée telle qu'elle étoit en effet. C'est une paroisse de Paris des mieux réglées. Elle a pour Pasteur un Ecclesiastique très pieux & très charitable, très appliqué à tous ses devoirs, & qui a soin de nourrir son peuple de la parole de Dieu & des verités chrétiennes avec une assiduité sans relâche. On y fait le service divin avec beaucoup de devotion, & pendant le dernier grand Jubilé, afin que les pauvres

& les gens de travail pussent être instruits des dispositions où il faut être pour profiter de cette grace de l'Eglise, il y avoit des prédicateurs qui les en instruisoient tous les soirs, lors qu'ils n'avoient plus d'occupations qui les empêchassent de s'y trouver. Quoique cette paroisse soit des plus pauvres de Paris, & qu'il y eut peu de personnes riches & beaucoup de pauvres, on y avoit néanmoins un soin tout particulier de soulager tous les besoins des personnes incommodées. Il y avoit une assemblée de Dames pour pourvoir à ceux des malades, & une autre d'hommes, qui avoient distribué la paroisse entre eux pour visiter toutes les familles reduites en nécessité, afin de les soulager dans leur véritable misere, & empêcher, autant qu'il se pouvoit, qu'il n'y en eut qui se fissent donner par tromperie ce qui n'est dû qu'aux vrais pauvres; & enfin on n'y souffroit point de desordres scandaleux, & pour empêcher les mauvais effets des chansons mondaines & dissolues, on avoit cominencé à se servir d'un moien très edifiant, & très conforme à ce que recommande S. Paul, qui est que les Dimanches & les fêtes devant & après de petites instructions qui se faisoient après Complies, on faisoit chanter des Cantiques spirituels dont les chants étoient fort beaux,

beaux , qui contenoient les principales verités du Christianisme , ce qui attiroit tellement le peuple , que tous ceux qui ont le plus besoin d'être instruits , jusqu'aux Soldats , ne manquoient point de se trouver à ces instructions. Et c'est ce qu'on avoit déjà éprouvé à Chartres dans une mission qu'on y avoit faite pour des soldats qui y étoient en garnison. Car on ne trouva point de meilleur moyen de les faire venir aux sermons que l'on faisoit pour eux , que d'y faire chanter *Ave Maria* mis en Cantique par M. l'Abbé d'Heauville. On commençoit aussi à voir dans le Fauxbourg un autre effet du chant de ces Cantiques , qui est qu'ayant plû à ceux qui les entendoient chanter dans l'Eglise , les filles les chantoient dans leurs maisons & les artisans dans leurs boutiques , au lieu des chansons prophanes qui ne peuvent que donner des pensées qui ne devoient point entrer dans l'esprit des chrétiens. Il est vrai que ce bien n'a gueres duré , parce que quelque esprit de travers s'imaginant que cela ressembloit trop à ce que font les Huguenots , le fit défendre par M. l'Archevêque , comme si S. Paul recommandant aux Chrétiens de chanter des Cantiques spirituels , il ne devoit plus être permis aux Catholiques de le faire , parce que les Huguenots le

font : & comme si ce n'étoit pas au contraire une raison de le faire pour attirer à l'Eglise ceux qui en sont séparés , en faisant , sans rien changer dans le service public , qu'ils puissent trouver parmi nous quelque chose de semblable à une des choses qui retient le plus le petit peuple dans cette secte.

Tout cela devoit sans doute faire estimer cette paroisse , & on ne voit pas que ce fut une raison de la décrier dans l'esprit de V. M. de ce qu'il y avoit 5. ou 6. maisons de personnes de qualité qui contribuoiént beaucoup aux charités qui s'y faisoient , à qui les Jesuites croioient avoir droit de donner le nom de Jansenistes , parce qu'il leur suffisoit pour cela qu'on aime Port-Royal , ou qu'on estime des livres de pieté qu'il ne leur plaît pas d'approuver. Car il est certain , Sire , que M. l'Archevêque de Paris ne s'est jamais plaint qu'on eût prêché dans cette paroisse aucune herésie ou aucune erreur , ni qu'il eût découvert par ses espions que ces 5. ou 6. personnes , quelque nom qu'on leur donnât , eussent fait des assemblées , où il se fut traité quelque chose de préjudiciable à l'Eglise ou à l'Etat. D'où vient donc qu'ils ont été cause que cette pauvre paroisse est tombée dans la disgrâce de V. M. & qu'elle

qu'elle a été regardée comme une retraite de Cabalistes? C'est seulement parce qu'ils y demeuroient plusieurs ensemble, quoique cela fut arrivé sans aucun dessein, & qu'ils se rendoient quelques visites, comme font par toute la terre les voisins & les amis. La posterité aura de la peine à le croire, & néanmoins rien n'est plus vrai. M. de Paris ne leur a pû dire autre chose pour les faire déloger de ce Fauxbourg, sinon que V. M. n'aime pas les *ralliemens*. C'est un nouvel usage d'un mot de guerre, mais pour l'attribuer à V. M. comme le sujet des remuemens qu'on lui a fait faire, il faut qu'il ait quelque sens caché qu'on n'ose expliquer, fondé sur de faux rapports, dont on a tâché de la prévenir, & dont on ne dit rien à ceux que cela regarde, parce qu'il leur seroit trop aisé d'en faire voir la fausseté.

Il est sans doute, Sire, que cela doit être ainsi. Car ne donnant point d'autre idée à ce mot de *ralliement*, sinon que quelques personnes qui tâchent de vivre chrétiennement, se trouvent logées en même quartier, & se voient quelquefois comme des amis & des voisins se visitent, quelle apparence de faire dire à un Roi si sage & si éclairé qu'il n'aime point les *ralliemens*? Il faudroit donc qu'il n'y

eut que des solitaires dans votre Roiaume, ou que ce fut seulement aux personnes de pieté à qui il ne seroit pas permis de se visiter, ou de demeurer dans le même endroit de la Ville. Car pour ceux dont la vie est toute mondaine, M. de Paris ne s'avise point d'employer le nom de V. M. pour empêcher qu'ils ne se visitent tant qu'ils veulent de jour & de nuit, ni qu'ils ne logent où il leur plait.

On n'a rien dit contre ces cabalistes qu'après la mort de M^e. de Longueville, parce que tant qu'elle a vecu, on n'a pas osé presser V. M. de lui causer le déplaisir de voir ceux qu'elle honoroit de son amitié soupçonnés à cause d'elle d'intrigues & de cabales. Car elle avoit trop d'esprit pour ne pas juger que s'il y avoit eû quelque vraisemblance dans cette accusation, sauroit été sur elle principalement qu'elle eut du tomber. Les personnes de ce rang & de cette naissance peuvent bien avoir la volonté très éloignée de tout ce qu'on appelle caballe & intrigue dans le monde, comme certainement on n'en peut être plus éloigné que l'a toujours été cette pieuse Princesse, depuis que Dieu lui eut fait la grace de se donner toute à lui. Mais on s'imagine facilement qu'elles seroient capables d'en faire si elles le

vou-

vouloient, & cela fuffit à des ennemis injuftes pour les en faire foupçonner fur les plus foibles, ou pour mieux dire, fur les plus ridicules apparences.

Car quoi qu'elles fe reduifent autant qu'elles peuvent à la modeltie chrétienne, elles confervent toujours un caractere de grandeur qui eft attaché à leur naiffance, qui leur attire des vifites de toutes fortes de perfonnes, & qui fait outre cela qu'elles ont comme une petite Cour de certaines gens, ou qui font attachés à leur fervice, ou qui leur font obligés, ou qu'elles honorent plus particulièrement de leur affection.

C'eft tout ce qui étoit demeuré à Madame de Longueville de fa dignité & de fon rang, & quoi que ce fut dans un degré beaucoup au deffous de ce qui étoit dû à une Princeffe de la plus illuftre maifon du monde, fa piété lui faifoit trouver que c'étoit encore trop pour une chrétienne qui ne penfoit qu'à expier les fautes où cette elevation l'avoit engagée, & à fe procurer une grandeur plus folide par l'amour de l'abjection & de la croix de J. C. Il eft vrai que dans la dernière année de fa vie, comme elle s'affoibliffoit à vue d'œil, & qu'elle étoit prefque toujours dans une langueur qui l'a enfin conduite au tombeau, une entière folitude lui

lui étant devenue fort pénible selon la nature, quoiqu'elle l'aimât selon l'esprit, on jugea qu'elle avoit besoin pour se soulager dans un ennui que lui caufoit son temperamment, d'être souvent avec des personnes avec qui elle ne fut point gênée, & qui pussent former une conversation qui fut en même tems agréable & chrétienne. Et c'est peut-être delà qu'on s'est formé des soupçons d'intrigues & de cabales dans le lieu du monde où il y en avoit le moins, parce que les mêmes personnes la voiant souvent, on a transformé ces visites en assemblées suspectes, quoiqu'elles fussent aussi différentes de celles de gens qui cabalent, comme le jour l'est de la nuit. Car on ne s'entretenoit pas même de choses fort serieuses; son indisposition ne le souffrant pas, & on n'empêchoit personne de ceux qui survenoient d'entrer librement, & de prendre part à la conversation.

Cependant il faut bien qu'on eût donné cette pensée à V. M. puis qu'aussitôt que cette pieuse Princesse fut allée à Dieu, M. de Pomponne eut ordre de me dire de la part de V. M. que je ne tinssé point d'assemblée chez moi, comme si on les eut seulement changé de lieu depuis sa mort. Et on a eu une telle apprehension que le logis où elle passa les der-

dernieres années de sa vie, ne fut comme affecté à ces sortes d'assemblées suspectes, qu'on a pris pour un bon moien de les empêcher d'en faire paier le louage à V. M. afin que demeurant vuide on n'eût pas d'occasion de les y tenir.

En verité, Sire, tout ce que l'on peut dire de ce conseil est qu'on a également surpris V. M. & dans le mal qu'on lui a fait craindre, & dans le remede que l'on y a apporté. Car il n'est pas moins certain, qu'on n'a point tenu d'assemblées suspectes dans cette maison, qu'il est clair qu'on auroit trouvé cent personnes dans Paris, à qui on l'auroit pû louer, sans qu'on put avoir la moindre apprehension qu'ils les y continuassent si elles s'y étoient jamais faites; & tout ce qu'on a gagné à la laisser vuide est, que les pauvres de la paroisse y ont perdu 12. ecus le mois, qu'avoient toujours donné jusqu'alors ceux qui y avoient logé, & qu'offroit encore de donner une personne de condition qui la vouloit louer.

Mais ce dernier ne me regarde pas. Je n'ai interêt, Sire, que d'ôter de l'esprit de V. M. les mauvaises impressions qu'on lui a données contre nous, & contre la memoire de cette illustre Princesse. Une preuve convainquante de

de la fausseté de ces bruits, est que si on dit que l'argent est le nerf de la guerre, il l'est aussi de ces sortes de cabales prejudiciables à l'Etat : comme les Jesuites l'ont bien reconnu en donnant pour fondement à la nôtre des sommes immenses que nous amassions de toutes parts pour soutenir notre Secte. C'auroit donc été en cela qu'elle nous auroit dû le plus aider. Or il est bien aisé de savoir si elle l'a fait, si elle a diminué notablement son bien, ce n'a pas été certainement pour nous fournir de quoi pouvoir troubler la tranquillité de l'Etat, mais ç'a été au contraire pour reparer le mal qu'elle avoit fait aiant eu le malheur de l'avoir troublée.

Elle avoit un fond de 12. mille livres par an, à cause des biens Ecclesiastiques que les hérétiques avoient annexés à la principauté de Neufchâtel, qui devoit être employé en de bonnes œuvres sans aucune destination particuliere, dont par consequent n'étant obligée de rendre compte à personne, rien ne l'auroit pû empêcher de la mettre, ou en tout, ou en partie, dans la pretendue bourse commune. Mais c'est de quoi certainement on ne la soupçonnera pas. Car elle a eu une telle exactitude à en faire voir l'emploi, qu'elle n'en donnoit quoique ce
soit

soit pour de bonnes œuvres qu'on lui recommandoit , qu'elle ne l'écrivit elle même sur son livre avec le seing de la personne à qui elle le donnoit.

La dépense qu'elle a faite à P. R. des Champs pour s'y bâtir un logis a été une grande marque de l'estime qu'elle faisoit de la piété de ces Religieuses ; mais au lieu de leur être un grand avantage temporel , ce leur est plutôt une charge : & après tout ce seroit un fond mal propre à assigner le paiement *de ces hommes que nous voudrions lever sourdement*, ou de ces *pensions* par lesquelles nous faisons entrer tant de monde dans notre parti.

Ce que l'on ne fait pas durant sa vie on le peut faire par son testament , & si secrètement que l'on veut , par le moyen des Fideicommiss. V. M. peut savoir ce que porte le testament de Madame de Longueville ; on n'y apperçoit rien qui ait le moindre air d'un Fideicommis. Elle y fait des legs à ses Domestiques. Mais on n'en trouvera point pour les personnes qui lui rendoient ces visites que l'on voudroit faire passer pour des assemblées d'intrigues , ni pour ceux mêmes qu'elle honoroit depuis long temps d'une confiance particuliere. C'est, Sire, qu'elle les connoissoit bien , & que ceux qui en jugent autrement , les connoissent mal.

On

On n'a toujours que trop de compte à rendre à Dieu : mais nous serions bien heureux si nous n'avions à craindre la rigueur de sa justice que pour ces péchés de cabale dont on nous accuse avec si peu d'apparence, qu'il y en auroit autant de nous imputer que nous sommes cause par nos intrigues que les Professeurs de l'Université de Douai n'ont pas voulu enseigner les 4. articles de la Declaration du Clergé de France.

VIII.

Il y a encore quelque chose de plus extraordinaire dans la surprise que l'on a faite à la Religion de V. M. à l'égard des Religieuses de Port-Royal des Champs. Depuis que la paix de l'Eglise a mis fin à leurs souffrances, & que V. M. s'est comme engagée par son arrêt qui separe les deux maisons, de les maintenir dans la libre observance de leur regle, on ne voit pas, Sire, qu'elles aient donné que des sujets d'edification à toute l'Eglise, par la grace que Dieu leur a faite de remplir au dedans tous les devoirs de leur vocation sainte, & de répandre au dehors la bonne odeur de J. C. par l'exercice d'une charité sincere. Elles ont eu pour supérieur, sous l'autorité de M. l'Archevêque,

vêque, un Docteur de Sorbonne Curé de Paris. Il a eu un très grand soin de veiller sur elles, & de prendre garde qu'il n'y eut rien dans leur conduite qui pût les exposer aux picques des mauvaises langues. Il y a fait une visite canonique pendant plusieurs jours avec la dernière exactitude. Et on peut voir par la charte de visite le jugement qu'il en a porté. Il a toujours été aussi très édifié de la piété & de la conduite de 4. ou 5. Ecclesiastiques qui par le seul desir de contribuer autant qu'ils pouvoient à faire avancer tant de bonnes ames dans la perfection chrétienne & Religieuse, s'étoient retirés dans cette maison sans être à charge aux filles, & ne s'employant, après leur avoir rendu toutes les assistances spirituelles qu'elles pouvoient desirer d'eux, qu'à la priere & à l'étude. Il n'étoit pas moins satisfait de quelques seculiers qui par le même esprit & dans la même pensée que c'étoit travailler pour Dieu que de travailler pour ses servantes, ou prenoient le soin de leurs affaires temporelles, ou cultivoient leurs jardins de dehors, ou faisoient valoir leurs terres. Il n'a point manqué aussi de rendre compte à celui qui lui avoit confié le gouvernement de ce monastere de l'état où il le trouvoit. Et M. l'Archevêque peut dire

dire s'il lui en a jamais parlé que très avantageusement. N'a ce donc pas été une chose bien surprenante pour ces pauvres Religieuses, lors qu'étant encore dans la douleur d'une perte aussi sensible qu'étoit celle d'une Princesse qui leur avoit témoigné tant d'affection, on leur a ôté par un ordre qu'on disoit avoir de V. M. toutes leurs pensionnaires, toutes leurs postulantes, tous leurs Confesseurs, & ceux des seculiers qui n'étoient pas de simples domestiques, à l'exception de leur Medecin, sans que l'on en ait donné aucune autre raison, sinon que V. M. le vouloit ainsi, à cause d'un *certain air de cabale*, dont on ne parloit qu'en general, sans en rien marquer en particulier.

Ce fut M. de Paris lui même qui voulut prendre la peine de signifier cet ordre, & il eut un grand soin de rejeter tout sur la *volonté du Roi*, dont il n'étoit que l'exécuteur. Il demanda aussitôt qu'il fut arrivé l'Abesse & la Prieure; mais il eut la honté de les faire avertir auparavant par un de leurs Confesseurs de l'ordre qu'il avoit à leur donner, afin que le premier etonnement de cette terrible nouvelle fut un peu passé avant qu'il montât au parloir. Ce leur fut une consolation dans un coup si rude, d'apprendre

dre de lui même, que ce n'étoit pour aucun mauvais soupçon que l'on eut ni de leur conduite, ni de leur foi. Il rendit le même témoignage aux Ecclesiastiques. Il les assura qu'il ne trouvoit rien à redire à leur doctrine, ni à leurs mœurs, & qu'ils auroient toute liberté de faire ailleurs dans son Diocèse toutes sortes de fonctions.

On ne voit donc pas, Sire, ce qu'on a pu trouver ni au dedans ni au dehors d'une maison sainte dont on avouoit que les filles étoient de fort bonnes religieuses, & les Directeurs fort gens de bien, qui ait pû donner sujet de la faire regarder comme une maison qu'on avoit dessein de détruire en lui ôtant le moien de s'entretenir par la reception de nouvelles Religieuses.

Dira-t-on encore que c'est que V. M. ne veut point de *ralliement*? Mais ou ce mot de *ralliement* signifie quelque chose de mauvais, comme les mots de *mensonge* ou d'*orgueil*, ou de *cruauté*, & alors on a du conclure qu'il n'y a point de *ralliement* à P. R. puisqu'on n'y trouvoit rien de mauvais: ou s'il y a de bons & de mauvais *ralliemens*, comme il est certain que ce ne doit être que les mauvais que V. M. n'aime point, M. l'Archevêque pouvoit lui représenter qu'une union sainte

te & toute de charité entre des personnes qui édifioient l'Eglise par leur vertu & qui ne faisoient rien de contraire aux ordonnances du Roiaume, ne devoit pas être pris pour un de ces *ralliemens* où on peut trouver à redire, puis qu'autrement on auroit pû donner ce nom odieux à l'assemblée des premiers fidèles, qui quoi qu'au nombre de plus de huit mille ne faisoient tous ensemble qu'un cœur & qu'une ame, & les Pontifes du peuple Juif auroient pu prendre ce *ralliement* pour une raison de les dissiper.

Mais on a su depuis que pour disposer V. M. à donner cet ordre, on l'avoit prévenue par des imaginations semblables à celles qui avoient fait croire qu'il y avoit deux millions de cachés à S. Cyran. On disoit qu'il y avoit 40. gentils hommes dans P. R. des Champs : que tous les Chartiers & tous les Valets étoient autant de gentils hommes, & qu'une chose si extraordinaire pour un Monastere de filles avoit *un air de cabale*, qui rendoit suspect tout ce qui se faisoit dans cette maison.

Il est aisé, Sire, de juger ce qui arrive dans ces rencontres. On obtient des ordres sur un faux bruit qu'on a pu croire vrai, comme M. Habert a pu s'imaginer autre fois sur des contes de Jesuites qu'il

y avoit 40. Ecrivains à Port-Royal qu'il appelloit 40. *plumes taillées de la main d'un même maître.* L'ordre étant obtenu, on l'exécute; & on ne se met pas en peine que la supposition qui y a donné lieu, soit vraie ou fausse. On n'en dit plus rien, ou on n'en parle que d'une manière generale & ambigue. Ainsi on s'est pu contenter dans le compte qu'on a rendu à V. M. de cette affaire de P. R. de lui dire qu'on en avoit fait sortir tous les gentils-hommes qui y étoient, ce qui étoit vrai. Car en effet il y en avoit deux dont l'un étoit le Frere de M. de Pomponne, qui avoit la charité de prendre le soin de leur temporel, & qui avoit choisi cette maison pour un lieu de retraite il y avoit plus de 35. ans, lorsqu'il prit la resolution de se donner tout à Dieu. C'est pourquoi V. M. peut n'avoir pas su que ce qu'on lui avoit dit de ces 40. gentils-hommes étoit une pure vision. Ou si on lui a dit qu'il n'y en avoit pas tant, il y a bien lieu de croire qu'on ne lui a pas avoué qu'il n'y en avoit que deux: ce qui est si different de 40. que le dernier auroit pu avec raison étonner V. M. au lieu que le premier ne l'auroit nullement surpris. Car il est si commun que des gentils-hommes se retirent au dehors des Monasteres pour y passer le reste de leur

vie dans des exercices de pieté, qu'un grand Seigneur de la maison de Marly; qui étoit une branche de celle de Montmorancy; aiant été un des fondateurs de cette ancienne Abaie, qui étoit dès son commencement dans une grande reputation de pieté, s'y retira dans un logis qui subsiste encore, & y aiant passé le reste de ses jours dans des exercices de charité, il fut enterré dans le cloître des Religieuses. Ces exemples ne peuvent être qu'un sujet de bénédiction & de louange parmi des Chrétiens, & il seroit bien étrange qu'ils attirassent des persecutions à des Vierges consacrées à J. C. Dieu a fait la même grace à M. d'Andilly mon Frere qu'à ce pieux fondateur de cette sainte maison, & V. M. n'a point improuvé qu'il y eut choisi le lieu de sa retraite, où il n'a trouvé de repos qu'en travaillant sans relâche dans une extreme vieillesse jusqu'au dernier soupir de sa vie à des ouvrages d'édification & de pieté. Ce doit donc être toute autre chose qu'on a représenté à V. M. pour la porter à faire un si grand renversement dans un lieu où on a toujours prié avec tant de devotion pour sa personne sacrée, & sa roiale famille.

Car on est assuré que si elle avoit été informée de ce que c'étoit au vrai que
cer-

cette maison de Dieu, & quelle benediction il avoit donné depuis longtems aux soins que l'on y prenoit d'élever les enfans dans la pieté chrétienne, & de former de veritables religieuses, loin de consentir à ce qu'on l'a porté à faire contre elle, elle l'auroit jugée digne d'une bienveillance particuliere & de sa Roiale protection.

Mais enfin, Sire, il ne tiendra qu'à V. M. de faire présentement ce qu'elle n'a pas fait alors, parce qu'on ne lui en a pas donné d'ouverture. Il lui est aisé de savoir que le principal fondement de l'ordre si rigoureux qu'on a tiré d'elle contre ces humbles seryantes de J. C. n'a jamais eu rien de solide, que ces 40. gentils-hommes deguifés en chartiers & en valets étoient aussi chimeriques que les deux millions de S. Cyran, & que s'il y a eu des singularités à P. R. des Champs, ce n'a pû être qu'un grand desinterressement pour la reception des filles, une charité fort étendue pour les besoins des pauvres, & un grand amour pour la solitude & pour le silence. C'est de quoi V. M. pourra être informée sans beaucoup de peine, & elle jugera sans doute que ce ne sont pas là des sujets de châtiement, & que c'en seroit plutôt de récompense, si elles en cherchoient ailleurs qu'au Ciel.

Cependant il y a près de 4. ans qu'elles sont en un état où on ne réduit les Monasteres, que quand par leur imprudence ils ont ruiné leur temporel, ou que le spirituel y est en desordre par le relâchement de la discipline. Et néanmoins, Sire, on ne se plaint pas, comme il semble que l'on pourroit faire, que cela a pu donner lieu de former des jugemens bien desavantageux à ces Religieuses, & de soupçonner qu'il y eut de grandes dérèglements dans leur Monastere. Ce n'est point, Sire, de quoi on se plaint. Car, graces à Dieu, leur reputation est si bien affermie que ces pensées ne sont venues à personne. Mais plus le monde est persuadé qu'elles ne meritent point le traitement qu'elles souffrent, plus il est de l'honneur d'un Roi qui met sa gloire à regner avec justice, de faire cesser leurs souffrances

Le Prophete Roi ose dire à Dieu dans le Pseaume 101.

*Mais enfin il est tems d'appaiser la colere;
Reprends pour Israël un sentiment de Pere;
Et touché de tendresse & de compassion,
Répans à pleines mains tes faveurs sur Sion.*

V. M. Sire, se peut représenter ces Vierges de J. C. prosternées à ses pieds,
lui

lui faisant la même priere. Elles lui demandent avec larmes un regard favorable, & elles sont assurées de l'obtenir, sitôt qu'elle voudra bien agir envers elles par ses propres lumieres & par les mouvemens de sa bonté. On ne voulut pas presenter à V. M. une Requête qu'elles avoient dressées aussi-tôt après leur disgrâce, parce qu'on leur dit, *que ce n'étoit pas encore le tems.* On croioit donc que ce tems pourroit venir, & qu'elles ne feroient pas toujours privées des bonnes graces de leur Prince, pour qui elles font continuellement tant de vœux à Dieu. Elles ont souffert avec douleur pendant 4. années l'état penible de se trouver sans Peres & sans enfans. Une seule parole de V. M. les leur peut rendre. Dites la donc, Sire, cette parole, & vos servantes seront consolées.

L E T T R E

De M. ARNAULD. Au sujet du Portrait du R. P. Lalemant Prieur de St. Genevieve & Chancelier de l'Université de Paris.

Vous ne pouviez pas, Mon Reverend Pere, me faire un present plus agreable qu'en me donnant le Portrait de votre

illustre Predecesseur, dont vous remplissez la place si dignement. Il renouvelle dans l'esprit de tous ses amis une idée mêlée de tant d'excellentes qualités, qui ont également attiré sur lui l'estime & l'affection de tous ceux qui le connoissoient, qu'ils ne le peuvent regarder, sans être touchés de ces mêmes mouvemens d'admiration & d'amour. Son caractere étoit composé de ce qui peut faire un parfaitement honnête homme, un veritable chrétien, un excellent Religieux, un savant & solide Theologien, un Philosophe subtil & penetrant, un Orateur aussi judicieux que spirituel & un Directeur aussi sage que zélé. Car jamais personne n'a su mieux joindre dans la conduite des ames, l'huile & le vin du Samaritain del'Evangile, la douceur & la fermeté. Mais sa grace singuliere, & qu'on peut dire avoir été la source de toutes les autres, est d'avoir ressenti d'une maniere plus vive que la plûpart des saints mêmes, cette impression de mepris pour la vie presente, & d'amour pour l'éternelle qui faisoit dire à S. Paul: *Cupio dissolvi & esse cum Christo*. Ce n'a pas été seulement dans sa derniere maladie, mais longtems auparavant que le monde ne lui étoit plus rien, qu'il ne soupairoit qu'après le jour qui le delivrerait de ce corps de mort, & qui le feroit

pas-

passer du tems à l'éternité, & qu'il souffroit avec une sainte impatience, le retardement de ce bonheur qui occupoit toutes ses pensées. Il n'a pû aussi s'appliquer à autre chose dans les dernières années de sa vie. Il n'a travaillé qu'à persuader aux Chrétiens ce que Dieu lui avoit si fortement persuadé à lui-même, que non seulement, selon la parole d'un ancien, la véritable Philosophie étoit la méditation de la mort; mais que rien, comme dit S. Augustin, ne nous pouvoit plutôt faire arriver à la perfection de la vie chrétienne, qu'un sincère desir de mourir. Que l'Eglise lui est obligée d'avoir donné à ses enfans une si importante leçon? Elle peut plus que toute autre leur faire quitter le chemin du vice, pour rentrer dans celui de la vertu, puisque le saint Esprit nous assure par la bouche du sage, qu'on ne pèche point, quand on pense comme il faut, au moment si terrible pour les uns, & si aimable pour les autres, qui doit terminer notre vie. La mémoire de ce grand homme sera pour ce sujet en bénédiction éternelle, & durera toujours dans l'Eglise, comme l'estime de votre mérite dans l'ame de &c.

Fautes à corriger.

Pag. 6. à la marge *lis.* 1644.

21. *lign.* 16. *lis.* le fruit que l'on.
58. *lig. dern.* *lis.* ange ne perseverât pas.
67. *lig.* 29. *lis.* contra Gentiles auchap. 159.
& 160.
96. *lig.* 21. qui *lis.* qu'il.
108. *lig.* 1. dona *lis.* bona.
144. *lig.* 9. merveille *lis.* merveilles.
145. *lign.* 7. *lis.* se conduire.
165. *lig.* 20. *lis.* persecutant.
238. *lig.* 8. *lis.* passât.
244. *lig.* 11. *lis.* qui m'ont.
246. *lig.* 1. *lis.* s'y engagea.
264. *ligne* 6. *lis.* des droits.
335. *lign.* 8. Santeul, *lis.* Santeuil.
344. *lign.* 1. fašiez *lis.* fašiez.
352. *lign.* 15. qu'on en *lis.* qu'on n'en.
3642. *lign.* 27. *lis.* qu'il y a d'autres.
378. *ligne* 3. *lis.* de Guimené.
387. *lig.* 21. vue *lis.* eue.
424. *lig.* 3. *lis.* de vous satisfaire.
443. *lig.* 18. *lis.* qui les persecutent.
476. *lig.* 9. *lis.* changer.
507. *lig.* 25. au *lis.* an.
508. *lig.* 26. *lis.* veraciter.
518. *lig.* 15. *lis.* important.
519. *lig.* 11. cœur, *lis.* chœur.
557. *lig.* 28. *lis.* de faire ceder.
562. *lig.* 9. *lis.* au témoignage.
583. *lig.* 7. *lis.* je vous prie.





